This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

2214.38

600081560Q

221 h. 38

ETUDE SUR SMYRNE.

Le dépôt légal a été fait à l'Administration Communale de mon domicile qui l'a fait parvenir au Département de l'Intérieur à La Haye.

Toutes les mesures légales ont été prises ici pour empêcher la contrefaçon de cet ouvrage.

Les exemplaires non revêtus de ma signature autographe seront regardés comme contrefaits et les contrefacteurs, les dépositaires et les débitants de ces exemplaires contrefaits seront poursuivis conformément aux lois.

W. G. Staars.

ETUDE

SUR

SMYRNE

PAR

CONSTANTIN ICONOMOS

TRADUITE DU GREC

PAR

BONAVENTURE F. SLAARS

ET ENRICHIE PAR LE TRADUCTEUR D'UN APPENDICE
ET DE NOTES NOMBREUSES, ÉTENDUES ET VARIÉES QUI LA COMPLÈTENT

OU

SMYRNE — SES ORIGINES LES PLUS RECULÉES — SES DIVERSES SITUATIONS — SON FLEUVE MÉLÈS — SES MONUMENTS ANCIENS — SES RUINES SUR LE PAGUS — SES MÉDAILLES — SON HISTOIRE — SES TREMBLEMENTS DE TERRE — SES ENVIRONS — etc. — etc. — etc.

Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται,
Οἳ Πάγον οἰκήσουσι πέρην ἱερεῖο Μέλητος.
(Oracle de Claros, *ap.* Paus., VII, 5).

PRIX 6 FRANCS.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

SMYRNE

Imp. B. Tatikian Rue Franque Passage Hôtel d'Europe N.os 4 & 5

1868.

Tous droits de traduction réservés.

221. h. 38.

PRÉFACE.

La ville de Smyrne, dont l'origine se perd dans la nuit des temps héroïques, intéresse, à des titres divers, l'Archéologue, le Numismate, l'Historien, le Philologue, le Commerçant, et, en général, tous ceux qui l'habitent ou la visitent, et cependant elle n'avait pas encore trouvé un historien bien qu'il y eût un vaste champ à défricher dans son histoire.

Le manque donc d'un ouvrage complet sur la ville de Smyrne m'avait frappé depuis longtemps et depuis longtemps l'idée de faire l'Histoire de cette ville, où je suis né, s'était emparée de moi. Cependant mes études de droit et mes autres occupations m'empêchaient de réaliser cette idée. J'en parlais à plusieurs de mes amis, tous reconnaissaient le manque de cet ouvrage et m'engageaient à l'entreprendre. Mais les difficultés, d'aborder une matière ici vierge et là corrompue, dans une ville surtout privée d'une bibliothèque publique, m'arrêatient toujours.

Je signalais à ces amis ces difficultés et je leur disais, en même temps, que l'*Étude sur Smyrne*, publiée en grec en 1817 par Constantin Iconomos, dans le *Savant Hermès*, revue périodique de Vienne, était la plus complète et la plus savante de toutes les *Notices* qui ont été données sur cette ville par les voyageurs et les savants, et tous ces amis, à qui je signalais cette *Etude*, me pressaient de la traduire. J'ai cédé enfin à leurs sollicitations, et, prenant quelques heures à mes études de droit et à mes autres occupations, j'ai traduit cette *Etude* d'Iconomos sur l'édition publiée à Malte en 1831, qui est conforme à celle de 1817, moins les paragraphes que j'ai substitués. Dans le principe, il n'entrait dans mon plan que de donner la traduction seule de l'*Étude sur Smyrne* par Iconomos et de faire accompagner cette traduction de quelques *Notes;* mais la belle étude de l'antiquité est une étude qui attire et qui passionne et voulant, par des *Notes*, combler les lacunes d'Iconomos et relever ses erreurs, je suis arrivé à donner dans ces *Notes* cinq fois plus de matière que n'en renferme l'*Étude* que j'ai traduite. Nonobstant cette augmentation considérable je trouvais qu'il y avait encore des lacunes à combler. C'est ainsi que j'ai été porté à ajouter un *Appendice* à mon œuvre, et que pour ré-

pondre à quelques demandes qui m'avaient été faites j'y ai ajouté une *Dissertation sur les origines et les diverses situations de la ville de Smyrne*, dont on peut voir l'analyse dans la table qui suit l'*Appendice*. Je ne prétends pas avoir tranché, dans cette *Dissertation*, toutes les difficultés sur un sujet si difficile; mais je me flatte que mes recherches faciliteront la voie à ceux qui voudront, après moi, reprendre ce sujet, sans idées préconçues.

Mes recherches sur les antiquités de Smyrne m'avaient conduit à reconnaître que le fleuve Mélès, célèbre par la naissance d' Homère sur ses bords, n'est point, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, le torrent du Pont des Caravanes, mais la belle source dite Bains de Diane. J'en avais parlé à quelques amis qui, à leur tour, en avaient causé avec leurs amis, et quelqu'un qui se pique de connaître les antiquités de Smyrne, a trouvé (et pour cause) cette opinion *ridicule et pleine d'ignorance!* Ces expressions m'avaient été rapportées et ont été cause de la *Dissertation qui précise la situation du fleuve Mélès*. Je remercie celui qui a si spirituellement qualifié ma première opinion sur la situation de ce fleuve, car il m' a porté à mettre en évidence une vérité historique ignorée et inconnue jusqu'à ce jour, et je me flatte que lui-même, après une lecture attentive de ma *Dissertation*, ne nourrira plus aucun doute sur la situation de ce fleuve qui est aujourd' hui la propriété exclusive de M. Jean Duz, de la grande famille de ce nom, si connue à Constantinople. M. Duz doit être fier de posséder la plus belle des antiquités et le fleuve le plus célèbre du monde, ainsi que je l'écrivais le 16 Septembre dernier à M. Brufel son représentant à Smyrne, dans une lettre que je lui adressai pour le remercier de m' avoir fait voir cette belle propriété dans tous ses détails.

Enfin, dans les *Notes* et l'*Appendice* j'ai donné tout ce qui peut intéresser le plus et presque tout ce qui concerne les antiquités de Smyrne.

Je me suis fait un devoir de citer toujours les sources où j'ai puisé mes assertions, soit pour qu' on puisse les vérifier, si l'on veut, soit pour faciliter la tâche de ceux qui voudraient entreprendre, après moi, une œuvre sérieuse sur la ville de Smyrne.

Les *Notes* brisent sans doute la suite de l'*Étude* que j' ai traduite; mais on pourrait les lire séparément. D'ailleurs, presque chaque *Note* renferme un sujet à part, et pour faciliter les recherches dans les *Notes*, j' en ai donné une table alphabétique détaillée.

Dans la traduction des passages des auteurs anciens, je me suis particulièrement attaché à rendre le sens littéral sans m' écarter point de l' idée de l'auteur. C' est peut-être la partie

de mon travail qui m' a coûté le plus de peine. J' ai négligé l' élégance pour l'exactitude. Quant aux noms propres j' ai suivi, autant que cela m'a été possible, la prononciation des Grecs d'aujourd' hui. C' est ainsi que j' ai écrit: *Iconomos*, *Skylax*, *Rangavi*, *Kypros*, etc., et non, comme on écrit en Europe: *Œconomos*, *Scylax*, *Rangabè*, *Kupros* ou *Cypros*, etc.

Les *Notes* qui terminent par la lettre (I.) sont d' Iconomos. Celles qui ont à la fin la lettre (S.) m' appartiennent.

Comme je n'avais pour but que de donner la traduction de l'*Etude sur Smyrne* par Iconomos, je n'ai pas cru devoir pousser (pour plusieurs raisons) l'histoire de cette ville jusqu'à nos jours.

Enfin, il ne m' appartient pas de m' appuyer sur le mérite de mon œuvre; mais qu' il me soit permis d' avancer que rien n' a été publié jusqu'à présent d' aussi complet sur la ville de Smyrne.

J' ai entrepris et achevé ce travail dans le but de faire pour Smyrne, que j' habite et où je suis né, quelque chose qui n' a pas encore était fait et je me flatte que le public ne refusera pas d' approuver ni de goûter une œuvre qui concerne cette intéressante ville dont la première fondation date du milieu du XVe siècle avant notre ère. C'est presque un miracle qu' une ville dont l' origine remonte à trente-quatre siècles ait conservé son nom et qu' elle subsiste encore grande, belle, riche et prospère, malgré les tremblements de terre, les incendies, les guerres et la peste.

L' Oracle de Claros avait donc bien dit à la fondation de Smyrne par Alexandre:

Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται,
Οἳ Πάγον οἰκήσουσι πέρην ἱερεῖο Μέλητος!

" *Ceux qui habiteront Pagus, en face du sacré Mélès, seront*
" *des hommes trois et quatre fois heureux* "!

BONAVENTURE F. SLAARS.

Smyrne, le 6 Avril 1868.

TABLE ANALYTIQUE DE L' ÉTUDE SUR SMYRNE PAR ICONOMOS.

I. Smyrne.—Origine.—Noms.—Fondateurs.— II. Homère né à Smyrne.— Les Smyrnéens soutiennent la guerre contre les Éoliens.—Ils font alliance avec les Ioniens.— III. Caractère des Smyrnéens.—Proverbes sur leur compte.—Vaincus par les Lydiens ils vivent dispersés dans la plaine pendant 400 ans.—Villages.—IV. Alexandre fonde Smyrne sur le Pagus.—Situation de la ville ancienne et du Mélès.—V. Smyrne capitale de l'Ionie.—Sa place dans les *Panionies*.—Ses Jeux publics.—Sa civilisation. — Ses Monuments.—La plus belle ville du monde.— Statues des Némésis et des Grâces.— Odéon.—Temple d'Esculape.—Forêt des Savants.—VI. Lettre de Sévère et de Caracalla aux Smyrnéens.—Inscriptions des marbres d'Oxford sur Smyrne—*Prytanée* et *Prytanes* à Smyrne.—Jupiter olympien.—Son temple.—VII. Smyrnéens premiers de l' Asie.— VIII. Alliance de Smyrne avec Éphèse, Pergame, Thyatire, Hiérapolis, Chios.—Médaille que les Smyrnéens opposent aux Éphésiens. — IX. Smyrne *néocore* sous Tibère, sous Adrien et sous Caracalla.—X. Les Romains défendent Smyrne contre Antiochus.—Les Smyrnéens épousent le parti de Pompée.—Ils s'opposent à Dolabella.— Marc-Aurèle rebâtit Smyrne.—Démochare surveille les travaux.—XI. Stéphanophores, Asiarques, Grands-Prêtres, Prêteurs, Sénateurs, Questeurs à Smyrne.—XII. Smyrne est une des sept Églises de l' Apocalypse.—La *Métropole* de Smyrne était *autocéphale* et avait six épiscopats.—XIII. Tzachas prend Smyrne.—J. Ducas et l'amiral Caspax le chassent.—Caspax est assassiné.—Hyalé gouverneur.—Tzachas reprend Smyrne.—L' empereur Alexis le fait chasser par Thalasse.—Le sultan fait égorger Tzachas.—XIV. Vatace répare Smyrne.—Inscription à ce sujet.—Vatace vint prier au temple de Jésus-Christ.—XV. Aïdin s' empare de Smyrne.—Amour lui succède—Les Chevaliers s'emparent de la partie basse.—Le partie haute reste aux Turcs.—Patriarche latin massacré.—Smyrne aux mains des Chrétiens et des Turcs pendant 57 ans.—En vain le Sultan Amurat I la combat et Bajazet l' assiége.—XVI. Tamerlan assiége Smyrne, comble son port fermé, égorge plusieurs habitants, brûle des maisons, détruit le fort Saint Pierre.—Fuite des Chevaliers—Tamerlan fait trancher la tête à 1000 Chrétiens.—XVII. Mahomet 1er marche contre Tzinéit, prend Smyrne et détruit ses fortifications,—Elle bat monnaie.—Les Turcs reconstruisent le fort Saint Pierre.—Château dit *Sandzac-Bournou*.—Smyrne au pouvoir des Turcs depuis Amurat II.—Siége de Smyrne par la flotte vénitienne et par Sarimpéoglou —XVIII. Causes de la dévastation de Smyrne. —Château du Pagus.—Buste d' Apollon ou de l' Amazone Smyrne —Inscription sur l' arcade de sa porte nord. Église au dedans.—Citerne.—Stade.—Mosquée abandonnée.—Théâtre.—*Namaz-ghiabaci*—Vierge Cachée.—Bains de Diane.—Colonne et inscription au dieu-Mélès.—Ruines du mur de la ville.—Anciens tombeaux.—Sort des ruines. —Ruines aux *trois rues*.—XIX. Population en 1702 et en 1817.—Causes de cette augmentation.—Établissements et Églises des Grecs.—Smyrne, asile de la langue grecque. —Où elle transmet des lumières intellectuelles—XX. Forme de Smyrne.—Collines.— Villas.—Bains d' Agamemnon.—Jardins.—Latitude et longitude.—Alexandre veut percer l' isthme d' Érythrœ.—Entreprise arrêtée.—Ses traces.— Port de Smyrne.— Les *Deux-Frères*.—Smyrne surnommée Sipylienne.—Cybèle honorée à Smyrne.—XXI Administration de Smyrne.—Communautés.—Commune grecque.—Affaires religieuses.— XXII. Saint Polycarpe.—Métropolitains.—Savants.—XXIII. Homère est né à Smyrne. —Preuves.—Prétentions des Chiotes.—Réfutation de leurs prétentions,—XXIV. But pour lequel cette *Étude* a été composée.—appel aux savants.—XXV. Évocation de l' ombre d' Homère et réponse.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ANALYTIQUE DES NOTES.

(Les chiffres arabes indiquent les numéros des notes).

A

*Adrien. Restaurateur de Smyrne.—Opinion de Spon—48.

*Alliances de Smyrne. Avec Pergame, Éphèse, Thyatire, Hiérapolis, Laodicée, Nicomédie, Périnthe 42,—Chios—43.

*Amazone Smyrne. Son temple—39. Voy. Médailles.

*Aristide. (Aelius), Sa biographie—3.

*Asiarque.—57.

*Augures. Leur temple—sa situation—rapports avec notre jeu dit: *Klidhona*—99.

B

*Bains d'Agamemnon. Leur situation—easques qu'on y avait dédiés — ruines —température—112.

*Bains de Diane. Tradition—description —qualité des eaux—25.

*Boudja. Situé sur une grande plaine sur le Termétis—son industrie.—19.

*Bounarbachi. Situé au pied de l'Olympe —sa description — ses ruines — inscriptions—16.

*Bournabat. Situé au pied du Sipyle—ses ruines—sa description—ses écoles—Église transformée en mosquée—colonne portant une inscription au Dieu-Mélès-fleuve—date de cette inscription—94.

C

*Caspax.—63.

*Chalca-bounar. Voy. Bains de Diane.

*Château du Pagus. Inscription à sa porte—86;—ruines et citerne dans l'intérieur—87 et 88.

*Château à l'entrée du golfe.—Bâti avec les marbres du Stadium—pourquoi et à quelle occasion—bourg aux environs—particularités—détruit en 1688 — relevé bientôt après—son plan en 1702—de peu de défense—78.

*Château de St Pierre.—Par qui construit.—69.

*Chytrium. Voy. Vourla.

*Christianisme à Smyrne. Époque où il y fut prêché.—Ses premiers évêques —Successeurs de St Polycarpe du rit grec et du rit latin—le premier et le dernier de ceux-ci—archevêché supprimé et rétabli—archevêques qui l'ont occupé jusqu'à ce jour—Étendue du diocèse de Smyrne—127.

*Clazomènes. Voy. Vourla.

*Commerce des esclaves.—82.

*Conge.—55.

*Coryphée. Situation de ce mont—la ville s'étendait jusqu'à ce mont au temps de Strabon—36. Voy. Esculape.

*Crassus.—Y est battu par Aristonicus et mis à mort—Perpenna venge les Romains—51.

*Crotale. Espèce de castagnettes—description—méprise de Dugas—Montbel—125.

*Cybèle.— Son temple—Sa situation—erreurs de M. Storari—107; Étymologie et signification de son nom—objets qui lui étaient consacrés—épithètes qui lui étaient données—123; Ses représentations phrygiennes ne nous sont pas pervenues —celles que nous avons nous viennent des Grecs—Où on l'adorait—Son culte—124.

*Cyméens.—130.

*Cynèthe, poëte rhapsode—144.

D

*Daphnos. Voy. Vourla.

*Diane. Son temple—sa situation—son culte—93;—épithète—122.

*Dragon. Voy. Pagus.

*Ducas (Jean)—63.

E

*Éponyme.—53.

*Esculape. Son temple—sa situation—36.

F

*Fête des pots.—55.

*Fortune. Temple — statue — attributions—39.

G

*Grâces. Leurs statues vêtues dans le temple des Némésis—Sculptées par Bupalus—Grâce peinte par Apelle—Son tableau dans l'Odéon, situé près de la mer—usage de leur sacrifier—32.

H

*Hadjilar. Son nom ancien d'après une

inscription—sa description — fréquenté par les Hollandais—15.

*Hercule. Surnom que lui donnaient les Smyrnéens—146.

*Hermogène. Médecin de Smyrne—inscription en son honneur et pour sa femme—136.

*Hermus. Représenté par les médailles des Smyrnéens et des Temnites—77.

*Homère. Ses épigrammes—ses hymnes — comment nous devons comprendre Strabon lorsqu'il dit qu'Homère ne nomma ni le Mélès ni Smyrne—129; Passage de Skylax sur Homère 131; Sa Médaille et orthographe de son nom—132; Nicée frappe une médaille au nom d'Homère 134; Grotte d'Homère sur les sources des Bains de Diane—135; L'inscription sur Hermogène ne dit pas que celui-ci prouvait que Smyrne est la patrie d'Homère—137; Auteurs anciens qui donnent Smyrne comme patrie d'Homère—138 à 141; L'expression de Théocrite *Χῖον ἀοιδὸν* ne prouve pas qu'Homère ait été Chiote—Variante des manuscrits sur cette expression—Quand Théocrite voulut parler d'Homère il sut le nommer—142; Ch. O. Müller donne Smyrne comme patrie d'Homère—143; Ceux qui soutiennent qu'Homère n'a pas existé comme individu renversent le témoignage de l'histoire—148.

*Homérides—143.

*Homérion. Temple dédié à Homère—sa situation—preuves qui l'établissent—133.

*Hyalé.—63.

I

*Inoudes. Voy. Hadjilar.

J

*Jupiter acréa. Médailles—son temple —sa situation—37.

K

*Konkloudja. Situé sur le penchant du Termétis—sa description — erreur—18.

L

*Latitude et longitude de Smyrne.—115.

*Luppazzolo. Ancien consul de Venise —sa longévité—133 (*a*).

M

*Mastusia—Voy. Pagus.

*Médailles (diverses) 10. 38. 39. 41. 42. 45. 50. 77. 132. 146.

*Mélès. Erreur d'Iconomos sur la situation de ce fleuve.—26.

*Mimas (mont). Les Deux Frères—116. et 121.

*Mussabini (Ant.). Archevêque de Smyrne—sa biographie—127 (*e*).

*Myrmiques ou Myrmèces. Leur situation.—76.

N

*Namaz-Ghiabaci. Les ruines qu'on y voit sont un ancien portique—erreur de M. Storari—92.

*Narlikeui. Village—14.

*Némésis. Leur origine—leur culte—leurs Statues par qui elles étaient invoquées—32. Voy. Grâces.

*Néocore. 46; —Smyrne Néocore par Tibère de préférence à onze villes de l'Asie—47; Jusqu'à quand elle a conservé ce titre d'après les Médailles et les inscriptions—49 et 50.

O

*Olympe. Voy Pagus.

P

*Pagus. son étymologie—son extension —sa forme—sa vue—son élévation—sa formation géologique—son nom d'après Pline—étymologie de ce nom latin—sa situation—22.

*Panionie. fête des Ioniens—temple à Mycale—étymologie—29.

*Perpenna. Voy. Crassus.

*Polycarpe (St). Existence douteuse d'une Église de ce Saint sur le Pagus—Il n'a pas eu de tombeau—90.

*Pomœrium.—96.

*Prytane.—35.

*Prytanée—34.

Q

*Quintus de Smyrne.—93 et 128.

S

*Sandzac-bournou.—Château à l'entrée du golfe—78.

*Sénat.—50. Différence entre le sénat et l'assemblée des vieillards.—58.

*Sérapis.—Ses médailles—ses statues—avec qui identifié—37.

*Sevdikeui.—Situation—description et

industrie de ce village—20.
Skylax. Voy. Homère.
*Smyrne.—Orthographe de ce nom—1; époque de sa fondation—2; ses noms divers—erreur à ce sujet—6; origine ionienne et éolienne de Smyrne—9: fondée par une Amazone — 10; repousse Gygès—Sauvée par de belles esclaves—11; bâtie par Alexandre—21; sa description d'après Strabon—24; sous les rois de Syrie résiste à Ptolémée II—se rend à Attale 1er qui traite bien ses députés—Antiochus n'y réussit pas—Elle donne des secours aux Romains contre lui—Ceux-ci la louent de sa fidélité—Après la défaite d'Antiochus elle compte encore parmi les villes libres—chef-lieu sous les Romains—Cépion s'y réfugie—sous Mithridate elle n'offre plus de sûreté aux Romains—Trébonius y est reçu—Dolabella la prend—Trébonius y est tué—Cassius et Brutus y tinrent conseil—Le sophiste Palémon refuse sa maison au Proconsul Antonin—Marc-Aurèle la visite—Plus tard il la reconstruit—Dion Cassius y fut gouverneur sous Caracalla—27; son origine et sa fondation d'après Pausanias—30; Lettre de Sévère et d'Antonin aux Smyrnéens—33; Défait les Chiotes—fête à ce sujet—43; Dispute la suprématie de l'Asie avec Éphèse et Pergame—45; Chef—lieu du thème de Samos sous Héraclius et sous Constansin Pogonat—59; Citée par l'Apocalypse—application de ce passage—60; Conquise par les Grecs de Constantinople—62; Jean Ducas y nomme Caspax Gouverneur—Celui-ci est tué—massacre des habitants—Hyalé le remplace—63; Vers 1106 l'empereur Alexis la relève—64; malgré cela elle n'est qu'une place médiocre — 65; Michel Paléologue cède Smyrne aux Génois en 1261—Ils en sont chassés par les Turcs—67; Prise par les Chevaliers de Rhodes d'après les historiens Byzantins—69; par les Croisés—possédée en commun par les Génois et les Vénitiens — efforts de ces derniers pour la conserver— 70; Assiégée par Tamerlan—défense héroïque—port comblé—pertes du conquérant—fuite précipitée des Chevaliers — massacre des Chrétiens—pyramide de têtes—ruinée de fond en comble—72; Prise en 1413 par Mahomet 1er—73; récit de cette prise par Michel Ducas—75; Quand le commerce s'y releva et la ville descendit du Pagus sur la plaine—79; menacée par le rebelle Sarimpéoglou en 1736—brûlée et pillée en 1797—détails inédits de cette rébellion—80; Désolée par la peste — 45000 habitants y meurent en 1812—morts en 1837 par la peste—81; Description des anciens murs d'après Pockocke—95; antiquités qu'on y a trouvées—100; Productions de Smyrne—Liberté de chasse et bon marché perdus—Terre dont on fait le savon—commerce des Soies—103; Idée du commerce de cette ville—104; Fondateurs de l'École et de l'hôpital grec—105; On ne peut donner la situation du Gymnase—106; Développement de Smyrne—son golfe—110; Étendue et sûreté du golfe—120; Cimetières chrétiens sur le Pagus 111; Latitude et longitude de Smyrne 115.
*Stadium.—Sa description par les voyageurs—pris pour amphithéâtre—ruines—particularités—St Polycarpe y est brûlé—89.
*Stéphanophores.—54.

T

*Temnos.—N'est pas la même ville que Néontichos—Ménémen n'est pas sur l'emplacement de Temnos—74.
*Termétis. Voy. Pagus.
*Théâtre.—sa situation sa beauté—ses dimensions—à quoi ont servi ses ruines—91.
Tmolus.—Voy. Pagus.
Tremblements de terre.—3 et 83.
*Tzinéit.—75.

V

*Vénus Stratonicienne. — Son temple, fondé en vertu d'un oracle d'Apollon, servait d'asile — antérieur à l'époque d'Alexandre—sa situation—93.
*Vourla.—Ne peut être Daphnos—Il serait Chytrium—Le port de Vourla serait Clazomènes—119.

FIN DE LA TABLE DES NOTES.

ERRATA.

Pages.	*Lignes.*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
1	24	1112	1102
1	28	Bythinie	Bithynie
3	43	ne jouissait pas	ne jouit pas
4	24	vers l'an 688	avant l'an 688
5	37	Dascyclus	Dascylus
9	45	Une petite plaine	Une grande plaine.
12	21	Il y a un temple	Ensuite il y a un temple
12	39	de la ville	de la ville—l. XIV, 1 § 37—(S).
16	34	Et effet,	En effet,
22	37	l'incription	l'inscription
28	45	qui convenait	qui lui convenait
44	23 et 24	firent bâtirent	firent bâtir
44	34	inutillement	inutilement
48	47	un cimetière s'étend	un cimetière turc s'étend
51	38	M. Ch. Taxier	M. Ch. Texier
53	5	*HMNΩ*	*TMNΩ*
53	26	chapitaux	chapiteaux
53	43	de l'an 166	de l'an 166 de notre ère
56	14	au frontespice	au fontispice
58	36	ordinainement	ordinairement
58	38	cercains	certains
69	5	ne peut rapporter	ne peut fournir
75	47	et d'auteurs	et d'autres auteurs
83	36	de l'Éthiope	de l'Éthiopie
107	7	(§ C)	(§ CI)
108	49	séstranges	étranges
116	33	*Πέμπονοι*	*Πέμπουσι*
126	6	to illustrete	to illustrate
128	29	renservées.	renversées
145	15	génie commerciale	génie commercial
149	7	un convent	un couvent
149	20	il s'était élevée	il s'était élevé
152	25	DE ÉGLISE	DE L'ÉGLISE

ÉTUDE SUR SMYRNE

I

SMYRNE[1], suivant la chronologie la plus vraisemblable, fut bâtie dans l'Éolie de l'Asie-Mineure, 1130 ans avant J.—C. (*Voyage du Jeune Anacharsis*, t. *VII. tables I. et IV.*), soit 2947 ans avant l'époque actuelle[2]. Quelques-uns font remonter son origine en des temps plus reculés encore. Étienne de Byzance (*verb.* Σμύρνα) et l'orateur Aristide[3] l'appellent *Tantalis*[4], attribuant sa fondation à Tantale, par qui elle fut d'abord nommée

1. Le nom de Smyrne s'écrivait anciennement aussi bien par un Z que par un Σ. Lucien de Samosate nous apprend cela dans son traité qui a pour titre: *Jugement des voyelles*. Dans ce traité, c. IX, la lettre Σ dit par une prosopopée: . . . . . « Cependant vous êtes témoins que je suis une lettre patiente: je n'ai jamais accusé le *Zita* de « m'avoir dérobé Σμάραγδον (une émeraude) et enlevé Σμύρναν (Smyrne) tout entière.» En outre, on lit dans l'*Encyclopédie*, (art. *Smyrne*): « Il y a des médailles anciennes où, au « lieu de Σμυρναίων, il se trouve Ζμυρναίων par Z. Mr. de Boze en avait deux dans son « cabinet. On trouve *Zmyrnæorum* au lieu de *Smyrnæorum*, dans une ancienne inscription « latine citée par Gruter.» Une inscription grecque envoyée de Smyrne aux *Mémoires de Littérature* et insérée au Tome IV, avec des *Remarques* par Kuster, écrit Ζμύρνης et Ζμυρναίων, par Z au lieu de Σ. Le Bruyn rapporte une médaille au revers de laquelle on lit: ΞΜΤΡΝΑΙΩΝ, par Ξ (*Voy. au Lev.* t. I, de la tr. fr. p. 74). Des numismates confirment ce fait. (S.)

2. L'auteur écrivait en 1817. La fondation donc de Smyrne remonterait aujourd'hui à près de trois mille ans. On lit cependant dans la *Vie d'Homère* attribuée à Hérodote, que Smyrne fut fondée 168 ans après l'expédition de Troie (c. 38), soit 1112 ans avant J.—C. D'après Ératosthène, elle fut fondée par les Cuméens 1015 ans avant notre ère. Voyez cependant dans *l'Appendice* ma dissertation sur les origines de cette ville. (S.)

3. Aristide, surnommé Aelius ou Théodore, était orateur, philosophe et prêtre de Jupiter. Il naquit en Bythinie vers l'an 129 de J.—C. et mourut en 189. Il étudia sous les rhéteurs les plus célèbres de l'époque, et bientôt il devint l'égal de ses maîtres. Il se fixa à Smyrne où il enseigna la rhétorique avec un grand éclat. Lorsque cette ville fut détruite par des tremblements de terre et par le feu, l'an 180, il écrivit à Marc-Aurèle une lettre si éloquente que ce prince en fut touché, ses larmes coulèrent et ordonna aussitôt que la ville fût rebâtie (Philostr. *Vies des Soph.* II, 9). On avait élevé à Aristide une statue d'airain sur le *forum* ἀγορὰ de Smyrne—Ibid—.(S.)

4. Iconomos cite souvent de mémoire. Nous verrons dans l'*Appendice* que ni Aristide ni Étienne de Byzance ne donnent le nom de Tantalis à Smyrne, tout en attribuant sa fondation à Tantale. (S.)

Navlochon[5]. Dans la suite, elle fut appelée *Smyrne* par une des Amazones[6]. Mais Hérodote[7] nous assure que Thésée[8] a fondé et a habité cette ville, avec les Éoliens de *Cumes* (ou *Cyme*) et qu'il l'a

5. *Ναύλοχον* signifie: *station, mouillage, port, rade.* Ce sont là des noms qui conviennent tous à la belle et vaste rade de Smyrne. (S.)

6. George le Syncelle, p. 181 A, nous dit aussi que « Smyrne était appelée *Myrine* par quelques-uns." *Μυρίνα ἡ παρά τισι Σμύρνα λεγομένη.* Voir aussi Eusèbe *Chron.* p. 34. D'autre part Strabon nous fait connaître qu'*Éphèse* était appelée *Smyrne.* Voici ce qu'il dit à ce sujet: « Ce sont là les douze villes ioniennes, et, longtemps après, « recommandée d'une manière pressante par les Éphésiens, Smyrne fut reçue dans « la ligue ionienne. En effet, anciennement, les Smyrnéens habitaient ensemble avec eux « lorsqu'*Éphèse* était appelée *Smyrne, ἡνίκα καὶ Σμύρνα ἐκαλεῖτο ἡ Ἔφεσος*, et Cal- « linus l'a en quelque manière ainsi nommée, appelant Smyrnéens les Éphésiens dans « l'oraison à Jupiter: *Et secourez les Smyrnéens* » (l. XIV c. I, p. 541 Éd. Müller et Dübner). Cependant Connop Thirlwall *(Hist. des Orig. de la Grèce anc. c. XII,* t. I, de la trad. fr. p. 368 *note* 3), Mylonas (*De Smyrnæor. rebus gestis. Pars prima,* p. 20.) et d'autres, se fondant sur ce passage d'Athénée qu'ils ont mal compris: *μύῤῥα γὰρ ἡ σμύρνα παρ' Αἰολεῦσι,* (688, c. Éd. Aug. Meinek) ont dit que les Éoliens appelaient aussi *Myrrhe* la ville de Smyrne. Mais ceux-là n'ont point fait attention ni à ce qui précède ni à ce qui suit ce passage d'Athénée. En effet, cet auteur dit: *τῷ δὲ τοῦ μύρου ὀνόματι πρῶτος Ἀρχίλοχος κέχρηται..... μύῤῥα γὰρ ἡ σμύρνα παρ' Αἰολεύσι, ἐπειδὴ τὰ πολλὰ τῶν μύρων διὰ σμύρνης ἐσκευάζετο, καὶ ἥγε στακτὴ καλουμένη διὰ μόνης ταύτης.* « Archiloque se sert le pre- « mier du nom de *myrou* (parfum liquide, huile aromatique, essence)..... car « la *smyrne* était appelée *myrrhe* par les Éoliens parce que la plupart des *myron* « (parfums) étaient faits avec la *smyrne,* et, *l'essence de smyrne, ἡ στακτή,* était appelée « par le nom de *smyrne* seulement.» Il est donc bien évident que, dans ce passage, il ne saurait jamais être question de la ville de Smyrne. On appelait *σμύρνα,* (smyrna) un arbrisseau de l'Arabie et un suc ou gomme découlant de cet arbrisseau et dont on faisait des parfums. En voici la preuve. Nous lisons dans la *Matière Médicale* de Dioscoride, ouvrage précieux pour les connaissances botaniques des anciens: *ΣΜΥΡΝΑ δάκρυόν ἐστι δένδρου γενομένου ἐν Ἀραβίᾳ* (I, 77). «La SMYRNE est une larme d'un arbre qui naît en Arabie». Saint Matthieu, parlant des présents offerts par les mages *au roi né des Juifs,* dit: *προσήνεγκαν αὐτῷ δῶρα, χρυσὸν, καὶ λίβανον, καὶ ΣΜΥΡΝΑΝ* (II. 11). « Ils lui offrirent des dons, de l'or, de l'encens et de la SMYRNE». Et Étienne de Byzance, qui cite Ouranios (Éd. Meinek *verbo Ἀβασηνοί*), dit encore: *ἡ χώρα τῶν Ἀβασηνῶν ΣΜΥΡΝΗΝ φέρει.* «Le pays des Abaseniens produit la SMYRNE.» Voir aussi Strabon l. XV, c. IV. 3; l. XVI, c. IV, 4, 19, 25 et Hérodote II, 40. Notons enfin que *μύῤῥα* qui désigne la *myrrhe* est une forme éolienne pour *σμύρνα, smyrne,* qui se rend aussi par *myrrhe.* Il y a encore une plante du nom de *Σμύρνιον (Smyrnion)*—maceron—dont il y a plusieurs espèces. C'est le *Smyrnium olusatrum* et le *Smyrnium perfoliatum* de Linné. Théophraste (*Hist.* IX, 1) dit qu'on l'obtient en semant de la myrrhe, et Pline (l. XIX, 48 et 62 et XXVII, 109) que cette plante a le goût et l'odeur de la myrrhe, comme elle en a la propriété, d'où elle a pris aussi le nom, *unde et nomen.* (S.)

7. *Vie d'Homère,* c. 2. — Plusieurs critiques considèrent cet ouvrage d'Hérodote comme supposé à cause surtout de quelques différences chronologiques qui ne s'accordent pas avec ses *Muses.* Vossius, parmi les plus anciens *(De histor. Græc.* l. 3), et Césarotti, parmi les plus récents *(Volgaris. Iliad. Omer.* t. I, p. 36), soutien-

nommée *Smyrne*, du nom et en mémoire de sa femme Smyrne. Toutefois, ce même Hérodote dit encore dans ses *Muses* (l. I, c. 16) que Smyrne fut fondée par les Colophoniens[9]. Il entend peut-être ici la seconde colonisation des Smyrnéens dans leur ville,

nent que c'est une œuvre postérieure à Hérodote. Cependant Tacien (*Disc. aux Grecs*), Eustathe, Suidas, Étienne de Byzance reconnaissent que ce livre est un ouvrage qui appartient à Hérodote. (I.)

8. Hérodote entend un Thésée, Thessalien, petit-fils d'Admète et postérieur au grand Thésée. Mais Pausanias (*Achaïe*) et Aristide (III, *Epi.*,) l'ancien épigrammatiste dont nous rapportons plus loin deux vers, et l'historien romain Tacite (*Ann.* IV, 56) paraissent entendre le grand Thésée. Il est vrai cependant qu'une telle action n'est pas attribuée à ce héros par les historiens grecs qui nous sont pervenus, et, d'ailleurs, l'émigration des Éoliens et des Ioniens dans l'Asie-Mineure n'eut lieu que longtemps après le grand Thésée. Mais on dit d'autre part que *Smyrne* était une des Amazones contre lesquelles Thésée avait combattu avec Herculo et laquelle il avait épousée avant Hippolyte. De cette manière la vérité est introuvable dans les temps mythologiques. (I).

9. Iconomos et les nombreux auteurs qui sont de cette opinion se trompent; car ce passage d'Hérodote porte: *Ἀλυάττης.....Σμύρνην τε τὴν ἀπὸ Κολοφῶνος κτισθεῖσαν εἷλε.* «*Alyatte.....prit Smyrne, celle qui avait été* rétablie *par ceux de Colophon.* Il est vrai que *κτίζω* signifie: *fonder, bâtir, établir, coloniser, peupler;* mais il n'en est pas moins vrai qu'il signifie aussi *rétablir, constituer, organiser, donner à un établissement, à un pays une forme fixe et déterminée.* Dès lors, si nous donnons au mot *κτισθεῖσαν* dont se sert Hérodote ces dernières significations, nous trouvons le père de l'histoire d'accord avec Strabon, quant à ce qui concerne le rétablissement des Smyrnéens par l'aide des Colophoniens. En effet, voici une traduction littérale de ce que dit ce géographe à ce sujet: « Les Smyrnéens se retirant de chez les Éphésiens, firent « une incursion à l'endroit occupé par les Lélèges et sur lequel est maintenant Smyrne, « et, les en chassant, ils fondèrent l'ancienne Smyrne, éloignée de celle d'à présent « de vingt stades environ. Et ensuite, étant vaincus par les Éoliens, ils se réfugièrent à « Colophon, *et, s'unissant à ceux de Colophon,* ils reprirent leur ville » (l. XIV, c. I, p. 541), En outre, l'interprétation qu'on donne de ce passage d'Hérodote met cet historien exact en contradiction avec lui-même; car elle lui fait dire au Chapitre XVI du premier livre que *Smyrne a été fondée par les Colophoniens,* dont l'origine ionienne est attestée par Strabon (l. XIV, c. I, p. 541) et par Hérodote lui-même (l. I, c. 142, 147), tandis que ce même Hérodote, au chapitre 149 du même livre, donne clairement *à Smyrne une origine éolienne.* Voici du reste une traduction littérale de ce dernier passage d'Hérodote: «.....Et les villes éoliennes sont: Cyme, « appelée Phriconis, Larisse, Néontichos, Temne, Cilla, Notium, Égiroesse, Pitane, « Égée, Myrine, Grynie. Ce sont là les onze anciennes villes des Éoliens; car une d'el- « les, *Smyrne,* fut prise par les Ioniens. *μία γὰρ σφέων παρελύθη ὑπὸ Ἰώνων, Σμύρνη.* « Ainsi, celles qui étaient sur le continent étaient aussi douze. Ces Éoliens parvinrent « à s'établir dans un pays meilleur que celui des Ioniens, mais qui ne jouissait pas « de la même température. Les Éoliens perdirent Smyrne ainsi: Ils accueillirent des « hommes de Colophon échappés d'une insurrection et exilés de la patrie. Ensuite, les « bannis des Colophoniens, ayant épié les Smyrnéens, pendant que, hors des remparts, « ils exécutaient une fête de Bacchus, fermèrent les portes et occupèrent la ville; mais « les Smyrnéens, ayant été secourus par tous les Éoliens, firent un traité, par lequel « vendant leurs meubles aux Ioniens, ils abandonnèrent Smyrne d'Éolie. Et cela étant

colonisation due au secours des Colophoniens; car, les Smyrnéens, forcés d'abandonner Smyrne à leurs ennemis les Éoliens, se réfugièrent à Colophon, et, marchant contre elle, la reprirent ensuite avec l'aide des Colophoniens (Strab., XIV, p. 634). Toutefois c'est dans Strabon qu'on trouve l'opinion la plus probable sur l'origine de Smyrne. Ce philosophe géographe dit (l. XIV) qu'elle fut d'abord nommée *Smyrne* par une des Amazones venues d'un quartier d'Éphèse[10]. Un grand nombre d'Éphésiens sont venus dans la suite et ont habité Smyrne d'Éolie. Ils en ont chassé les Lélèges, ancien peuple Care, et ont donné à cette ville le nom de Smyrne, de celui d'un quartier d'Éphèse. Il semble donc que Smyrne est proprement une colonie des Athéniens, parce que les Éphésiens étaient aussi des Athéniens (Platon, *Ion*), évidemment colons de ces Ioniens qui étaient venus en Asie, sous la conduite d'Androclès, fils légitime de Codrus, roi d'Athènes, et c'est sans doute ce qu'entend cet ancien épigrammatiste qui appelle Athénien, en tant que Smyrnéen, le divin Homère:

Ἡμέτερος γὰρ ἐκεῖνος ὁ χρύσεως ἦν πολιήτης
Εἴπερ Ἀθηναῖοι Σμύρναν ἀπῳκίσαμεν. (*Epigr.* l. V.)

" *Parce que ce brillant citoyen* (Homère) *est*
" *nôtre, si toutefois Smyrne est une colonie des Athéniens.*"

« fait aux Smyrnéens, les onze villes se les partagèrent entr' elles et les firent leurs « citoyens » (l. I, c. 149 et 150). Ceci se passait vers l'an 688 avant J.—C. Dans le fragment précieux qui nous reste de l'historien romain Velleius Paterculus, nous trouvons encore l'origine éolienne de Smyrne. Cet auteur dit positivement que Smyrne fut fondée par les Éoliens. Voici ses paroles: « *Æolii* ..... *claras urbes condide-* « *runt* Smyrnam, *Cymen*, *Larissam*, *Myrinam*, *Mitilenemque*, *et alias urbes quae sunt* « *in Lesbo insulâ* » (l. I, c. 4). « Les Éoliens donnèrent de la célébrité aux villes « qu'ils fondèrent telles que *Smyrne*, Cyme, Larisse, Myrine, Mitylène, et autres villes « qui sont dans l'île de Lesbos». Pausanias aussi dit en propres termes que « Smyrne « était une des douze villes des Éoliens». *Σμύρναν δὲ ἐν ταῖς δώδεκα πόλεσιν οὖσαν* « *Αἰολέων* (*Achaïe* V, 1). Nous lisons encore dans Callimaque, auteur de beaucoup plus ancien que V. Paterculus et Pausanias, que « Smyrne faisait partie de l'Éolie.» *καὶ Σμύρνης ἐστὶν ἀπ' Αἰολίδος* (*Épigr.* V, 12). Un des plus savants et des plus consciencieux archéologues de l'Allemagne, Frédéric Welcker, dans *Der Epische Cyklus* etc, p. 142, défend l'origine éolienne de Smyrne et soupçonne que, ce que Strabon dit à ce sujet, est un renversement de la tradition originelle. Cependant, d'autre part, Müller (*Hist. de la litt. grecq.* c. V) dit qu'il est possible que les Ioniens et les Éoliens aient possédé la ville en commun pendant longtemps. (S.)

10. Pline, (l. V, c. 31) dit que Smyrne fut fondée par une Amazone. Tacite (*Ann.* IV, 56), admet cette fondation. Wheler (*A Journey into Greece*, p. 272) reproduit une médaille, N°s. 32—33, dont l'effigie présente le buste d'une femme ayant une tour à la tête et une hache à double tranchant au-dessus de l'épaule avec cette légende: *ΣΜΥΡΝΑ Smyrne*, et le revers la proue d'un navire avec ces mots: *CMYPNAIΩN des Smyrnéens.* On reconnaît sous ces emblèmes une Amazone, et il ne

II

Les Smyrnéens, dans la suite des temps, ne se sont pas montrés au-dessous de leur ancienne noblesse d'origine. Ils ont brillé en sagesse et en vaillance autant que les Milésiens, les Éphésiens, les Colophoniens, et leurs autres frères les Ioniens. Si Clazomènes se vante d'avoir eu le physicien Anaxagore, et Milet Anaximène et Thalès, Smyrne aussi peut se vanter de plusieurs de ses enfants, et, surtout, du père immortel de la sagesse grecque : Homère, comme nous le verrons plus loin. Quant à la vaillance des anciens Smyrnéens, ils sont renommés par la guerre qu'ils ont soutenue contre les Éoliens, qui étaient de la même province qu'eux, et qui furent leurs dévastateurs. Mais, délivrés de leur injustice, ils firent alliance avec les Ioniens. C' est ainsi que Smyrne passa de l'Éolie en Ionie (Hérod., l. I, c. 150). Strabon dit que l'ancienne Smyrne était si estimée et si enviée que les deux peuples les plus considérables de l'Asie, les Ioniens et les Éoliens, combattaient pour elle, comme pour la plus belle des filles, et cette opinion du géographe est encore confirmée par le célèbre poëte Mimnerme, dont il rapporte un passage entier de son poëme intitulé : *Nanno* (Strab. XIV).

III

Plus tard, les Smyrnéens, se reposant au sein des richesses et de la prospérité, ont éprouvé, ce qu'éprouvent ordinairement toutes les villes heureuses, c'est-à-dire, arrivèrent à l' abus des voluptés. C' est d'eux surtout que vient l'origine de deux anciens proverbes : *Mollesse ionienne* (Lucien, *Dial.* 20) et *Mœurs Smyrnéennes* (Aristote, *Politiq.* V). C'est pourquoi aussi leurs mains efféminées n'ont pas tenu dignement, dans la suite, les armes de la vaillance grecque, contre les Lydiens tandis qu'auparavant, ils leur avaient vaillamment résisté[11]. Les Smyrnéens furent vaincus lorsqu' ils se virent à la fin forcés de combattre

serait pas impossible que l' effigie de cette médaille nous représentât, plus ou moins ressemblant, le portrait même de l'Amazone, fondatrice le Smyrne. (S.)

11. Pausanias, *Messénie* c. 21. La première victoire des Smyrnéens contre Gygès et les Lydiens a été chantée par Mimnerme, dans une élégie que nous rappelle Pausanias, *Descrip. de la Grèce*, Béotie, c. 29. (I.)

Voici ce que dit Pausanias au passage cité par Iconomos: « et par la bravoure des « Smyrnéens qui, n'étant qu'une portion des Ioniens, parvinrent, par leur valeur et « leur dévoûment, à repousser Gygès, fils de Dascyclus, et les Lydiens qui s' étaient « déjà emparés de leur ville» (Trad. Clavier). Hérodote avait déjà fait mention de « ce fait. «Aussitôt, dit-il, que Gygès fut roi, il conduisit une armée contre Milet et

contre ces barbares voisins, et, comme leur ville fut détruite, ils se sont dispersés dans les villages environnants. Sur ce malheur, Théognis appelle la pitié dans ses élégies :

Ὕβρις καὶ Μάγνιτας ἀπώλεσε καὶ Κολοφῶνα
Καὶ ΣΜΥΡΝΑΝ..... (Poëtes Gnomiques, *Élég. v.* 1104)
" *La débauche* (le luxe) *a perdu et les habitants*
" *de Magnésie et Colophon et* SMYRNE. "

Cependant, bien que dispersés, les Smyrnéens conservèrent la concorde entre eux et maintinrent leur race pure et sans mélange. Strabon (*Géogr.* l. XIV) et Pausanias[12] (*Achaïe*, V) nous assurent que les Smyrnéens habitaient pendant quatre cents ans dans des bourgs autour des ruines de leur ville. Ils avaient, très-probablement, leurs habitations dans la meilleure partie de la plaine de la ville de Smyrne, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs villages qui renferment les villas des Smyrnéens. *Bournabat*[13],

à Smyrne, et prit la ville de Colophon » (l. I, c. 14). Il y a sans doute connexité entre cet échec de Gygès devant Smyrne, arrivé vers l'an 727, d'après les calculs de Volney, et mentionné par Hérodote et par Pausanias, et l'échec des Sardiens qui nous est raconté dans les *Parallèles d'histoires Grecques et Romaines*, faisant partie des œuvres de Plutarque, bien qu'ils ne soient pas de lui. Voici ce qu'on y lit: « Ceux « de Sardes, ayant déclaré la guerre aux Smyrnéens, vinrent mettre le siége devant « Smyrne, et déclarèrent aux habitants qu'ils ne s'éloigneraient de la ville qu'après « qu'ils leur auraient envoyé leurs femmes pour en abuser. Les assiégés allaient céder « à cette cruelle nécessité, lorsqu'une esclave distinguée par sa beauté vint trouver « son maître Philarque, et lui dit qu'il fallait envoyer aux ennemis les esclaves, au « lieu des femmes libres, après les avoir bien parées. Ce conseil fut suivi, et les Sar- « diens s'étant épuisés avec elles, furent aisément battus par les assiégés. On célèbre « encore aujourd'hui à Smyrne une fête publique, où les esclaves portent l'habil- « lement de leurs maîtresses» (Traduc. de Ricard). L'excès dans l'amour des femmes a toujours et partout porté malheur. Nous lisons aussi quelque chose de semblable dans le chapitre 34 de la Genèse. Cependant l'intérêt a fait oublier, plus tard, aux Smyrnéens et aux Sardiens, cet outrage et leurs discordes; car les médailles de Sardes nous apprennent que cette ville avait fait alliance avec Smyrne. (S.)

12. Non-seulement Pausanias n'assure pas cela, mais il n'en parle pas même. (S.)

13. *Bournabat*, vient par corruption du turc *bouroun-abad*, (Hadji-Khalfa, *apud* M. V. de St. Martin, *Descrip. de l'Asie-Mineure* t. II, p. 732) et signifie: *bourg qui est à l'extrémité*. Se conformant sans doute à cette étymologie, M. Ikessios Latris a rendu en grec le nom de ce village par *Ἀκρόπεδον* (*Abeil. Ion.* N°. 1, p. 3). Ce village est situé à l'extrémité nord-ouest de la plaine de Smyrne, et, en partie, sur les penchants et au pied de la chaîne du Sipyle, à une heure environ de la rade de Smyrne et au nord-est de cette ville. Au sud-est et au sud-ouest de Bournabat, il y avait beaucoup de vieilles colonnes brisées et d'autres ruines de l'antiquité grecque ; mais malheureusement à peine y voit-on encore quelque ombre de ruines: elles ont toutes servi à des constructions publiques et privées. On prétend qu'un ou deux personnages marquants du village ont trouvé des trésors dans les ruines du sud-est. Ces restes de l'antiquité ont fait croire à MM. Cousinery, Fauvel, Ch. Texier, etc. que Bournabat marque la place de Smyrne

avec ses beaux jardins; *Narlikeui*[14], avec ses forêts ombreuses de grenadiers; *Hadjilar*[15], avec les belles allées de ses oliviers

de l'Éolie. Nous verrons ailleurs combien cette opinion est erronée. Bournabat est à deux heures de Smyrne. D'abord deux routes y conduisaient. Celle du Pont des Caravanes et celle par mer jusqu'à l'Échelle dite de Bournabat. A mi-chemin de cette Échelle au village on voit un énorme platane qui doit compter plusieurs milliers d'années. Les vents l'ont maltraité. Ces deux routes sont aujourd'hui abandonnées. Depuis 1861 une route dite macadamisée, et exécutée par une compagnie formée par actions, côtoie une partie du golfe, au nord et au nord-est de la ville, passe sur le Mélès, presque à son embouchure (du nouveau canal) et débouche à mi-chemin de l'ancienne route du Pont des Caravanes. Cette nouvelle route est un peu plus courte que la première. Depuis le mois de Juillet 1865 le chemin de fer de Smyrne à Cassaba a poussé un embranchement jusqu'à Bournabat. Ce tronçon rapporte beaucoup à la compagnie qui aurait dû, dans son intérêt, prendre en considération les vœux des habitants et rapprocher la station du village qui compte une population fixe de huit à dix mille âmes. Je dis fixe parce qu'en été elle augmente considérablement. Le village grandit de jour en jour. Les plus belles maisons sont dans la plaine aux endroits dits: Rue des Fontaines, Champ des émigrés, Bozalan, et près de la station de Bournabat où l'on vient d'entreprendre la construction de quelques maisons. Dans les hauts quartiers il n'y a, en général, que des maisons pauvres. Il y a un bazar assez bien fourni et un bain public assez vaste. Ce village possède deux mosquées dont l'une fut une église byzantine; une église et une chapelle grecques; une belle église protestante, propriété de feu M. C. Whittall; une église arménienne, sur la rive droite du torrent qui traverse ce village et qui est l'Achéloüs d'Homère; une église catholique et une synagogue. Les Grecs y ont deux écoles: l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Cependant l'instruction y laisse à désirer. Les Sœurs de la Charité y ont un vaste établissement. Elles donnent l'instruction à une centaine de filles et de garçons. Elles ont aussi un hôpital et une pharmacie bien fournie. Les vrais pauvres y reçoivent les médicaments gratis. Un Anglais, M. Turrell, y tient une école pour l'anglais, le français et le grec. Ce n'est pas ce qu'on appelle une *école de village*. M. Turrell possède à fond la langue anglaise. Cette école répond au-delà des besoins du village et elle aurait dû être plus fréquentée. Au nord de Bournabat il y a un grand bassin dont l'eau vient du Sipyle. C'est l'eau du *Kiz-Guel* et de quelques autres petites sources. (S.)

14. *Narlikeui*, (*keui* village, *narli* qui produit des grenades, qui abonde en grenades,) est un pauvre petit hameau, au sud-est de Bournabat, de cinquante familles environ dont la plupart sont des Turcs, viennent ensuite les Grecs et en dernier lieu les Catholiques qui y ont une petite église sous le vocable de la Sainte-Trinité. Ce village se pourvoit à Bournabat. Il en est éloigné de trente minutes de chemin. (S.)

15. *L'Abeille Ionienne*, revue philologique grecque, qui avait commencé de paraître à Smyrne, en Octobre 1850, mais qui a cessé quelque temps après, avait publié, au sujet de *Hadjilar*, dans son premier numéro, l'article suivant, sous le pseudonyme de Dinagoras. L'auteur en est M. Ikessios Latris.

ΓΥΚΩ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟ
ΕΙΝΟΥΔΕΥΣ

Ghyco, fille d'Apollon Inoudien.

« J'ai trouvé cette inscription, il y a quelques mois, dans une maison près du Mélès, « (le Pont des Caravanes) sur une pierre transportée d'un lieu inconnu des envi- « rons de Smyrne. Il paraît par la forme des lettres qu'elle a été gravée vers les

fertiles; *Bounarbachi*[16] l'ancien *Periclystrum*[17], avec ses eaux

« temps Romains. Elle signifie, suivant nos caractères plus petits: *Γνκὼ Ἀπολλωνίου Εἰνουδεύς*. Cette pierre était probablement sépulcrale. Le nom de fille Ghyco est très « rare, et peut-être unique, dans la nomenclature grecque des noms propres. Le gé« nitif des noms propres terminé en O au lieu de *OY*, se rencontre aussi sur d'autres, « mais très-anciennes, inscriptions.

« Quant au mot *Εἰνουδεὺς* qui est placé ici visiblement comme féminin, il est indu« bitablement de ceux qui sont appelés par les grammairiens noms nationaux. J'ai donc « supposé que le nom de lieu duquel il dérive doit être *Εἴνουδα* (*τὰ*) *Inoudes* ou *Εἴ*« *νουδος*, (*ἡ*) *Inoude*, nom formé probablement des mots ioniens *εἰν sur* et *οὐδὸς che*« *min*, parce que peut-être cette petite ville de l'Ionie, inconnue jusqu'à présent, était « située sur quelque grande route non loin de Smyrne.

« Cependant, comme quelques jours après, j'ai trouvé et j'ai copié, dans le cime« tière ottoman qui est près du village de *Hadjilar*, une autre inscription, difficile à « lire et peut-être inédite, presque de la même époque, et dans laquelle il y a, entre « autres choses, ces deux mots: *ἡ πόλις Εἰνουδέων*, "*la ville des Inoudiens*"; comme la « pierre sur laquelle se trouve l'inscription est très-grande, et il paraît bien qu'elle « n'y a pas été transportée de loin; comme la situation de cet emplacement est sur le pas« sage des monts Sipyle et Mastusia (*a*), qui ferment à l'orient la plaine de Smyrne, et où « était anciennement sans doute la grande route des communications entre Sardes et « autres lieux de l'Asie-Mineure, après Smyrne, cette situation, dis-je, nous indique, par « elle-même, qu'elle devait être habitée dans l'antiquité. Cela est confirmé par les « marques d'anciennes habitations qu'on a découvertes, comme on me l'a rapporté, vers « le nord de *Hadjilar*. C'est pourquoi donc, jusqu'à ce qu'une opinion plus probable, « soit démontrée par de nouvelles découvertes, je crois que l'ancienne petite ville qui « occupait presque la place du village de *Hadjilar* d'aujourd'hui, était appelée *Εἴ*« *νουδα*, (*τὰ*) *Inoudes* ou *Εἴνουδος* (*ἡ*) *Inoude*. Je préfère le premier nom, suivant en « cela le nom de *Périclysta*, (Bounarbachi) autre village situé là près, etc.»

Hadjilar ou *Inoudes* est situé à l'extrémité est de la plaine de Smyrne, près de *Kavaklidéré*. Il possède aujourd'hui environ cent familles grecques, presque autant de familles turques et quelques familles juives. Il y a aussi quatre ou cinq familles européennes qui y vont passer l'été. Les Grecs ont une assez grande église sous le vocable de Saint Charalambos (Roch). Cette église, d'après une inscription grecque qu'on lit au-dessus de la porte sud, a été bâtie, depuis les fondements, en 1843. La moitié des frais de construction a été supportée par le Smyrnéen Charalambos Efstratiou Spartalidhi. Ce village était, il y a plusieurs années, beaucoup plus fréquenté par les Smyrnéens. C. Le Bruyn, qui revit Smyrne vers la fin de 1684, nous apprend que les marchands hollandais avaient fait bâtir une maison à *Hadjilar* pour y prendre le divertissement de la chasse, et où il y avait toujours bonne compagnie (t. II, p. 543 de la tr. fr.). C'est la maison Cramer appartenant aujourd'hui à la famille Fisher. (S.)

16. *Bounarbachi*, *bounar*, source *et bachi*, tête.—*commencement, foyer de sources*. En effet, il y a une grande abondance de sources dans ce village, situé tout-à-fait à l'est de Smyrne, et au pied nord-nord-ouest de l'Olympe (Pline, V, 31). Bounarbachi possède une église grecque depuis 1832, ainsi qu'il appert par une inscription qui se trouve au dessus de la porte nord. Cette église est dédiée à Constantin et Hélène. Ce village compte environ deux cent-cinquante familles grecques, cent-cinquante familles

(*a*) *Le mont dont parle M. Latris ne s'appelait pas Mastusia. Les monts qui ferment à l'orient la plaine de Smyrne, à part le Sipyle, sont l'Olympe et le Dragon dont parle Pline (V, 31). Voir note N°. 22.*

fraîches; *Koukloudja*[18], avec sa haute vue; *Boudja*[19], avec ses Paradis qui ont encore conservé ce nom; *Sevdikeui*[20], avec ses collines élégantes et fleuries. Généralement tous les villages autour de Smyrne, bien que les noms s' en soient corrompus, ont conservé cependant, le charme naturel de leur origine, charme qui les à rendus, une belle partie, de cette malheureuse Smyrne qui fut autre fois démembrée.

IV

C'est ainsi dispersés que vivaient les Smyrnéens, à l'époque où l'empire des Perses était parvenu au plus haut point de sa

turques, et cent familles juives. Depuis 1863 les habitants de Bounarbachi ont élevé une petite école dans la cour de l'église. A l'ouest du village il y a une place entourée d' immenses platanes et sillonnée de sources limpides et fraîches. C' est le rendez-vous des parties de plaisir. Il y a de vastes jardins de grenadiers de la plus belle espèce, formant une forêt entrecoupée de ruisseaux et parsemée de grands noyers. A l' ouest du village, il y a une ancienne route sur laquelle on voit des tronçons de pavés romains. Elle mène à Smyrne, et, à un quart d'heure de chemin, cette route traverse un immense cimetière turc formant une belle forêt de sapins et de cyprès. Tout ce cimetière est couvert de ruines grecques. Des Mouceaux en 1668 « y vit une colonne sur « laquelle en trois temps très-différents on avait mis trois inscriptions grecques de dif« férents caractères; il y lut, sur celle qui paraît la plus ancienne *εμυρνης* sur une « autre le nom d'ANTONINOC, et sur la troisième celui de *ουλεντινιανον* » (Le Bruyn, t. V, p. 445 de la tr. fr.). Dans ce cimetière, vers son extrémité ouest, j'ai trouvé deux colonnes de marbre sur lesquelles il y a des inscriptions grecques un peu effacées, dans la partie supérieure surtout, et couvertes de broussailles et de terre. Le peu de temps que j' avais à ma disposition et le manque de moyens pour nettoyer les colonnes m' ont empêché de copier ces inscriptions. (S.)

17. *Périclystra* (écrivez *Périclysta*) est un endroit près de Smyrne, ainsi appelé à cause des eaux qui l' entourent.—Georg. Acropolite, *Histoir.* § LII p. 44 (I.)

18. *Koukloudja*, à qui M. Ikessios Latris, en 1850, a donné le nom de *Coryphacion* (*Ab. Ion.*, N°. 1 p. 3.) (*Coryphacion* cependant était un village de la Laconie près de Pylos—Ét. de Byzance, *verb. Κορυφάσιον*,—S—), et en 1862 celui *d' Opéon* (*Amalthée*, journal grec de Smyrne, N°. 1233) à cause de quelques grottes qu'on voit aux environs, est situé à l'est de Smyrne, et à une heure de chemin de cette ville, sur les derniers prolongements occidentaux *de la chaîne* du Tmolus, sur le Termétis même dont parle Pline (l. V, 31) et non, comme l' a dit bien à tort, Michaud (*Corr. d' Or.* t. I, p. 265), « sur une colline qui paraît appartenir aux chaînes du mont Gallèse»; car ce mont est entre Éphèse et Colophon (Strab., XIV. I, 26—27 et Barbié du Bocage, *Atlas pour le Voy. du J. Anach.* pl. 32). Les maisons à Koukloudja sont éloignées les unes des autres. La population y est presque exclusivement grecque, en tout, de cent familles environ. L'eau potable est très-rare dans ce village; mais les habitants ont préféré dépenser une forte somme pour construire un grand clocher, que de faire venir dans ce village une source qui est non loin de là. (S.)

19. *Boudja*, que le même M. Latris, rend en grec par *Γωνίας* (*Ab. Ion.* N°. 1 p. 3) en traduisant du turc, comme qui dirait: *village qui est situé dans un coin*, est à une heure au sud-est de Smyrne, sur une petite plaine élevée, au milieu des montagnes;

puissance. Mais s'ils eussent été même réunis dans une seule ville, ils n'auraient pas encore pu s'opposer à ce torrent, comme toutes les grandes villes de l'Ionie, toutes les îles, toute la Grèce, n'ont pas pu lui résister, à l'exception du Péloponnèse, dont la vigueur, unie à la puissance invincible des Athéniens, devait renverser ce monstre de la barbarie, et le forcer de se circonscrire dans les limites de son empire, après avoir laissé libres, et la mer de la Grèce et toute l'Asie-Mineure. Mais il appartenait à Alexandre le Grand de consommer la dernière vengeance, contre le Perse, cet ennemi de la Grèce. Alexandre, ce grand destructeur de barbares, passant de l'Europe en Asie pour dresser, au sein même de la Perse, ses bannières triomphales, respecta la noblesse des Smyrnéens et voulut, suivant un oracle, renouveler l'ancienne patrie d'Homère. Il a donc tiré les concitoyens de ce poëte, de la tranquillité de leurs bourgs et les a réunis dans une ville qu'il bâtit (Smyrne actuelle)[21] partie sur les versants du Mont-Pagus[22], et partie dans la plaine, sous le Pagus, près de la mer

Ce village est plus important que Koukloudja. Il y a une église grecque, une église catholique, un temple réformé et une mosquée. La culture de la vigne et l'élève du bétail constituent la principale industrie des habitants. (S.)

20. *Sevdikeui* (village d'amour) est à seize kilomètres environ au sud de Smyrne. M. de Lamartine, dans le *Nouveau Voyage en Orient* fait en 1850, t. II, p. 3. Éd. in—8, dit: « Sevdi-keui est un Saint-Cloud ou un Fontainebleau de Smyrne. C'est un grand « et beau village à deux lieues de la ville au pied de collines boisées, bâti au milieu « de vergers et de vignes. Les habitants sont des Grecs très-actifs et très-entendus dans « toute espèce de cultures potagères. Les vignes que nous parcourûmes ne le cèdent « en rien à celles de l'Italie ou de la Bourgogne. Un grand nombre de maisons de cam- « pagne entourées de jardins fruitiers et arrosées d'eaux vives, donnent asile, repos et « fraîcheur, pendant l'été, aux familles anglaises, françaises, hollandaises, grecques, ar- « méniennes de Smyrne». (S.)

21. Pline (l. V, c. 31) dit, comme Pausanias (VII, 5) et comme Aristide l'orateur (Œuv., t. I, p. 431, 436, 440, 763 Éd. Dindorff) que Smyrne fut bâtie par Alexandre. (S.)

22. « Pagus (πάγος). Mot grec, signifiant littéralement une montagne, un pic: sens « dans lequel les Romains l'adoptèrent pour désigner toute sorte de position au milieu « de la campagne, mieux défendue par la nature que par l'art; ainsi, *le sommet d'une « colline abrupte* où la population rurale des environs pouvait se retirer *et se mettre « en sûreté avec son bétail et sa richesse mobilière*, en cas d'une de ces incursions sou- « daines, ou *razzias*, si fréquentes dans la stratégie encore barbare *des premiers siècles « de Rome*, avait reçu le nom de Pagus (Dionys. II, 76; IV, 14). *Chacune de ces po- « sitions formait naturellement le noyau d'un village*, comme beaucoup de villes de « l'Europe moderne sont nées de l'empressement avec lequel les classes industrieuses « se pressaient et cherchaient à s'établir sous la protection d'un château féodal ». (A. Rich, *Dict. des Antiq. Rom. et Grecq.* verb. Pagus).

Notre Pagus s'étend environ d'un demi mille au couchant vers la mer (Pockocke, l. c. p. 6). «La vue du Mont-Pagus, particulièrement du côté de l'est, est très-remarquable. « Il ressemble dans sa forme à un cône volcanique tronqué s'élevant à une hauteur de « 500 ou 600 pieds au-dessus de la mer. Il n'est pas composé cependant de scories

(Paus. *Achaïe* V; Aristide *Disc.* XI). La ville d'aujourd'hui est

« et de cendres; mais de trachytes de porphyre compacts et rouges, variant de temps « en temps, dans sa couleur au gris, et ressemblant au mont qui est au côté opposé de la « baie. Dans sa qualité il se présente quelquefois comme pouvant se fendre aisément, « et il apparaît rangé par couches séparées ou réunies par la nature de la couleur. « Mais cette apparence est l'effet de l'action du bouillonnement, lorsque la masse était « en état d'incandescence. Il paraît que ce noyau de roche trachytique a été soulevé « d'en bas par une action volcanique, et que, pendant qu'il était encore en fusion ou « en état liquide, il a rompu les couches de calcaire tertiaire qui étaient sur la surface; « car en quelques endroits, on le voit se développer lui-même, sur des couches, lé- « gèrement inclinées, de marnes calcaires et crétacées, par lesquelles les petites masses « de cailloux empêtrées en elles, ont été changées en quartz résinite et opale, la « partie intérieure étant de brun-foncé, avec un éclat vitreux particulier, tandis que « la partie extérieure est d'un blanc opaque » (William J. Hamilton, Secretaire de la Société géologique de Londres, *Researches in Asia-Minor, etc.* t. I, p. 53-54). « La mon- « tagne qui domine la ville de Smyrne est le mont Pagus..... Pline lui donne le nom « de *Martusie.* Dans cette même contrée on trouve le mont *Martusie* adossé à Smyrne, « (*a tergo Smyrnæ*) et dont les racines vont joindre celles du mont Olympe. Tout cela « n' est pas très-exact; car, entre les montagnes de Smyrne et l'Olympe, il y a de grandes « vallées sans compter celle du Mélès, dont l' auteur vient de parler dans le même cha- « pitre. Le mont Pagus ou *Martusie* est presque cônique; il est entièrement composé « de trachytes et de roches de nature volcanique, et a cela de particulier que c' est « une formation isolée au milieu *des* montagnes calcaires. Les Turcs l'appellent *Kizil-* « *dagh* (la montage rouge). » — Ch. Texier, *Asie-Mineure, Univ. pitt.* p. 38. — *Tout cela n' est pas très-exact,* non dans le texte de Pline; mais dans celui de M. Texier. D' abord, Pline appelle *Mastusia* et non *Martusie,* le mont qui est *derrière* Smyrne (ou *contre lequel Smyrne est adossée)* et non, comme dit M. Texier d' une nanière très-incorrecte, « le mont Martusie *adossé à* Smyrne ». On sait qu' on dit adosser *contre* et se figure-t-on une montagne adossée contre une ville, c' est-à-dire une ville qui sert d' appui ou d' abri à une montagne? (Voir *Dict. de l' Acad.* v. adosser). Ensuite, Pline, entre le Pagus et l'Olympe, place le mont Termétis, duquel M. Texier ne parle point, et il dit que ce sont les racines de ce Termétis, et non celles de Mastusia, qui vont mourir au pied de l' Olympe. Ce qui laisse de la place pour les vallées dont parle le célèbre géologue de l'Institut, y compris celle du prétendu Mélès! Pline, immédiatement après avoir parlé de Smyrne et de son fleuve Mélès, dit: « *Montes Asiæ nobilissimi* in hoc tractu *fere explicant se,* Mas- « tusia (*a*) *a tergo Smyrnæ, et Termetis, Olympi radicibus junctus. Is in Dracon desinit,* « *Draco in Tmolo, Tmolus in Cadmo; ille in Tauro*». (l. V, 31 Éd. Didot). « Des mon- « tagnes qui sont presque les plus célèbres de l'Asie se déploient *dans cette contrée:* « Mastusia derrière Smyrne et Termétis se joignant au pied de l' Olympe. Celui-ci « finissant dans le Dragon, le Dragon dans le Tmolus, le Tmolus dans le Cadmus, « celui-ci dans le Taurus». Le Dragon, l'Olympe et le Termétis font naturellement partie de ce qu' on est convenu d' appeler *la chaîne* du Tmolus. Aussi, M. Texier (Ouv. cit. p. 37), dit: « Le Tmolus, ou Bouz-dagh, commence à se déprimer *en s' approchant* « *de la mer,* et laisse, *entre lui et le mont Pagus,* une large vallée qui conduit dans la « vallée du Caystre». C' est pourquoi je me suis servi quelquefois de l' expression *chaîne du Tmolus* pour désigner tous ces monts ensemble. De toutes les cartes que je cite

(*a*) Mastusia *dérive sans doute du grec* Μαστὸς *qui veut dire* éminence, petite colline *et* mamelle *ou* mamelon, *mots dont on se sert encore pour désigner toute éminence arrondie,*

donc éloignée de l'ancienne, suivant Strabon (Liv. XIV), de vingt stades, c'est-à-dire de trois quarts d'une lieue gauloise ou trois quarts d'une heure turque suivant notre manière de mesurer. Ce n'est pas bien facile à l'Archéologie de nous assurer où était la place de l'ancienne Smyrne. L' ancienne Smyrne était bâtie près du fleuve Mélès, au bord de la mer, dans le golfe éolien, qui prend aujourd'hui la désignation barbare de *Carénage* (Daraghatzi)[23]. Il parait, suivant cet emplacement qui est déterminé par Strabon (l. XIV), et même par Homère[24], que l'ancienne Smyrne s'étendait jusqu' aux rives des Bains de Diane, appelés en turc *Chalcabounar*[25], et que des voyageurs étran-

dans cette *Étude* celle de M. Kiepert est la plus exacte, quant à ce sujet, mais elle place le Pagus, comme la carte 32 de M. Barbié du Bocage, *trop derrière* Smyrne, et elle n'indique ni le Termétis ni le Dragon. (S.)

23. Les Anglais l'appelait *Peg's hole*. Trou de chevilles.—Pockocke, t. V, p. 7 de la tr. fr; Chandler, t. I, p. 156 de la tr. fr.—(S.)

24. *Αἰολίδα Σμύρναν Ἀλιγείτονα, Ποντοτίνακτον* Épigr. XXXVII. (I.) «*Smyrne l'éolienne, voisine de la mer et battue par les flots de la mer*». Ici Iconomos a raison. En effet, voici une traduction littérale de ce que dit Strabon à ce sujet et de Smyrne en général. Ce géographe, parlant de Clazomènes, située à l'ouest de Smyrne dit: « Il y a un temple d' Apollon et des bains chauds et le golfe des Smyrnéens et la « ville. Et immédiament après un autre golfe *ἑξῆς δὲ ἄλλος κόλπος* dans lequel est « l'ancienne Smyrne à vingt stades de la ville actuelle. Les Lydiens ayant *ren-« versé* Smyrne *κατασπασάντων τὴν Σμύρναν* (Smyrnam *diruissent*), elle continua « environ quatre cents ans, à se gouverner par bourgades, et puis elle fut éri-« gée par Antigone et ensuite par Lysimaque, et maintenant elle est la plus belle de « toutes. Elle a une partie sur un mont fortifié et la majeure partie dans la plaine « vers le port, vers le temple de Cybèle et vers le gymnase. La division en quartiers « est excellente en lignes droites quant à l'aire, *ἐπ' εὐθειῶν εἰς δύναμιν*. Les rues « sont pavées en pierres et les portiques sont grands et carrés dans la plaine et dans « la partie supérieure. Il y a aussi une bibliothèque et l' Homérion, portique carré, ayant « un temple d'Homère et une statue; car les Smyrnéens aussi s'approprient éminemment « le poëte *μεταποιοῦνται.....διαφερόντως τοῦ ποιητοῦ*, et enfin, une médaille de cuivre, est « appelée par eux Homérion. Près du mur coule le fleuve Mélès, et vers l'autre plan « de la ville il y a même un port fermé. Une faute des architectes, laquelle n' est pas « petite, c' est que, en aplanissant les rues, ils ne leur ont pas donné des égoûts; mais « les ordures surnagent, et surtout dans les averses les lieux d' aisance se laissent aller. « Dolabella réduisit la ville après l' avoir assiégée, tua ici Trébonius, un de ceux qui « avaient assassiné César, le dieu, et détruisit plusieurs parties de la ville».

25. J' ai toujours entendu dire *Chalca-bounar*, ou plus correctement *halqa-pounar* (Source de l' anneau). Mais feu M. Nassif Mallouf, orientaliste dont le nom a beaucoup retenti et interprète du consulat d' Angleterre à Smyrne, m' avait assuré qu'il avait lu dans une pièce officielle turque, *khalq-pounar* (source publique). Cette étymologie est très-juste, cependant la première aussi n' est pas entièrement dénuée de fondement. Il existe une ancienne tradition à Smyrne suivant laquelle cette ville a péri par l' eau sortie des Bains de Diane. Selon cette même tradition la ville périra de même une autrefois! Des vieillards m' ont rapporté qu' un mage, (suivant toujours la tradition) a arrêté l' inondation en posant sur la source des Bains de Diane

gers ont pris pour le Mélès, (Magasin Encyclopédique, t. V, 1813. *Dissertation sur Smyrne* par Truon). Mais Strabon, ainsi qu'Aristide de Smyrne, (*Complainte sur Smyrne*), appelle clairement Mélès, le fleuve du Pont des Caravanes de nos jours, et cela paraît être exact[26]. L'ancienne Smyrne était située sans doute dans le golfe éolien; car l'oracle avait dit aux Smyrnéens de passer le Mélès et de venir vers le Mont Pagus, pour bâtir leur nouvelle patrie: " *Ceux qui habiteront Pagus, en face du* " *sacré Mélès, seront des hommes trois et quatre fois heureux* " (Paus. VII, 5).

Le Pagus est le mont sur lequel est bâtie Smyrne d'aujourd'hui, et, venant du golfe éolien vers le Pagus, il n'y a d'autre fleuve à passer, digne de mention, que le fleuve du Pont des Caravanes. Il faut donc que ce soit le Mélès et Strabon a raison. Mais l'ancienne Smyrne, disent les antagonistes de cette opinion, était située près du fleuve Mélès et non pas aussi loin qu'on la voit présentement. Je réponds que c'est vrai, mais que ce n'est pas Mélès, le premier fleuve, qui ait dû, par suite du temps, s'écarter de son ancien lit; et qu'ensuite, débordant encore aujourd'hui pendant l'hiver, il inonde les bords de l'ancienne Smyrne. Toutefois, quel que soit le Mélès et quelque part que l'ancienne Smyrne fût sise, la position de la ville actuelle est due à Alexandre suivant Pausanias ou à ses successeurs Anti-

une porte de fer qu'il a fermée au moyen d'un *anneau*, et que le lac et le canal des Bains de Diane sont formés par l'eau qui sort des fentes de la porte!! On trouve quelque chose qui en approche dans Hadji-Khalfa, géographe turc: « Il y a auprès de « Smyrne, dit-il, un endroit qu'on appelle *la Source;* c'est un endroit charmant. Il « sort d'une voûte beaucoup d'eau qui forme un petit lac, lequel a son issue dans « la mer, et avant que de s'y rendre elle fait tourner quelques moulins. On pourrait « entrer dans la grotte d'où sort cette source, *et il y a au fond comme une espèce de « porte fermée*, dans laquelle les gens du pays disent qu'il y a des trésors qui sont « gardés par des talismans; mais ceux qui ont voulu y entrer sont morts par un vent « chaud et empoisonné qui en sort» (*Miroir du Monde, apud* Vivien de Saint-Martin, *Descrip. de l'Asie—M.* t. II, p. 733). Pockocke, (*Descrip. de l'Orient* t. V, p. 22 de la tr. fr.) dit que les eaux des Bains de Diane sont *chaudes en hiver*, et Chandler (*Voy. dans l'Asie—M.* p. 154, t. I, de la tr. fr.) qu'elles sont *chaudes et couvertes de fumée* dans la même saison. Quant à moi j'ai vu ces eaux fumer en hiver au moment du coucher du soleil seulement et par un temps très-froid. (S.)

26. Ni Strabon, ni Aristide n'appellent Mélès le torrent du Pont des Caravanes. Iconomos voulait citer sans doute le *Panégyrique de Smyrne* ou le *Discours dédicatoire* etc. d'Aristide; car dans la *Complainte sur Smyrne*, il n'y a que cette triste exclamation poussée par l'auteur après les tremblements de terre qui ont détruit la ville: *Ô Mélès coulant à travers la solitude!* Mais comment Iconomos qui cite Aristide et qui doit l'avoir lu par conséquent, put-il avancer, que cet auteur, ainsi que Strabon, *appelle clairement Mélès, le fleuve du Pont des Caravanes?* Aristide appelle clairement Mélès la source connue aujourd'hui sous le nom de Bains de Diane. Nous verrons cela dans *l'Appendice: Dissertation qui précise la situation du fleuve Mélès.* (S.)

gone et Lysimaque suivant Strabon (Liv. XIV), de sorte que cette ville existe depuis deux mille cent-soixante ans environ de sa fondation jusqu'à nos jours[27].

27. Iconomos se trompe ici de dix ans de trop, et ne parle guère de Smyrne depuis Alexandre et sous les Romains. Voici une esquisse historique succinte de cette époque:

Ptolémée II (Philadelphe) ayant pris à Antiochus II la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie et la Carie (Théocr., *Idyl.* XVII, v. 88 *et suiv.*) fit envahir aussi l'Ionie. Smyrne, alors au pouvoir des rois de Syrie, lui résista tandis que Magnésie du Sipyle fut prise et occupée par un de ses lieutenants: Callicratidas de Cyrène *(Corp. inscr. Gr.*, N°. 3137—Polyen, *Stratag.* l. II, c. 27, § 1). Ceci se passait vers l'an 249 av. J—C. Attale 1er, dynaste de Pergame, et qui, enivré de ses victoires, prit le titre de roi, profitant de l'absence d'Achœos, occupé du siége de Selgé, avait appelé d'Europe les Gaulois Tectosages et, se mettant à leur tête, il parcourut vers l'an 218 avant notre ère, toutes les villes de l'Éolide et des pays voisins, lesquelles par crainte s'étaient livrées à Achœos. La plupart de ces villes se soumirent volontairement et même avec reconnaissance; quelques-unes seulement ne cédèrent qu'à la force. Les premières qui se livrèrent à lui furent Cyme, *Smyrne* et Phócée et ensuite Égée et Tennis. Les habitants de Théos et de Colophon effrayés de son approche lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire leur soumission. Il l'accepta et reçut des otages; mais il traita avec une indulgence particulière les députés de *Smyrne* pour prix de la fidélité que cette ville lui avait montrée (Diod. de Sic., l. XXIV, c. 8, Paus., l. X, c. 15; Tite-Liv. l. XXXIII, c. 21; Strab. l. XIII, c. 4; Polyb. l. V, c, 111). Plus tard, en 195 av. J.—C., Antiochus, après s'être emparé d'Éphèse, et voulant passer en Europe, essaya de réduire les villes de *Smyrne* et de Lampsaque qui voulaient rester libres, mais ni la force ni la douceur ne purent lui gagner ces villes (Tit-Liv., l. XXXIII; c. 38; Appien, *Syr.* c. I). Dans son entrevue à Lysimachie avec les envoyés de Rome, on fit venir dans la réunion les députés de Lampsaque et de *Smyrne.* Parménion et Pythodoros représentaient la premiere ville et Cœranos la seconde. Ces députés s'exprimaient avec une si grande hardiesse qu'Antiochus leva la séance sans rien déterminer (Polyb. XVIII, c. 35), et lorsque, en 191, Antiochus se préparait à faire la guerre aux Romains, *Smyrne*, Alexandrie de Troade et Lampsaque l'occupaient encore, et comme il devait passer en Europe il dut laisser derrière lui ces embarras (Tit-Liv., l, XXXVI, c 42). Dans la même guerre les Smyrnéens donnèrent aux Romains deux bâtiments non pontés et des troupes légères qui, sous la conduite de Livius, remportèrent une victoire inutile et coutense à Phœniconte (Tit-Liv., l. 37 c. 15—17). Après la bataille de Magnésie et la défaite d'Antiochus le Grand (189) lorsque le sénat écoutait les ambassadeurs de l'Asie, ceux de Smyrne rappelèrent dans un long discours, le zèle et le dévoûment de leur ville pour Rome pendant la guerre, et c'était en effet une opinion généralement reçue que les Smyrnéens l'emportèrent alors en fidélité sur tous les peuples de l'Asie. On leur donna de grands éloges pour s'être résignés de tout souffrir plutôt que de se soumettre à Antiochus (Polyb., l. 22 c. 5 et 6; Tit-Liv., 42, c. 53). D'après les instructions données aux commissaires romains envoyés en Asie, après le traité de paix, nous voyons que la ville de Smyrne a continué à compter au nombre des villes libres (Tit—Liv., 42, c. 56), et qu'elle reçut, en récompense de l'attachement qu'elle avait témoigné aux Romains dans cette guerre, des terres et des distinctions honorifiques (Polyb., 26, c. 27; Tit—Liv., 52, c. 39; Appien, *Syr.* c. 44). Lorsque, plus tard, l'Asie-Mineure, devint une province romaine (129) et fut divisée en diocèses, Smyrne comptait parmi les chefs-lieux (Plin., V, c. 31). En 95 Cépion fuyant l'injustice de ceux qui étaient au pouvoir à Rome se réfugia

V

Après la mort d'Alexandre Smyrne devint la capitale de l'Ionie et le siége[28] d'Antigone qui était resté gouverneur de toute l'Asie-Mineure. C'est pourquoi et la ville moderne, comme la ville ancienne, tenait une place honorable aux *Panionies*[29], fêtes qui se

à Smyrne (Cicer., *pro Balb.* 28, *in Brut.* 44, *de Orat.* 47). Dans le massacre des Romains et des Italiens en Asie-Mineure, massacre fomenté en 88 par Mithridate, et dans lequel quatre-vingt mille personnes périrent, Rhodes seule donna l'exemple d'une fidélité mémorable. Smyrne n'était plus un asile sûr pour les Romains car, Rutilius, l'ancien lieutenant de Scévola, s'enfuit de Smyrne à Rhodes, sous un déguisement (Tacit., *ann.* IV, 14; *Appian.* 22, 23; Cicer., *Verr.* II, 159 et *pro Rabir.*, 10). Trébonius, un des assassins de César l'an 44 av. J.—C. s'était réfugié à Smyrne et il y fut reçu, d'où il fit des levées d'hommes et d'argent dans la province d'Asie (Appian., *civ.* III, 2, 6). Dolabella, qui vint en Asie dans l'espérance d'en tirer de l'argent avant de se rendre en Syrie (Ibid. 24), se présenta devant Smyrne; mais Trébonius refusa de l'y recevoir. Après avoir inutillement essayé d'attaquer la ville, Dolabella feignit de se diriger vers Éphèse, puis revenant rapidement sur ses pas au milieu de la nuit, il entra dans Smyrne par surprise et en pilla et détruisit plusieurs quartiers. Trébonius fut pris dans son lit et mis à mort. Les soldats de Dolabella traînèrent dans les rues son corps déchiré et le jetèrent à la mer. Sa tête après avoir été exposée sur son tribunal de préteur, leur servit aussi de jouet (*Strab.*, 14 c. 1, *Appian.*, 3, 26; *Dio.* 47, 392). Vers la même époque, les généraux Cassius et Brutus se rencontrèrent à Smyrne où ils tinrent conseil sur les opérations militaires à entreprendre (*Appian.*, IV, 65). L'empereur Antonin avait visité Smyrne lorsqu'il était proconsul et le sophiste Palémon, qui avait la plus belle maison de la ville, l'avait chassé de chez lui à minuit (Philos., *Soph.* c. 25). Vers l'an 162 de notre ère, l'empereur Marc-Aurèle, lors de son voyage en Asie, s'arrêta à Smyrne où il voulut entendre le sophiste Aristide qui jouissait alors d'une grande réputation (*Ibid.* c. 35). Nous avons déjà vu dans la note N°. 3 qu'il a écrit à Marc-Aurèle pour le supplier de reconstruire la ville détruite par des tremblements de terre. L'empereur écrivit lui-même aux habitants de Smyrne pour les consoler, leur envoya de l'argent et délégua un ancien préteur pour présider à la reconstruction de la ville (Dio. 71, 814; Arist. Soph. *or.* 21). Caracalla vers 216 donna le gouvernement de Pergame et de Smyrne à l'historien Dion Cassius—Dio., 79, 909—. (S.)

28. Il serait à désirer qu'Iconomos eût donné la preuve historique de cette assertion. (S.)

29. « Le temple de Panionium, à Mycale, est un lieu sacré du côté de l'Ourse, « dédié en commun, par le peuple de l'Ionie à Neptune Héliconien. Mycale se trouve « sur le continent; c'est un promontoire qui, à l'ouest, regarde Samos. Là les Ioniens « des diverses cités se réunissent pour célébrer la fête à laquelle ils ont donné le nom « de *Panionie.* » (Hérodote, l. I, c. 148 trad. Giguet). « Neuf villes d'Ionie avaient « coutume de tenir une assemblée générale appelée la *Panionie.* Elles offraient d'an- « ciens et de grands sacrifices à Neptune, dans un endroit désert, aux environs de « Mycale. Mais les guerres qui éclatèrent dans cette contrée, mettant obstacle à la « célébration de la *Panionie,* on changea le lieu de la solennité qui fut célébrée dans « un endroit sûr, près d'Éphèse» (Diod. de Sic., l. XV, c. 49, tr. Hœfer). Suivant Hérodote (l. I, 145) et Strabon (XIV, I, 4), ces villes étaient au nombre de *douze* et non de *neuf* comme dit Diodore. Les *Panionies* se nommaient ainsi ou à cause du mont Panionium, ou plutôt parce que, *πάντες tous Ἴωνες les Ioniens* s'y réunissaient— Méla, 1, 17—. (S.)

célébraient dans les réunions publiques des Ioniens en l'honneur de Neptune. On voit cela par une ancienne médaille portant cette inscription : *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΑΝΙΩΝΙΟΣ* "*Panionie des Smyrnéens*" et le témoignage de Pausanias[30] (*Achaïe*, V). Cet auteur rapporte encore une solennité ionienne particulière instituée à Smyrne par des jeux publics[31] (Paus. VI, 14). On appelait encore ces jeux les premiers de l' Asie, comme on le voit sur les médailles de Smyrne des Empereurs Maximien, Gordien et Gallien et sur lesquelles on lit : *ΠΡΩΤΑ. ΚΟΙΝΑ. ΑΣΙΑΣ. ΕΝ. ΣΜΥΡΝΗ.* "*Les premiers jeux publics de l' Asie à Smyrne*" (J. Eckhel, p. 560). Mais, après même que Rome eût englouti le royaume de la Grèce, Smyrne avait été ornée et honorée par tous les glorieux Empereurs Romains, de sorte qu'on la supposait et qu'on l'appelait la ville la plus célèbre de l'univers (Ael. Arist., *Disc.* XI). Si nous croyons Philostrate (*Vies des Soph.*), cette ville était parvenue à un si haut degré de grandeur, qu' aucune des plus célèbres villes de l'Europe moderne n' aurait pu lui être comparée. Le Commerce, les Sciences et les Arts, les Édifices publics et particuliers, la Civilisation et la Philanthropie des Smyrnéens avaient atteint le plus haut degré de la perfection humaine. Des Temples, des Écoles de toute Science, et particulièrement de Médecine, des Bains, des Hôpitaux, de vastes Portiques, des Rues pavées en pierre, d'admirables Divisions des Quartiers, des Théâtres, des Gymnases, des Bibliothèques : tous ces ornements de Smyrne étaient arrivés au premier type de la beauté et de la perfection. C'est pourquoi, ce sévère

30. Voici le passage le plus important de Pausanias sur Smyrne: « Les Ioniens de « Colophon, s' élançant avec impétuosité, ôtèrent les Éoliens et occupèrent Smyrne qui « était une des douze villes des Éoliens, *et qui était habitée, de même que de mon « temps encore, au lieu qu' on appelle la ville ancienne, καὶ οἰκουμένην τῆς χώρας καθ' ἃ « καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι πόλιν καλοῦσιν ἀρχαίαν·* (Éd. Schubart, Leip. 1854), et, longtemps « après, *les Ioniens admirent les Smyrnéens dans l' assemblée qui se tient à Panionium.* « Alexandre, fils de Philippe, fut le fondateur *de la ville de notre temps, τῆς ἐφ' ἡ- « μῶν πόλεως*, à cause d' une vision qu' il eut en songe. Et effet, Alexandre, faisant « des recherches sur le mont Pagus, arriva, dit—on, devant le temple des Némésis, lors- « qu' il revenait de ses recherches. Il rencontra devant le temple une source et un « platane qui avait poussé dans l' eau. Et, dormant sous le platane, les Némésis lui « apparurent, lui ordonnèrent en vision de fonder une ville en cet endroit (ou *de ren- » dre en cet endroit la ville habitable*), *πόλιν ἐνταῦθα οἰκεῖζειν*, et d' y amener les « Smyrnéens, *les faisant sortir* (déplaçant, délogeant) *de la première. ἀναστήσαντα· ἐκ « τῆς προτέρας*. Les Smyrnéens envoyèrent donc à Claros consulter l' oracle pour se « mettre en sûreté au sujet de cette vision, et il leur répondit: *Ceux qui habiteront « Pagus, en face du sacré Mélès, seront des hommes trois et quatre fois heureux.* Ainsi, « ils se transportèrent volontairement.»—Pausanias, VII, 5—.(S.)

31. Voici tout ce qu' en dit Pausanias: « Lorsque le temps des jeux publics *que les « Smyrnéens reçurent des Ioniens*, arriva etc.» (S.)

Strabon lui-même, a été forcé, quand il a vu Smyrne, de reconnaître que cette ville était *la plus belle de toutes*: *καλλίστη τῶν πασῶν* (l. XIV, c. I, 37). Pausanias mentionne, comme dignes de remarque, les Statues des Némésis et des Grâces, particulièrement honorées par les Smyrnéens. Il mentionne, en même temps, l' Odéon de Smyrne, et le temple d' Esculape, lequel fut bâti de son temps[32] (Paus., V, c. 5 et 8). Sous Adrien, les jeunes gens accouraient encore des îles et du continent, pour s' instruire dans les écoles de Smyrne. C' est pourquoi on l' appelait: *Forêt des savants.—Musée de l' Ionie.—Asile des Grâces et des Muses* (Philostr., *Vies des Soph.* I, 21).

VI

Outre tous ces témoignages, la gloire de Smyrne est démontrée par divers anciens monuments de l' Archéologie. Le voyageur Spon rapporte une excellente lettre des empereurs

32. Suivant Vitruve page 55, les Smyrnéens reconnaissaient plusieurs divinités du nom de Némésis, et d' après le *Museum* du Cardinal Albani Vol. I, pl. 32, on voit au Vatican un médaillon sur lequel deux de ces déesses apparaissent à Alexandre. Ce qui confirme encore la fondation de cette ville par ce conquérant. Pausanias dit en propres termes: les Smyrnéens « croient à plusieurs déesses Némésis au lieu d' une, « et ils pensent que leur mère est la Nuit, comme les Athéniens disent que le père « de la déesse qui est à Rhamnonte est l' Océan » (VII, 5). Ch. O. Müller (*Hist. de la litt. grec.* c. V) assure dans une note que le culte de ces déesses de la vengeance (les mêmes que les *Erinnyes,—Ἐρινύες*—ou par euphonie *Euménides,—Εὐμενίδες*— et peut-être aussi les *Kères—Κῆρες*—d' Homère et d' Hésiode, car Eschyle les identifie par fois: *Kères Erinnyes Κῆρες Ἐρινύες—Sept. Theb.* v. 1054— Alf. Maury, *Hist. des Relig.* t. I, p. 570) est venu à Smyrne de Rhamnonte. Quoi qu' il en soit de l' opinion contestable de ce savant philologue allemand, Pausanias nous apprend la différence qui caractérisait ces deux divinités: « Ni cette statue de Némésis (à Rha- « mnonte) ni une autre faite par les anciens, n' a des aîles, et, comme j' ai vu ensuite « que les très-saintes statues des Smyrnéens ont des aîles, il paraît qu' ils ont la cou- « tume *d' invoquer* la déesse pour les amoureux, et c' est pourquoi ils donnent des « aîles à Némésis comme à l' Amour » (I, 38). Il se trouve aujourd' hui au Pont des Caravanes, dans le jardin *Azizié*, au pied d' une colonne, un grand morceau de marbre transporté dans ce jardin on ne sait d' où, et sur lequel on voit la tête d' une Némésis, entre deux beaux et gros serpents assez bien conservés. La figure en est mutilée.— Pausanias nous dit que les Grâces étaient vêtues dans les plus anciens tableaux et les plus anciennes statues et il ajoute: « Il en est de même chez les Smyrnéens, où, dans « le temple des Némésis, au-dessus des statues d' or, *ἐν τῷ ἱερῷ τῶν Νεμέσεων ὑπὲρ* « *τῶν ἀγαλμάτων χρυσῶν*, reposent les Grâces sculptées par Bupalus. Il en est ainsi « du tableau d' une Grâce, peinte par Apelle, et qui est dans l' Odéon » (IX, 35). Pausanias nous explique encore pourquoi on voyait les Grâces au-dessus des Némésis: « On est dans l' usage, dit-il, de leur sacrifier conjointement avec les Grâces » — VIII, 34—. (S.)

romains Sévère et Antonin Caracalla, par laquelle ils décernent aux Smyrnéens des honneurs admirables pour leur noblesse et leur sagesse[33]. Les marbres d' Oxford contiennent aussi de très-belles inscriptions sur Smyrne. Toutefois les meilleurs témoignages de l' ancienne gloire des Smyrnéens se réunissent dans les médailles qui nous restent d'eux. Sur certaines de ces médailles nous voyons que Smyrne avait un *Prytanée*[34]; car elles portent le nom de *Prytanes*[35] avec l' effigie de Jupiter olympien *(Encyclop.*, Art. *Smyrne)*. Les Smyrnéens l'honoraient dans leur Acropole qui existe encore et qu' on appelait

33. Voici cette lettre qui n' est qu'une inscription tirée par Spon du cimetière des Arméniens à Smyrne, et telle qu' elle est rapportée dans le t. III, p. 128 de son voyage. On pourra juger des *honneurs admirables*, θαυμαστὰς τιμὰς, dont parle Iconomos. « Les très-divins empereurs Sévère et Antonin, à ceux de Smyrne. Si Claudius Rufinus, votre citoyen, lequel, à cause de son application aux études et à l' art d' orateur, est dispensé des charges publiques, selon les divines institutions établies par « nos ancêtres, est néanmoins obligé, par une nécessité indispensable, et à votre ré« quisition, d' accepter l' emploi de gouverneur, faites donc en sorte qu' il ne soit pas « troublé, par d' autres occupations, comme il est juste; car, ce serait une chose indi« gne de lui, que l' affection qu' il vous porte, lui devînt un supplice, puisque c' est « vous-mêmes, qui avez demandé cette grâce pour lui. Bien vous soit. Les députés « ont été Aurélius Antoninus et Aelius Speratus. » (S.)

34. « *Prytanée*, grande place d'Athènes, vers le centre de la ville, au Nord, et près « de la Citadelle, était environnée de bâtiments destinés à différents usages d' utilité « publique; c' était là que travaillaient les magistrats appelés *prytanes*. On y avait « établi les greniers publics destinés à subvenir aux besoins des citoyens indigents dont « la pauvreté n' était pas le résultat d' une mauvaise conduite. C' était aussi dans le « prytanée que se donnaient ces repas publics où étaient admis ceux qui avaient mé« rité par leurs services d' être nourris aux frais de l' état. Au milieu de cet édifice « qui était très-vaste, il y avait une espèce de temple consacré à Vesta, dans lequel « brûlait un feu perpétuel entretenu par des veuves, spécialement chargées de cette » fonction ». — Bouillet. *Dict. de l' Antiq.* — (S.)

35. « *Prytane*, un des premiers magistrats dans plusieurs villes grecques à Athènes, « à Corinthe, etc. (Les *prytanes*, les plus célèbres étaient ceux d' Athènes, qui partageaient, avec les *proèdres* et les *épistates*, le soin de conduire et de diriger les as« semblées publiques. Ils étaient au nombre de cinquante, choisis tous les ans dans « chaque tribu. On en ajoutait en outre cinq autres pour s' opposer aux premiers en « cas de malversation ou de mort. C' était le sort qui décidait du rang des *prytanes* » qui devaient présider l' assemblée, ou plutôt de la tribu qui devait avoir le premier « rang en la personne des sénateurs qui en étaient tirés. Les *Prytanes* étaient aussi « chargés de rendre la justice; mais ils ne se réunissaient pas tous pour cet objet, « dix seulement jugeaient à la fois et pendant sept jours, de sorte qu' au bout « de trente-cinq jours, chacun prenait sa fonction. Cet établissement devait son « origine à Solon. Il parut si sage et si favorable à la république que les poëtes ap« pelaient *Prytanes* ceux que leurs vertus ou leurs talents mettaient au-dessus des « autres » (Bouill. *Ibid.*). Pour plus amples détails (voir le *Voy. du Jeune Anacharsis en Gr.* c. XIV, t. I, p. 289 Éd. Lahure. (S.)

Coryphée à ce que Pausanias nous dit[36]. Là s'élevait un temple de *ΔΙΟΣ ΚΟΡΥΦΑΙΟΥ* "*Jupiter Coryphéen*" ou *ΔΙΟΣ ΑΚΡΑΙΟΥ* "*Jupiter Ethéré*" (ou Acréus, ou adoré aux extrémités ou sur les hauteurs) comme on le voit sur une médaille de Smyrne battue en cuivre[37].

36. Iconomos a traduit ici l'*Encyclopédie* qui, dans ce passage, comme dans beaucoup d'autres, a copié Tournefort (l. c. p. 381); mais Pausanias ne dit ni que la montagne sur laquelle on voit les ruines d'une ancienne forteresse ni que cette forteresse s'appelait *Coryphés* ni que Jupiter y était honoré. Pausanias (VII, 5) dit qu'Alexandre fit des recherches sur le mont Pagus; mais il n'en indique pas la situation. La situation du Pagus résulte par le rapprochement de ce que dit Pausanias au passage cité et Strabon au l. XIV, I, 37. Pour ce qui est du mont *Coryphée* voici ce qu'en dit Pausanias. « Il a été fait de mon temps chez les Smyrnéens un temple d'Escu« lape entre le mont Coryphée et une mer qui ne se mêle pas avec une eau différente « *μεταξὺ Κορυφῆς τε ὄρους καὶ θαλάσσης ἀμιγοῦς ὕδατι ἀλλοίῳ* (VII, 5). Dans un autre livre (II, 26) il dit encore: « De mon temps les Smyrnéens ont fait un temple « d'Esculape *celui sur la mer τὸ ἐπὶ θαλάσσῃ*». Il n'y avait et il n'y a de mer à Smyrne *qui ne se mêle pas avec une eau différente*, que celle qui est devant la ville du côté de l'ouest et qui va jusqu'aux environs du château qui est à l'entrée du golfe. Le mont *Coryphée* nous devons le chercher donc plus à l'ouest, c'est-à-dire plus près de la mer que le mont Pagus. Le mont *Coryphée* ne serait-il donc pas selon toute probabilité, le mont des moulins (*Déirmen tépé*) sur les penchants duquel on voit le cimetière des Juifs, ou encore plus au sud-ouest à la place où s'étendait la ville d'après Strabon *καὶ ἡ πόλις* (XIV, I, 37 p. 551 lignes 34 et 35), et où Spon (t. I, p. 309) a vu *des colonnes et des fondements sur le rivage;* où, d'après Le Bruyn, il y avait *de fort belles antiquités,* et où *l'on trouvait sous terre la plupart des statues* (t. I, p. 81 et 79 de la tr. fr.), antiquités que Tournefort a retrouvées (l, c. p. 384), et dont les traces n'ont pas encore tout-à-fait disparu? Cela doit être, car, comment admettre que Pausanias ait donné, dans le même chapitre, deux noms au même mont, sans faire la remarque que ce mont était désigné sous ces noms différents? On peut opposer encore la note suivante à ce que dit Iconomos au sujet de Jupiter Acrée. (S).

37. Spon, *Misc. Erud. antiq.* in—f. p. 74, reproduit deux médailles sur l'une desquelles on voit une tête de Jupiter avec cette légende: *ZEYC. AKPAIOC* «*Jupiter Acrée*» et au revers ce mot: *CMYPNAIΩN* "*des Smyrnéens*" avec une proue de navire, et sur l'autre la même tête avec la même légende et au revers un beau lion avec cette légende: *CMYPNAIΩN* «*des Smyrnéens*». Ce savant ajoute en latin: « Jupiter « Acréus était adoré chez les Smyrnéens et avait un temple sur quelque *promontoire*, « près de Smyrne, ce qu'indiquent la proue de navire sur la première médaille et le « mot *Acréus* qui veut dire en latin *du promontoire*». Tournefort fait mention « d'un « beau médaillon où ce dieu Acrée est représenté assis, aussi bien que sur une mé« daille de Vespasien où le même dieu assis, tient de la main droite une victoire « et une haste de l'autre». (l. c. p. 381). Spon possédait une petite médaille qui représentait d'un côté *Sérapis* avec ces mots: *Σμυρναίων* "*des Smyrnéens*" et de l'autre une proue de navire avec la même inscription: *Σμυρναίων* (t. III, p. 190). Sérapis était un dieu égyptien probablement Osiris aux enfers. Il était très-connu en Grèce et à Rome. On l'indentifiait à *Pluton*, à *Esculape*, à *Jupiter*. Presque toutes ses statues appartiennent à l'art grec. Le *lion* et la *proue de navire*, attributs de la force et du commerce, nous les trouvons encore sur d'autres médailles de Smyrne. On voit

VII

Une autre médaille de Smyrne porte cette inscription: *CMYPNAIΩN. ΠPΩTΩN. ACIAC.* "*Des Smyrnéens premiers de l'Asie.*" Les Smyrnéens ont frappé cette médaille en l'honneur de Sabina Tranquillina. Elle porte, d'un côté, l'image de Cérès, et, de l'autre, celle de l'Amazone[38]. Les Smyrnéens honoraient cette dernière comme ayant donné son nom à leur ville[39] (*Mémoires de littér.* t. XVII, in—4). On présume aisé-

dans Segnin (*apud* Spon, t. III, p. 190) de petites médailles représentant d'un côté une Amazone avec la légende: *ΣMTPNA* et au revers un lion ou une proue de navire avec ces mots: *ΣMTPNAIΩN.* Cf. *note* 10. (S.)

38. *L'Encyclopédie* donne des détails circonstanciés sur la médaille dont il est ici question. Voici ces détails: « Mr. de Boze a publié dans les *Mémoires de Littérature* t. XVII, in—4, des réflexions savantes sur une médaille antique frappée par les « habitants de la ville de Smyrne en l'honneur de Sabina Tranquillina, femme de « Gordien Pie. On voit d'un côté sur cette médaille le buste d'une princesse, re« présentée sous la figure et avec les attributs de Cérès tenant d'une main des épis, « et de l'autre une corne d'abondance. On lit autour de ce portrait: *CMTPNAIΩN.* « *ΠPΩTΩN. ACIAC.* Au revers est une femme debout, le pied droit appuyé contre « une proue de vaisseau, la tête couronnée de tours, et les cheveux noués et soutenus « par derrière avec une espèce de ruban. Son habillement relevé et plissé, à la ma« nière de nos anciennes cottes d'armes, finit de même au-dessus du genou. Elle tient « de la main droite une patère, et de la gauche cette sorte de bouclier contourné qui « était particulier aux Amazones et qu'on nommait *pelto.* On remarque au-dessous « un bout de draperie ou une espèce de petite serviette, qui aidait sans doute à tenir « le bouclier plus ferme, et qui pouvait encore servir à d'autres usages. A ces dif« férents symboles, il est aisé de reconnaître l'Amazone à qui les habitants de Smyrne « rapportaient le nom, l'origine et la fondation de leur ville. La couronne de tours « aurait peut-être suffi pour l'indiquer: mais ils ont été bien aises d'exprimer encore « par la patère, que les cérémonies religieuses, sacrifices surtout qu'on avait coutume « de faire en ces sortes d'occasions, n'avaient pas été oubliées; et, quant à la proue « de vaisseau qui est l'attribut ordinaire des villes maritimes, on sait que Smyrne a « toujours passé pour un des meilleurs ports de l'Archipel. Au tour de ce type in« génieux règne une inscription dont la plupart des mots sont abrégés; elle doit « être lue ainsi: *ΕΠΙ Στρατηγία Μάρχου ΑΤΡηλίου ΤΕΡΤΙΟΥ ΑCΙΑΡΧΟΥ:* et les « deux légendes réunies disent que la médaille ou monnaie dont il s'agit à été frap« pée par les *Smyrnéens qui sont les premiers de l'Asie, sous la préture de Marcus « Tertius, Asiarquen*—Art. *Smyrne* p. 188, Éd. 1781—.(S).

39. M. Alf. Maury (*Hist. des Relig.* t. III, p, 178) dit qu'à Smyrne *un temple magnifique était consacré à l'une* des Amazones et il ajoute dans la note 3. « Ce temple, « représenté à l'époque impériale, comme tétrastyle, fut confondu avec celui qui avait « été élevé au Génie de la ville de Smyrne. Il est figuré en effet sur des médailles « impériales, soit porté par la Fortune ou le Génie de Smyrne, soit renfermant la « statue de cette divinité (voy. Mionnet, *Suppl.* t. VI, p. 346, N°. 1720; p. 355, N°. 1772; « p. 362, N°. 1809; p. 365, N°. 1822; p. 366, N°. 1827). Mais sur d'autres monnaies, « les deux temples *tétrastyles* figurent simultanément, et l'on distingue celui qui était « consacré au Génie ou à la Fortune de la ville, de celui de l'Amazone placé à côté

ment, d'après cette inscription que les Smyrnéens étaient honorés comme les premiers de l'Asie, et c'est aussi ce que témoigne le Romain Tacite (*Ann.* IV, 56).

VIII

C'est pour cette gloire des Smyrnéens que les villes les plus célèbres de l'Asie s'efforçaient à l'envi de conserver leur alliance avec Smyrne[40]. Sur une médaille de cette ville on voit cette inscription: *ΕΦΕCΙΩΝ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.«Alliance*(Confédération) *des Éphésiens, des Smyrnéens, des Pergamiens»*[41]. Sur une autre: *ΘΥΑΤΕΙΡΩΝ. ΙΕΡΑΠΟΛ. ΣΝΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. «Alliance de Thyatire*[42], *d'Hiérapolis,*

« du temple de Rome (Mionnet, *Suppl.*, t. VI, p. 366, N°. 1031). Sur des Médailles de « Mœsa, frappées dans la même ville, l'Amazone, armée de la bipenne et de la pelta, « tient le temple d'une main (voy. Mionnet, *Suppl.*, t. VI, p. 364, N°s. 1816, 1817; « p. 371, N°s. 1856, 1858)." Puisqu'il est question dans cette note du temple de la Fortune nous pouvons parler aussi de sa statue. « Bupalus, ayant construit des tem- « ples et homme habile à façonner des statues, est, que je sache, le premier, qui, ayant « travaillé pour les Smyrnéens une statue de la Fortune, la façonna ayant un *Polos* « (globe de la terre ou globe céleste) sur la tête, et, dans la main gauche, ce qui est « appelé corne d'Amalthée par les Grecs. Il fit connaître autant seulement les attribu- « tions de la déesse » (*Pausan.* IV, 30). «Le *Polos* qui leur sert de coiffure ou d'at- « tribut (à Héra et aux déesses qui en dérivent) nous révèle un rapport entr'elles et « les divinités du ciel. Ce *Polos* fut, pour cette raison, transporté à la Fortune (*Τύχη*) « avec laquelle on indentifia *les divinités mères* des villes"—A. Maury, *Ouv. cit.* t. I, p. 77 —. (S).

40. Ici Iconomos vante trop peut-être l'ancienne gloire de Smyrne, car, comme les Empereurs Romains permettaient aux villes de l'Asie de vivre selon leurs lois, elles ne trouvaient pas mauvais sans doute d'entretenir de bonnes relations entre elles et de s'allier les unes avec les autres pour se secourir mutuellement en cas de besoin. C'était aussi l'opinion de Spon.—t. III, p. 174—. (S.)

41. Un médaillon d'Antonin Pie se trouvait, au rapport de Spon, (t. III, p. 176) chez la reine de Suède à Rome, et le revers représentait Diane d'Éphèse entre Esculape et l'Amazone Smyrne, avec cette légende: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΕΡΓ. ΕΦΕΣΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. "Alliance des Smyrnéens, Pergamiens, Éphésiens."* (S.)

42. M. Patin dans son *Thesaurus* (*apud* Spon, t. III, p. 175) a gravé une médaille qui nous apprend qu'il y avait aussi une alliance directe entre Smyrne et Thyatire; car elle porte cette inscription: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. "Alliance des Smyrnéens et des Thyatiriens"* au revers d'une tête qui représente *"le sacré sénat" ΙΕΡΑ. ΣΥΝΚΛΗΤΟΣ.* Cette médaille est probablement du temps de Caracalla. Une autre médaille de grand bronze du temps de cet empereur et rapportée par Spon (l. c. p. 173) présente d'un côte la tête de l'Amazone Smyrne avec sa double hache qu'on lui entrevoit derrière l'épaule et elle porte cette légende: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟ.* La tête du revers couronnée de tours représente l'Amazone de Thyatire et elle a pour légende: *ΕΠ. ΑΠΟΛΙΝΑΡΙ. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ.* Spon croit qu'il faut lire l'inscription des deux côtés conjointement et dans cet ordre:

de Smyrne» et sur une autre encore: *ΟΜΟΝΟΙΑ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΧΙΩΝ. ΕΦΕΣΙΩΝ.* «*Alliance des Smyrnéens, des Chiotes*[43], *des Éphésiens*« (Aristd. *Sur l' Alliance des vill.* t. II, p. 307). C'est en vain qu' Éphèse, malgré toute sa gloire, se faisait un point d' honneur d' obtenir la prééminence en Asie. Les Éphésiens frappèrent aussi une médaille avec cette inscription: *ΕΦΕΣΙΩΝ. ΠΡΩΤΩΝ. ΑΣΙΑΣ.* "*des Éphésiens premiers de l'Asie*". Mais

ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟνοια. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. ΕΠΙ ΑΠΟΛΙΝΑΡΙΟΥ. Ce qui veut dire: "*Alliance des Smyrnéens et des Thyatiriens sous Apolinarius*", gouverneur de Thyatire. D' autres médailles nous apprennent encore des alliances directes entre Smyrne et plusieurs villes de l' Asie-Mineure et même de l' Europe. Ainsi, au revers d' un Caracalla, rapporté par Patin (*apud.* Spon, t III, p. 176), on voit deux temples avec cette inscription: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΕΦΕΣΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* "*Alliance des Smyrnéens et des Éphésiens*". Il reproduit une autre médaille (Spon, l. c. p. 176) avec ces mots: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* "*Alliance des Smyrnéens et des Pergamiens*". Spon rapporte (l. c. p. 176) qu' il a vu chez M. Falkner, ou mieux peut-être Faulkener (Wheler p. 242), marchand anglais à Smyrne, un médaillon de Caracalla où il y avait de plus ces mots: *ΕΠ. ΣΤΡ. ΓΕΜΙΝΟΥ.* "*Sous la préture de Gémine*", et sur lequel on voyait Esculape debout et une figure assise couronnée de tours. Il a vu en outre chez le même un autre médaillon représentant Esculape entre deux déesses. Le même Spon (l. c. p. 177 et 193 pl. VI, 2) rapporte le revers d'une Otacilia-Sévéra, moyen bronze avec cette légende: *ΝΕΩΚΟΡΩΝ. ΙΕΡΑΠΟΛΕΙΤΩΝ, ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* "*Alliance des Hiérapolitains et des Smyrnéens Néocores*", autour de deux urnes d' où sortent deux palmes de chacune, ce qui indique que Smyrne et Hiérapolis avaient des jeux publics qui leur étaient communs. Le revers d' un médaillon de Marc-Aurèle vu par Spon, (l. c. p. 181) à Zara, chez le comte Sodérini, représentait l' empereur debout entre deux figures de femmes vêtues avec cette légende: *ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* "*Alliance des Laodicéens et des Smyrnéens*". Le revers d' un autre médaillon du même Empereur que Spon (l. c. p. 181) a vu à Constantinople, chez le marquis de Nointel, représentait deux figures couronnées de tours et se donnant la main, avec cette inscription: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΝΕΙΚΟΜ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* "*Alliance des Smyrnéens et des Nicomédiens*". Smyrne avait aussi alliance avec Périnthe. C' est ce que nous apprend encore le revers d' un Caracalla, moyen bronze, que Spon (l. c. p. 175) avait trouvé à Lyon chez Dufour avec cette légende: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ. ΕΠΙ. ΜΕΝΕΚΛΕΟΥΣ.* "*Alliance des Smyrnéens avec les Périnthiens sous Ménécles*", gouverneur de *Périnthe*, ville de la Thrace, à 630 stades à l' ouest de Byzance—Strab., VII, p. 284.—(S.)

43. Cette alliance des Chiotes et des Smyrnéens a été précédée longtemps auparavant, d' une défaite des Chiotes. C' est Ael. Aristide qui nous l' apprend en ces termes: « Une triéris (triremis) est montrée aux fêtes de Bacchus. Elle est célèbre « dans les *Cataplis*, et elle est le Symbole d' une *ancienne* victoire que les Smyrnéens, « en fureur bachique, remportèrent sur les Chiotes, munis d' armes et de vaisseaux » (XXII, Éd, Dindorf, t. 1, p. 440). Il y revient ailleurs: « Une trirème sacrée dédiée « à Bacchus est portée en cercle sur la place publique. Elle sert à rappeler que les « Chiotes autrefois, ayant cinglé contre la ville, ont voulu s' en emparer comme d'un « pays désert pendant que les hommes étaient absents sur la montagne. Ainsi ils se « préparèrent sur les vaisseaux et en descendirent. Toutefois, non-seulement ils

aussitôt, pleins d' une noble ambition, les Smyrnéens leur opposèrent une autre médaille avec cette inscription: *CMYPNA. ΠΡΩΤΗ. ΑCIAC. ΚΑΛΛΕΙ. ΚΑΙ. ΜΕΓΕΘΕΙ.*[44] "*Smyrne première de l'Asie en beauté et en grandeur*".[45]

IX

Mais le propre témoignage des Smyrnéens n' aurait pas été peut-être très-digne de foi, si les Césars de Rome n' eussent pris à tâche d' assurer la prééminence aux Smyrnéens. Tibère

« échouèrent dans cette tentative, mais ils perdirent en même temps leurs vaisseaux». —*ouv. cit.* p. 373—. (S.)

44. Sur la beauté et sur la grandeur de Smyrne, voyez plusieurs témoignages rassemblés par Spanheim (Ezechiel). *De usu et præstantia numismatum antiquorum*, in—f; t. I. p. 650. (I.)

45. « Trois villes célèbres Pergame, Éphèse et Smyrne se disputèrent vivement cette « primatie de l' Asie, sous l' empire des deux premiers Antonins. Jusque là elles avaient « vécu dans une parfaite intelligence. Il y avait même entr' elles une association parti- « culière qui mettait en commun, pour les habitants de chacune, le droit de bourge- « oisie, l' usage des temples, le culte des divinités, les sacrifices, les fêtes et les jeux « et cette association, marquée sur la plupart de leurs médailles, y est exprimée en « ces termes: *ΕΦΕΣΙΩΝ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. ΟΜΟΝΟΙΑ.* (*Alliance « des Éphésiens, des Smyrnéens, des Pergamiens*). Une malheureuse idée de préférence les « divisa bientôt. Pergame abandonna la première ses prétentions pour le bien de la paix; « mais rien ne put détacher Smyrne du titre de *première de l'Asie*; car, immédiatement « après la mort de Marc-Aurèle, elle fit frapper, en l' honneur de Commode, une mé- « daille où on lit, comme sur les précédentes: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΡΩΤΩΝ. ΑCIAC.* « (*Des Smyrnéens premiers de l' Asie*). L' ambition ou la diligence des Smyrnéens ne « porta pas grand préjudice aux habitants d'Éphèse, qui, selon toutes les apparences, « favorisés par Septime Sévère, frappèrent deux médailles en son honneur, l' une avec « la légende ordinaire: *ΕΦΕΣΙΩΝ. ΑΣΙΑΣ.* (*des Éphésiens de l' Asie*), l' autre avec « cette inscription détournée: *ΖΕΥΣ. ΕΦΕΣΙΟΣ. ΠΡΩΤΟΣ. ΑΣΙΑΣ.* (*Jupiter « éphésien premier de l' Asie*). Smyrne, voulant renchérir sur les expressions d'Éphèse, « fit frapper en l' honneur de Caracalla un médaillon où elle ajouta aux mots: *ΠΡΩΤΗ. « ΑCIAC.* (*première de l'Asie*) ceux de *ΚΑΛΛΕΙ. ΚΑΙ. ΜΕΓΕΘΕΙ.* (*en beauté et en « grandeur*) pour marquer qu' elle était la première et la plus considérable ville de « l' Asie par sa grandeur et par sa beauté. Cependant, ces termes affectés, loin de lui « donner un nouvel avantage, furent regardés comme une restriction favorable aux « Éphésiens, qui ne trouvèrent rien de plus précis pour assurer leur victoire que « l' incription qu' ils mirent au revers d' une médaille de Marcin: *ΕΦΕΣΙΩΝ. « ΜΟΝΩΝ. ΠΡΩΤΩΝ. ΑΣΙΑΣ.* (*Des Éphésiens seuls premiers de l' Asie*)».—*Ency- « clopéd.*, art. *Smyrne* p. 188—. Cependant, « Ce titre de *première ville*, ou *ville de « premier rang*, qu' il ne faut pas confondre avec les désignations topographiques, « était très-recherché, bien qu' il fût purement honorifique. Dion Chrysostome (*Dis- « cours.* 34 et 38) raille sans pitié les peuples qui se disputaient la primauté qu'il « compare à *l' ombre d' un âne. περὶ ὄνου σκιᾶς* »—. Barthélemy, *Numism. anc.* p. 25—. (S.)

sacra *Néocore*[46], seule la ville de Smyrne, parmi toutes les autres villes de l'Asie. C'était là un éclatant honneur que les empereurs de Rome décernaient aux villes dans lesquelles ils consentaient que des temples fussent élevés à l'apothéose de leur nom[47] (Vaillant, *sur les Néocores*, *Dissertation* I). Une

46. « Ainsi que l'indique l'étymologie même du mot (*νεὼς temple* et *κορέω avoir* « *soin*) *néocore* signifie celui qui est chargé de nettoyer le temple et de prendre soin « des ornements sacrés: le *néocore* était appelé *Ædituus* par les Romains. Ces fon- « ctiens, d'abord assez obscures, prirent ensuite de l'importance, de telle façon que « les néocores furent des prêtres chargés de l'entretien des temples, de l'admi- « nistration de leurs biens, de la garde des trésors et de la célébration des jeux. Les « hommes et les femmes pouvaient être néocores, et sur les monnaies on retrouve « les noms d'archontes, de prytanes et de stratéges qui en prenaient le titre: quelque- « fois on a commis des erreurs en attribuant la qualité de néocore donnée à un per- « sonnage, à la ville sur les monnaies de laquelle il figure: c'est un point sur le- « quel il faut éviter de se tromper. Les villes et les temples étaient néocores de leurs « divinités tutélaires: ainsi, la ville d'Éphèse était néocore de Diane, Magnésie de « Diane Leucophryne. Quand les cités d'Asie élevèrent de tous côtés des temples aux « empereurs de Rome, la flatterie augmenta le nombre des villes néocores des Au- « gustes. La même ville se disait deux, trois et quatre fois *néocore*. Les numismates « se sont exercés depuis longtemps à chercher la solution de ce problème, et on en « est encore réduit aux conjectures. Il semble que le nombre des *néocorats* doit in- « diquer le nombre d'Augustes auxquels des temples furent élevés dans la même « ville. Ce n'est qu'à dater de Claude 1er. que l'on voit des villes revêtues de ce titre». —Barthélemy, *ouv. cit.* p. 26—. (S).

47. Voici comment Tacite rapporte cet honneur accordé à Smyrne, par Tibère, de préférence à dix autres villes. « Il (Tibère) entendit pendant plusieurs jours les dé- « putés de l'Asie, qui disputaient entr'eux où serait construit le temple de Tibère. « *Onze villes*, d'un rang inégal, soutenaient leurs prétentions avec une égale ar- « deur. Toutes vantaient, à peu près dans les mêmes termes, l'ancienneté de leur « origine, leur zèle pour le peuple romain pendant les guerres de Persée, d'Aristo- « nicus et des autres rois. *Tralles*, *Hypèpes*, *Laodicée* et *Magnésie*, furent d'abord ex- « clues, comme d'un rang trop inférieur. *Ilion* même allégua vainement que Troie « était le berceau de Rome: elle n'avait d'autre titre que son antiquité. On pencha, « un moment, en faveur d'*Halicarnasse*. Pendant douze siècles aucun tremblement de « terre n'avait ébranlé les demeures de ses habitants, et ils promettaient d'asseoir « sur le roc vif les fondements de l'édifice. *Pergame* faisait valoir son temple d'Au- « guste; on jugea qu'il suffisait à sa gloire. Vouées tout entières au culte, l'une de « Diane et l'autre d'Apollon, *Éphèse* et *Milet*, parurent ne plus avoir de place pour « un culte nouveau. C'est donc entre *Sardes* et *Smyrne* qu'il restait à délibérer. Les « Sardiens lurent un décret par lequel les Etrusques les reconnaissaient pour frères. « On y voyait qu'autrefois Tyrrhénus et Lydus, fils du roi Atys, se partagèrent la « nation, devenue trop nombreuse. Lydus resta dans son ancienne patrie; Tyrrhénus « alla en fonder une nouvelle; et ces deux chefs donnèrent leur nom à deux peuples, « l'un en Italie, l'autre en Asie. Dans la suite, les Lydiens, ayant encore augmenté « leur puissance, envoyèrent des colonies dans cette partie de la Grèce qui doit son « nom à Pélops. Sardes produisait en outre des lettres de nos généraux et des traités « faits avec nous pendant les guerres de Macédoine; enfin elle n'oubliait pas la beauté « de ses fleuves, la douceur de son climat, la richesse de ses campagnes. *Smyrne*,

telle dignité fut assurément inventée par la flatterie, cependant elle devint dans la suite un signe envié de la faveur des Empereurs envers ceux à qui elle était décernée. Smyrne fut sacrée *Néocore*, pour la seconde fois, par Adrien, comme on le voit sur les marbres d'Oxford, et fut nommée par lui: *ΑΔΡΙΑΝΗ. ΣΜΥΡΝΑ.* "*Smyrne Adrienne*". On voit cela sur les médailles de cette époque[48] (Eckhel., t. II, p. 544). Enfin elle fut honorée

« après avoir rappelé sa haute antiquité, soit qu'elle eût pour fondateur Tantale, « fils de Jupiter, ou Thésée, également issu d'une race divine, ou l'une des Ama- « zones, se hâta d'exposer des titres plus réels, les services qu'elle avait rendus au « peuple romain en lui fournissant des vaisseaux, non-seulement pour les guerres du « dehors, mais même pour celles d'Italie. Elle ajouta « qu'elle avait, la première, érigé « un temple à la ville de Rome, sous le Consulat de Marcus Porcius, (*a*) dans un « temps où le peuple romain, quoique déjà très-puissant, n'était pas encore maître de « l'univers; car alors Carthage subsistait, et de grands monarques régnaient en Asie ». « Elle prit à témoin le dictateur Sylla, « dont elle avait secouru l'armée, réduite à « une affreuse détresse par la rigueur de l'hiver et le manque de vêtements. La nou- « velle de nos besoins avait été apportée à Smyrne au moment où le peuple était « assemblé, et aussitôt tous les citoyens s'étaient dépouillés de leurs habits pour les « envoyer à nos légions ». Les sénateurs allèrent aux voix, et Smyrne obtint la pré- « férence. Vibius Marsus proposa de donner à M. Lépidus, nommé gouverneur d'Asie, « un lieutenant extraordinaire pour veiller à la construction du temple. Lépidus re- « fusant par modestie de le choisir lui-même, on eut recours au sort, qui désigna l'an- « cien préteur Valérius Naso ».—Ann. IV, 55 et 56 *traduc.* M. Burnouf—. (S).

48. « On voit dans le même endroit (le cirque) quantité d'anciens fondements; mais « on ne sait point ce que c'était. Les inscriptions qu'on y trouve, et qui concernent « toutes la ville de Smyrne, sont en assez grand nombre, quoique la plupart ne « soient que des fragments où on lit le nom des empereurs *Tibère*, Claude et Néron. « Strabon donne à plusieurs princes le titre de *restaurateurs de Smyrne*" (Strabon ne dit cela nulle part. Il dit seulement que Smyrne fut érigée par Antigone et ensuite par Lysimaque.—S.) « et le fragment d'une de ces inscriptions attribue la même gloire « à l'empereur Adrien: *ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ. ΑΔΡΙΑΝΩΙ. ΟΛΥΜΠΙΩΙ. ΣΩΤΗΡΙ.* « *ΚΑΙ. ΚΤΙΣΤΗΙ.* c'est-à-dire "*A l'Empereur Adrien Olympien Sauveur et fondateur*" (*Encyclop.*, art. *Smyr.* p. 187; Cf. Wheler, p. 243). Spon qui rapporte cette inscription (t. III, 2e. part. p. 44) ajoute: « ce qui se peut rapporter à la ville de Smyrne « qui lui donne le titre de fondateur par flatterie, ou à cause des bienfaits qu'elle « en pouvait avoir reçus, comme les autres villes de Grèce et d'Asie-Mineure; car, « il n'y a point d'empereur qui ait reçu tant de remercîments de ses provinces que « ce prince généreux..... Au reste toutes ces inscriptions qui donnent le titre « d'Olympien à Adrien, servent de confirmation à ce que dit Pausanias dans la des- « cription d'Athènes, que chaque ville avait érigé dans le Temple de Jupiter Olym- « pien des statues à cet empereur, sous le titre d'*Adrien Olympien*. Ainsi, il ne faut « pas douter que ces inscriptions ne soient les bases des statues qu'on lui avait dressées ». Ne pourrait-on pas donc en inférer que le temple que Smyrne érigea à Tibère, était aux environs du cirque? (S.)

(*a*) *Sous le consulat de Caton l'ancien, l'an de Rome 559 et 195 avant J.—C. Cet exemple donné par Smyrne fut suivi, quatre-vingts ans après, par la ville d'Alabanda, dans la Carie, près du Méandre—Tite-Liv. 43, 6—.* (S).

encore une troisième fois du nom de *Néocore*, renchéri du titre de *ΠΡΩΤΗ. ΑCIAC.* "*Premiere de l'Asie*", par l'Empereur Caracalla[49]. Ces honneurs de Smyrne sont encore démontrés par une autre de ses médailles sur laquelle on lit: *CMΥΡΝΑΙΩΝ. Γ. ΝΕΟΚΟΡΩΝ.* "*Des Smyrnéens trois fois Néocores*"[50].

X

Mais si encore ces monuments de la noblesse des Smyrnéens ne parvenaient pas jusqu'à nous, leur histoire en est un témoin irrécusable. Nous apprenons par l'historien Tacite qu'aussitôt

49. « Titre qu'elle conserva", continue Tournefort (l. c. p. 382) que copient en cet « endroit *l'Encyclopédie* et Iconomos, « sous Julia Mœsa, sous Alexandre Sévère, sous « Julia Mammœa, sous Gordien Pie, sous Otacilla, sous Gallien et sous Salonine». (S.)

50. A la *note* 42 nous avons déjà vu, sur une médaille, le titre de *Néocore* donné à Smyrne. Spon cite encore (t. III, 1re. part. p. 184 pl. 3 N°. 2): « une Tranquilline « presque de grand bronze avec l'inscription *CMΥΡΝΑΙΩΝ. Γ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ.* « *ΡΟΥΦΙΝΟΥCΟΦΙ.* "*Des Smyrnéens Néocores par trois fois, sous le Capitaine de la* « *milice Rufinus*". La figure qui accompagne l'inscription est celle de l'Amazone « Smyrne, qu'ils représentent avec la tête couronnée de tours, comme fondatrice de « leur ville, tenant un petit temple de la droite, et de la gauche un petit bouclier en « demi-lune, et une hache à deux tranchants que les latins appelaient bipennis, qui « était l'armure ordinaire des Amazones". Le même voyageur (t. III, p. 126) a aussi copié dans le cabinet du comte Moscardi à Vérone, un médaillon de Caracalla qui a d'un côté la tête de cet empereur en buste avec ces lettres: *A. K. M. ΑΥΡ. ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ.* ce qui veut dire: "*Empereur Caracalla Marcus Aurélius Antoninus*", et au revers une couronne de chêne avec ces paroles *CMΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΡΩΤΩΝ. ΑΣΙΑΣ. Γ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ. ΤΩΝ. ΣΕΒΑΣΤΩΝ. ΚΑΛΛΕΙ. ΚΑΙ. ΜΕΓΕΘΙ. ΕΠΙ. ΣΤΡΑΤΗ. ΤΙΒΕΡΙΟΥ. ΚΑΙ. ΚΡΗΤΑΡΙΟΥ.* "*De Smyrne première de l'Asie en beauté et en grandeur, trois fois Néocore des Empereurs, sous la préture de Tibérius et de Crétarium*. On peut voir en outre la deuxième inscription des Marbres d'Oxford. Spon (p. cit.) a vu chez le marquis de Nointel à Constantinople le revers d'un Caracalla avec cette inscription dans une couronne: *CMΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΡΩΤΩΝ. Γ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ. ΤΩΝ. CEBAΣΤΩΝ.* "*Des Smyrnéens premiers, trois fois Néocores des Empereurs*", et le même avec trois temples, probablement ceux d'où elle prenait le titre de *trois fois Néocore* (*voy.* note, N°. 46). Spon (l. c. p. 204). a eu encore de Smyrne une médaille d'Alexandre Sévère et une autre de Mammœa dont le revers représentait les deux têtes du soleil et de la lune avec cette inscription: *CMΥΡΝΑΙΩΝ. ΠΡΩΤΟΝ. ΑCIAC. Γ. ΝΕΩΚΟΡΩΝ. ΤΩΝ. CEB.* "*Des Smyrnéens premiers de l'Asie, trois fois Néocores des Empereurs*". Voici encore une inscription qui confirme aussi le titre de *trois fois Néocore* donné à Smyrne, en même temps qu'elle nous apprend d'autres titres qui étaient décernés à cette ville. Elle a été copiée par Spon (t. III, p. 125) au cimetière arménien: *ΑΓΑΘΗΙ. ΤΥΧΗΙ. ΤΗ. ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗ. ΚΑΙ. ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙ ΚΑΙ. ΤΡΙΣ. ΝΕΩΚΩΡΩ. ΤΩΝ. ΣΕΒΑΣΤΩΝ. ΚΑΤΑ. ΤΑ. ΔΟΓΜΑΤΑ. ΤΗΣ. ΙΕΡΩΤΑΤΗΣ. ΣΥΓΚΛΗΤΟΥ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ.....* Le reste a été effacé pour écrire l'épitaphe d'un arménien. Voici la traduction de ce passage tronqué: "*A la bonne fortune. A la Très-Illustre et Métropole* (ou Capitale) *et trois fois Néocore des*

après que les Romains eurent autorité sur cette ville ils la défendirent contre la guerre d'Antiochus, et qu'ils l'honorèrent pour ses avantages naturels et politiques[51]. Lorsque César combattait contre Pompée, les Smyrnéens prirent part pour Pompée, et le secoururent avec un assez bon nombre de vaisseaux. Après la mort de César les Smyrnéens s'opposèrent au belliqueux Dolabella[52]. Lorsque cette ville fut renversée par un terrible tremblement de terre vers l'an 177 de Jésus-Christ, Marc-Aurèle eut soin de la rebâtir avec distinction et magnificence. Le Smyrnéen Damochare, surveillait cette reconstruction et ses compatriotes lui érigèrent une statue avec cette inscription :

Δαμόχαρι κλυτόμητι, δικασπόλε, σοὶ τόδε κῦδος·
Ὅττι γὲ τὴν Σμύρναν μετὰ λοίγια πήματα σεισμοῦ,
Ἐσσυμένως πονέων, αὖθις πόλιν ἐξετέλεσσας (Anthol., *Épigr.* IV).

" *Juge Damochare, célèbre par ta prudence, c'est à toi que*
" *cet honneur appartient, d'avoir, en travaillant à la hâte, rendu*
" *de nouveau Smyrne une ville, après les déplorables malheurs*
" *du tremblement de terre* ".

XI

Au plus haut degré de la liberté grecque, lorsque les Smyrnéens étaient autonomes, ils avaient pour *Éponyme*[53] de l'année,

Empereurs suivant les décrets du très-vénérable sénat des Smyrnéens..... » L'inscription suivante relative au *Néocorat* de Smyrne a été copiée par Spon (t. III, 130) dans la mosquée qui est dans l'enclos du vieux château sur le mont Pagus: *ΝΕΩΚΟΡΟΣ. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΔΗΜΟΣ. ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ. ΜΑΡΚΟΝ. ΑΤΤΙΛΙΟΝ. ΒΡΑΔΟΥΑ. ΤΟΝ. ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ. ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ. ΜΑΡΚΟΥ. ΑΥΡΗΛΙΟΥ. ΠΕΡΠΕΡΟΥ. ΤΟΥ. ΕΠΙ. ΤΩΝ. ΟΠΛΩΝ. ΣΤΡΑΤΗΓΟΥ.* Il la traduit ainsi: « *Le peuple Néocore de Smyrne a honoré Marcus Attilius Bradua, Proconsul, par les* « *soins de Marcus Aurélius Perperus, Commandant de la milice*". Spon ajoute: « Marcus « Attilius Bradua fut consul l'an de N. S. 108, sous l'empire de Trajan, comme on « l'apprend par les tables consulaires, et il y en eut un autre de même nom, sous « Commode, l'année de N. S. 185, qui était peut être le petit-fils du précédent". (S.)

51. « Les Romains, pour se conserver la plus belle porte de l'Asie, ont toujours « traité les citoyens de Smyrne fort humainement; et ceux-ci, pour n'être pas exposés « aux armes des Romains, les ont beaucoup ménagés, et leur ont été fidèles. Ils se mirent « sous leur protection pendant la guerre d'Antiochus. Il n'y a que Crassus, Proconsul « Romain, qui fut malheureux auprès de cette ville. Non-seulement il y fut battu par « Aristonicus, mais pris et mis à mort, sa tête fut présentée à son ennemi, et son « corps enseveli à Smyrne. Perpenna vengea bientôt les Romains, et fit captif Ari- « stonicus"—Tournef., lett. 22, p. 384—. Voir note N°. 27. (S.)

52. « On oublia tout le passé quand Auguste fut paisible possesseur de l'empire". —*Idem, ibid*—. (S.)

53. *Éponymes,* magistrats Athéniens qui donnaient leur nom à l'année. Plusieurs

non un Archonte, comme les Athéniens, mais un prêtre qui était surnommé *Stéphanophore*[54]. Magnésie et d'autres villes grecques de l'Asie, jouissaient de cette dignité qui leur resta, ainsi qu'à la ville de Smyrne, jusqu'aux empereurs de Rome (Philost., *Vies des Soph.* II 26). Le Stéphanophore était prêtre d'un dieu quelconque et Denys d'Halicarnasse le compare aux prêtres romains appelés *Flamines* (*Ant. Rom.* II, 64). Thémistocle fut à Magnésie un de ces Stéphanophores de Minerve[55] (Athén., XII). Nous connaissons fort peu de Stéphanophores de Smyrne, parmi lesquels on compte le sophiste Héraclide[56]. Les fonctions de Stéphanophore duraient une année, comme celles de l'Archonte à Athènes, et tous les deux avaient les mêmes devoirs. Sous le règne des empereurs romains, Smyrne acquit, ainsi que d'autres villes de l'Asie, une autre dignité sacerdotale, celle d'*Asiarque*[57], laquelle désignait d'abord le chef politique de l'Asie; mais

villes d'Asie avaient aussi des éponymes qui étaient les premiers magistrats. Voir encore le *Voy. du Jeun. Anach.* t. I, p. 302, 303. (S.)

54. Selon Suidas on appelait *Stéphanophores*, de *στέφανος. couronne*, et *φέρω, porter*, des pontifes d'un ordre distingué qui présidaient aux cérémonies publiques portant une couronne de laurier et quelquefois d'or. Ce sacerdoce était établi dans un grand nombre de villes de l'Asie-Mineure. (S.)

55. Thémistocle prenant à Magnésie l'autorité de Stéphanophore, sacrifia à Mi-« nerve et donna à la fête le nom de Panathénées. Il sacrifia aussi à Bacchus qui boit « un conge plein, et il y établit la fête des pots » (Athén., XII, 533 d). On appelait *conge* une mesure romaine pour les liquides, contenant six *sextarii* ou douze *heminæ* (*Dict. des Antiq. Rom. et Grec.* par Rich), soit de nos mesures 3 litres 2 décilitres. La fête des pots était célébrée à Athènes, en l'honneur de Bacchus, le second jour de la fête des Anthestéries. Dans la fête des pots on se défiait à boire, et la récompense du vainqueur était une couronne de lierre et une coupe de vin; on parcourait la campagne sur des chariots, et l'on s'attaquait mutuellement par des railleries. Elien, *Hist. div.* II, 41—.(S.)

56. Philostrate (*Vies de Soph.* II, 26) dit: « Héraclide eut entr'autres, l'autorité « de Stéphanophore » et le commentateur Oléarius trompé, prit pour l'autorité de Stéphanophore, celle du soldat sous les armes; mais le savant Eckhel a suffisamment répondu sur ce sujet. t. IV, *Des Magistrats.* (I.)

57. « *Asiarque*, titre que l'on donnait au président des jeux sacrés que les villes « d'Asie célébraient en l'honneur de leurs dieux, de Rome et des Empereurs. Comme « l'Asiarque devait faire seul toute la dépense des jeux sacrés, il fallait être extrê-« mement riche pour aspirer à ce titre. L'élection d'un Asiarque mettait en mou-« vement toute l'Asie: d'abord les villes choisissaient chacune parmi leurs citoyens « celui qu'elles jugeaient le plus capable de remplir la charge avec honneur. Les « candidats nommés se rendaient alors à Smyrne, à Éphèse ou à Pergame, où une « nouvelle élection les réduisait à dix. Alors ils se présentaient au proconsul, qui « nommait définitivement l'Asiarque, et rangeait les noms des autres selon l'ordre « qui convenait, afin que, si le premier venait à être malade ou à mourir, il fût « remplacer par le second, le second par le troisième et ainsi de suite ». — Bouillet, *Dict. de l'Ant.* (S.)

ensuite on appelait Asiarques les surveillants des jeux publics, des fêtes et des autres pompes religieuses d' une province. De tels Asiarques se rassemblaient à Éphèse à la fête de Diane, comme nous le voyons au chapitre XIX des *Actes des Apôtres*, vers. 23—40. Smyrne avait aussi un *Grand-prêtre* spécial comme il appert par ses médailles: *ΕΠΙ. ΤΕΡΤΙΟΥ. ΑΣΙΑΡΧΟΥ.* "*Du temps de Terte Asiarque*" (ou *Sous l'administration de Tertius Asiarque*), et *ΕΡΜΟΓΕΝΟΥΣ. ΑΡΧΙΕΡΕ.* (Eckhel., *Ion.* p. 553). "*Sous Hermogène Grand-Prêtre* (ou *Grand-Pontife*). Le même individu cumulait souvent les charges d' Asiarque, de Grand-prêtre et de Stéphanophore. Asiarque, en tant qu' éphore des Temples Communs de la Province; Grand-prêtre de sa propre patrie; et Stéphanophore en sa qualité de prêtre d' un temple, comme celui des Némésis, de Minerve, d' Hercule etc. Bien que, comme nous avons dit, l'autorité de Stéphanophore fleurit à Smyrne, à l'époque même des Empereurs romains, la dignité cependant la plus remarquable à Smyrne, était alors celle de Préteur, c'est-à-dire de commandant dont le nom était le plus souvent gravé sur les médailles, comme: *ΕΠΙ. ΕΡΜΟΓΕΝΟΥΣ. ΣΤΡΑ. ΣΚΡΙΒΩΝΙΟΥ. ΣΜΥΡ.* "*Sous Hermogène, préture de Scribonius à Smyrne*". Les Smyrnéens avaient aussi une assemblée ou conseil (ou sénat) des vieillards honoré par les empereurs du titre de très-vénérable (très-saint), et l' on voit cela sur un des Marbres d' Oxford. *ΤΩ. ΣΕΜΝΟΤΑΤΩ. ΣΥΝΕΔΡΙΩ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΣΜΥΡΝΗ. ΓΕΡΟΝΤΩΝ.* "*Au très-vénérable conseil des sénateurs à Smyrne*" (ou Au très-saint sénat des vieillards à Smyrne). Ce Conseil était aussi appelé assemblée sacrée (ou Saint sénat)[58] comme on le voit sur une médaille des Smyrnéens ayant d'un côté cette inscription: *ΙΕΡΑ. ΣΥΝΚΛΗΤΟΣ.* "*Saint sénat*" (ou vénérable sénat) et de l'autre: *ΒΙΟΝΟΣ. ΤΑΜΙΟΥ. ΣΜΥΡΝ.* "*Du Questeur Bion à Smyrne*". On en infère que la questure était chez les Smyrnéens une dignité très-glorieuse. C' est pourquoi était aussi surnommé *Questeur* celui qui était chargé des *revenus sacrés ΟΣΙΩΝ. ΠΡΟΣΟΔΩΝ.* (Marbres d'Oxford, II, l. 58). Tout cela témoigne de l'ancienne magnificence des Smyrnéens.

XII

Mais au temps des empereurs Chrétiens encore, Smyrne était

58. Il paraît cependant qu' il y avait une différence entre le *sénat* et *l'assemblée des vieillards;* car une inscription, en l' honneur d' Attale, rapportée par Eckhel (*Doctr. num. vet.*, t. IV, p. 129), les distingue: *Η. ΒΟΥΛΗ. ΚΑΙ. Ο. ΔΗΜΟΣ. ΚΑΙ. Η.*

considérée comme la seconde ville de l'empire[59], après Constantinople, et pour la gloire de sa civilisation et pour celle de sa piété. Smyrne est une des sept Églises de l' Apocalypse[60], laquelle Église subsiste encore d' une manière constante et beaucoup plus sûrement que Pergame et Thyatire. Quant à Sardes, Éphèse, Laodicée et Philadelphie, ce ne sont plus ces villes anciennes, mais de leurs restes transportés à un autre emplacement que celui qu' elles avaient primitivement. La Métropole de Smyrne était placée, au temps de l' empereur Léon le Sage, parmi les Métropoles applées *Autocéphales* (Cod. Kouropalat., p. 292). Elle avait aussi six épiscopats, comme on le voit dans une Ordonnance de l'Empereur Andronic Paléologue le Vieillard (Ibid, p. 340), savoir Phocée, Magnésie, Anélion, ou Élion, Clazomènes, Archangel et Pétra.

XIII

Mais les jours heureux de Smyrne qui penchaient déjà vers leur déclin, devaient passer comme ceux du reste de la Grèce. Le royaume grec tombait de jour en jour dans le malheur.

Ἦν δ' ἄρα καὶ πῦρ ἐς πλέον ἄλλου πυρὸς καῖον,
Καὶ κακοῦ κακῶν ἄλλου χερειότερον!

"*Y a-t-il un feu plus brûlant et pire que les maux?*"

L' an 1084, Tzachas, pirate turc, déclaré roi par ses compagnons, prit Smyrne d' assaut, et il y éleva son trône. Avec sa petite flotte, il exerça l' autorité à Clazomènes, Phocée, Chios, Samos, Mitylène, sur d' autres îles et d' autres villes situées au

ΓΕΡΟΤΣΙΑ. ΚΑΙ. ΟΙ. ΝΕΟΙ. ΕΤΙΜΗΣΑΝ. ΑΤΤΑΛΟΝ. "Le *sénat* et le peuple et *l' assemblée des vieillards* et les jeunes gens ont honoré Attale". (S.)

59. Entre la fin du règne d' Héraclius et les dernières années de Constantin Pogonat, l' empire fut divisé en thèmes. Celui de Samos avait *Smyrne* pour chef-lieu et quartier général.—Const. Porphyr., *De Themat.* part I—. (S.)

60. Voici ce passage que je risque de traduire littéralement du grec après tant et tant de traductions: « 8 Et à l' ange de l' Église des Smyrnéens écris: voici ce que « dit le premier et le dernier lequel fut mort et a vécu: « 9 J' ai vu tes œuvres, et « l' affliction et la pauvreté (mais tu es riche) et le blasphème de ceux qui disent « être eux-mêmes des Juifs, et qui ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. « 10 Ne crains rien de ce que tu vas souffrir; voici, le Diable va mettre en prison « quelques-uns de vous, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez une affliction « de dix jours; sois fidèle jusqu' à la mort et je te donnerai la couronne de vie » (c. II). « On croit que c' est Saint Polycarpe que St. Jean a voulu désigner sous le nom de « l' ange de l' Église de Smyrne; c' est à lui disent les chrétiens des bords du Mélès « que s' adressent ces paroles de l' Apocalypse"—B. Poujoulat, *Voy. dans l'A—Min.* t. I, p. 26—. (S.)

bord de la mer. Les Turcs[61] avaient alors pour sultan Soliman premier qui avait son trône à Nicée. Mais, vers l'an 1097, Jean Ducas[62], beau-frère de l'empereur d'alors, Alexis Comnène, envoyé, par terre, comme général en chef, avec l'amiral Caspax, reprit encore Smyrne, à condition de laisser libres Tzachas et ses compagons, et il y établit Roi ou Duc (comme l' appelle Anne Comnène), Caspax qui fut aussitôt assassiné par un Turc, et c'est pour cette raison que l'armée navale, sortant des navires, égorgea dix mille Smyrnéens, pour venger la mort de son amiral, et Jean Ducas laissa à sa place Hyalé comme gouverneur de Smyrne[63].

61. Les Turcs sont un peuple Scythe, ancêtres des Ottomans, ou suivant quelques-uns appelés anciennement Massagètes. Ils commencèrent à troubler l'Asie vers le onzième siècle de Jésus-Christ. Ensuite ils furent nommés Ottomans d'Othman ou Osman, petit-fils du Turc Solman-Sach. Les sultans qui règnent aujourd'hui à Constantinople descendent d'Osman. Le mot *Turc* signifiait au commencement *bon* ou *aimable;* mais ensuite il déchut et eut, par ironie, la signification de *barbare*. C'est pourquoi encore aujourd'hui les Ottomans distinguent le mot *Turc* de celui d'*Osmanli*. Ce dernier est pris pour signifier un Ottoman *civilisé*, tandis que celui de *Turc* est pris pour désigner un Ottoman *barbare*—. Voir *Prolég.* Dém. Cantem., *Hist. Ott.* et Laonic. Chalcocond., *Hist.* l. I.—. (I.)

62. «En 1096, lors de la première croisade, les Grecs avaient suivi de loin la grande «armée chrétienne dans l'espoir de profiter de ses conquêtes. Et une flotte et une armée, «sous la conduite de Jean Ducas beau-frère de l'empereur, parcoururent les côtes et «les îles de l'Archipel, et en chassèrent les pirates musulmans, qui, depuis 25 ans, «s'y étaient établis. Ainsi, Rhodes et Chios, *Smyrne*, Ephèse, Sardes, Philadelphie, «Laodicée de Phrygie, rentrèrent sous la domination grecque"—Le Beau, Vol. XV, 357; Gibbon, c. 59—. (S.)

63. Voici le même récit d'après Anne Comnène: «Et Ducas donc mon oncle, faisant ses adieux à la mère du roi, sortit de la grande ville, et, ayant passé Abydos, «envoya chercher Caspax, lui remit le commandement de la flotte et toute la direction de l'expédition navale. Il lui promit de le faire prince de Smyrne et de «tous ses environs, si, en combattant bien, il parvenait à s'emparer de cette ville. «Il l'envoya donc par mer comme amiral de la flotte, ainsi qu'il a été dit, et le «continent avait Ducas pour chef de légion. Mais aussitôt que ceux qui étaient dans «Smyrne virent approcher tous les deux: Caspax avec la flotte et Jean Ducas par «terre, Ducas fixer son camp près des fortifications, Caspax aborder dans le port, «et comme aussi ils connaissaient déjà la prise de Nicée, ils ne voulurent point «leur résister mais ils demandèrent à entrer en conférence et traiter de la paix. Ils «promettaient à Jean Ducas de lui livrer Smyrne sans effusion de sang et sans «combat, s'il voulait, toutefois, leur assurer, par serment, qu'il leur permettrait de «revenir dans leurs maisons sans qu'aucun mal leur fût fait. Ducas alors s'associa à «la résolution de Tzachas et lui promit d'accomplir tout suivant ses intentions. Il «congédia les députés en paix et remit à Caspax Smyrne en toute propriété. Quelque «chose est arrivé à la rencontre de ces événements. Caspax revenant de chez Jean «Ducas, un Smyrnéen vint lui assurer qu'un Sarrasin lui avait enlevé cinq-cents sta«tères d'or et qu'il s'était enfui. Comme on conduisait de force le Syrien, il crut «qu'on le menait au supplice, et, désespérant de son salut, il tire un couteau, le «plonge violemment dans les entrailles de Caspax, et, se retournant, il blesse aussi son

Quelques années après Tzachas revint et s' empara de Smyrne; mais l'empereur Alexis le fit chasser par Thalasse ce dominateur de la mer, et l'accusa, en même temps, auprès de son beau-père d'alors, le sultan Kilitzli-Aslan (Lion à l'épée) de s'être créé roi, de lui même. C'est pourquoi le sultan irrité se réunit aux troupes des Grecs et se dirigea contre Tzachas, pendant qu'il assiégeait Abydos, et, l' invitant à un festin, il l'enivra et l'égorgea.

XIV

Déjà toute l' Asie-Mineure commençait à se couvrir de ruines par les guerres barbares. L' empereur Alexis envoya *Philocale*[64] pour relever les villes détruites, il en fit peupler plusieurs, parmi lesquelles il faut compter Adramytte dont il ne restait pas même trace alors. Vers le commencement du treizième siècle, l' empereur Jean Vatace, qui aimait les lettres et qui régna vers l' an 1222, fit bâtir plus complètement Smyrne et fit réparer les ruines de son château[65]. Le proconsul d' alors, Théodose, surveillait, dit-on, cette reconstruction de Smyrne, et les Smyrnéens lui érigèrent une statue de marbre avec cette inscription:

Τὸν μέγαν ἐν βουλαῖς Θεοδόσιον Ἀσίδος ἀρχὸν
Εἰκόνι μαρμαρέῃ στήσαμεν Ἀνθύπατον,
Οὕνεκα Σμύρναν ἤγειρε καὶ ἤγαγεν ἐς φάος αὖθις
Ἔργεις θαυμασίοις πολλὸν ἀειδομένην (Anthol., *Épigr.* l. IV).

" *Nous avons érigé à Théodose, Commandant d'Asie, Grand*

« frère à la cuisse. Cela ayant causé beaucoup de confusion, le Sarrasin s' échappe, et « tout l' équipage, transporté de colère, entre en désordre dans la ville et tue im- « pitoyablement tout le monde. C' était un triste spectacle à voir. Environ dix mille « furent tués dans un rapide instant (*ἐν ὀξείᾳ καιροῦ ῥοπῇ*). Ducas fut, pendant assez » longtemps, très-affligé du meurtre de Caspax et ensuite il s' occupa entièrement du « soin du château. Il sortit et considéra attentivement les fortifications. Il s' éclaira à « fond des dispositions des habitants auprès des hommes d' expérience, vit qu'il fal- « lait un homme courageux et établit, Duc de Smyrne, Hyalé, le plus brave des « hommes expérimentés. C' était un guerrier. Il laissa toute la flotte pour garder « Smyrne, prit les troupes et se dirigea sur Éphèse » *Hist. de l' emper. Alexis* l. XI, p. 255-256. Éd. de Venise 1729—. (S.)

64. En 1106 suivant Chandler (*ouv. et. l. c.* p. 132) qui suit les mêmes sources qu' Iconomos et avec plus de détails que Tournefort. Quant aux ruines sur les côtes de l' Asie-Mineure, elles étaient considérables. « Les Barbares avaient *entièrement* « *ruiné* (détruit) *οἱ βάρβαροι τελείως ἠρίπωσαν* les places aux environs de la côte de « Smyrne et même jusqu'à Attalie »— Anne Commène, *ouv. cit.* p. 332—. (S.)

65. « Cependant, malgré ces réparations, cette ville ne formait plus qu' une place » médiocre, située en grande partie sur le sommet du mont Pagus ou sur l' emplace- « ment du château actuel ». —Chandler, *Ouv. cit.* t. I, p. 132—. (S).

" *dans les conseils et Proconsul, une statue de marbre parce*
" *qu' il a relevé Smyrne et l' a de nouveau ramenée à la lumière,*
" *elle qui a été souvent chantée pour ses actions admirables.*"

Les Empereurs de Constantinople avaient alors leur siége à Nicée et Constantinople était encore possédée par les Latins. Vatace frappé d' un coup d' apoplexie vint prier à Smyrne dans le très-célèbre temple de Jésus-Christ devenu aujourd'hui la mosquée de *Kestané-bazar* (Marché aux châtaignes). Ensuite il passa assez de temps à Périclystrum (Bounarbachi) pour se remettre. Il y revint vers l' an 1255 et mourut dans les jardins de Nymphœum où il y avait aussi des palais royaux. (Geor. Acropol., *Hist.* § LII). Son Corps fut enterré dans le monastère de Sosandre, appelé vulgairement *Kouzina*[66] et situé sur le Sipyle, non loin de Magnésie[67].

XV

En 1313 Aïdin, un autre Turc dévastateur, général d'Osman, premier sultan des Ottomans, s'empara de la Lydie sous le règne de l'empereur Andronic Paléologue, et dressa ses bannières sanglantes au dehors de Smyrne. Amour ou Homer, son fils et successeur, devint gouverneur de Smyrne en 1332[68]. Douze ans après, pendant que ce destructeur était occupé à ravager les côtes de la Propontide avec sa flotte, les Chevaliers de Rhodes vinrent, avec un petit nombre de vaisseaux de guerre, brûler plusieurs navires dans le port de Smyrne. Ils s'emparèrent

66. C' est pourquoi jusqu' à aujourd' hui les Magnésiens célèbrent une fête annuelle et chantent une messe le trois Novembre en mémoire de ce bon et vénérable roi. (I.)
« Au rapport des Magnésiens son tombeau a été découvert depuis quelque temps » —*Amalthée*, 5/17 Octobre 1862 p. 3—. (S.)

67. Dans le traité conclu à Nymphœum le 13 Mars 1261, entre Michel Paléologue et les Génois, et ratifié le 10 Juillet suivant, l' empereur, entr' autres avantages, accordait aux Génois « un établissement à Smyrne qui, dans le document même, est « nommée *riche cité commerciale avec un bon port.* Ils devaient *exercer le pouvoir po-* « *litique,* dans toute l'étendue du terme, sur la cité, sur son district et sur ses habi- « tants, mais reconnaître cependant *les droits* de l'évêque grec. Nous n'avons pas motif « à douter que cette cité *ne fût cédée en réalité* aux Génois; mais ils n' auraient pas « en cette possession beaucoup plus de trente ans. Les progrès des Turcs dans la « partie méridionale de la plage occidentale de l' Asie-Mineure, vers l' an 1300, les « obligèrent de renoncer à cette station».— *Le colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel Medio-evo* par G. Heyd, t. I, p. 318—. et les autorités qu' il cite. Pour l' époque de leur expulsion voir cependant *note* N°. 69. (S.)

68. En 1340, Smyrne et Éphèse, au pouvoir des Turcs, fournirent, à l' empereur de Constantinople, deux mille hommes comme troupes auxiliaires.— de Hammer, *Hist. de l' Emp. Ott.*, l. IV—. (S.)

du château qui était près de la mer et lui donnèrent le nom de *Saint Pierre*[69].

A son retour, Homer n'a pu chasser l'ennemi ni de la bonne position qu'il avait prise dans le port, ni du château, ni des

69. Ici Iconomos suit Cantacuzène et Ducas en ce que chacun d'eux a de contraire. Voici ce que dit le premier: « Vingt-quatre galères (*τριήρεις*) latines équipées « par ceux de Rhodes *et quelques autres, καὶ τινῶν ἑτέρων*, firent voile contre Smyrne, « *prirent le château qui est devant le port, καὶ τὸ πρὸς τῷ λιμένι φρούριον εἷλον*, « et ne brûlèrent pas peu de vaisseaux perses (*Περσικὰς ναῦς*). Amour qui était pré- « sent et qui combattait, aussitôt surtout qu'il vint, ne fut pas assez fort pour l'em- « porter sur la puissance des Latins; car, *jusqu'à présent*, le port de Smyrne est possédé « par eux ». (J. Cantacuz., *Hist. des Emp.* l. III, 68 p. 468 Éd. citée). Voici le récit du second: « Homour, voyant que l'arrivée de Cantacuzène tardait et voulant re- « tourner, (car il avait entendu que les Chevaliers (ou frères — *φρέριοι*) de Rhodes « ayant construit une flotte avaient abordé dans le port de Smyrne, *et avaient com- « mencé à y bâtir un château, καὶ ἤρξαντο οἰκοδομεῖν φρούριον*, sous le nom de « Saint-Pierre, pour y sauver les esclaves fugitifs) mit dans un bon état tout ce qui « était relatif à la paix et à l'amitié. La femme de Cantacuzène lui donna congé en » le comblant de présents..... Homour vint à Smyrne et voyant *la petite ville* (*πο- « λίχνιον*) déjà suffisamment remplie de Chevaliers et pleine d'hommes guerriers et adroits, « entièrement soumise et n'exigeant aucune autre construction, fut transporté de colère « et voulut avec persévérance s'emparer du château ou mourir. Il commença à com- » battre et à résister, à examiner et à inventer des machines de guerre. Il ne man- « quait pas de livrer des combats le jour et la nuit, de faire des escarmouches, des « parallèles, des brèches et toutes sortes de préparations. Dans ces luttes et dans ces « combats, il attaquait comme un lion. Ainsi, il parvint à passer, avec les siens, le « fossé *de la petite ville* et à mettre des échelles contre les fortifications. Il s'y « élança le premier, comme un chien enragé, pour emporter seul la gloire..... « Étant déjà à la moitié des degrés de l'échelle, il ouvrit un peu son casque « devant ses yeux pour voir ce qui manquait encore pour arriver aux créneaux. « Un trait est lancé contre lui et lui perce la partie supérieure à travers les « sourcils. Il tombe de haut en bas la tête la première et rend ainsi l'âme vio- « lemment. Ses soldats le voyant tomber dans le fossé au milieu de plusieurs Turcs « le prennent et le transportent mort dans *la petite ville* de Smyrne située sur le « sommet de la montagne, *ἐν τῷ πολιχνίῳ τῆς Σμύρνης τὸ κείμενον ἐν τῇ κορυφῇ « τοῦ ὄρους*, où se trouvait un château qui fut autrefois l'Acropole de l'ancienne « Smyrne qui avait été détruite, et lequel a été renouvelé, depuis quelques années, « par Jean Ducas, roi des Romains. Atin, général des Turcs et père d'Homour, « l'avait pris aux Romains et l'avait occupé au temps d'Andronic le vieillard. Telle « fut la fin d'Homour ». (Mich. Ducas, *Hist. Byzant.* c. VII. p. 10 Éd. cit.) Dans ce récit de Cantacuzène et de Ducas nous relevons des choses contraires. 1°. Cantacuzène, à cette époque, 1344, attribue la prise de Smyrne aux Chevaliers de Rhodes *et à quelques autres*, contrairement à Ducas qui ne parle *que des Chevaliers de Rhodes*. Sur ce point l'histoire donne raison à Cantacuzène. Nous verrons bientôt que c'est là ce qu'on appelle la prise de Smyrne par les croisés. 2°. Cantacuzène dit que les Latins *prirent* le château qui est devant le port et Ducas que les Chevaliers de Rhodes y *bâtirent* ce château. Maintenant, si l'on fait attention, d'une part, que Jean Cantacuzène écrivait sur un fait qui s'était passé pendant même qu'il avait la régence de Jean V Paléologue (1344) ce qui lui permettait d'être très-bien renseigné; et,

quartiers voisins. L'autre partie de la ville resta cependant au pouvoir des Turcs. L'année suivante le Pape envoya à Smyrne, avec douze vaisseaux, le Patriarche de Constantinople, sacré à Rome, sous ce nom unique, suivant l'usage. Mais pendant que les Latins étaient sortis, avec leur Patriarche, pour célébrer une fête dans leur Métropole, — qui est aujourd'hui la mosquée d'*hyçar* (du château)—située près du château, Homer, se jetant sur eux les dispersa, en égorgea un grand nombre et le Patriarche lui-même revêtu des habits sacerdotaux. Il obligea les autres à s'enfermer dans le château devant lequel il tomba lui-même percé d'une flèche. Ainsi Smyrne resta au pouvoir de deux autorités, pendant cinquante sept-ans. Le sultan Amurat premier la combattit, son fils Bajazet l'assiégea par mer pendant sept ans; mais ils ne purent en chasser les Latins[70].

XVI

En 1402 le fameux Tamerlan ravageant l'Asie-Mineure et ayant appris que Smyrne était partagée entre l'autorité des

d'autre part, que Michel Ducas n'était que contemporain de la prise de Constantinople (1453), on serait porté à donner plus de créance à l'historien Cantacuzène. Toutefois, Considérant qu'une forteresse existait, dès les temps anciens, sur le Pagus, que la ville, au moyen âge, ne s'étendait, en grande partie, que sur cette montagne, que le fort St. Pierre ne pouvait pas être construit par les Génois en 1261 ni depuis parce que la ville, étant à leur pouvoir, ils possédaient aussi la forteresse du Pagus jusqu'après 1313 (voir M. Ducas, passage cité, vers la fin) et n'avaient pas besoin d'une autre forteresse pour faire contre-poids à celle-ci; Considérant que, dans les temps anciens et dans le moyen-âge, les forteresses dominaient toujours les villes, soit pour tenir en respect les populations soit pour les protéger au besoin; Considérant qu'à l'époque dont il s'agit (1344—1402) le Pagus et sa forteresse étaient au pouvoir des Turcs, et la partie de la ville qui s'étendait sur la plaine, du côté de la mer, à celui des Chrétiens; Considérant qu'au-dessus de la porte du château de St. Pierre on voit les armes du Pape; Considérant que la situation de ce fort, sur le bord de la mer, au fond du port et à l'extrémité nord de la ville d'alors, indique que ce fort a été élevé pour protéger la ville basse, opposer une résistance à la ville haute et offrir un refuge aux habitants de la ville chrétienne, on ne peut que donner raison à M. Ducas qui du reste répète la même chose, nous le verrons bientôt, dans plusieurs endroits de son Histoire (Voir *note* 72, *a* et *note* 75). Quoi qu'il en soit, ce château de St. Pierre, tel que nous le voyons aujourd'hui à l'entrée des bazars, a été réparé par les Turcs. 3°. Enfin Cantacuzène dit qu'Amour *était présent* lorsque les Latins prirent une partie de Smyrne et Ducas que, lorsque Homour y vint, les Chevaliers en avaient déjà pris possession. C'est là, je crois, un point qu'il serait difficile et inutile à éclaircir. (S.)

70. « Une lettre, vraie ou fausse, (ce qui est douteux), de l'impératrice Anne, veuve « d'Andronic, au pape Clément V, donna l'impulsion à une entreprise commune « des Latins en Occident et en Orient, laquelle avait pour but de mettre une digue à

Latins et celle des Mahométans, se mit en campagne contre elle par mer et par terre. Pour détruire son fameux port qui fermait[71], il ordonna à chaque soldat de jeter chacun une pierre à l' ouverture du port, et changea, en terre ferme la plus grande partie du port, qu' on appelle aujourd' hui Ali-Pacha– *véraně* (*ruines* d'Ali-Pacha). Quatorze jours après, étant devenu maître de la ville, il égorgea plusieurs habitants, brûla des maisons, détruisit plusieurs constructions et même le château de Saint Pierre. Les Chevaliers de Rhodes, du château où ils étaient renfermés, passèrent sur leurs vaisseaux qui côtoyaient le rivage et s' enfuirent. Tamerlan fit trancher la tête à mille pri-

« ces agressions des Turcs sur le sol européen, et de les tenir occupés dans l' Asie-« Mineure même. Cette croisade qui présenta le spectacle extraordinaire de voir unis, dans « une même expédition, des navires vénitiens et génois, a eu un effet durable, *la conquête « de Smyrne*, qui, pour plus d' un demi siècle (1344—1402) resta entre les mains des « Occidentaux. Comme Mas-Latrie observe avec raison, Smyrne n'était pas seulement « une position militaire, mais, dans le quatorzième siècle, elle était devenue *une foire* « visitée particulièrement par les Italiens, les Grecs de l'Archipel et les Chypriens, « et l' on peut encore admettre, avec une grande probabilité, que ce sont les Génois « qui aient eu le commerce le plus vif avec cette ville: Martino Zaccaria, un des plus « illustres ducs de la flotte de ces croisés qui conquirent Smyrne, était Génois. Divers « commandants de la cité conquise étaient Génois. (Pierre Recanalli, de la famille « Giustiniani, en fut commandant de 1360 à 1370, et, après lui, pour peu de temps, « Ottobono Cattaneo). Et ils pouvaient facilement avoir des relations avec Smyrne, « se dirigeant principalement des stations voisines, de Chios et de Phocée, dont la « conquête, faite de nouveau, suivit immédiatement l' occupation de Smyrne. Mais, des « efforts continuels faits par Venise pour défendre et conserver cette ville, nous pouvons « arguer encore que la république avait à protéger des intérêts considérables ». (G. Heyd, *Le colonie commerciali degli Italiani etc.* et les autorités qu' il cite, t. I). Si la lettre de l' impératrice Anne est douteuse, il est certain qu' une lettre éloquente du poëte Pétrarque, alors à Padoue, adressée au doge de Venise pour l' engager à combattre les musulmans et à *mettre fin* à la guerre entre les Vénitiens et les Génois, contribua quelque peu à la réunion de ces deux peuples dans cette expédition qui fit tomber Smyrne, en partie, aux mains des Occidentaux. « Plût à Dieu, disait le poëte, « que vous eussiez pour ennemies les villes de Damas ou de Suze, de Memphis ou de « *Smyrne*, et que vous eussiez à combattre les Perses ou les Arabes, les Thraces ou « les Illyriens! mais que faites-vous? Ce sont vos frères que vous vous efforcez de « détruire » (*apud* Michaud, *Hist. des Crois.* l. 19 t. V, p. 180). Michaud continue: « Quelques Etats d' Italie réunirent leurs forces pour faire une expédition en Orient. « Une chronique des Comtes d' Azon rapporte qu'on vit sortir de Milan un grand nombre « de croisés vêtus de blanc, avec une croix rouge. Une flotte armée par le souverain « pontife, par la république de Venise et le roi de Chypre, parcourut l' Archipel et « surprit la ville de Smyrne, où les croisés furent bientôt assiégés par les Turcs. Le « légat du pape, un amiral génois et plusieurs Chevaliers de Rhodes, furent tués en « défendant la ville (*Hist. des Cortusi*, l. VIII, c. 16), ce qui détermina le souverain « pontife à tenter de nouveaux efforts pour ranimer l' ardeur de la croisade ». (S.)

71. Voir dans *l' Appendice* la situation véritable de ce port: *Les ruines antiques c'est mont Pagus et l' ancien port fermé de Smyrne.* (S.)

sonniers et dressa, en mémoire de sa victoire, une tour de pierres et des crânes des morts[72].

XVII

A son départ, Tamerlan laissa Smyrne au pouvoir de son premier souverain, le Turc Kinéit ou Tzinéit, (comme l'appelle

72. Iconomos pêche ici contre l'histoire en disant que Tamerlan « *se mit en campagne* « (fit une expédition) *ἐπεστράτευσε contre Smyrne par mer et par terre*» *διὰ ξηρᾶς καὶ διὰ θαλάσσης*. Tamerlan n'avait pas de flotte. A. Mazas, dans les *Hommes illustres de l'Orient*, t. II, p. 303, vie de Tamerlan, dit, en parlant de ce siége: « l'armée tartare « commença son attaque par trois côtés: *celui de la mer restait libre* », et plus loin, p. 305, « la mer l'empêchait, (Tamerlan) de pousser plus loin son excursion: c'était « le seul obstacle que le ciel avait mis à ses desseins ». Je dois faire observer encore qu'Iconomos efface ici entièrement les vaillants Chevaliers de Rhodes, et l'on dirait qu'il eût voulu les représenter comme des lâches fuyant devant Tamerlan. Je ne saurai donc m'empêcher de rapporter la prise de Smyrne par le fils de Tharaghai, telle qu'elle nous est donnée par de Hammer, dans l'ouvrage classique qui a pour titre: *Histoire de l'empire Ottoman*, et qui a coûté trente ans de travaux, d'études et de recherches au célèbre orientaliste de l'Allemagne. Il est à remarquer en outre que la description animée dont il s'agit, et à laquelle je me permettrai d'ajouter quelques notes ou variantes qui la complètent, a été, en très-grande partie, empruntée par de Hammer aux historiens byzantins que cite souvent Iconomos. Voici cette description d'après la traduction de M. Dochez: « Timur confia le siége de Smyrne aux « princes ses généraux, et s'y rendit en personne, le 1er. Décembre 1402, quelques jours « après le commencement des travaux. (*a*) Les Chevaliers de Rhodes *possédaient la* « *ville* depuis cinquante-sept ans; (*b*) il les fit sommer d'embrasser l'islam; ou du « moins de planter ses bannières sur leur rempart, et en cas de refus, il les menaça de « les faire tous passer sous le tranchant du sabre. Le frère Guillaume de Mina « (Theoderici, *a niem de scismate*, dans Vertot, *Hist. de l'Ord. de Malte* l. VI, t. II, p. 28), « commandeur des hospitaliers que le grand-maître avait envoyé à la défense de la « ville, rejeta la proposition avec mépris. (*c*) Aussitôt retentirent les roulements des

(*a*). *Il alla à Smyrne. Là il dressa son camp dans la petite ville des Chevaliers (devant le château) qu'ils élevèrent* au temps du susdit Homour *et il le leur demanda* (Michel Ducas, *Hist. Byz. c. 17, p. 31. Éd. de Venise*).

(*b*). La majeure partie de Smyrne, *ainsi que la citadelle, appartenait depuis plus d'un demi siècle aux anciens chevaliers hospitaliers de Jérusalem qui s'étaient établis à Rhodes après leur expulsion de la Syrie. Une population chrétienne, très-considérable, y vivait sous la protection de ces pieux guerriers* (Mazas, *l. c. p. 303*).

(*c*). *Comme les chevaliers s'y refusèrent, plusieurs hommes et plusieurs femmes d'Éphèse de Thyre, de Nymphæum, et des chrétiens d'autres villes, se réfugièrent dans le château croyant qu'il ne pouvait être pris par personne; car Bajazet l'a combattu* pendant un an, *κατ' ἔτος ἐπολέμει, et il n'a pas manqué de bien garder les issues afin de se rendre maître de la petite ville par la famine, une fois qu'il n'a pu rien faire par la guerre* (Ducas, *p. 31*). *Ainsi Iconomos semble s'être trompé en disant, comme nous l'avons vu plus haut, que Bajazet a assiégé Smyrne par mer pendant* sept ans *χρόνους ἑπτά*.

Ducas), fils de Carassoumbachi, et prince d'Éphèse, favori du Sultan Bayajid. Kinéit eut des idées au-dessus de sa force et

« tambours et les cris de guerre. La ville fut attaquée par tous les moyens du côté de « terre (*d*). On l'enveloppa d'une sorte de parallèle. Au moyen de roues et de poulies « on fit approcher contre les murailles des tours dont chacune contenait deux cents « soldats pourvus d'échelles pour l'escalade; enfin, on pratiqua des mines que dix « mille ouvriers poussèrent sous les fortifications, et le feu étant mis aux galeries de « bois qui les soutenaient, des pans entiers de muraille s'écroulèrent (*e*) (Chalco. l. « III, Éd. de Basle. p. 51). Du côté de la mer les Tatares transportèrent aux extrémités « de la digue, dont la séparation ouvrait l'entrée du port, des pierres et des quartiers « de rocher qu'ils jetèrent à la mer pour fermer les abords (*f*). Heureusement les « galères avaient gagné le large avant la naissance du jour; quelques instants plus tard « elles eussent été incendiées. Quoique la dixième partie des assiégeants à peine fût « employée à porter des pierres, *en un seul jour* les deux extrémités de la digue se « joignirent (*g*). (Ducas, l. 17, p. 40), puis des pilots de bois furent entassés dans l'in- « térieur même du port; un plancher fut posé sur ces appuis, en sorte que des deux « côtés de la rade fut pratiqué un chemin sur lequel les assiégeants pouvaient s'avancer « directement contre le château, et combattre de pied ferme (*h*). (Scherefeddin, l. V, « c. 56, p. 51). L'attaque s'engagea et se poursuivit avec fureur au milieu de torrents « de pluie qui ne purent interrompre ou ralentir l'impétuosité des assaillants, ni « l'ardeur de la défense. Les assiégés lançaient sans-cesse des traits enflammés, du feu

(*d*). *L'armée tatare attaqua la ville de trois côtés, c'est-à-dire sur tous les points par lesquels elle est accessible du côté de la terre. On dressa des machines pour battre les murs en brèche, et lancer sur la citadelle des marmites de feu grégeois et des flèches enflammées. Mais ce fut sans succès* (A. de Lamartine, *Nouv. voy. en Orient, t. II, p. 234*). *Les premières attaques dirigées contre les remparts n'eurent aucun succès. Des milliers de Mongols payèrent de la vie leurs tentatives réitérées. Cette espèce d'échec irrita au suprême degré le vainqueur d'Ancyre; il employa la moitié de son monde à élever une ligne de travaux parallèle à celle des remparts* (Mazas, *l. c. p. 303*).

(*e*). *Les assauts se succédaient avec une promptitude effrayante; les Chevaliers opposaient à l'ennemi une froide intrépidité* (Mazas, *l. c. p. 304*).

(*f*). *Dans le but aussi de fermer l'accès du port aux vaisseaux qui cherchaient à secourir la ville* (Mazas, *l. c. p. 303*). *Alors Témir se mettant à l'esprit de fermer la bouche du port, fit des publications, dès le soir, afin que le matin, chacun des soldats, se munissant d'une pierre, la jette à l'embouchure du port, et cela a été fait. Ceux qui étaient dans le château eurent peur en voyant cela* (Ducas, *p. 31*).

(*g*). *Commençant le matin*, jusqu'à la première heure, *ἄχρι τῆς πρώτης ὥρας, ils firent que la mer devint terre ferme. La dixième partie de l'armée, que dis-je? pas même la centième partie n'obéit à la prescription de la publication* (Ducas, *p. 31*).

(*h*). *Ils passèrent alors l'embouchure du port et s'approchèrent du fossé. Les Chevaliers armés de traits* combattaient courageusement (*οἱ μὲν φρέριοι..... ἀνδρείως ἐμάχοντο*) *du haut des créneaux* (*parapets*). *Comme une nuée de sauterelles abattues par les passereaux, ainsi tombaient et s'entassaient dans le fossé les corps des Scythes* (*ὡς δίκην ἀκρίδων κατακοπτομένων ὑπὸ στρουθῶν ἐν τῇ τάφρῳ ἐνέπιπτον, καὶ ἡ τάφρος ὑψοῦτο τοῖς σώμασι τῶν Σκυθῶν*); *mais les Scythes renaissaient comme les têtes de l'hydre* (Ducas, *p. 32*). *Et Iconomos, après avoir lu cela a pu écrire: «Les Chevaliers de Rhodes, du château où ils étaient renfermés, passèrent sur leurs vaisseaux qui côtoyaient le rivage et s'enfuirent!» Οἱ Ἱππεῖς τῆς Ῥόδου ἀπὸ τὸ φρούριον ὅπου ἦσαν κλεισμένοι, μετέβησαν εἰς τὰ παραπλέοντα πλοῖα των, καὶ ἔφυγαν!* (*p. 28*).

voulut devenir roi de l'Asie. Mais le Sultan Mohamet premier,

« grégeois qui brûlait encore sur la surface des eaux (et du naphte). Enfin, l'armée « toute entière livra l'assaut, et la ville succomba après quinze jours de siége (*i*). Les « Chevaliers, rejetés jusque dans l'intérieur du château, serrèrent leurs rangs, et plaçant « le maître des hospitaliers à leur tête, ils s'ouvrirent un passage jusqu'à la mer où « des galères *accoururent* pour les recevoir (*j*). Les habitans chrétiens de la ville les « suivirent jusqu'au rivage, se précipitèrent sur les rames des bâtiments, sur les an- « cres, les câbles, suppliant au nom du Christ les équipages de les emmener; mais » les marins les repoussèrent à coups de lances, et déployant les voiles, ils gagnèrent « la pleine mer, abandonnant ces malheureux au désespoir (Ducas, l. 17, p. 40). Plus « de mille d'entre eux furent traînés devant Timur qui ordonna de les massacrer tous « avec les femmes et les enfants sans exception. Mais comme ce nombre était trop « faible pour élever une pyramide de crânes, monument accoutumé de la conquête, « cette fois on rangea des têtes et des pierres alternativement, de telle sorte que chaque « couche de têtes reposât entre deux couches de pierres (Ducas, p. 41). Neanmoins « toutes les têtes ne furent pas employées à cette construction, car, après la prise de « la ville, quelques galères chrétiennes, arrivées trop tard à son secours, s'étant ap- « prochées du rivage, Timur fit lancer des têtes de chrétiens sur leur bord, et les « équipages saisis d'horreur, s'empressèrent de gagner le large (*k*) (Scherefeddin, l. V,

(*i*). *Plus de cent mille hommes à la fois prirent part à l'assaut général* (Mazas, *p. 304*). *Alors étant montés de tous côtés, et ayant repoussé les Chevaliers dans l'intérieur, ceux-ci s'occupèrent à trouver leur salut dans la fuite. Ils ont fait approcher les galères qui étaient près du château* et ils y entrèrent pêle-mêle et en désordre (*φύρδην καὶ ἀτάκτως εἰσήρχοντο*) *ayant avec eux le Baïl lui-même avec les autres Chevaliers.* (Ducas, *p. 32*).

(*j*). *Ils furent reçus par les galères qui* croisaient *devant la ville* (Lamartine. *p. 234*). *Tous les chrétiens qui*, du dehors, *étaient venus, avec leurs femmes et leurs enfants, se refugier dans le château, les uns se jetant dans la mer, les autres tenant les gouvernails des galères, les autres les rames, d'autres les câbles des proues et les ancres, criaient aux passagers:* « Ayez pitié de nous qui sommes Chrétiens et ne nous abandonnez pas ici ». *Mais ceux-là frappant avec des massues leurs mains suspendues et déployant les voiles, les laissèrent à demi morts et gagnèrent la haute mer* (Ducas, *p. 32*). *Les Chevaliers, que l'historien arabe appelle des* diables enragés, *avaient cherché un dernier refuge dans la citadelle. Ces vaillants champions de la croix, bien certains du sort funeste qui les attendait, si les Tartares se rendaient maîtres de leurs personnes, résolurent de périr les armes à la main, pour ne point tomber vivants, au pouvoir de l'ennemi. En conséquence, ils sortirent audacieusement de la citadelle en troupe serrée, ayant à leur tête le dignitaire de l'ordre, commandant de la garnison. Ils livrèrent* un combat furieux *pour se frayer un chemin jusqu'à la mer, où des galères les recueillir; mais l'embarquement fut tellement* précipité, *en raison de* l'ardente poursuite *des Tartares, que les matelots de ces navires se virent dans la nécessité de repousser un millier de chrétiens qui se pressaient derrière les Chevaliers.* On dut les abandonner vu l'insuffisance des moyens de transport (Mazas, *l. c. p. 304 et 305*).

(*k*.) *Le lendemain de cette tuerie d'autres vaisseaux grecs et génois, instruits de l'affreuse situation des chrétiens de Smyrne, arrivèrent, à force de voiles, dans l'espérance de sauver quelques malheureux. Ils parvinrent à ranger la côte de près; mais, au lieu de fugitifs, ces navires génois recueillirent à leur bord des têtes d'hommes que les Tartares leur lançaient comme des pierres, après les avoir détachées des cadavres qui gisaient le long de la grève* (Mazas, *l. c. p. 305*).

marchant contre lui en 1419[73], lui prit Nymphœum, Cyme et un château fort bâti dans l'ancienne Temnos ou Néontichos, *Τῆμνον ἢ Νέον τεῖχος*, appelée aujourd'hui Ménémen[74], et enfin Smyrne même. Le Sultan détruisit tous les châteaux de Smyrne. Il ne fit cependant aucun mal à ses habitants, et permit même à Kinéit d'avoir de nouveau l'autorité sur la ville[75].

« c. 56, p. 52). Les commandants génois de l'ancienne et de la nouvelle Phocée, les « seigneurs génois de Lesbos et de Chios vinrent apporter leur hommage (*l*) et des « présents à Timur et à son petit-fils Mohammed-Mirsa, qui donna au seigneur de « Lesbos un sceptre comme une marque de son affection et de sa bienveillance. Smyrne « fut le terme des conquêtes de Timur en Occident » (*m*). —l. VIII—. (S.)

73. D'après de Hammer (*Hist. de l'emp. Ott.* l. IX) c'est en 1413 que ce fait s'est passé. Iconomos suit ici Chandler.— ouv. et l. c. p. 134. (S.)

74. Iconomos fait ici une étrange confusion en prenant Temnos et Néontichos pour une seule et même ville. Hérodote (I, 149), Strabon (XIII, 3) et Pline (V, 32), les distinguent. En outre, il est impossible que Ménémen marque la place de Temnos. Voir dans l'*Appendice*: *Note sur la situation de Temnos*. (S.)

75. Ducas cependant dit que Mahomet donna un autre gouverneur à Smyrne. Voici du reste son récit que j'ai cru devoir traduire parce qu'il est intéressant: « Et « Mahomet alla à Cyme, demanda le château que gardait Tzinéit et le prit en com- « battant. Il fit passer au fil de l'épée ses défenseurs et mit en liberté les indigènes. « De là il alla dans le champ de Ménémen, où il y a un château fort nommé l'Ar- « change et que les Turcs ont surnommé *Kayazik*. Il était bien défendu et l'ayant « pris par des escarmouches il alla à Nymphœum et, après avoir pris Nymphœum en « combattant, alla à Smyrne; mais Tzinéit, après avoir bien fortifié Smyrne, y avoir « mis une grande partie de ses soldats, y avoir établi beaucoup d'ordre pour les « armes, les hommes et les autres préparations nécessaires, alla à Éphèse, abandon- « nant, enfermés dans Smyrne, sa mère, son frère Bayazit et ses enfants..... « Mahomet vint à Smyrnre et l'assiégea. Il y trouva le Grand-Maître de Rhodes, « avec trois galères, occupé, malgré Tzinéit, à réédifier le fort qui avait été détruit « par Témir. Alors les princes des îles voisines, ayant appris l'arrivée de Mahomet « à Smyrne, vinrent tous à sa rencontre pour deux raisons: pour la bonté, la douceur « et l'extrême puissance de Mahomet et pour la scélératesse et les brigandages de « Tzinéit. Les exarques des deux Phocées y vinrent l'un par terre et l'autre par « mer. Carmian, prince de la haute Phrygie, Mantachie, prince de la Carie; celui « de Mitylène, accompagné de plusieurs galères, celui de Chios, à bord d'une galère, « et le Grand-Maître de Rhodes, qui était déjà à Smyrne, vinrent tous lui rendre « leurs respects et lui offrir leur concours pour la destruction du tyran. Il les accueillit « tous affectueusement comme s'ils eusent été ses frères. Il attaqua Smyrne pendant « dix jours, et ceux des îles l'aidaient par mer autant que possible. Le dixième « jour la mère de Tzinéit sortit de la place avec la femme et les enfants de son « fils. Ils saluèrent Mahomet en se baissant jusqu'à terre et en demandant le pardon « des coupables. Alors ils livrèrent Smyrne et Mahomet l'ayant reçue fit descendre « ses fortifications, dans plusieurs endroits, jusqu, à terre, et abattre, en partie, ses « créneaux et ses tours. Il laissa les habitants y demeurer sans remparts. Le Grand-

(*l*). *Se reconnaître tributaires* (Lamartine, *l. c. p. 235*).

(*m*). *Lorsque le petit-fils de Tamerlan vit que la ville de Smyrne était ruinée de fond en comble, il alla à Éphèse où était le rendez-vous des troupes* (Ducas, *l. c.*).

En 1424 le Sultan Amurat II chassa Kinéit et donna à la ville un autre gouverneur. C'est de ce sultan, dit-on, que Smyrne eut le privilége de battre monnaie avec le nom du Sultan. Cette faveur fut ensuite accordée à l'Égypte et à Andrinople (Démétr. Cantém., *Hist.*, *Ottom.*, c. I, *not.*, 1). Les Turcs de Smyrne re-

« Maître construisait *une très-grande tour* (*πύργον ἕνα παμμεγέθη*) à la bouche du » port et l'avait déjà élevée au-dessus de la moitié. Mais Mahomet donna ordre « pendant la nuit aux Turcs et ils la démolirent jusqu'aux fondements. Le Grand- « Maître ayant vu le matin ce qui a été fait, en fut indigné et alla trouver le mon- « arque. Il lui fit un long discours et lui représenta que *le château* (*φρούριον*) avait « été bâti au temps d'Atin (*ἐκτίσθη ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ Ἀτὴν*) (*a*) aux frais de « Rhodes et que s'il ne donnait pas la permission qu'il fût rebâti, il y aurait des « scandales entre son gouvernement et celui de Sa Sainteté le Pape, de grandes « forces viendraient de l'Occident et détruiraient une partie de son empire. Mahomet « écouta avec douceur les paroles du Grand-Maître et lui répondit avec bonté.... « *Je voudrais être le père généreux et libéral de tous les Chrétiens du monde; car il « n'y a rien de plus propre à la souveraineté que de récompenser les bons et de punir « les méchants; mais elle doit aussi s'occuper des intérêts de ses sujets. Étant venu dans « ces pays, j'ai trouvé beaucup de musulmans m'exitant l'esprit et l'imagination en disant:* « Bien que Témir ne fit en Asie rien d'utile et bien qu'il ait détruit et laissé en « ruine le château de Smyrne, il a imposé une grande reconnaissance à l'Ionie; car « tous les Ioniens qui par hasard tombaient en esclavage recouvraient la liberté en « se refugiant dans ce château. Et tous ceux qui allaient par terre ou par mer pour « faire des esclaves y étaient emprisonnés. Ce château fut une cause de haine im- « placable, sur terre et sur mer, entre les Chevaliers et les Turcs. » *L'impie Témir « fut loué pour cela. Veux-tu donc maintenant que je sois plus impie que ce tyran? « Je ne puis faire cela. Mais que ce que tu veux soit fait et que ce que les Turcs exi- « gent reste aussi immuable. Je te donne dans les limites de la Carie et de la Lycie « autant de place que tu veux et vas y construire quelque château que tu veuille* ». Alors « le Grand-Maître écoutant ces paroles répondit à Mahomet: « *O Roi! donne-moi une « place qui fasse partie des pays qui sont sous ton autorité et ne me renvoie pas à des « provinces étrangères* ». Et le roi reprit: « *Je te donne de ce qui est à moi, car c'est moi « qui ai fait présent de cette province à Mantachie et ne t'inquiètes pas sur ce sujet* ». Le « Grand-Maître ayant demandé l'ordre nécessaire l'obtint et s'en alla. Le monarque « après avoir également accueilli avec plaisir toutes les demandes des princes de Chios, « de Lesbos, des deux Phocées et accompli leurs désirs, les congédia en paix. La « mère de Tzinéit ne cessa de le supplier avec respect jusqu'à ce qu'étant exaucée, « elle sauva de la mort son fils qui vint à Smyrne, fit sa soumission à Mahomet, lui « jura de ne jamais se révolter mais de lui rester fidèle toute sa vie et d'appeler et « d'avoir pour maîtres et pour seigneurs les souverains descendant d'Othman. « Mahomet donna le gouvernement de Smyrne au fils d'Alexandre Susman (*ἔδωκε τὴν « ἐπαρχίαν τῷ υἱῷ Ἀλεξάνδρου τοῦ Σουσμάνου*) qu'il avait attiré dans l'impiété de « sa religion. Il ordonna à Tzinéit de venir avec lui en Thrace (*τὸν δὲ Τζινεὴτ κε- « λεύσας σὺν αὐτῷ ἐν τῇ Θρᾴκῃ ἐλθεῖν*). Après avoir pris bien soin des affaires de « l'Orient il revint en Occident ».—M. Ducas, c. 21 p. 45—47 Éd. de Venise—. (S.)

(*a*) *Ici Ducas est en contradiction avec lui-même et c'est sans doute* Homour *qu'il voulait dire. Je suis très-porté à croire que* Atin *est, peut le moins, un* lapsus calami. *Voir* note N°. 69.

construisirent le château de Saint Pierre, qui est sur le bord de la mer, celui qui avait été détruit par Tamerlan et qui est parvenu jusqu'à nous. L'autre château de mer, appelé fort et situé à l'entrée du golfe de Smyrne, près de l'endroit dit Myrmiques, *πλησίον τῶν λεγομένων Μυρμήκων*[76], vis à vis de l'embouchure du fleuve *Hermus*[77], appelé par les Turcs *Yédiz*, fut bâti par les Ottomans en 1656, pour la défense de Smyrne, après la destruction de la flotte turque par les Vénitiens dans l'Hellespont. Ce château est appelé en turc *Sandzac bournou* (bout du pavillon) à cause du pavillon turc qui y flotte ordinairement[78].

76. Ici Iconomos fait encore confusion. Les *Myrmiques* dont il parle sont les *Myrmèces* de Pline. Or, les *Myrmèces*, d'après cet auteur, n'étaient pas à la droite de l'entrée du golfe de Smyrne où s'élève le château dont il s'agit, mais à gauche. « *Nunc in extremo sinu Myrmeces scopuli, oppidum Leuce in promontorio, quod insula* « *fuit, finisque Ioniæ Phocæa* ». « Maintenant il y a, à l'extrémité du golfe, les rochers « (ou écueils) Myrmèces, la ville de Leuce sur un promontoire qui fut une île, et « Phocée sur les confins de l'Ionie ».— Pline, l. V, c. 31—. (S.)

77. En l'honneur de l'Hermus, comme du Mélès, et surtout pour discerner la situation, les anciens Smyrnéens frappèrent des médailles représentant une rivière et portant pour inscription: *CMTPNAIΩN. EPMOC. ΕΠΙ. ΙΩΝΙΟΤC. "L'Hermus des Smyrnéens chez les Ioniens* (ou en Ionie), et d'autres *ΕΠΙ. ΒΩΛΑΝΟΥ. ΕΡΜΟC.* " *L'Hermus sous Bolanus* "—*Encyclop.*, art. *Smyrn.*; J. Eckhel, *Ionic.* p. 501—. (I.) Vettius, Rusticus Bolanus était consul l'an 111 de J.—C. On peut voir dans Wheler, p. 272 N°s. 44—45, l'empreinte de la première médaille dont l'inscription précède. Cette médaille a été frappée en l'honneur de Tite et de Domitien. On y voit sur le revers un homme assis qui porte trois épis dans sa main droite et une corne d'abondance dans sa gauche. L'eau qui en tombe représente le fleuve Hermus. « On « peut en conclure, dit l'*Encyclopédie*, que les Smyrnéens tiraient tribut de ce fleuve et « qu'il était annexé à l'Ionie ». Cependant les Temnites aussi « avaient certains droits sans « doute de péage sur le fleuve Hermus, car il est figuré sur leurs médailles avec ces mots: « *ΤΗΜΝΗΤΩΝ. ΕΡΜΟΣ. "L'Hermus des Temnites"*.—Ch. Texier. *ouv. cit.* p. 227.—(S.)

78. Cette date donnée par Iconomos, qui, en cet endroit, suit Chandler (t. I. p. 167), est manifestement fautive; car Tavernier qui, en son premier voyage, vit Smyrne vers 1631 (M. V. de Saint Martin, *Descr. de l'Asie-Min.* t. II, *note* de la p. 15), parle de ce fort en ces termes: « Les Turcs ont presque entièrement « abattu l'amphithéâtre, et se sont servis des pierres pour bâtir un fort à deux lieues « de la ville, sur le golfe, en un lieu où le passage est étroit, et où les vaisseaux sont « obligés de saluer en entrant et de raisonner à la sortie. Pour n'avoir pas la peine « d'aller quérir des pierres si loin, ils mirent en délibération s'ils se serviraient des « tombeaux chrétiens et des Juifs qui sont près du rivage; mais ils n'en prirent que « peu, soit qu'ils ne voulussent pas les fâcher, soit qu'ils ne trouvassent pas les « pierres si propres que celles de l'amphithéâtre. Ce fort n'a été bâti que depuis peu, « et par une occasion digne d'être remarquée. Dans les dernières guerres des Turcs « avec les Vénitiens, la flotte Ottomane ayant été battue dans l'Archipel, le Grand « Seigneur voulut la remettre en état, et envoya dans tous les ports de l'Empire où « il sait qu'il y a d'ordinaire des vaisseaux anglais et hollandais, pour les solli- « citer de le servir en les payant. Il faisait fond particulièrement sur les vaisseaux « de Smyrne, où il y en a toujours beaucoup plus qu'ailleurs. Mais les capitaines qui

Depuis le règne du sultan Amurat, Smyrne resta au pouvoir des Turcs sans être attaquée par d'autres Puissances[79]. En 1694, sous le règne du sultan Ahmet II, les Vénitiens, s'étant emparés

« rejetèrent d'abord la proposition qui leur fut faite d'aller en mer contre les Vé-« nitiens, voyant qu'on les y voulait comme forcer, levèrent promptement les ancres « sans qu'on pût les retenir, n'y ayant alors ni forteresse ni canon à Smyrne. Le « Grand-Vizir piqué de ce refus fait à son maître, et de ce que les vaisseaux pou-« vaient ainsi entrer et sortir sans aucun empêchement, s'avisa, pour les tenir désor-« mais en bride, de bâtir un fort sur le golfe en un endroit où il faut nécessairement « que les vaisseaux le viennent raser, et on y voit de gros canons qui battent à fleur « d'eau et défendent le passage. Depuis ce temps-là les vaisseaux de convoi qui es-« cortent les flottes, ne vont plus jusqu'à Smyrne, comme ils avaient accoutumé, mais « ils s'arrêtent plus bas que la forteresse et hors de la portée de son canon » (*Les Six Voy.* de Tavernier, Éd. 1724, in 12, t. I, p. 102), «pour être hors de l'insulte des « Turcs» (Le Bruyn, t. I, p. 65). Le même Le Bruyn fait un conte au sujet de la construction de cette forteresse. Il dit cependant: « autour de ce fort il y a quan-« tité de maisons qui sont toutes habitées par des Turcs et qui font une espèce de « bourg. Le fort dont nous avons parlé n'est qu'un carré de murailles environné « d'un petit fossé. Toute sa force ne consiste que dans son canon. Hors des mu-« railles du fort on voit une pièce de canon extraordinairement grosse, où un homme « pourrait entrer en se baissant ». Le même voyageur nous apprend qu'on mettait dans ce canon des boulets de pierre et qu'il avait une portée double de ce que croyaient les gens de l'art en le voyant. Spon qui vit Smyrne quarante-quatre ans après Tavernier dit: « Les Turcs élevèrent cette forteresse à la bouche du golfe pour rece-« voir les droits de chaque vaisseau et pour défendre l'entrée aux corsaires » (t. I, p. 306). Ce château fut enfoncé en terre jusqu'au milieu des embrasures lors du tremblement de terre de 1688, et le bourg dont parle Le Bruyn a été détruit. Mais les Turcs ne tardèrent pas à relever ce château; car dans le voyage de Tournefort fait en 1702, nous en voyons le plan (t. III, p. 380) et à la page 376, nous en trouvons la description ci-après: « Le château de la marine est un fort carré dont les côtés ont environ « cent pas de long, flanqué de quatre mauvais bastions et défendu par une tour carrée « qui en occupe le milieu; l'enceinte en est basse et crénelée; l'artillerie qui est « sans affût, est aussi grosse que celle des châteaux des Dardanelles. Cette place est « entourée de marais praticables et pleins de bécassines ». « La planche 126e. fera « connaître parfaitement tout le golfe. Le château destiné à le défendre est en très-« mauvais état et ne pourrait arrêter les vaisseaux, qui sont cependant forcés de s'en « approcher pour éviter les bas-fonds dont la moitié du golfe est remplie. Ces ter-« rains, autrefois élevés au-dessus du niveau de la mer, se sont affaissés dans les so-« cousses d'un tremblement de terre et sont encore augmentés tous les jours par les « attérissements qui se forment à l'embouchure de l'Hermus». (Choiseul-Gouffier, *Voy. Pittor.*, t. I. p. 346). L'état de ce château ne s'est pas amélioré. (S.)

79. « Lorsque le conquérant turc se fut rendu entièrement maître de l'empire grec, « et que la paix fut rétablie, le commerce ne tarda point à se relever et à se fixer de « nouveau à Smyrne. Les habitants affranchis de la crainte des dangers auxquels ils « avaient été si longtemps exposés, abandonnèrent insensiblement le château, et la ville « descendit, pour ainsi dire, des flancs de la montagne vers la mer, et laissa alors « derrière elle un espace vide, d'où l'on tire aujourd'hui les anciens matériaux, ainsi « que les ruines de quelques bâtiments ordinaires au-dessous du château, qui, situé à « une certaine distance, domine et les maisons et la baie.—Chandler, *ouv. cit.* p. 135.—(S.)

de Chios, vinrent aussi à Smyrne, avec un assez bon nombre de vaisseaux de guerre, pour l'assiéger. Mais les Consuls des autres nations européennes à Smyrne, c' est-à-dire des Français, des Anglais et des Hollandais, se rendant aussitôt auprès de l'amiral vénitien, le prièrent de remarquer que cette guerre allait exciter les Turcs de Smyrne contre les Européens surtout, étrangers à cette ville, et causer des dommages à leurs biens et à leurs personnes. L' amiral craignant l' indignation des Puissances européennes, partit sans rien faire (Dém. Cantém. *Hist. ott.* l. IV, 47), et laissa Smyrne dans une tranquillité qui n'a pas été interrompue jusqu' à aujourd' hui, si nous exceptons quelques troubles intérieurs insignifiants, et l' assaut qu' en vain livra contre elle le rebelle Sarimpéoglou, en 1736[80].

XVIII

Après tant de changements il est manifeste que la malheureuse Smyrne a porté le deuil pendant de longues années. Les guerres,

80. N' oublions pas qu'Iconomos écrivait en 1817, c'est-à-dire avant la guerre de l' indépendance de la Grèce qui a fait verser tant de sang à Smyrne. Voici comment Pockocke, qui a passé par Smyrne en 1739, rapporte la révolte de Sarimpéoglou: « Deux ou trois ans avant que j' arrivasse à Smyrne, la ville eut beaucoup à souf- « frir de la révolte de Soley-Bey, dont l' armée ravagea le pays, et menaça de piller « la ville, ce qu' il eût fait, si on ne lui eût donné trente bourses. Les Européens « transportèrent la plupart de leurs effets à bord des vaisseaux. Les Magistrats firent « bâtirent des portes, placèrent du canon dessus, et pour rançonner les habitants, « firent creuser un fossé et bâtir une muraille autour de la montagne, dont une partie « est tombée depuis. Ce blocus fut d' autant plus préjudiciable aux habitants, qu'ils « perdirent leur commerce, parce que les caravanes ne pouvaient plus voyager en « sûreté » (*Descr. de l' Orient*, t, V, p. 19 de la tr. fr.). C'est bien le moment de donner les détails inédits de la rébellion du 15 Mars 1797, d'après le manuscrit d' un témoin oculaire, M. Tricon, manuscrit que M. P. Gout a eu l'obligeance de me céder. «Une troupe « de danseurs de corde arrivée à Smyrne, attire, par la nouveauté du spectable, une « foule prodigieuse. Une dispute s' engage à la porte entre les Janissaires qui la « gardent et des Zantiotes qu' ils veulent empêcher d' escalader une cloison. Un des « Zantiotes chassés, revient et tue le Janissaire qui l' avait repoussé. Les Turcs ex- « cités par le frère de l' assassiné, ayant inutillement demandé satisfaction deux jours « de suite, viennent, le 15 Mars 1797, fondre sur le quartier franc. Toutefois ils s'ar- « rêtent, et avant d' âgir, ils redemandent, non sans raison, qu' on leur livre ou qu'on « punisse le meurtier. Mais, pour toute réponse, les Esclavons font feu sur eux avec « leurs tromblons et font tomber morts deux Turcs *émirs*. Alors, plus irrités que « jamais, les Janissaires crient: *atech! atech!* du feu! du feu! et après avoir mis le « feu à une maison ils commencent la rébellion, courent en pousant de grands cris et « massacrent tous les Grecs qu'ils rencontrent, au nombre de quelques centaines. Pas « un seul Européen ne périt. Ils se sont tous sauvés par la marine. Pour comble de

les tremblements de terre, les incendies, la peste[81], l'esclavage[82] causèrent une grande dévastation dans cette belle ville. Nous y voyons à peine quelques restes de ses anciennes familles. Presque tous ses superbes édifices anciens ont été détruits. Le terrible tremblement de terre qui a eu lieu dans cette ville en 1688, détruisit les archives des Grecs et des Européens étrangers, plusieurs

« malheur, le vent du sud souffle avec une violence extrême et l'incendie consume la « plus belle partie de Smyrne. Le *Musselim*, ou gouverneur de la ville, est ennemi « des Européens par fanatisme de religion, et Méhémet-agha est un des principaux « auteurs de cette journée, pour se venger des Francs dont le crédit l'avait fait « chasser du village de Bournabat. Au commencement de la rébellion et de l'incendie « M. de Chomond, consul de France, était dans la rue, à la tête de la pompe fran- « caise, ayant à côté de lui le seul officier français qui se trouvât à Smyrne, Joseph « Henrik de Strasbourg. On fit feu sur eux. Deux pompiers grecs tombèrent, l'un tué « et l'autre blessé. M. de Chomond ne se retira que lorsqu'il eut jugé que le secours « d'une seule pompe était bien inutile au milieu d'un incendie qui s'était répandu « de tous côtés comme un volcan, et qu'il était au-dessus de toute puissance humaine « de l'arrêter. Il rentra alors dans le consulat qui ne tarda pas à devenir la proie « des flammes, et où au moment de la rébellion j'avais vu arriver ce même jeune « officier français, les yeux étincelant de colère, et supplier le consul de la manière « la plus pressante, de faire demander un canon de quelque navire, avec six ou sept « hommes de bonne volonté, jurant sur l'honneur français, qu'avec ce seul canon « il fondrait sur les Turcs et réussirait à les mettre en fuite. M. de Chomond se « trouva dans l'impossibilité de répondre à un si beau dévoûment, parce qu'en ce « moment, il ne se trouvait dans le port qu'un seul bâtiment français et il était dé- « sarmé. Un aveugle qui demandait l'aumône et un prêtre grec octogenaire rencon- « trés dans les rues furent les premières victimes de la barbarie des Turcs. La tête « du vieillard fut mutilée et traînée dans le ruisseau. Une école grecque brûla avec « une soixantaine d'enfants. Les Turcs vinrent par les deux extrémités de la marine « pour s'en rendre maîtres; mais on fit feu sur eux des navires à coups de canon, « et, frappés de terreur ils prirent la fuite, et n'osèrent plus y reparaître. C'est ce « qui assura notre salut, toutes les maisons européennes ayant une porte de derrière « en face de la mer ». (S).

81. M. Tancoigne, qui a visité Smyrne au commencement de Janvier 1812 et qui a publié son *Voyage à Smyrne* en 1817, (t. I. p. 35); dit: « Deux autres fléaux, les « tremblements de terre et la peste, affligent presque continuellement cette ville, sur- « tout le dernier, que lui apportent assez ordinairement, les navires de Constanti- « nople et ceux de l'Egypte, ou les caravanes de l'Asie-Mineure. En 1812 la contagion « fit des ravages affreux dans presque toutes les parties de l'empire ottoman: elle » enleva, dans un seul été, deux cent-cinquante mille habitants à Constantinople, *et* « *plus de quarante-cinq mille à Smyrne* ». Plusieurs vieillards racontent qu'à cette époque l'herbe avait crû sur les places et dans les rues de Smyrne, tellement la ville était devenue déserte. M. A. F. Bulard de Méru, médecin français, s'était rendu à Smyrne en 1837 pour étudier la peste, ainsi qu'il l'avait déjà fait au Caire et à Alexandrie, et ainsi qu'il l'a fait plus tard à Constantinople. Il nous donne un triste tableau des horreurs de la peste à Smyrne, dans *l'historique* p. XXIX et suiv. de son ouvrage qui a pour tire: *De la peste orientale.* J'y renvoie les lecteurs qui voudraient en connaître les détails. Cette année-là même (1837) la mortalité fut

quartiers et les consulats qui étaient construits près de la mer[83]. C'est pourquoi l'on ne trouve pas dans cette ville des archives au-delà de cette époque. De ses anciens édifices à peine est-il resté le château bâti par Jean Ducas, à l' endroit

grande. En voici le chiffre inséré à cette époque dans le journal de Smyrne.

Chiffre respectif.

	De la population.	Des attaques.	De la mortalité.	De la guérison.
Turcs	58000	4500	4000	500
Grecs	48000	600	450	150
Catholiques	10000	50	30	20
Juifs	8000	457	297	160
Arméniens	6000	120	54	77

Chiffre proportionnel.

	Des attaques avec la population.	De la mortalité avec les attaques.	De la mortalité avec la population.
Turcs	:: 1 : 13	:: 8 : 9	:: 1 : 14 1/8
Grecs	:: 1 : 80	:: 3 : 4	:: 1 : 106
Catholiques	:: 1 :200	:: 3 : 5	:: 1 : 333
Juifs	:: 1 : 18	:: 2 : 3	:: 1 : 27
Arméniens	:: 1 : 50	:: 3 : 7	:: 1 : 111

(S.)

82. Le commerce de l' esclavage fut exercé à Smyrne sur une grande échelle et en proportion du commerce général de cette place. On lit dans Chamfort (*Œuv. compl.*, t. IV, p. 355 Édit. Anguis) une intéressante comédie ayant pour titre: *Le Marchand de Smyrne*. On y voit le sort des malheureux chrétiens qui tombaient entre les mains des corsaires et des cupides marchands d' esclaves. (S.)

83. On fait mention de ce tremblement de terre sur un marbre placé au-dessus de la porte occidentale de l' église de Sainte Photinie qui fut aussi alors renversée. Rebâtie en 1690 et incendiée en 1763, elle fut reconstruite en 1792. Cédrénus (p. 563 t. II), mentionne aussi un autre tremblement de terre à Smyrne arrivé en 1048. Le dernier tremblement de terre en cette ville fut celui de l' an 1778 accompagné d'un incendie qui occasionna de grands désastres et de grands dommages. Il est digne de remarque que tous les tremblements de terre remarquables eurent lieu en cette ville au mois de Juin. (I.)

Georges Cédrénus (p. 581 t. II, in f°. Éd. de Venise, 1729) parle en ces termes du tremblement de terre dont fait ici mention Iconomos. « Au deux du mois de février, « Lettre dominicale E, de l' an 6548 un terrible tremblement de terre, *σησμὸς φρι-* « *κώδης*, eut lieu. D' autres pays et d' autres villes en ont souffert et Smyrne devint » un spectacle digne de pitié. *Ἐγένετο δὲ ἡ Σμύρνα ἐλεεινὸν θέαμα*. Ses plus beaux « édifices tombèrent et beaucoup d' habitants périrent ». Je n' ai pas eu le temps de vérifier le calcul que suit Cédrénus; mais, comme Iconomos cite l' an 1048 il faut croire qu' il a fait cette verification. Il en résulterait donc que Cédrénus suit le calcul de Théophane, des Septante et de Jules l' Africain qui donnent au monde l' âge de 5500 ans à la naissance de Jésus-Christ.

Tavernier (*ouvr. cit.* t. I, p. 363) nous entretient encore d' un *furieux* tremblement de terre survenu au printemps de 1664. « Il se fit si bien sentir, dit-il, que mon neveu « âgé de dix à onze ans, que je menais avec moi, tomba de son lit et qu' il s' en « fallut peu que je n' en fisse de même ». Pockocke, qui est passé par Smyrne en 1739, parle encore d' un autre tremblement de terre en ces termes: « Cette ville avait

de l' ancienne Acropole de Jupiter Olympien[84]. Une grande partie de ce château est une ancienne construction du temps d' Alexandre[85]. Que de vénération inspire au spectateur la respectable antiquité grecque qui règne sur ces ruines majestueuses ! et que les parties de ce château construites après paraissent petites ! Au-dessus de sa porte occidentale, par dehors, et à droite, en entrant, on voit le buste de l' Amazone Smyrne, selon l' opinion de plusieurs archéologues, ou celui d' Apollon suivant d'autres.

A l'entrée de sa magnifique porte septentrionale on voit, sur l'arcade, la figure de deux aigles et une inscription difficile à lire en l'honneur de Jean Ducas et de sa belle reine[86]. Au milieu de l'Acropole, au dedans du château, se trouve encore l'ancienne église des Sts Apôtres, selon quelques uns, métamorphosée enfin en mosquée déserte[87]. Et là près, se conserve encore une ancienne et

« déjà essuyé plusieurs tremblements de terre, mais *aucun* ne fut aussi violent que « celui qui arriva au mois d' Avril 1739. Plusieurs maisons furent renversées, et quan- « tité d' habitants écrasés dans leurs lits. En un mot, il n' y eut pas une maison qui « ne se ressentît de la secousse. L' alarme, fut si universelle que les habitants pas- « sèrent tout l' été dans leurs cours et leurs jardins et que la plupart abandonnè- « rent leurs maisons et transportèrent leurs effets ailleurs » (*Descrip. de l'Ori.*, t. V, p. 20 de la tr. fr.). Chandler fait mention du même tremblement de terre (*ouvr. cit.* t. I, p. 167); mais il copie Pockocke sans le citer suivant son habitude. Il n' est pas nécessaire de rappeler les nombreux tremblements de terre que nous avons sentis, pendant quarante jours, au printemps de 1850: tout le monde se les rappelle à Smyrne. Les contre-coups des secousses qui ont détruit Mételin le 7 Mars 1867 sont encore dans la mémoire effrayée des habitants de Smyrne. Il est rare qu' une année se passe sans que nous ressentions quelques fortes secousses. Nous sommes, comme tous les habitants de l' Asie-Mineure en général, sur un volcan sans force de s'ouvrir un cratère permanent, mais assez fort cependant pour bouleverser notre sol et nos demeures presque à des époques périodiques. Je donne dans l' *Appendice*, sur les tremblements de terre de 1688 et de 1778 des détails inédits et étendus puisés dans les archives du consulat général de France. (S).

84. J' ai relevé cette erreur d' Iconomos dans les *notes* 26 et 27. (S.)

85. Iconomos suit ici l' opinion de Chandler (*ouvr. cit.* t. I, p. 136). Tous les deux cependant se trompent. Les ruines anciennes qui excitent ici l' admiration d' Iconomos appartiennent aux Lélèges. J' en donne la preuve dans l' *Appendice*. (S.)

86. « Chandler (*ouvr. et l. c.* p. 137) dit: «Nous lûmes sur l'arcade en marbre de la « porte qui regarde le nord, une pièce de vers qui peint d' une manière élégante et « poétique, l'extrême misère d'où l'empereur Jean Comnène avait tiré cette ville. Elle « se termine par une prière à l'arbitre Tout-Puissant du ciel et de la terre, pour qu'il « daigne accorder un long règne à ce prince et à la reine, son épouse, dont on cé- « lèbre la beauté. Sur chaque côté est un aigle grossièrement sculpté. » Cette inscription a été publiée dans les *Inscrip. ant.* par Chandler. p. 5. Le marbre n'existe plus.(S.)

87. « Le dedans de cette forteresse ruinée n'est qu' un grand amas de pierres, et « il y a aussi une petite mosquée qu' on dit avoir été l'ancienne église métropolitaine « dédiée à St. Jean. On voit à son vestibule deux colonnes d'ordre corinthien, mais de la

très-vaste citerne souterraine dont la voûte repose sur six grandes arcades dans sa longueur et sur cinq dans sa largeur[88]. Du côté de la porte occidentale du château, à droite, descendant vers la mer, on rencontre des ruines de l'ancien beau stade, ou comme l' appelaient les Romains, amphithéâtre, qui s' étendait, partie sur le Mont-Pagus et partie vers la ville, sur de grandes arcades dont il reste encore des traces[89]. Au-dessus de cet amphithéâtre existe encore une assez bonne partie de l'église de St. Polycarpe, changée en mosquée abandonnée, c' était là aussi l'endroit de

« plus belle manière qui se trouve parmi les ouvrages des anciens » Spon, t. I, p. 306—(S.)

« 88. Cette prétendue citerne était l'endroit où les Lélèges, qui habitaient le Pagus « renfermaient leurs richesses. Voir dans *l'Appendice: Les ruines antiques du Mont « Pagus et l'ancien port fermé de Smyrne.* (S.)

89. Ce stade duquel Strabon ne parle pas est cependant de construction romaine et ce qui le prouve ce sont quatre voûtes du côté nord en dehors du stade et une en dedans, voûtes en maçonnerie qu' on voit encore. « La figure de « l' amphithéâtre était un demi rond qui a par le plus haut 314 pas de tour; il y « avait 24 rangs de degrés; mais les 12 d' en haut étaient un peu plus séparés des « douze d' en bas que de la largeur des marches qui ont un pied et 4 pouces de « hauteur, et 2 pieds 3 pouces d' épaisseur ou profondeur, et au milieu du troisième « rang il peut y avoir eu des chaises de pierre de haut en bas. Ces 24 ordres de « marches sont encore divisés de 24 espaces ou petites rues, et dans les aîles ou côtés « il y a deux grandes et longues voûtes pour supporter le faix des marches, ce qui « n' est pas dans le milieu parce que la montagne sert de fondement; les deux autres « supportent les douze marches qui sont au-dessus et les deux qui sont au fond de « l'amphithéâtre supportent les douze dernières; les pièces ne sont pas fort grosses, et « ce bâtiment n'a pas la majesté de ceux des Romains » (*Journal des Voyages de M. de Monconys*, t. I. p. 424). Nous avons cependant vu dans la *note* N°. 78 qu' environ vingt ans avant Monconys les Turcs avaient pris les marbres de ce *stadium* ce qui infirme le jugement de Monconys quant à la majesté du monument. Il faut remarquer en outre que Monconys confond le *stadium* avec l' *amphithéâtre;* car, en faisant la description du *stadium* il l' appelle *amphithéâtre.* Il n' y a pas eu à Smyrne d' amphitheâtre proprement dit, et si quelques auteurs ont appelé amphithéâtre le stadium dont il s' agit, c' est qu' en Asie le stadium servait aux mêmes usages que l' amphithéâtre à Rome. Spon au contraire, tout en connaissant le sentiment de Monconys, appelle notre stadium « *un beau et grand* cirque, long d'environ deux cent cinquante « pas et large de quarante-cinq. Je m' accommode, ajoute-t-il, à l' usage des Latins en « appelant ce lieu un cirque; car les Grecs l' appelaient *stadium*, lorsqu' il était de « 125 pas et *Dhiavlos* lorsqu' il avait le double comme a celui-ci ». (l. c. p. 307). « Du côte de la mer on l' avait laissé ouvert » (Tarvernier, t. I, p. 102) ce qui an« nule la supposition naïve faite par l' auteur d' une *Notice sur Smyrne*, insérée dans les *Annales de la propag. de la foi*, Année 1841 t. XIII, p. 92. Tournefort (l. c. p. 382) nous apprend qu' à son époque il ne restait que le moûle du stadium. Cet endroit, comme au temps de Tournefort, est fort agréable par sa pelouse; car les eaux n' y croupissent point. On n' y fait plus la moisson comme au temps de Chandler (l. c. p. 138). On voit vers son extrémité nord-ouest un puits sec assez profond; mais de construction moderne, un cimetière s' étend vers sa partie ouest et finira sans doute par l' envahir. (S.)

son martyre et de sa tombe[90]. En sortant de la porte septentrionale du château on distingue les traces de l'ancien thé-

90. Je donne dans *l'Appendice* la traduction de la lettre de l'*Eglise de Smyrne*, sur le martyre de St. Polycarpe. Cet évêque était en grande vénération à Smyrne. Il n'y a rien de certain cependant au sujet de son Église et de son tombeau. En 1631 on ne savait pas si quelques ruines que l'on voyait près du stadium étaient les restes de son Église *ou d'un ancien temple de Janus* (Tavernier, t. I, p. 103). En 1648 cependant Monconys nous donne ces ruines comme ayant appartenu à l'Église de ce saint (t. I, p. 425). En 1675 Spon nous confirme la même tradition (t. I, p. 307). En 1678 Le Bruyn (t. I, p. 75) et en 1702 Tournefort (t. III, p. 382) répètent la même chose. On est encore moins certain quant à son tombeau. Monconys, malgré tous ses sentiments pieux, dit cependant: « et l'on n'y voit qu'un tombeau *comme ceux* « *des Cheks turcs* qu' on tient pourtant être le sien» (l. c.). Spon dit que ce tombeau n'avait rien de considérable (p. 307). Le Bruyn (l. c.) et Tournefort (l. c.) ne parlent que de ses débris. En 1739 Pockocke s'exprime à ce sujet en des termes qui semblent expliquer la version de Monconys. « On voit près du cirque, dit-il, le tombeau « de St. Polycarpe....On dit que les Grecs y commettaient de grands désordres le jour « de sa fête, et qu' un cadi profita de cette occasion pour les rançonner. Il ordonna « qu' au cas que quelque chrétien y vînt, les autres seraient tenus de lui payer une « somme; mais que cet expédient ne lui ayant point réussi, il fit mettre dessus *un* « *turban de pierre*, *pareil à ceux qu' on a coutume de mettre sur les tombeaux* « *des Mahométans* et que depuis lors les Chrétiens n'y ont plus été » (*ouv. cit.* t. V, p. 11—12). Chandler, en 1765 (l. c. p. 142), nie l'existence de ce tombeau, en se fondant sur le manque de personnes ayant pu donner une tradition suivie, et il ajoute encore: « J'ai examiné avec soin le lieu supposé et j'ai fait des « recherches particulières, sans avoir pu obtenir des renseignements satisfaisants; « et s' il est vrai que *les dépouilles mortelles* de cet évêque y aient été dépo- « sées, et que cet endroit ait été autrefois l'objet de la vénération publique, je « puis au moins assurer que la mémoire de ce fait s'est perdue depuis longtemps.» Devant ce désaccord de la tradition conservée par les voyageurs, j'ai voulu étudier la question et je suis arrivé à conclure qu' il ne saurait jamais avoir eu de tombeau à Smyrne ayant renfermé *les dépouilles mortelles* de ce martyr. En voici pourquoi: Eusèbe, célèbre évêque de Césarée, en Palestine, dans son *Histoire Ecclésiastique*, nous a conservé une lettre de l'Église de Smyrne sur le martyre de St. Polycarpe. Cette lettre qui est un document authentique, rédigé par l'Eglise de Smyrne même, après avoir relaté que les chrétiens voulaient, mais n'avaient pas pu, conserver le corps de St. Polycarpe, ajoute. « Ainsi, prenant ensuite ses os (ceux qu' ils avaient pu retirer « du bûcher) plus précieux que les pierres précieuses et plus estimés que l'or, *nous* « *les avons placés où il est convenable*, *ἀπεθέμεθα ὅπου καὶ ἀκόλουθον ἦν*, afin que « là nous réunissant, autant qu' il nous est permis, *ὡς δυνατὸν ἡμῖν συναγομένοις*, « dans l'allégresse et la joie, le Seigneur nous accorde de célébrer l'anniversaire de « son martyre» (*Hist. Ecclés. Étid.* d'Amsterdam, 1695, in—f°. p. 109 C.). Remarquons dans ce passage combien les premiers Chrétiens estimaient les os de St Polycarpe. Ils les plaçaient au-dessus de l'or et des pierreries. Peut-on donc admettre raisonnablement qu' un trésor aussi précieux ait jamais été exposé dans un tombeau? Du reste l'expression dont se sert l'Église de Smyrne dans sa lettre, *ἀπεθέμεθα ὅπου καὶ ἀκόλουθον ἦν*, *nous les avons placés où il est convenable*, n'autorise pas à croire que ce dépôt ait été fait dans un tombeau. D'ailleurs, comment pourra-t-on admettre encore que, dans un pays païen, où les chrétiens étaient persécutés, où leur culte

âtre[91], vis-à-vis du golfe de Smyrne, et plus bas se trouve encore un petit mur misérable qu'élevèrent ceux qui résistèrent au susdit Sarimpéoglou. Au *Namaz-Ghiabaci* (prie-Dieu), ainsi appelé à cause des tombeaux turcs autour d'une place de la ville, il reste encore des ruines d'une ancienne construction, (peut-être d'une église de Jean le Théologue comme on dit), c'est-à-dire cinq hautes colonnes et d'autres débris de marbres[92]. Dans le haut quartier des Grecs à l'endroit

n'était pas autorisé, les chrétiens auraient pu élever un tombeau à un martyr, à côté même d'un monument public païen, le stade, quand il y avait un lieu de sépulture! N'aurait-on pas livré à la profanation les os d'un martyr vénérable et vénéré et ne se serait-on pas attiré la sévérité d'une autorité qui était loin de leur être favorable? On pourrait admettre, tout au plus, que, plus tard, lorsque le christianisme n'était plus persécuté, on aurait élevé, aux environs du stade, un tombeau en mémoire de St. Polycarpe. Il me semble qu'il n'y a rien à opposer à ce raisonnement. Sans doute il est pénible de détruire une pieuse tradition; mais la vérité et la raison ne doivent jamais perdre leurs droits imprescriptibles. D'ailleurs, s'il n'a jamais eu de tombeau *ayant contenu les restes* de St. Polycarpe, cela n'empêche pas de vénérer le patron de notre ville. Il y a encore aujourd'hui des âmes pieuses qui, chaque année, vont prier sur le prétendu tombeau de Saint Polycarpe. Que la non-existence de ce tombeau ne les empêche pas de continuer. Il est certain que notre Saint a subi le martyre au stadium, elles peuvent donc s'y rendre, et, pour avoir perdu quelques douces illusions et changé de quelques pas le lieu de leur pélérinage, elles ne seront pas moins exaucées dans leurs prières. (S.)

91. « Il était fort haut et très-bien bâti et ne faisait pas un des moindres ornements « de la ville » (Spon, t. I, p. 305). Le même voyageur continue: « Avant notre ar- « rivée on y avait trouvé un pot de médailles de *Gallien*, de sa famille et des tyrans « qui régnaient en même temps que lui. J'y trouvai dans la scène une base de statue « qui n'avait que le mot de *Claudius* en lettres grecques assez mal formées, et peut- « être du même temps que cet Empereur. Ainsi l'on pourrait juger qu'il avait été « bâti ou du moins renouvelé sous son règne ». C'était « un des plus beaux théâtres « de marbre qui fût en Asie » (Tournef., Lett. XXII, t. III, p. 380). « Il avait deux « portes qui donnaient dans le parterre. L'une de ces portes existe encore. Le par- « terre, aujourd'hui couvert de vignes, occupait une superficie de 981 mètres carrés. « Sa corde, à l'extrémité inférieure, avait 50 mètres. Ses gradins, au nombre de 50, « rangés sur le flanc de la montagne, s'élevaient à 30 mètres du parterre. Ce théâtre « pouvait contenir environ 20,000 spectateurs. Il était destiné à la tragédie ..... « parce que dans les ruines de la scène, on voit jusqu'à présent les vides sur lesquels « s'appuyaient huit colonnes de 2 mètres de diamètre, indice certain d'un grand édifice » (Storari, *Guida di Smirne* p. 41, année 1854). Spon nous apprend que de son temps, les Turcs détruisaient ce théâtre pour construire le bazar des drapiers et le grand Vizir-Khan y attenant—t. I, p. 304.—(S.)

92. Il n'y a pas cinq colonnes mais dix. Elles se dirigent de l'est à l'ouest sur une ligne droite de deux cents mètres environ (Voir *Pianta della città di Smirne*, par M. Storari). Du côté de l'est plusieurs colonnes ont été enlevées; mais celle qui formait le coin existe et la preuve c'est, qu'à près de quatre mètres de cette dernière, il y a une autre colonne qui se dirige vers le sud. Du côté de l'ouest on voit encore une autre colonne placée dans la direction du sud. Ce qui établit que

appelé *Κρουφὴ Παναγία* (Vierge Cachée) on voit le conduit souterrain d'un ancien aqueduc qui, comme on dit, communiquait avec les aqueducs qui s'élèvent encore sur la route de Boudja. Près des Bains de Diane[93] ou (*halqua-binar*), vers

le monument était carré. Ces colonnes sont de marbre jaspé qui a beaucoup souffert par la pluie et par le feu. Mais des fouilles, faites vers la fin de Novembre 1867, ont mis à découvert la partie inférieure de quelques-unes de ces colonnes parfaitement bien conservée. Sans le chapiteau, qu'elles n'ont pas, et sans le piédestal elles ont environ six mètres de hauteur. La plupart sont carrées elles ont un mètre d'épaisseur de chaque côté. Les autres sont demi-rondes. Celles-ci ont sur les côtés plats des ornements postiches d'ordre corinthien sur marbre blanc. La disposition des colonnes du côté de l'ouest indique qu'elles étaient placées de quatre à cinq mètres loin les unes des autres. Le cimetière turc et les maisons qui l'entourent ne permettent pas de savoir jusqu'où s'avançaient ces colonnes du côté du sud. Mais, vu la forme carrée et l'étendue du monument, qui pouvait bien avoir environ quarante mille mètres carrés, je n'hésite point à dire que ce n'était point une église; mais un de ces *grands portiques carrés*, *στοαί τε μεγάλαι τετράγωνοι*, qu'il y avait, au rapport de Strabon (XIV, I, 37), dans la plaine et *dans la partie supérieure* de Smyrne, *ἐπίπεδοί τε καὶ ὑπερῶοι*. Du reste, comment admettre que les chrétiens, alors si peu nombreux à Smyrne, aient pu élever une église si vaste? Les fouilles dont j'ai parlé plus haut ont fait découvrir près de la dernière colonne ouest-sud un grand conduit souterrain. Storari (*Guida di Smirne*, p. 44) dit: « En suivant les traces de cet édifice, j'ai trouvé « dans les maisons fabriquées tout au tour de très grands arcs, formés de grands blocs « sans ciment, des rues souterraines et des escaliers qui conduisent à divers paliers ». Il ne croit pas non plus que ces ruines fussent une église de St. Jean; mais il tient plutôt « qu'il y existait quelque palais royal ou quelque lieu de sûreté publique ». « *Io ritengo piuttosto che quivi esistesse qualche* reale palazzo o luogo di publica sicurezza ». M. Storari n'aurait pas mal fait cependant de nous apprendre de quel roi de Smyrne ces ruines marquent le palais! et ce qu'il entend par lieu de sûreté publique. « Sa position, ajoute-t-il, centrale et dominante, par rapport à la ville an- « cienne, sa forme, son immense longneur, les voies souterraines qui mettaient cet « édifice en communication avec divers points de la ville, la construction très-anci- « enne et colossale des arcs, les restes de quelque mur qui donnent plutôt l'idée « d'une tour que d'une église, sont pour moi des preuves suffisantes pour me faire « tenir ma supposition comme vraie ». Il me semble cependant que toutes ces raisons ne sont que gratuites, car elles ne sont appuyées sur aucune autorité ancienne et qu'elles tombent d'elles-mêmes devant la grandeur et la forme carrée du monument et le passage de Strabon ci-dessus rapporté. M. Ch. Taxier (*ouv. cit.* p. 304) parlant de ces ruines dit aussi: « Il est probable que se sont les ruines d'un ancien agora « *avec le portique quadrilatère* qui l'entourait. Les colonnes sont de marbre brèche « veiné de rouge et de blanc ».—(S.)

93. Quintus de Smyrne fait mention d'un temple de Diane à Smyrne en ces termes: « Avant que sur ma joue le duvet s'éparpille, je faisais paître des moutons renommés « dans le pays de Smyrne, trois fois aussi loin de l'Hermus qu'on peut être entendu « en criant, près du temple de Diane, *Ἀρτέμιδος περὶ νηόν*, au milieu d'un parc, « *ἐνὶ κήπῳ*, appartenant à Éleftherius et situé sur une montagne ni trop basse ni trop « élevée ». *Οὔρεϊ τ' οὔτε λίην χθαμαλῷ οὔθ' ὑψόθι πολλῷ* (*Disc.* XII, V. 309). Quelle serait cette montagne? Les suppositions peuvent se donner carrière. Le poëte, dans ce passage, est loin d'être précis: il n'a parlé que pour son époque. Nous

les moulins, se conservent encore des marbres et des arcades,

avons vu ailleurs que la ville de Smyrne, au temps de Quintus, qui vivait certainement au I°. siècle et non au V°. comme on a dit, car, à ce siècle, Smyrne était déjà détuite par les tremblements de terre de l'an 180, s'étendait des bords du Mélès (Bains de Diane) jusque derrière le cimetière juif. Le temple de Diane s'élevait-il donc au sud-ouest sur quelque monticule aux environs de ce cimetière ou au nord-est sur les bords du Mélès (Bains de Diane)? Le passage rapporté pourrait souffrir les deux suppositions; car, de ces deux pôints, on peut également voir les embouchures de l'Hermus. Mais, considérant que la ville fondée par les Ioniens venus d'Éphèse s'élevait sur les bords du Mélès (Bains de Diane); que le culte de Diane était en honneur à Éphèse dès la plus haute antiquité: que Quintus emploie le mot κήπῳ qui veut dire parc; que le mot parc ne peut signifier ici qu'un pâtis où l'on met les bœufs, les moutons, etc pour les engraisser; qu'il n'y a de pâtis à Smyrne qu'aux environs des Bains de Diane (voir ma *Dissertation qui précise la situation du fleuve Mélès*); qu'en 1702 Tournefort nous dit qu'on voyait aux Bains de Diane *« les débris encore magnifiques d'un grand édifice de marbre »* (*ouv. et l. c.* p. 388); qu'en 1847 on y a trouvé une statue de Diane qu'on a envoyée au gouvernement à Constantinople (Storari, *ouv. cit. note* de la p. 53); on ne peut que conclure que là était le temple de Diane, et que la montagne dont parle Quintus est la colline que nous appelons *Tépé-dziki*, située entre le Pont des Caravanes et les Bains de Diane (le Mélès) et non loin des pâtis au milieu desquels coule ce fleuve. Pour ce qui est du culte que les Smyrnéens rendaient à Diane il nous est encore démontré par les médailles. En effet, Mionnet (*Descrip. des Méd. ant.* t. III, N°. 1123) rapporte une médaille de Smyrne représentant Diane avec un arc et un carquois et au revers Apollon tenant une patère de sa main droite et une lyre de sa main gauche. Cette médaille fait sans doute allusion à ces vers de l'hymne homerique: « Muse, chante « Diane, sœur d'Hécate, vierge qui aime à lancer des traits, élevée avec Apollon et « qui, équipant ses coursiers près du Mélès, plein de jongs épais, pousse rapidement « son char tout en or, de Smyrne à Cláros, pleine de vignes, où repose Apollon « à l'arc d'argent, attendant celle qui frappe de loin en lançant ses traits». (*Hymn.* VIII).

Tacite nous apprend (*Ann.* III, 63) que les Smyrnéens, en vertu d'un oracle d'Apollon, avaient dedié un temple à Vénus Stratonicienne et qu'il servait d'asile. Cependant, comme les asiles en Asie Mineure avaient créé des abus criants, Tibère résolut d'y mettre un terme et le sénat, l'an 22, après avoir entendu les députés des villes de l'Asie, restreignit toutes leurs prétentions et ordonna que ses Sénatus-Consultes, rédigés d'ailleurs dans les termes les plus honorables, fussent gravés sur l'airain et suspendus dans chaque temple, afin que la mémoire en fût consacrée, et que les peuples ne se créassent plus, sous l'ombre de la religion, des droits imaginaires.

Personne, que je sache, de tous ceux qui ont écrit sur la ville de Smyrne, n'a fait mention de ce temple. Essayons de trouver aussi sa situation. Prenant en considération que, d'après le témoignage de Tacite, ce temple avait été fondé en vertu d'un oracle d'Apollon « appuyé sur des commencements obscurs par leur ancienneté » « *Obscuris ob vetustatem initiis* »; que l'époque de cet oracle est antérieure à l'époque d'Alexandre, parce que Tacite, après avoir placé le susdit oracle d'Apollon en des temps obscurs par leur ancienneté, ajoute: « PROPIORA *Sardianos: Alexandri victoris id donum* ». « Les Sardiens invoquèrent des titres *plus récents* et dirent, que leur « droit d'asile est un don d'Alexandre vainqueur »; que la ville de Smyrne, avant l'époque d'Alexandre, était située sur les bords du Mélès (Bains de Diane); qu'en 1847 une tête de Vénus a été trouvée aux Bains de Diane (Storari *ouv, cit.*, p. 53), il faut nécessairement que le temple de Vénus Stratonicienne fût dans cet emplacement. (S.)

ruines d' une splendide construction. On dit que c'est de là qu' on a transporté à la mosquée de Bournabat la colonne qui existe encore aujourd' hui et sur laquelle on lit cette inscription :

ΗΜΝΩ. ΘΕΟΝ. ΜΕΛΗΤΑ. ΤΟΝ. ΣΩΤΗΡΑ. ΜΟΥ. ΠΑΝΤΟΣ. ΛΙΜΟΥ. ΤΕ. ΚΑΙ. ΛΟΙΜΟΥ. ΠΕΠΑΥΜΕΝΟΝ.[94]

" Je rends grâce au dieu-Mélès, mon Sauveur,
" qui a fait cesser toute famine et toute peste."

Du cercle, ou propre mur de la ville, il ne reste pas de ruines, si ce n' est quelques traces imperceptibles, derrière le

94. Ici Iconomos doit avoir été induit en erreur par quelque recueil d' inscriptions mal fait ou séduit par le jeu de mots *λιμοῦ τε καὶ λοιμοῦ*. Quoi qu' il en soit la colonne dont il s'agit se trouve à Bournabat, dans l'intérieur de la mosquée du bazar, à gauche, vis-à-vis de la porte d' entrée. Cette mosquée était, dit-on, une église génoise. Sa construction cependant dénote le style grec, à cause surtout que l' entrée et l' autel, comme ceux de toutes les églises du rit oriental, regardent l' orient. Au-dessus de la porte d' entrée il y a aussi un gynécée. Si cette mosquée fut une église génoise il faut croire qu' elle a été un don des Paléologues, car, les Génois, ayant puissamment contribué à rétablir sur le trône de Constantinople les Empereurs grecs, obtinrent des Paléologues d' immenses avantages en récompense de leurs services. C' est ainsi qu'ils leur cédèrent les faubourgs de Galata et de Péra à Constantinople, la ville de Caffa en Crimée, *Smyrne*, Chios, Mételin, Ténédos, etc., de l' an 1261 à l' an 1295. (voir *note* N°. 67). Quoi qu' il en soit on voit dans cette mosquée plusieurs colonnes à l' intérieur et au péristyle d'entrée, la plupart des chapiteaux desquelles sont d'un style corinthien mêlé et quelques-uns de l' époque de décadence. Presque tous ces chapiteaux ont quelques parties brisées. Colonnes et chapitaux ont été pris à d'anciennes ruines. La colonne qui porte à hauteur d' homme l' inscription dont il s' agit est haute comme les autres colonnes de l' intérieur, de trois mètres et soixante-quinze centimètres environ et elle a un diamètre de près de trente-cinq centimètres. Le Turc qui m' a introduit dans la mosquée m' a fait voir la deuxième colonne à droite en entrant et m' a assuré que cette colonne repose sur une grande cuve pleine de pièces d' or. Il m' a régalé d' autres contes les uns plus absurdes que les autres. Voici cette inscription copiée par moi-même et dans l' ordre qu' elle a sur la colonne :

ΥΜΝΩ. ΘΕΟΝ.
ΜΕΛΗΤΑ. ΠΟΤΑΜΟΝ.
ΤΟΝ. ΣΩΤΗΡΑ. ΜΟΥ.
ΠΑΝΤΟΣ. ΔΕ. ΛΟΙΜΟΥ.
ΚΑΙ. ΚΑΚΟΥ.
ΠΕΠΑΥΜΕΝΟΥ.

« Je rends grâce au dieu-Mélès fleuve mon Sauveur qui a fait cesser toute peste et « tout mal ».

La date de cette inscription qui indique une époque païenne est inconnue. Ne pourrait-on pas cependant la fixer à la peste qui, de l' an 166 jusqu' à vers 173, ravagea Rome et les provinces et moissonna la population de Smyrne? (S.)

château, d'où l'on voit le vallon du Mélès[95]. A l'endroit qui est après le mur de la ville, celui qui était appelé par les

95. Voici cependant comment Pockocke fait la description de ce mur et des aqueducs desquels Iconomos n'a dit qu'un mot: « La muraille de la ville passait sur « ce qu'on appelle la montagne du moulin à vent, sur le sommet de laquelle sont les « fondements d'un petit château. Elle se portait de là environ un stade au nord, elle « se coudait ensuite à l'orient, et allait passer sur le sommet de la montagne qui est « au midi du cirque, d'où allant au nord et ensuite à l'orient du cirque, elle se por- « tait à l'orient pendant un petit espace de chemin, et venait aboutir à l'encoignure sud- « ouest du château. La muraille septentrionale commence à l'encoignure nord-ouest « du château; vient passer au nord-ouest, et traversant la ville, elle vient aboutir à « la mer près de la rue des Arméniens, où sont les restes d'une muraille de pierres « de taille, dans lesquelles sont taillées plusieurs lignes ou lettres dont quelques-unes « ont la forme d'un V. Ces lettres ont beaucoup exercé les antiquaires. Quelques-uns « croient que c'est la lettre initiale du nom de Vespasien; *mais il peut très-bien se « faire qu'elles aient été tracées dans la carrière pour diriger la position des pierres.* « Ce qu'il y a de certain c'est que les murailles qui sont au-dessus sont bâties de « pierres rustiques plus petites, et il pourrait se faire que celle dont je parle eût été « bâtie sous les premiers Empereurs Grecs ». (*Descrip. de l'Orient*, 3e. part. Liv. Deuxi. c. I, p. 8 et 9). « On voit sur la croupe de la montagne quantité de voûtes et de « passages pour l'eau; et plusieurs souterrains voûtés sous les maisons dont les en- « trées sont bâties de grosses pierres de taille. Ces souterrains appartenaient vrai- « semblablement aux maisons de l'ancienne ville. Comme il n'y a point de bonne « eau à Smyrne, les habitants avaient eu la précaution d'y en conduire par le moyen « de plusieurs aqueducs, dont un qui est ruiné, m'a paru être très-ancien. Il y a « quelques montagnes à l'orient de celle sur laquelle le château est bâti; et environ « une lieue plus loin une vallée étroite avec un ruisseau, dont vraisemblablement on « avait conduit l'eau à la ville. Les premiers débris de l'aqueduc sont environ un « mille à l'orient de la vallée où passe le ruisseau Mélès. Il y a à l'orient du château « une muraille qui s'étend le long de la croupe de la montagne, et dont la hauteur « varie selon la nature du terrain. Cette muraille vient aboutir à la vallée où passe « le ruisseau Mélès. L'aqueduc était bâti sur la croupe de la montagne et traversait « la vallée. Ses arches sont détruites dans cet endroit, à l'exception d'une partie de « la muraille qui est sur montagne, et de l'arcade sous laquelle le ruisseau passait.... « La muraille n'est point bâtie avec des arcades; il n'y en a qu'une qui traverse le « chemin qui va au midi, près de laquelle il y en a trois ou quatre autres, où je « découvris le canal de l'aqueduc. Il est fait de grosses pierres carrées, emboîtées les « unes dans les autres, et percées d'outre en outre. Ce qu'il y a de particulier, est « que ce conduit est peu élevé au-dessus de terre, quoique la muraille soit extrême- « ment haute. Dans plusieurs endroits où la muraille était démolie, je ne vis aucun « signe de tuyau, pas même au sommet, d'où je conclus que l'eau coulait le long du « terrain excepté dans le fonds, ce qui n'empêche pas que la hauteur, de la mu- « raille ne soit pas la même partout. Je vis aussi plusieurs bouts de tuyaux de terre « un entr'autres dans la muraille, trois ou quatre pieds au-dessus de terre, qui ser- « vait peut-être à conduire l'eau d'une autre source; mais je ne vois pas pourquoi « on avait fait la muraille si haute, à moins qu'il n'y eût au sommet un canal pour « conduire l'eau sur les hauteurs. L'épaisseur de cette muraille, dans les endroits « où elle donne sur le chemin, les arc boutans qui la soutiennent, et les tours dont « elle est flanquée du côté du Levant, me font soupçonner qu'on l'avait bâtie pour se

Latins *pomœrium*[96] (Plutarq., *vie de Romul.)*, s'étendaient les tombeaux des citoyens. L'an 1615, le voyageur Purnell découvrit plusieurs inscriptions de ces tombeaux près du village *Isiclari* (Lampidon), au-delà du Mélès, vers la route de Magnésie (Wheler p. 243; Pockocke, p. 93)[97]. Avec les restes du mur, du théâtre et des autres splendides constructions de Smyrne on a ensuite bâti des Bains et des Khans, savoir le Vizir-Khan, et d'autres et l'ancien bazar, (ou *Bézestin*) qui en 1675 n'était pas encore achevé[98]. Chandler nous assure qu'à cette époque on voyait encore à l'endroit nommé aujourd'hui les *Trois Rues*, plusieurs ruines vraiment remarquables, de l'ancien Gymnase de Smyrne duquel font mention Strabon et Pausanias[99]. Et actuellement encore, en creusant pour bâtir de

« mettre à convert des incursions des ennemis. Il y a au midi un autre aqueduc, qui « traverse la vallée qui est au bas du château. Celui-ci est plus moderne, et composé « de trois rangs d'arches. *Au bas sont les débris d'une ancienne muraille bâtie dans le « même goût que celles de la ville*, ce qui me fait croire qu'il y avait autrefois un aqueduc « dans cet endroit..... Au midi sont deux aqueducs, contigus à celui qui traverse la « vallée, dont chacun est à trois arches. L'un paraît avoir été bâti depuis peu; « l'autre est beaucoup plus ancien. Ils conduisent l'eau d'une source qui est au sud-« est où l'on voit plusieurs conduits artificiels; mais comme elle ne va pas toute à « la ville, le surplus forme un petit ruisseau, qui va se jeter dans le Mélès, « près de *Segecui* (Sevdikeui). On voit, près de l'aqueduc dont je viens de parler, les « restes d'un chemin pavé qui conduisait à Éphèse, et les ruines d'une porte et d'une « muraille qui le traversait, laquelle commençait à la montagne du château, et s'éten-« dait l'espace d'un mille jusqu'à la montagne qui est vis-à-vis. Elle servait pro-« bablement à défendre le passage ».—Pockocke l. c. p. 13 à 17—. (S).

96. On appelait *pomœrium* l'intervalle que les Étruriens laissaient autrefois autour des murs, tant au dedans qu'au dehors de la ville. Plutarque, à l'endroit cité, fait venir ce nom, par le changement de quelques lettres, de *post-mœrium*,—placé après les murs—. (S.)

97. Les renvois que fait ici Iconomos sont faux. Dans cet endroit il traduit Chandler (l. c. p. 141) qui cite aussi mal à propos Wheler et Spon. (S).

98. Parmi les constructions, publiques élevées par les Ottomans on compte à présent vingt grandes mosquées, deux bazars (ou *Bézestins*), vingt-cinq bains spacieux, cinquante khans dont les plus importants sont : le grand Vizir-khan, le Dervichoglou-khan, et le Caraosmanoglou-khan. (I.)

99. Iconomos s'est trompé : Pausanias ne parle nulle part de Gymnase à Smyrne. Iconomos aurait pu nous dire cependant que d'après Pausanias il y avait un temple des augures à Smyrne. En effet, Pausanias parlant des monuments de Thèbes, en Béotie, dit : « Au-dessus de la pierre *Sophronistéra* il y a l'autel d'Apollon surnommé « Spondius. Il est fait de la cendre des victimes. L'art de prédire s'y est établi par « les augures *où j'ai vu principalement les Smyrnéens consulter l'oracle plus que les « autres Grecs* », et pour expliquer cette affluence des Smyrnéens il ajoute : « *Ἔστι « γὰρ καὶ Σμυρναίοις, ὑπὲρ τὴν πόλιν, κατὰ τὸ ἐκτὸς τοῦ τείχους, Κληδόνων ἱερόν. « car il y a aussi chez les Smyrnéens, au-dessus de la ville, hors de la muraille, un « temple des augures* » (Paus. IX, 11). A la fête de St. Jean, le 24 Juin, les jeunes

nouvelles maisons, on trouve dans les fondements des Colonnes, des Statues, des Sarcophages, des Colonnades, des Marbres, monuments de l'ancienne gloire de Smyrne. Aucune autre ville grecque, dit Chandler, n'a fourni aux musées d'Archéologie, autant de médailles, de Statues[100], et d'inscriptions que la trop éprouvée Smyrne.

XIX

Malgré tous ses malheurs, cette ville a commencé encore à fleurir. En 1717, c'est-à-dire un siècle entier avant l'époque

filles et les jeunes gens sont dans l'usage de se livrer à Smyrne à un jeu qu'on appelle *Klidhona* et qui consiste à prédire une partie de leur avenir. Ce jeu serait-il une image à demi-effacée, un reste imparfait, de ce qui se pratiquait dans notre ville au temple des *Klidhones* dont parle Pausanias ? L'identité du mot n'excuse-t-elle pas cette supposition malgré la destruction et la dispersion des anciennes familles? (S.)

100. On voit au frontespice des *Recherches curieuses d'Antiquité* par Spon une magnifique statue de marbre posée sur un beau piédestal. Ce savant nous apprend, dans l'*explication des antiquités gravées au frontispice* N°. 9, que cette belle statue avait été apportée de Smyrne à Marseille et qu'elle se trouvait chez M. Fouquier. Le Bruyn assure que, de son temps, on déterra aux alentours du mont Coryphée (voir *note* N°. 36) quatre statues « fort belles. Un de nos marchands (hollandais), « ajoute-t-il, les acheta, et pour avoir la permission de les faire enlever, il fit « un présent au cadi ou juge du lieu. . . . . A quelque temps de là trois de ces sta- « tues furent chargées sur un vaisseau français qui partait pour Marseille. Il fut « pris par les corsaires d'Alger, qui étaient alors en guerre avec la France; mais « leur vaisseau alla échouer vers la côte de Livourne. Les trois statues furent re- « tirées de l'eau, et ensuite envoyées à Paris par la nation française, et de Paris on « les porta à Versailles où elles sont à présent. La quatrième fut depuis envoyée par « le convoi de Hollande, et déchargée à Amsterdam, d'où elle a été encore envoyée à « Rouen, et de là pareillement à Versailles, où elles sont à présent toutes quatre. « On donna à Paris douze cents écus pour cette dernière, et l'on ajouta, lorsque le « payement s'en fit, que si le marchand avoit pu livrer les quatre ensemble, on lui « en aurait assurément donné du moins vingt mille écus » (*ouv. cit.* t. I, p. 80—81). Le même voyageur continue : « On trouve encore souvent dans ce lieu de fort belles « antiquités sous terre. En l'année 1671 l'on découvrit le tombeau de Marcus Fa- « bius *Romain* et de son fils ; les deux corps y étaient encore l'un auprès se l'autre « avec leurs cuirasses et leurs habits de guerre ». « Le casque et les armes étaient de « cuivre dont l'usage était plus ancien pour la guerre que celui du fer ». (Spon, t. I, p. 310). On peut voir dans Le Bruyn le dessin de ce Sarcophage, dessin *très-exact* au rapport de Chandler (l. c. p. 141). Voici l'inscription qu'on y lisait et dans l'ordre qu'elle a sur le Sarcophage d'après le dessin de Le Bruyn :

ΜΑΡΚΟΣ. ΦΑΒΙΟΣ. ΜΑΡΚΟΥ. ΦΑΒΙΟΥ. ΥΙΟΣ. ΓΑΛΕΡΙΑ.
ΙΩΝΙΟΣ. ⊂ ΕΤΩΝ. ⊃ ΚΑ.

« *Marcus Fabius, fils de Marcus Fabius, fils de Galéria,*
« *Ionien, âgé de XXI ans* ».

Ce cercueil se voyait au temps de Spon au jardin d'Achmet agha, (t. I, p. 310). Il y servait à une fontaine (Le Bruyn, t. I, p. 81). Ce jardin d'après le dessin de Le Bruyn

actuelle, Tournefort[101] portait le nombre des habitants de Smyrne à quinze mille Ottomans, dix mille Grecs, dix-huit cents Juifs, deux cents Arméniens et autant de Catholiques. Aujourd'hui le nombre des habitants monte à cent-cinquante mille dont les deux cinquièmes environ sont Grecs[102]. La douceur du climat de l'Ionie, l'air tempéré, l'abondance et la variété des vivres[103], la liberté des fêtes religieuses que Tour-

était situé aux environs du Pont des Caravanes. Je n'ignore pas que Spon (t. III, p, 103) a autrement traduit cette inscription. Comme on doit l'avoir remarqué l'inscription ne fait mention que d'une personne et Spon (*l. cités*), qui vit ce sarcophage avant Le Bruyn, ne parle que des os d'un seul *Romain*, bien que l'inscription dise cependant que ce Marcus était *Ionien*. (S.)

101. Iconomos prend ici la date de la publication du voyage de Tournefort pour celle de l'époque du voyage. (S.)

102. Voir dans l'*Appendice : Tableau comparatif de la population de Smyrne* (S.)

103. Les productions nutritives terrestres de Smyrne sont : d'excellents raisins (*a*) de fameuses grenades, des figues, des raisins secs, du vin (*b*), des cerises-griottes, des oranges (*c*) et d'autres beaux fruits; du blé, des olives; de bonne viande, surtout celle de bœuf, et du gibier nombreux et varié (*d*). Celles de la mer sont : toutes sortes de poissons, des mollusques, des poissons cartilagineux, des crustacés et des testacés. Les *Dipnosophistes* (ou les Sophistes à table) jugèrent les crevettes de Smyrne comme plus grandes et meilleures que celles de toutes les autres mers, après celles toutefois de Mantourne en Campanie (Athénée, *Banquet des Sophistes*, I, p. 7). Dorion (*apud* Athénée p. 314) jugeait les anges (squales) et tous les poissons cartilagineux du golfe de Smyrne, comme différents de tous les autres. Les requins (espèce de squales appelés vulgairement *chiens de mer*) abondent surtout à Smyrne (Bellon, *apud* Coray, dans les remarques sur Xénocr. p. 109). Xénocrate loue, comme excellentes, les ascidies, (sorte de mollusques acéphales) de Smyrne (§ 58 Éd. Coray). Les productions industrielles sont : la laine, la soie, le coton, des tissus variés et en outre la terre de Smyrne, appelée, par excellence, et, plus communément, terre à savon, de laquelle on fait un savon très-propre à purifier (*e*). (I.)

(*a*) *Il y avait à Smyrne, près du* (apud) *temple de Cybèle une vigne, et, dans le champ de Consentia, un pommier qui portaient deux fois.*—Pline, XVI, 50.—(S).

(*b*) *Le vin pramnien qu'Homère* (Il., XI, v. 639) *a vanté était encore en honneur au premier siècle de notre ère et il venait dans le territoire de Smyrne près du* (juxta) *temple consacré à la Mère des dieux.*—Pline, XIV, 6.—(S.)

(*c*) *En 1648 on en exportait des citrons* (Hadji-Khalfa, *apud* St. Martin, ouv. cit. t. II, p. 732). *On y en importe aujourd'hui.* (S.)

(*d*) *Tous les voyageurs parlent de la grande abondance du gibier à Smyrne, abondance qui a disparu, et de la liberté de chasse, liberté que, malheureusement, nous avons perdue, on voit pourquoi dans une correspondance de Smyrne, en date du 29 Août 1863 insérée dans le* Courrier d'Orient *du 12 Septembre, important journal français qui se publie à Constantinople. Je ne saurai m'empêcher de rapporter ici qu'en 1648, d'après Monconys,* (l. c. p. 425), *une perdrix ne coûtait* « pour le plus que trois ou quatre aspres, et quelquefois un » *aspre. Or, il faut* trois aspres *pour faire* un para, *ou* 0, *cent.* 576 *d'un franc. Un aspre c'est* 0, *cent* 192 *d'un franc. Quel temps! et quel contraste! une perdrix est payée aujourd'hui de 1 franc à 1 fr. 50 au moins!* (S.)

(*e*) « *C'est une terre fort chargée de sel alkali ou de natron, qui se trouve dans le*

nefort a admirée, la civilisation des mœurs, l'arrivée des Européens qui ont une constitution commerciale et des Consulats, la sage direction de la communauté des Grecs et enfin

Voici comment l'*Encyclopédie*, art. *soie* §. *soies de Turquie*, parle du commerce de ce fil précieux exporté de Smyrne. On saisira avec facilité les changements survenus depuis. « Les *soies de Turquie* sont toutes crues. Nous trouvons dans le commerce « des soies du Levant un avantage qui manque dans celles de Sicile. C'est que les « dernières, ne peuvent venir que dans une saison particulière de l'année, au lieu « que les premières peuvent être amenées en toutes saisons. On les tire d'Alep, de « Tripoli, de Sayde, de l'île de Chypre, de Candie, etc. Mais la principale ville de « commerce, particulièrement pour les soies de Perse, est Smyrne (*f*). Les soies y ar- « rivent par caravanes, depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Septembre. Les « caravanes de Janvier sont chargées des plus fines soies. Celles de Février et de Mars « les apportent toutes indifféremment, et celles des autres mois ne se chargent que des « plus grossières. Elles viennent toutes des différentes provinces de Perse, principa- « lement de celles de Quilan et Schirevan, et de la ville de Schamachia, qui sont « situées près des bords de la mer Caspienne. Un auteur hollandais prétend que ces « trois places ne fournissent pas moins de 30,000 balles de soie par an. Ardeuil ou « Ardébil, autre ville de Perse qui n'est pas éloignée des pays où on fait la soie, « est le lieu où on la dépose, et d'où les caravanes prennent le chemin de Smyrne (*g*) « d'Alep et de Constantinople, et cette ville et celle de Schamachie ont toujours été « regardées comme *le centre* du commerce de la soie, quoiqu'on ait tâché plusieurs « fois de l'éloigner de Smyrne et de la Méditerranée en faveur de l'Archangel et de « la mer Blanche, en les transportant à travers la Moscovie par le Volga et la « Douïna, qui sont deux fleuves qui traversent les principales provinces de ce vaste « empire. Ce nouveau cours des soies de Perse en Europe fut d'abord proposé par « Paul Centurien, Génois, au Czar Basile, sous le pontificat de Léon X. Les Fran- « çais eurent le même dessein en 1626. Le Duc d'Holstein envoya en 1633 des « ambassadeurs à la cour de Perse, précisément dans le même dessein, et en 1668 le « Czar Alexis Michel fit lui-même cette entreprise; mais il en fut détourné par la « révolte des Cosaques et par la prise d'Astracan. En 1688 le commerce des soies de « Perse fut un peu détourné de Smyrne à cause d'un tremblement de terre qui bou- « leversa toute la ville, et, sans doute, cette translation de commerce se serait faite,

« *voisinage de la ville de Smyrne. Les habitants du pays s'en servent pour faire du* « *savon.... Il est répandu à la surface de la terre dans une plaine unie. Ce sel quand* « *on le ramasse est fort blanc. On en fait ordinainement sa provision pendant l'été,* « *avant le lever du soleil, et dans la saison où il ne tombe point de rosée. Ce sel sort* « *de terre, en cercains endroits, de l'épaisseur environ deux pouces; mais on dit que* « *la chaleur du soleil, lorsqu'il est levé, le fait ensuite diminuer et rentrer, pour ainsi* « *dire, en terre. Le terrain où ce sel se trouve est bas et humide en hiver; il n'y croît* « *que fort peu d'herbe. Quand on a enlevé ce sel dans un endroit, il semble qu'il s'y* « *reproduise de nouveau. M. Smyth, Anglais, a fait des expériences sur ce sel, par les-* « *quelles il a trouvé qu'il ne diffère en rien du sel de soude, ou des alkalis fixes* « *ordinaires, il n'a point trouvé que cette terre contint de l'alkali volatil* ». Encyclop., *art. Smyr.* p. 195—. (S.)

(*f*) *Les Arméniens les y apportaient par terre.*—Spon, t. I, p. 311—. (S.)

(*g*) *Elles y apportaient quelquefois jusqu'à deux mille balles de soie par an, sans compter les drogues et les toiles:*—Tournef., *l. c.* p. 372— (S.)

le commerce varié en plusieurs branches[104], contribuèrent beaucoup à l' augmentation de la population de cette ville et à la diversité des arts. On compte aujourd' hui à Smyrne quatre-vingt-quinze corporations de métiers (ou *esnafs*) grandes et petites qui sont toutes composées de Grecs, si, de quelques-unes d' elles, nous ôtons quelques étrangers.

Il est évident que les Smyrnéens n' ont pas oublié leurs ancêtres quant à la philanthropie et quant à l' amour de l'instruction. Au commencement du siècle passé, et au plus fort de leurs malheurs, ils eurent soin d' établir leur fameux hôpital et l' école appelée encore ancienne[105], et au commencement de ce siècle, ils établirent leur nouveau gymnase philologique, non loin de l' ancien Gymnase de Smyrne[106]. Mais la parure des Églises sacrées est aussi un des premiers soins de la piété des Smyrnéens. A l'époque où Tournefort vint à Smyrne, les Grecs n' y avaient que deux Chapelles. Ils y ont à présent trois importantes et magnifiques Églises. Deux dans la partie basse de Smyrne: l'une est celle de Ste Photinie et l' autre celle de St Georges. Elles ont été bâties sous le pontificat du sage Grégoire, devenu ensuite Patriarche. Et la troisième est dans

« *sans les puissants moyens que les Turcs mirent en œuvre pour l' empêcher*. Quoiqu'il en « soit Smyrne est toujours demeurée dans son ancienne possession, et les différentes « nations de l' Europe continuent toujours d' y envoyer leurs flottes, et d' en trans- « porter les soies, et les choses resteront sans doute dans cet état, à moins que les « conquêtes que le Czar a faites le long de la mer Caspienne, ne mettent ses suc- « cesseurs en état d' exécuter ce grand projet que lui-même a certainement en vue». (S.)

104. Chardin qui est arrivé à Smyrne le 7 Février 1672, entre, dans ses *Voyages en Perse et autres lieux de l' Orient* (t. I, p. 6 *et suiv.* Éd. 1811), en des détails circonstanciés et très-intéressants, sur le commerce que faisait l'Europe, à cette époque, avec Smyrne. Les limites d' une note ne me permettent pas d' entrer ici dans ces longs détails. Je ferai remarquer seulement que le commerce florissait à Smyrne, et j'ajouterai que, plus d' un siècle après, malgré les désastreux tremblements de terre qui avaient ruiné cette ville, il s'y maintenait dans un état prospère. En effet, ce que dit M. Salvador (*L'Orient, Marseille et la Méditerranée*, p. 291) pour la seule nation française nous donne une idée suffisante de ce que devait être alors l'importance du commerce de Smyrne. « De 1783 à 1792, dit-il, les Français avaient à Constan- « tinople onze maisons de commerce ; à Salonique et à la Cavalle, qui en est une « dépendance, huit; à Alexandrie, quatre; à Smyrne vingt-neuf. Les valeurs expor- « tées par le commerce Marseillais à Smyrne, s'élevaient jusqu' au chiffre de vingt- « millions cinquante mille francs. Smyrne recevait alors de la Métropole du Midi de « nombreux envois de denrées coloniales ». (S.)

105. A l' établissement de ces deux bienfaits publics se distingua, par son zèle, parmi les autres Smyrnéens, le célèbre Saris Pandélis. Les noms de tels hommes honorables et philanthropes sont mentionnés et seront mentionnés toujours dans l'histoire grecque, parmi ceux des bienfaiteurs de leur patrie et de leurs compatriotes. (I.)

106. Iconomos suit ici Chandler (l, c. p. 140); mais la situation de l'ancien Gymnase est tout hypothétique. (S.)

le haut quartier sous le vocable de S^t. Jean le Théologue. Elle a été élevée depuis quelques années sous le pontificat de l'illustre Anthime actuel, qui aime les sciences. Il y a encore une ancienne chapelle de Ste *Paraskévi*, près de laquelle était situé, très-probablement, l'ancien temple de Cybèle[107]. Les Catholiques ont aussi deux très-vastes Églises[108]. Ainsi, la Providence a conservé Smyrne, après les maux qu'elle a soufferts. Dans le terrible malheur de notre nation, tandis que *toute l'Asie Mineure avait perdu et les sentiments et la langue des Grecs*, Smyrne devint l'asile de la langue grecque, et c'est d'elle que s'est répandu et reproduit dans l'Asie-Mineure, le seul indice de la nation grecque! Smyrne, malgré tous ses malheurs, malgré tous ses changements physiques et politiques, conserve encore les ruines de son ancienne noblesse, et est considérée, par tous les sages, comme la nourrice de

107. Iconomos, Spon (l. c. p. 307) et les autres, après Spon, se trompent énormement en plaçant le temple de Cybèle dans la partie haute de la ville. Strabon nous dit qu'à son époque une partie de la ville *s'étendait dans la plaine.... vers le temple de Cybèle* (XIV, I, 37), il faut donc nécessairement admettre que ce temple se trouvait à quelque extrémité de la ville. Pline dit, comme nous l'avons déjà vu dans la *note* N°. 103 (*a*) et (*b*) que près du, *apud*, *juxta*, temple de Cybèle il y avait des vignes. Or, ce temple où aurait-il été situé? En 1848 des fouilles, faites sur la rive droite du torrent du Pont des Caravanes, à quelques pas du Pont, devant le cimetière turc, sur l'extrémité sud-est de la place où s'arrêtent les Caravanes, ont fait découvrir un énorme lion de marbre, dont on peut voir encore aujourd'hui une partie enclavée au bas du mur du jardin *Azizié*, à l'extrémité sud-ouest. On sait que le lion était consacré à Cybèle. Or, comme le lion était consacré à Cybèle; comme, auprès de ce temple, il y avait des vignes; comme, au nord-est-ouest de l'endroit où le lion a été trouvé, on ne découvre pas des traces de ruines anciennes, et qu'il n'y a, en général, que des jardins, il faut croire que dans cet endroit, dépourvu de ruines, s'étendaient les vignes dont parle Pline, et que le temple de Cybèle était à l'endroit même où l'on a trouvé le lion. Ainsi tombe encore l'assertion de M. Storari (*ouv. cit.* p. 49) qui dit: «Quant au temple de Cybèle et quant au Gymnase (voir plus haut «*note* N°. 106) je suppose qu'ils furent là où a été élevée la nouvelle Église Arméenne, *à cause des nombreuses ruines qui y ont été trouvées et parce qu'elles étaient près du port*» (Voir dans l'*Appendice; Ruines antiques du mont Pagus et l'ancien port fermé de Smyrne*, où je réfute encore l'opinion de M. Storari, au sujet de ce port), et cette autre supposition, plus qu'erronée, du même auteur (*ouv. cit.* p. 50 à 53) qui dit qu'à ce même endroit où le lion a été trouvé s'élevait un temple au dieu-Mélès. J'ai prouvé dans ma *Dissertation sur le Mélès* que ce fleuve n'est pas le torrent du Pont des Caravanes, mais la source dite Bains de Diane, et que la colonne qui porte l'inscription rapportée dans la *note* ci-dessus N°. 94 n'a pas été trouvée au Pont des Caravanes, mais aux Bains de Diane. En outre, il n'y a pas, que je sache, d'auteur ancien qui fasse mention d'un temple dédié au dieu-Mélès-fleuve, et si ce temple eut existé, Ael. Aristide, qui s'est tant occupé du Mélès, n'aurait pas manqué sans doute d'en faire mention. (S.)

108. Je parlerai dans l'*Appendice* des Églises Catholiques. (S.)

l'Épire sa voisine, et des îles environnantes, auxquelles elle transmet et les lumières intellectuelles, et des ressources pour vivre, par son excellente position commerciale[109].

XX

La forme de Smyrne est aujourd'hui presque elliptique. Elle est pressée d'un côté par le golfe qui porte son nom, et de l'autre par les irrégularités qui partent du sommet du Mont Pagus[110]. Vers sa partie ouest il y a les cimetières Juifs[111], et plus haut des collines propres à la culture et ornées de jolies villas. Ensuite, en avançant un peu, on trouve un bois de très-anciens oliviers. En avançant encore jusqu'à quarante stades ou cinq milles, (environ une heure et demie turque), hors de la ville, on arrive aux fameux Bains d'Agamemnon que fréquentaient les Smyrnéens dans les temps anciens[112]. (Strab., p. 645; Philostr., *Héroïq.*, c. II, p. 691). On

109. Depuis cependant Smyrne a perdu de ses affaires; car les îles de l'Archipel, la Morée, l'Égypte et même la Syrie ont cessé d'en tirer leurs approvisionnements divers. (S.)

110. Elle a le long du golfe un développement de quatre kilomètres environ. « L'entrée du golfe de Smyrne est dirigée vers le nord-ouest; elle est abritée des « vents et de la mer du large par la grande île se Mételin; la ligne des côtes suit « d'ailleurs un contour sinueux qui s'infléchit d'abord à l'est, ensuite au nord-est; « de sorte que les eaux du golfe ne peuvent être agitées que par des tempêtes locales « peu redoutables pour les navires » (Ch. Texier, *ouv. cit.* p. 21). « Le golfe de Smyrne « sans rival pour la beauté de ses rives, par le caractère mâle et accusé des montagnes « qui l'entourent, était comme un vaste port entouré d'une multitude d'autres ports ». —Le même p. 293.—. (S.)

111. « St. Vénéranda, est une partie du pied de la montagne qui porte ce nom, « et qui s'étend en bas jusqu'aux fossés où les Grecs et les Arméniens ont le lieu de leur « sépulture. Les Anglais, Français et Hollandais, ont aussi leurs cimetières à peu près « au même endroit, et celui de chaque nation est environné d'une petite muraille. « Le lieu de la sépulture des Juifs est au bas vers le bord de la mer » (Le Bruyn, *ouv. et l. c.* p. 77). On en voit les positions sur la vue de Smyrne qui orne le voyage de Le Bruyn. Je n'ai pas pu retrouver les traces de ces cimetières. (S.)

112. Strabon indique ces *bains chauds* sans leur donner aucun nom. Voici ce qu'en dit Philostrate : « Dans cette lutte (celle de Troie), plusieurs des Achéens furent « blessés, et les blessés sont allés aux bains indiqués par l'oracle, aux sources ther- « males en Ionie, qu'appellent encore à présent ceux qui habitent Smyrne Agame- « mnonéens (d'Agamemnon). On croit qu'ils sont éloignés de quarante stades de la « ville, et qu'on y avait dédié les casques pris à la guerre de Mysie » (*Héroïq.*, 3 p. 285 Éd. Didot).—Voici encore ce qu'en dit Pausanias : « Il y a à Clazomènes des « bains où Agamemnon est honoré » (VII, 5). « On voit encore les restes de plu- « sieurs constructions byzantines formant une salle d'étuve ou *tepidarium*. La tempé- « rature des eaux dépasse 60° centigrades; elles sont très-abondantes et forment un petit

voit encore aujourd' hui ces bains situés près de l' ancien temple d' Apollon. Au nord-est de Smyrne s'étendent ses beaux jardins au nombre de quatre cents environ. Dans ces jardins, hors de ces jardins et surtout derrière le Pagus, il y a beaucoup de villas qui sont, pour la plupart, des maisons de campagne appartenant aux Ottomans[113]. Que ces lieux sont agréables et pittoresques ! et qu'elle est belle la vallée qui s'étend derrière le Pagus, au travers de laquelle coule le respectable Mélès, dont les rives sont ornées, ainsi que les collines environantes, d' arbres fleuris et d' une verdure éternelle[114] !

Smyrne est située au 38 degré et 25', 54" de latitude et 44°, 46', 33". de longitude[115]. Elle est éloignée de Constantinople de 75 lieues gauloises environ, et d'Éphèse, en ligne directe, de 320 stades ou 40 milles, soit 12 lieues gauloises, environ 12 heures turques.

« ruisseau qui va se jeter dans un cours d' eau voisin ».—Ch. Texier, *ouv. cit.* p. 371; Cf. Chandler. *ouv. cit.* t. I, p. 186 et 187—. (S)

113. Tout cela presque est devenu la propriété des Chrétiens et principalement des Grecs. (S.)

114. Ici Iconomos suit Chandler. Voyez cependant une note de la 1ère. partie de ma *Dissertation qui précise la situation du fleuve Mélès.* (S.)

115. « La latitude de Smyrne, suivant un grand nombre d' observations faites par « Raccord, en 1791, à la maison consulaire de France, est de 38 d. 25 m. 54 s. et « sa longitude, conclue par M. Méchain, d' après les observations des Pléiades et des « Satellites de Jupiter, faites en 1785, à la même maison consulaire, par Tondu, et « qui ont toutes eu leurs correspondantes à Paris ou ailleurs, est de 24 d. 46 m. 33 s. « à l' Orient du méridien de Paris ». (Chandler, *voyag.*, t. I, *note* 30 des traducteurs p. 411). Il y a une certaine variété dans les auteurs sur la latitude et sur la longitude de la ville de Smyrne.

Voici ces différences en tableau :

Latitude.				Longitude.				Noms des observateurs.	
38°	12'	30"	Nord	.....			Est.	De Bèze. 1699.	*Apud M.* V. de St. Martin, *ouv. cit.* t. II, p. 603.
38	28....		„	24°	59'..."		„	Feuillée 1700.	
38	28	7	„	24	46	24	„	Browne.	
38	28	26	„	.....				Seetzen.	
38	25	38	„	24	48	6	„	Dausy. 1835.	
38	25	38	„	24	48	6	„	Dufour, *Notice pour la carte de la Turq. d'Asie.*	
.....				24	46	33		Méchain et Tondu.	
38	25	54		.....				Raccord.	
38	26.....			.....				Méridienne des Capucins. Décl. 23° 25' ouest.	

Smyrne donc est située presqu' à la même latitude que Lisbonne, qui est au 38° 42' 18". En conséquence Smyrne aurait à peu près, comme cette dernière ville, pour température moyenne, en été : 22° 5; en hiver : 11° 0, et pour température moyenne de l' année : 16° 5. Les observations, que j'ai faites jusqu' à présent, ne me permettent pas encore de donner la température moyenne exacte de Smyrne. (S.)

Alexandre le Grand voulut rendre plus faciles les communications entre ces deux villes, qu'il appelait les yeux de l'Asie, et ordonna qu' on perçât l' isthme de la Chersonèse qui les sépare, afin que leurs golfes fussent unis. Mais comme les ouvriers rencontrèrent de grandes difficultés lorsqu' ils arrivèrent aux endroits pierreux, ils laissèrent le travail inachevé[116]. On voit encore aujourd' hui la séparation dans la plaine près de la route de Vourlà[117], qui est l' ancienne Daphnos[118], ou, selon d' autres, Chytrium[119]. Le port de Smyrne passe pour le plus grand et le plus vaste de presque tous les ports de l'Asie[120]. Et c' est pourquoi peut-être Smyrne était appelée au commencement *Navlochon*, comme pouvant contenir un très-grand nombre de navires.

Au-delà du golfe de Smyrne, vers le sud-ouest s' élève le mont *Coracius*[121] *(Κοράκιον)*, plus communément appelé les *Deux*

116. « Le mont Mimas s' avançant de 250,000 pas dans la mer et s' abaissant vers « le continent au niveau de la plaine. Alexandre le Grand avait ordonné de couper « cette plaine dans une longueur de 7,500 pas, afin d' unir les deux golfes et de faire « une île d' Erythres et du Mimas » (Pline, V, 31 *trad.* de M. É. Littré). « Alexandre « fils de Philippe voulut creuser le mont Mimas. Ce travail seulement n' eut pas de « succès »—Paus, II, 1—. (S.)

117. Iconomos a traduit Chandler, (l. c. p. 189) pour ce qui est relatif à cet isthme. (S.)

118. Iconomos fait ici erreur: *Vourla* ne peut pas être Daphnos; car, d' après Pline, cette ville devait exister du côté du mont Sipyle. En effet, Pline, après avoir parlé de tout ce qui était relatif à la presqu' île dont il s' agit, ajoute: « Ont péri « *dans l' intérieur* (intus) *Daphnus* et Hermésia et Sipylus, qui auparavant était ap- « pelée Tantalis, capitale de la Mœonie, où est maintenant l' étang Sale..... *En re-* « *venant* sur nos pas (Regredientibus inde) nous trouvons à 12,000 pas, sur la côte, « Smyrne etc. » (Plin., V, 31). Il reste donc évident que les villes dont il est question dans ce passage n' étaient point sur l' isthme. M. Barbié du Bocage, père, tombe dans la même erreur.—*Voir* Chandler, *ouv. cit.* t. I, p. 420 *note* 55.—(S).

119. « Après *Hypocremnos* ou *Apocremnos* » (*a*) (un lieu escarpé, un précipice) « il y a « *Chytrion* qui est un endroit où était situé auparavant Clazomènes. Ensuite la ville » d' à présent qui a devant elle huit îles cultivées.» (Strab.; XIV, I, 36). D' après ce passage de Strabon mal interprêté par M. Barbié du Bocage, père, (*Voyage* de Chandler t. I, p. 420 *note* 55), *la ville de Vourla*, à une lieue du port de Vourla, marquerait la place de *Chytrium*, et *le port de Vourla*, la place de *Clazomènes* du temps de Strabon. Pockocke (*ouv. et l. c.* p. 27) dit y avoir vu *tout autant* d' îles que Strabon, cependant Chandler (*ouv. et l. c.* p. 196) ne put en compter que six. (S.)

120. « Le golfe de Smyrne se déroule magnifiquement sur un espace de douze lieues « de longueur, de deux à cinq lieues de largeur, dans une enceinte de montagnes dont « les sommités l'abritent contre les vents ». (X. Marmier, *Du Rhin au Nil*, t. II, p. 16). « Il a presque partout bon anerage et bonne tenue »—Spon, t. I, p. 303—(S.)

121. Iconomos copie ici l' erreur de Chandler (l. c. p. 185 et 200). Toutefois le mont

(*a*) *Variante signalée par M. Müller dans son édition de Strabon p. 1029. Voir aussi les* Tabulœ in Strab. Geogr. *du même auteur pl. X.* (S.)

Frères, à cause des deux sommets voisins qui le dominent, et vers le nord-est, le Sipyle, duquel l'ancienne Smyrne prenait le surnom de Sipylienne (Arist., t. I, p. 229). Cybèle était aussi surnommée Sipylienne, et elle était surtout honorée par les Magnésiens du Sipyle (Paus. III, 22) et par les Smyrnéens.

Dans le second marbre d'Oxford, on voit un traité entre les Magnésiens et les Smyrnéens portant le serment ci-après:

« *Ὀμνύω Δία, Γῆν, Ἄρην, Ἀθηνᾶν, Ἄρειαν καὶ τὴν Ταυροπόλιν* « *καὶ τὴν ΜΗΤΕΡΑ ΤΗΝ ΣΙΠΥΛΗΝΗΝ* ».

« *Je jure par Jupiter, Géa, Mars, Minerve, Bellone et Tavropole*[122] (Diane) *et la Mère*[123] *la Sipylienne* ».

C'est pourquoi les Smyrnéens avaient une médaille qui présentait d'un côté l'effigie d'une femme, ayant une tour sur la tête avec cette légende : *ΣΙΠΥΛΗΝΗ Sipylienne* et portant de l'autre cette inscription: *ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ des Smyrnéens* et un lion avec un tambour (J. Eckhel, *Ion.*, p. 543). Tout cela constituait les attributs de la Mère des Dieux[124],

Coracius d'après Strabon (XIV, I, 29) était après Colophon, *Μετὰ δὲ Κολοφῶνα ὄρος Κοράκιον*. Dans la presqu'île qui nous occupe, il y avait du côté d'Erythrœ un mont nommé *Corycus* (Strab., XIV, I, 32); mais « entre Erythrœ et Hypocrèmme « il y a *Mimas* qui est un *mont élevé* plein de gibier et couvert d'arbres » (Strab. XIV, I, 33). Cet *ὄρος ὑψηλὸν* appelé Mimas, d'après Strabon (Conférez Pline et Pausanias dans la *note* ci-dessus N°. 116), n'est que la montagne des *Deux-Frères*, qui, d'après M. W. Hamilton (*Research. in Asia-Min.* t. I, p. 44), atteint une élévation de 3000 pieds environ. (S.)

122. *Tavropole* est une épithète qu'on donnait à *Bacchus* et à plusieurs dieux: mais ici comme ce mot est au féminin il désigne *Diane* ou *Hécate* à laquelle on donnait aussi ce nom, sans doute, parce que quelques poëtes, parmi les trois têtes qu'ils lui donnaient, faisaient figurer aussi celle du taureau. (S.)

123. « Le nom de Cybèle n'est point grec, il appartient à la langue phrygienne « et répond dans celle des Hellènes à un sens analogue à l'expression de *μήτηρ ὄρεια* « ou *ἰδαία* (Strab., X, p. 469, 470; XII, p. 567) c'est-à-dire *la mère des montagnes* ou « *des forêts montagneuses*..... Cybèle était en effet une personnification de la terre, « non pas spécialement de la terre cultivée et productrice, comme la Déméter grecque, « mais plutôt du sol dans son état rocailleux et abrupt primitif. Voilà pourquoi les « pierres, les montagnes couvertes de forêts lui étaient consacrées *et passaient même* « *pour ses images*..... Aussi Cybèle recevait-elle une foule d'épithètes empruntées « aux noms de ces montagnes, et qui s'ajoutaient au nom de *Mâ*, *Μα*, c'est-à-dire, en « phrygien, *Mère*. De là les noms de *Mère de Pessinunte, de Dindymène, de Sipyle*, « *de Bérécynthe, etc.*, que donnent à Cybèle les auteurs grecs ». — A Maury, *Hist. des Reg.* t. III, p. 79 à 81 —. (S.)

124. « *Nous ne possédons pas de représentations de Cybèle remontant à l'époque* « *phrygienne;* celles qui nous sont parvenues ou dont la description nous a été trans- « mise ont été conçues *sous l'influence des idées grecques*, qui la confondaient avec « Rhéa. Toutefois certains attributs lui sont tellement particuliers, qu'on y doit re- « connaître ceux qui lui avaient été donnés en Phrygie. La déesse était figurée debout « ou assise sur un trône, ordinairement le bras gauche levé vers la tête. A ses côtés

«Ἦ κροτάλων τυπάνων τ' ἰαχὴ, σύν τε βρόμος αὐλῶν
«Εὕαδεν, ἠδὲ λύκων κλαγγὴ, χαροπῶν τε λεόντων, (Hom., *hymn.* XIII).

« *à qui plaît le retentissement des crotales et des tambours,*
« *ainsi que le frémissement des flûtes et le cri aigu des loups*
« *et des lions au regard terrible*» [125].

XXI

Smyrne est aujourd'hui gouvernée[126], pour les affaires civiles, par un Éparque (*Mousselim*), un Juge (*Molla*) et un Démarque (*Aïambachi*). Les Ottomans, les Juifs, les Arméniens et les Grecs ont, chacun en particulier, une communauté, et tous

« on voyait deux lions, animaux qu'on lui avait consacrés comme des emblêmes de « sa force et de sa puissance, et qui jouaient d'ailleurs un grand rôle dans les re- « présentations figurées de l'Asie. Parfois elle était placée sur un char traînée par « ces mêmes animaux, circonstance qui pouvait se rattacher à l'usage qu'avaient « les Phrygiens de traîner sa statue lors des cérémonies, en son honneur. Elle portait « sur la tête une couronne tourellée, ou le *modius*, coiffure qui paraît avoir été celle « de toutes les divinités-mères de l'Asie et qui faisait sans doute allusion à ce qu'elles « exerçaient leur protection sur les cités et les fruits de la terre. Quelquefois on met « dans la main de Cybèle un fouet auquel sont enlacés de petits osselets; cet attribut..... « était l'emblême de la puissance et de la royauté. Le pin, qui jouait.....un rôle « dans sa légende mythique, lui était consacré, vraisemblablement parce qu'il croît sur « les montagnes. On adorait Cybèle dans des antres ou des cavernes.....son culte « était tout orgiastique» (M. A. Maury, *Hist. des Rel.* t. III. p. 82—83). Je me permets de renvoyer le lecteur à ce savant ouvrage s'il veut connaître tout ce qui concerne Cybèle, son culte, ses prêtres, etc. (S.)

125. M. Dugas-Montbel a traduit le mot κροτάλων par *timbales*. Je trouve étrange cependant qu'un savant de sa réputation et de son mérite ait ainsi défiguré le texte qu'il a traduit et confondu deux instruments si différents de forme et d'usage. *Timbale* désigne un tambour dont se servaient les Parthes à la guerre et dérive du grec τάβαλα dérivé lui-même de τύμπανον *tambour*, tandis que κρόταλον, *crotale* désigne tout instrument qui produit un *cliquetis*: κρόταλον c'est une cliquette. Les crotales étaient une espèce de castagnettes faites d'un roseau coupé en deux par sa longueur et approprié de sorte qu'en frappant ces deux morceaux l'un contre l'autre, avec les différents mouvements des doigts, il en résultait un son pareil à celui que fait une cigogne avec son bec: d'où vient que les anciens donnaient à cet oiseau l'épithète de *crotalistria*. (Spon, *Recherch. curi. d'Antiq.* 8e *Diss.* p. 150 *et suiv; Miscell. erud. Antiq.* p. 21—22; Ant. Rich, *Dict. des ant. etc.* V°. Crotalum). M. Dugas traduit encore τυπάνων par tambourins, tandis que ce mot employé pour τύμπανον désigne ces *tambours* dont se servaient les prêtres de Cybèle. Il y a encore d'autres inexactitudes dans la traduction de ce passage par feu M. Dugas, ainsi que dans la traduction qu'il donne du passage que je traduis à la page 69, mais les limites étroites d'une note ne me permettent pas de les aborder et je le regrette parce que M. Dugas passe pour avoir donné la meilleure traduction des poëmes d'Homère et des poésies qu'on lui attribue. (S.)

126. Il ne faut pas oublier qu'Iconomos écrivait en 1817. (S.)

ensemble une compagnie commune appelée *Cazanion* (trésor) duquel ils paient, en proportion, les impôts royaux. La commune grecque est dirigée par cinq Démogérondes et douze Éphores, appelés les "Douze" qui sont changés chaque année, et, s'ils ont bien rempli leurs fonctions, ils peuvent être réélus pour la période d' une autre année encore. Pour ses affaires ecclésiastiques, Smyrne est encore aujourd' hui honorée d' un siége illustre et distingué de Métropolitain, auquel est soumis l'épiscopat de Mosconissia, les anciennes cent îles c'est-à-dire, les îles d'Apollon, parce qu' Apollon qui lance au loin les flèches, y était particulièrement honoré, ainsi que sur les côtes.

XXII

Je ne crois pas nécessaire de donner ici un long catalogue des hommes illustres qui ont brillé à Smyrne, dès les temps les plus anciens. Les plus célèbres sont connus de la plupart de mes compatriotes, et beaucoup plus aux Smyrnéens qui s' étudient à imiter leurs actions. Parmi les ecclésiastiques, il faut compter comme premier archevêque, de Smyrne, l' Apôtre Polycarpe et avec ou avant lui, selon quelques-uns, Saint Bucole, tous les deux honorés par tous les hommes pieux, comme les colonnes de la foi[127]. Après ces hommes saints l' Église de Smyrne fut honorée par plusieurs Métropolitains dignes de mention. Théolepte, Nicéphore, Grégoire Con-

127. « Nous n' avons rien de bien certain sur l'époque précise à laquelle l'Évangile « fut d' abord prêché aux Smyrnéens, mais il y a tout lieu de croire que ce fut vers « l' an 54 ou 55 de l' ère vulgaire..... Les recherches faites pour découvrir quels « ont été les premiers évêques de Smyrne n' ont eu pour résultat que des données « plus ou moins probables. Le catalogue des évêques de cette Métropole en nomme « quatre, avant d' arriver à St. Polycarpe: le premier est Ariston; le deuxième Stra- « tœas, chez qui logea St. Paul en venant de Galatie à Smyrne; le troisième Ariston II « (il est fait mention de ces trois évêques dans les constitutions apostoliques); le qua- « trième est Bucolus, que Suidas fait premier évêque de Smyrne, et que les Actes de « St. Polycarpe, attribués à Pionius, désignent comme son successeur immédiat. Quoi « qu' il en soit, cette Église se plaît à considérer St. Polycarpe, non-seulement comme « son premier patron, mais aussi comme ayant été particulièrement chargé par les « Apôtres de l' instruire des vérités du salut. Elle s' appuie, pour cela, sur la plus « imposante tradition. "*Polycarpe*, dit St. Irénée, son fidèle disciple, *a été établi par « les Apôtres, évêque de Smyrne, en Asie*" (a). « *Polycarpe*, dit Eusèbe, *non-seulement « fut instruit par des Apôtres, et a fréquenté plusieurs de ceux qui avaient vu le Christ;*

(a) *Polycarpus Smyrnensis Ecclesiæ quæ in Asiâ est, episcopus ab Apostolis institutus est* (l. III, c. 4).

daris, Ananie, Néophite et d'autres étaient des Archevêques de Smyrne célèbres par leur instruction et par leur vertu. Néophite, le célèbre Patriarche, était Smyrnéen. Procope et Grégoire, qui furent Patriarches avec gloire, passèrent du siége de Smyrne au siége Œcuménique.

« *mais il fut aussi établi par des Apôtres évêque en Asie dans l'Église de Smyrne*" (*b*) « *Polycarpe, disciple de l'Apôtre Jean, et ordonné par lui évêque de Smyrne, fut*, dit « St. Jérôme, *primat de toute l'Asie*" (*c*). Tertullien s'exprime de même dans son « livre des Prescriptions (*d*)..... Je n'entreprendrai pas de faire connaître les suc- « cesseurs de St. Polycarpe. Les Pères Richard et Giraud n'en nomment que vingt- « cinq du rit grec jusqu'en 1721 et neuf du rit Latin. Le premier de ceux-ci siégeait « en 1346 et le dernier en 1655, qui fut l'année de sa mort. Il paraît qu'en 1721, « l'archevêché de Smyrne fut supprimé et devint un simple vicariat apostolique. Ce « n'est qu'en 1818 que ce siége fut de nouveau érigé en archevêché, et eut pour ti- « tulaire Mgr Cardelli de l'ordre des Récollets. Ce prélat donna sa démission en 1833, « et Mgr Hillereau, actuellement (1840) vicaire apostolique patriarcal de Constanti- « nople, avec le titre d'archevêque de Pétra, fut envoyé à Smyrne, en qualité de « Visiteur Apostolique; il gouverna le diocèse jusqu'en Novembre 1834, époque à « laquelle Mgr Bonamie en fut chargé (*e*). A l'archevêché de Smyrne se trouve at- » taché le vicariat apostolique de l'Asie-Mineure, qui renferme une grande étendue « de pays. Il comprend, outre le littoral de la Méditerranée, à partir de l'ancienne « Troie jusqu'aux confins de la Cilicie, toutes les terres qui se trouvent de l'Ouest

(*b*) *Καὶ Πολύκαρπος δὲ οὐ μόνον ὑπὸ Ἀποστόλων μαθητευθεὶς, καὶ συναναστραφεὶς πολλοῖς τοῖς τὸν Χριστὸν ἑωρακόσιν, ἀλλὰ καὶ ὑπὸ Ἀποστόλων κατασταθεὶς εἰς τὴν Ἀσίαν ἐν τῇ Σμύρνῃ ἐκκλησίᾳ ἐπίσκοπος* (Hist. Eccl. l. IV, 14).

(*c*) *Polycarpus, Ioannis Apostoli discipulus, ab eo Smyrnæ Episcopus ordinatus, totius Asiæ princeps fuit.*

(*d*) *Sous la persécution de Décius* (*249*) *on cite comme premier martyr St. Pione, prêtre de Smyrne* (Tillemont, *Mémoir. Eccles. III, 163*). *Cette ville fournit au premier concile Œcuménique de Nicée* (*325*) *l'évêque Eutychès*—Ibid, VI, 273—. (S.)

(*e*) *A Mgr Bonamie succéda Mgr Mussabini. Voici sa biographie telle que je l'avais publiée dans le* Courrier d'Orient *du 18 Mai 1861 dans une* correspondance de Smyrne *en date du 11.* « *Le grand événement de ces derniers jours, c'est la mort de notre arche-* « *vêque Mgr Antoine Mussabini. Ce digne prélat est décédé à Bournabat le 4 Mai, à* « *trois heures du matin. Voici en résumé sa biographie. Mgr Mussabini naquit à Smyr-* « *ne le 11 Juin 1805. Il entra vers 1823 à l'école de la Propagande à Rome, fit de* « *bonnes études et fut reçu docteur en théologie en 1831. Il revint dans sa ville natale* « *le 25 Septembre de la même année. En 1833, il fut nommé vicaire-général, et direc-* « *teur du Collége de la Propagande à Smyrne. Le 6 Mars 1838 il fut nommé archevêque* « *de notre ville et vicaire apostolique de l'Asie-Mineure. Quelque temps après il remplit une* « *mission dans l'île de Naxie. Revenu à Smyrne, il fut appelé à Rome et chargé d'une* « *mission extraordinaire dans les Calabres où il avait particulièrement à examiner les diffé-* « *rents survenus entre les Grecs-unis et quelques couvents. Il avait alors pour secrétaire* « *Mgr Valerga, aujourd'hui Patriarche de Jérusalem. Après avoir terminé sa mission* « *dans les Calabres, il revint à Rome d'où il se rendit dans la Pouille et de là à Paris où* « *il fut reçu en audience par le roi Louis Philippe. De Paris il alla à Londres et rentra* « *à Smyrne en Août 1841. En 1852, il fut nommé pro-délégué dans le Liban, et vicaire* « *Apostolique à Alep. Il dirigea les affaires religieuses de la Syrie pendant six mois, et*

Quant à ce qui concerne les Savants de Smyrne, elle a beaucoup de noms anciens célèbres tels que ceux des Ikesse, des Jason, des Hermogène, des Iatrodore, des Antiphone, des Étienne, des Bion, des Quintus[128], des Diomène, disciple du philosophe Anaxarque et de l'orateur Démétrius (Diog. de Laërt., l. V, 5 et l. IX, 10) et des Sophistes postérieurs desquels Philostrate fait mention. Ces noms suffisent pour témoigner que Smyrne fut *le Musée de l' Ionie.*

« à l'Est entre Smyrne et Kaisarieh, et du Nord au Midi entre Ancyre et Satalie. « Il faut encore y joindre l'île de Mételin dont l'Archevêque est chargé comme dé« légué du St. Siége, et l'île de Samos qui appartient proprement au diocèse de Chios, « mais qui, d'après un ancien arrangement, se trouve sous la même juridiction, tandis « que Tchesmé, qui fait partie du Vicariat-Apostolique, est confié aux soins de l'évêque « de Chios, à cause de la proximité de cette île..... Le Vicariat actuel de l'Asie« Mineure ne le cède pas en étendue à l'ancien exarchat d'Asie, formé jadis de onze « grandes provinces; mais s'il lui ressemble en étendue, il lui est bien inférieur en popu« lation Catholique. On ne trouve des enfants de la véritable Église qu'à Magnésie, « à Scala-Nuova, à Sochia, à Aïdin-Ghiuselissar (*f*), à Baïnder et à Kercagatz, et « encore y sont-ils en petit nombre. Un missionnaire va les visiter dans le courant « de l'année, il passe aussi par Thyatire, Éphèse et Pergame où il a rarement le « bonheur de rencontrer des frères dans la foi ».—*Annal. de la Propag. de la Foi,* t. 13 *année* 1841 p. 96 *et suiv.*—(S.)

128. Il ne nous est pas connu comment était appelé le poëte Smyrnéen des quatorze chants des *Paralipomènes d' Homère.* Le nom latin Quintus, paraît être celui du possesseur du livre, écrit, selon l'habitude, sur le frontispice. Ce poëme fut trouvé par Bessarion de Trapézonde, dans le pays des Calabres. C'est pourquoi le poëte est aussi appelé Calabrien et Quintus de Smyrne.—Chandler, t. I. p. 161—. (I.)

« fit le pélérinage de Jérusalem, où il reçut la décoration du St. Sépulcre. Il adopta en « 1853 l'enseignement des Frères des Écoles Chrétiennes, *et fit venir, un peu plus tard, « les* Sœurs du Bon Pasteur *à Smyrne. Après la mort de Mgr Hillereau (1856) il fut « nommé pro-vicaire patriarcal apostolique à Constantinople et dans la Haute-Asie. Mgr « Mussabini a occupé ce poste jusqu'à l'arrivée de Mgr Brunoni. Pendant son séjour à « Constantinople S. M. I. le Sultan lui fit présent d'une magnifique bague en brillants. « Mgr Mussabini a établi à Smyrne les RR. PP. Mechitaristes pour les missions de l'In« térieur, et les RR. PP. Dominicains pour procurer une église aux quartiers de la « Pointe. Il a cédé aux RR. PP. Carmes déchaux de l'église de Bournabat, la Mission « de Magnésie et dépendances où l'on bâtit aujourd'hui une église. Comme vous le voyez, « la vie de Mgr a été bien remplie. Mais ce qui peint son cœur, c'est qu'il est mort « pauvre dans un poste où il pouvait disposer de grands revenus. Il vivait très-modes« tement afin d'avoir de quoi secourir les indigents. Mgr Mussabini a fait donner, « à ses frais, l'instruction à beaucoup d'enfants de familles tombées. Il possédait une « science théologique profonde et une humilité rare. Il ne chercha jamais les honneurs, « mais les honneurs vinrent le chercher. Le défunt prélat a légué sa bibliothèque, qui « est assez considérable, à notre archevêché. Mgr Mussabini était Comte romain, Con« seiller du St. Siége, Chanoine honoraire de France. Il était en outre décoré de plu« sieurs ordres, et Officier de la Légion d'Honneur ». Depuis Mgr Spaccapietra occupe le siége archiépiscopal de Smyrne.* (S).

(*f*) *Les Mechitaristes ont élevé depuis une petite Église ou Chapelle à Aïdin.* (S.)

XXIII

§ I

Mais la plus grande gloire de la sagesse de Smyrne c' est le divin Homère dont elle se vante d' être la patrie. Qu' il me soit permis de rapporter sur ce sujet, en résumé, les principaux témoignages qu' aucune de toutes les autres villes qui revendiquent Homère ne peut rapporter.

A. Homère même, dans une des épigrammes[129] qui lui sont attribuées, se plaignant de l'inhospitalité des Cyméens, témoigne que Smyrne est sa mère et sa patrie. Voici ce qu' il en dit:

Οἴῃ μ' αἴσῃ δῶκε πατὴρ Ζεὺς κύρμα γενέσθαι,
νήπιον αἰδοίης ἐπὶ γούνασι μητρὸς ἀτάλλων!
ἦν ποτ' ἐπύργωσαν βουλῇ Διὸς αἰγιόχοιο
λαοὶ Φρίκωνος[130], *μάργων ἐπιβήτορες ἵππων,*
ὁπλότεροι, μαλεροῖο πυρὸς κρίνοντες Ἄρηα,
Αἰολίδα ΣΜΥΡΝΗΝ ἀλιγείτονα, ποντοτίναχτον,
ἥντε δὶ ἀγλαὸν εἶσιν ὕδωρ ἱεροῖο Μέλητος.

" *A quel sort le père Jupiter a permis que je fusse en proie,*
" *moi qui, enfant, sur les genoux d'une mère respectable, je*

129. Les Épigrammes d' Homère, ainsi que ses Hymnes, ont été jugées comme apocryphes par plusieurs critiques. Mais Thucydide, nous ratifie son Hymne à Apollon, et Platon (Phèd. p. 209) l' épigramme de Midas (Fabric., *Biblioth. Grecq.* t. I, l. I. c. 34; Jos. Scalig., *Observ. sur la Chron. d' Eusèbe* p. 74; Agone, *Homèr. et Hésiod.*; Suidas, *verbo* Midas). Mais Diogène de Laërte, rapportant l'opinion de quelques-uns que l'épigramme de Midas est de Cléobule, déclare que généralement elle était attribuée à Homère (l. I, 6). Il est donc certain qu' Homère a écrit des Hymnes et des Épigrammes. L'épigramme plus haut citée est rapportée par Hérodote, dans la *vie d'Homère*. Et si Strabon (XII, p. 554) dit catégoriquement qu' Homère ne fit mention ni du Mélès ni de Smyrne, sa patrie, nous ne devons comprendre cela que pour le catalogue des villes de l' Iliade, car, autrement, le grand géographe ne serait d'accord ni avec le poëte ni avec lui même, parce que dans le même paragraphe il dit qu'Homère ne fit mention ni de Lesbos ni de Ténédos, et cependant le même géographe, rapporte ce vers sur Ténédos: *Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις* (Il., I, v. 38). « *Qui règnes puissamment sur Ténédos*». De même il appelle Lesbos, empire de Macare (Geogr., VIII), comme le poëte l'a appelée: «*Ὅσσον Λέσβος ἄνω Μάκαρος ἕδος ἐντὸς ἐέργει* (Il., XXIV, v. 544). « *Autant Lesbos, dans sa partie supérieure, siége de Macare y enferme* » etc. Il est cependant vrai qu' Homère ne rapporte dans le catalogue ni Lesbos ni Ténédos. C' est ce que nous devons aussi entendre pour le Mélès et pour Smyrne. (I.)

130. Il appelle peuple de Phricius les Cyméens, et Cyme fut nommée Phriconis de Phricius mont de Locride où les Éoliens, ayant habité longtemps, passèrent ensuite en Asie sous la conduite des descendants d'Agamemnon et fondèrent Cyme dans laquelle ils réunirent les Pélasges qui l'avaient occupée longtemps auparavant et qui enfin avaient été maltraités dans la guerre de Troie. (I.)

" *fus nourri, avec tendresse, à Smyrne l' Éolienne, voisine de*
" *la mer, battue par les flots de la mer où va le sacré Mélès, avec*
" *une eau limpide, et laquelle, par la volonté de Jupiter armé de*
" *l'égide, fut autrefois munie de tours par les peuples de Phri-*
" *cius, les plus en état de porter les armes, montés sur de fiers*
" *coursiers et éprouvant une violente passion pour Mars*";

B. Homère est unanimement appelé par tous fils du Mélès, Mélésigène et Mélésianax. Le Mélès est à Smyrne. Il faut donc qu' Homère soit aussi Smyrnéen. Le Mélès est un fleuve et un fleuve ne peut avoir de fils que dans le pays de la mythologie. Cependant Hérodote *(Vie d' Hom.* c. 3) rapporte la tradition que Crithéis, la mère d'Homère, lui donna le jour près du fleuve duquel il reçut le nom ;

C. Outre le Mélès et Hérodote, un grec anonyme, auteur d' une vie d' Homère, rapporte le témoignage de Pindare, et Plutarque celui d' Aristote *(de la vie d' Homère)* pour attester qu' Homère était Smyrnéen *(Anonym., Sur Homèr*, Éd. de Josué Barnes);

D. Moschus, poëte bucholique, dans son oraison funèbre sur Bion de Smyrne, plaint cette ville d' avoir éprouvé, en perdant ce poëte, une perte aussi sensible que lorsqu' elle a perdu son ancien fils Homère;

" *Τοῦτο, Μέλη, νέον ἄλγος! Ἀπώλετο πρόν τοι Ὅμηρος*" (Mosch., *Idyl.* III).

" *C' est une nouvelle douleur pour toi, ô Mélès, semblable à*
" *celle que tu as éprouvée lorsque tu as perdu Homère!* "

E. Strabon, après avoir rapporté, en passant, que les Colophoniens et les Chiotes revendiquent ce poëte, semble se ranger *parmi le grand nombre de ceux qui disent que Smyrne est la patrie d' Homère (Geogr.* XIV et XII p. 554). Mais celui qui a fleuri longtemps avant Strabon et même avant Hérodote, Skylax de Karyande, dans son *Périple* (Relation de Voyages par mer autour des côtes), dit qu' Homère est Smyrnéen[131] (Skyl., *Péripl.* p. 79 t. I, *Recueil Géog.*, Éd. *Zosimad.* 1807);

F. Plutarque reconnaît, de lui-même, qu' Homère est Smyrnéen (*Vie de Démétr., et de la vie d' Homère*);

G. Philostráte, parmi ses autres *Images* (ou Description

131. Voici ce passage de Skylax: *Σμύρνα ἐν ᾗ Ὅμηρος ἦν (Édit.* Is. Voss., p. 35) « *Smyrne dans laquelle était* (ou *vivait*) *Homère* ». M. V. de St. Martin traduit ce passage ainsi: « Plus loin on trouve Smyrne *où naquit Homère* » (*Description de l' Asie—Mineure* t. II, p. 284). On voit bien que le texte ne supporte point une telle traduction. D' ailleurs, si le témoignage de Skylax, qui a bien vécu au Ve. siècle avant notre ère, était aussi précis, la question de la patrie d' Homère n' aurait pas été si controversée (S.)

d' une galerie de Tableaux de Néapolis) fit une excellente description du Mélès grâce à son fils Homère;

H. Plusieurs médailles des Smyrnéens, portant l' effigie d' Homère[132], représentent leurs droits à la naissance de ce poëte dans leur patrie, c' est pourquoi Smyrne avait un *Homérion*[133] ou temple en l' honneur d' Homère, et une médaille spécialement surnommée HOMERION, du nom du poëte, (Strab., XIV);

I. Des médailles d' autres villes témoignent qu' Homère

132. Spon (t. III, p. 193 pl. V, N°s. 5—6) reproduit une de ces médailles et il ajoute: « C' est un médaillon d' Homère espèce de contourniate, ΩΜΗΡΟC (*Homère*) « que M. Falkner a découvert à Smyrne..... Le revers est un homme qui conduit « un cheval, et qui appartient à quelque particulier qui avait gagné quelque course « ou quelque combat à cheval dans la ville de Smyrne ». Considérant que le cheval est sans bride ne pourrait-on pas affirmer cependant, que les Smyrnéens avaient voulu par là marquer leur indépendance, puisque le même emblême sur les médailles des Gaulois est un symbole de liberté? Ainsi que le remarque Wheler (p. 242) le nom d'Homère, sur cette médaille, commence par un Ω. (S.)

133. « J'ai cru que c' était *cette masure*, à un mille de la ville entre des oliviers, que « quelques-uns appellent le temple de Janus..... *bâti de grosses pierres sans chaux*..... « Néanmoins on m' a écrit depuis mon départ, qu' on a trouvé, depuis peu *en creu-* « *sant là proche*, une statue de Janus à deux faces, que M. le consul de Venise Lup- « pazzolo *(a)* a achetée, ce qui confirmerait l'opinion vulgaire, que c'était un temple « de ce dieu »— (Spon, t. I, p. 308). «.Quant à l' *Homérion* on a pensé qu' il fût *ce* « *qu' on appelle* le temple de Janus, (peut-être à cause de sa ressemblance avec celui « de Rome), parce qu' il n' est pas *à une grande distance* (it is not for off) du fleuve » qui est supposé être le fleuve Mélès (le torrent du Pont des Caravanes). *C' est une* « *forte construction carrée* en pierre, d' environ trois yardes de chaque côté, avec « deux portes opposées l' une à l' autre, l' une au Nord et l' autre au Sud. Il y a une « niche en dedans sur le mur Est, où l' on suppose que sa statue était placée» (Wheler, *A Journey into Greece*, in f°. III, *book* p. 242). « A un mille ou environ au-delà « du Mélès (le torrent du Pont des Caravanes), sur le chemin de Magnésie, à gauche, au « milieu d' un champ, on montre encore *les ruines* d' un bâtiment que l' on appelle le « temple de Janus, et que M. Spon soupçonnait être celui d' Homère; *mais depuis le* « *départ de ce voyageur on l' a mis tout-à-fait à bas*, et tout ce quartier est rempli « de beaux marbres antiques. *A quelques pas de là coule une source admirable* » (les Bains de Diane).—(Tournefort, *ouv. et l. c.* p. 388). Chandler (*l. c.* p. 140) sans avoir pu voir le monument (il était déjà détruit en 1702 comme nous l'avons vu dans le passage de Tournefort), et sans se livrer à aucun examen sérieux, a pu cependant

(a) « *Dans le temps que nous étions à Smyrne.....il y résidait un Consul de Venise,* « *quoiqu' il n' y eût aucun marchand de cette nation. C'était le Signor* Lupazzolo *véné-* « *rable vieillard de 118 ans, qui se vantait d' être dans le troisième siècle de sa vie, puis-* « *qu'il était né sur la fin de 1500, et nous le regardions comme le doyen du genre humain.* « *Il était d' une taille moyenne et carrée; il mourut quelque temps après. On assurait qu'il* « *avait eu près de 60 enfants de cinq femmes qu' il avait épousées, sans compter ses* « *maîtresses et ses esclaves, car le bon homme était de complexion amoureuse. Ce qu' il* « *y a de plus certain, c' est que le plus vieux de ses garçons est mort avant lui âgé de 85* « *ans, et la plus jeune de ses filles n' en avait que 16 pour lors* » (Tournef., *l. c. p. 372*).

est Smyrnéen. C'est ainsi qu'une médaille des Amastrisiens de Paphlagonie, parvenue jusqu'à nous, a pour inscription d'un côté: *ΟΜΗΡΟC Homère* et de l'autre *ΜΕΛΗC Mélès* (J. Eckhel., t, II, *Ion.*, p. 362);[134]

J. On montre encore aux voyageurs la grotte d'Homère que Pausanias (VII, 5; Stab-, XIV; Stac. II, *Silv.*, 7) mentionne comme étant honorée de son temps parce qu'Homère y écrivait ses poëmes. Très-probablement cette grotte est située derrière le Pagus, près de l'ancien aqueduc à droite du lit du fleuve Mélès comme Chandler l'a observé ;[135]

affirmer, avec cette assurance et ce dédain, si communs, chez ceux de sa nation, que ce n'était qu'un *tombeau* que Spon avait eu *la sottise* de prendre pour *un temple.* Quant à moi, Considérant que la ville dans laquelle il est sensé qu'Homère naquit s'élevait sur les bords des Bains de Diane; que ces Bains sont le Mélès même, ainsi que je l'ai démontré; que cette ville avait été détruite par les Lydiens vers l'an 628 avant notre ère; que depuis, jusqu'au temps d'Alexandre, elle n'a existé que comme bourg au moins, et depuis Alexandre que comme faubourg; que l'Asie-Mineure ne devint province romaine qu'en 129 avant J.—C; que dès lors, un temple de Janus (divinité particulièrement romaine), si ce dieu eut jamais un temple à Smyrne, devait plutôt être situé dans la ville du Pagus; qu'en 1631 Tavernier a parlé d'un temple de Janus sur cette montagne (voir *note* N°. 90); que le monument dont il s'agit était bâti « de grosses pierres *sans chaux*» (Spon); que d'après la gravure qu'en donne Wheler (*ouv. et l. c.* p. 240) il était bâti dans le style dit *pseudisodomum*, style qui avait cessé d'être en usage bien longtemps avant la fondation même de Rome (Voir *les ruines antiques du Mont-Pagus et l'ancien port fermé de Smyrne*); que Strabon nous parle de ce temple en ces termes: « *et l'Homérion*, portique carré, *ayant un temple d'Homère et une statue*» (XIV, I, 37); que la forme du bâtiment en question était carrée; que ce bâtiment pouvait bien être entouré d'un portique détruit par les tremblements de terre ou par les barbares; que Spon et Wheler y avaient vu une *niche* dans laquelle pouvait être contenue la statue d'Homère ; que de ce qu'on a trouvé une statue de Janus *en creusant là proche*, il n'en résulte pas absolument que le monument dont il s'agit fut un temple de Janus parce qu'il n'y a pas, que je sache, d'auteur ancien, ni d'autre monument, qui fasse mention d'un temple dédié à cette divinité à Smyrne; que l'expression même: *là proche* n'indique pas à quelle distance la statue a été trouvée ; que cette statue n'a été vue par aucun des voyageurs cités, ce qui fait que nous ignorons jusqu'à quel point s'étendait là-dessus la compétence de celui qui a écrit à Spon que cette statue était celle de Janus; que le bâtiment, vu par Spon et par Wheler, était situé, au dire de Tournefort, A QUELQUES PAS seulement des Bains de Diane (du Mélès) ..... je ne puis qu'approuver la première inspiration de Spon, celle qui lui avait fait prendre pour l'*Homérion*, cette *masure*, c'est-à-dire, ce qui restait de ce temple tombé en ruine, autour duquel on voyait encore en 1702, *de beaux marbres antiques*, au rapport de Tournefort—*l. c.* p. 388.—(S.)

134. Cette médaille était frappée à la tête de Marc-Aurèle. Nicée, alliée de Smyrne, fit aussi frapper une médaille à la tête de Commode et au nom d'Homère.—Tournef., *l. c.* p. 387—. (S.)

135. Chandler (*ouv. et l. c.* p. 162) et M. W. Hamilton (*ouv. et l. c.* p. 55) font la description de cette grotte; mais j'ai prouvé dans ma *Dissertation sur le Mélès* que la grotte d'Homère s'élevait sur les sources mêmes des Bains de Diane. (S.)

K. Il a été conservé dans les *Mémoires de Littérature* une ancienne inscription grecque[136] trouvée à Smyrne, laquelle rapporte le nom d'un médecin Smyrnéen, nommé Hermogène, fils de Charmide, et ses divers ouvrages parmi lesquels on en voit un sur la patrie d'Homère. Hermogène le Smyrnéen, qui brillait à l'époque de la Grèce florissante, avait, sans doute plusieurs raisons, plus dignes de foi, pour faire voir qu' Homère était Smyrnéen[137], que n'en avait, au dix-huitième siècle, Allatius de Chios pour soutenir qu' Homère est son concitoyen, tandis que, sous d'autres rapports, il déchire, avec tant d'inhumanité, les descendants d'Homère;

L. Les plus célèbres auteurs et poëtes des Romains, savoir

136. Voici la traduction de cette inscription d' après l' *Encyclopédie*, (artic. *Smyr.* p. 187):

« Hermogène fils de Charimède, qui a écrit de la médecine, est mort âgé de soixante-« dix-sept ans, et ayant laissé autant de traités.

« De Médecine soixante-douze.

« De livres historiques, savoir de la ville de Smyrne, deux.

« De la sagesse d' Homère un, de sa patrie un.

« De l'origine des villes d'Asie deux, de celle des villes de l'Europe quatre de « celles des îles un.

« De la mesure de l'Asie par stades un, et de celles de l'Europe un.

« Des stratagèmes deux.

« Un Catalogue des Ioniens, et la succession des magistrats de Smyrne selon l'ordre « des temps ».

On ne peut qu'exprimer de vifs regrets pour tous ces ouvrages qui sont perdus et qui auraient pu cependant nous renseigner sur beaucoup de choses de l' antiquité et de la ville de Smyrne. Cet Hermogène médecin, ne serait-il pas le même que celui que les médailles nous ont fait connaître revêtu de la dignité de *Grand-Prêtre* à Smyrne? (voir plus haut p. 29). Je ferai observer qu' il y a une erreur dans cette inscription, telle qu' elle est dans l' *Encyclopédie*, car si l' on compte bien, on trouve quatre-vingt-sept traités sans le catalogue, tandis que l' inscription dit qu' Hermogène a laissé soixante-dix-sept traités. Je crois donc qu' il faut lire soixante-deux au lieu de soixante-douze traités de médecine.

Il y avait à Marseille un marbre apporté de Smyrne sur lequel on voyait une femme et deux enfants avec cette inscription:

ΜΕΛΙΤΗΝΗΝ. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. ΕΡΜΟΓΕΝ.

ΔΕ. ΙΑΤΡΟΥ. ΔΕ. ΓΥΝΑΙΚΑ. (Spon, *Misc. erud. ant.* p. 143).

« *Mélitène, fille de Démétrius et épouse du médecin Hermogène* ». (S.)

137. Comme on l' a vu l' inscription dit seulement qu' Hermogène avait laissé un traité *sur la patrie* d' Homère, sans dire qu' Hermogène prouvait que Smyrne était la patrie de ce poëte. Iconomos donc ne fait ici qu' une supposition sans aucun fondement. (S.)

Lucain[138] Silius Italicus[139], Cicéron[140] (*pro Arch.*) et d' autres[141] reconnaissent qu' Homère est Smyrnéen;

M. Plusieurs savants modernes étrangers savoir: Kuster, Tanegy, Le Favre, Madame Dacier, Cuper, Schotte, Fabricius, Tournefort (*Voy. du Lev. Lett.* XXII), Noël (*Dict. de la fable*) et plusieurs autres, Anglais, Allemands, Français, Italiens jugent que c'est une injustice manifeste que de laisser le Mélès et Smyrne pour chercher ailleurs le berceau d'Homère.

§ II

Mais les Chiotes qui aiment les belles choses et qui sont pleins d'émulation veulent qu' Homère leur appartienne. Ils produisent comme témoin le bucholique Théocrite qui appela clairement Homère: *Χῖον ἀοιδὸν* (*Idyll.* XIV) *poëte Chiote*;[142]

138. *Smyrnæus vates Homerus*—l. 9—. (I.) Homère poëte de Smyrne.

139. *Smyrnæa plectra pro Homerica*—l. 8—. (I.) Lyre Smyrnéenne à cause d'Homère.

140. Voici le passage de Cicéron sur Homère, il est important: « Les Colophoniens « disent qu' Homère est leur citoyen, les Chiotes le revendiquent comme leur, les Sala- « miens le réclament; *mais les Smyrnéens* ÉTABLISSENT *qu'il leur appartient* (*Smyrnæi* « *vero suum esse* confirmant—*confirmer, prouver* plus fortement quelque chose, l'appuyer « de quelque preuve décisive). Aussi lui ont-ils dédié même un temple dans leur ville » (*pro Archia*, VIII). A ces paroles que Cicéron a prononcées devant le savant sénat romain, nous pouvons rapprocher celles non moins explicites de Strabon: *μεταποιοῦνται γὰρ καὶ οὗτοι διαφερόντως τοῦ ποιητοῦ;* « *car ceux-ci aussi s' approprient émi-* « *nemment le poëte* » (XIV, I, 37). *τὴν Σμύρναν..... τὴν ὑπὸ τῶν πλείστων λεγομένην αὐτοῦ πατρίδα.* Homère « *ne nomma pas non plus le fleuve Mélès qui coule à* « *côté de Smyrne laquelle, par la plus grand nombre, est dite sa patrie* » (XII, III, 27) —Voir *note* N°. 129—. (S.)

141. Stace plein de reconnaissance et d'enthousiasme pour Domitien qui l'avait invité à un banquet s' écrie par une métonymie:

« ..... *non, si pariter mihi vertice læto*
« *Nectat adoratas et* Smyrna *et Mantua lauros,*
« *Digna loquar* »..... (*Silv.*, IV, 2).

« *Smyrne*, et Mantoue ceindraient de leurs lauriers mon front enchanté, que mes « accents n' égaleraient pas mes transports ». Le même poëte voulant exciter Lucain né sur les bords du Bétis dit:

« *Attollat refluos in astra fontes*
« *Graio nobilior* Melete *Bætis:*
« *Bætin, Mantua, provocare noli* » (*Silv.* II, 7).

« Que les flots du Bétis rebroussent jusqu' aux astres: l' ornement de la Grèce, le « Mélès, trouve un vainqueur, Mantoue une rivale ». Tibulle appelle les poëmes d' Homère; « *Meletæas chartas* » (l. IV, *Élég.* I, v. 200) « Ouvrage d' Homère » ou « du Mélès ». (S.)

142. L' expression de *Χῖον ἀοιδὸν* dont se sert Théocrite ne conclut point en

Ils rappellent le témoignage d'Homère même qui dit:
Τυφλὸς ἀνὴρ, οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἔνι παιπαλοέσσῃ (*Hymne à Apoll.* v. 176).
" *Un homme aveugle* habite *à Chios l'escarpée*";
Ils citent une ancienne famille de leur patrie qui s' appelait jadis Homérides[143];

faveur de la version qui veut qu' Homère ait été Chiote. En effet, Théocrite ne dit pas qu' Homère était un poëte de Chios; mais il fait dire dans *les fêtes de Cérès*, au chevrier Lycidas:

« *Καὶ Μοισᾶν ὄρνιχες, ὅσοι, ποτὶ Χῖον ἀοιδὸν*
« *Ἀντία κοκκύζοντες, ἐτώσια μαχθίζοντι.*

« *Je hais ces oiseaux des Muses qui s' étudient à lutter par leurs cris inutiles contre* « *le poëte* (ou le chantre) *de Chios* ».

Dans une expression si générale peut-on affirmer avec certitude qu' il s' agisse d' Homère ? Ne pourait-on pas entendre aussi Cynèthe qui fut un poëte connu pour être de Chios, un des plus célèbres rhapsodes qui a même ajouté, à ce qu' on prétend, plusieurs de ses vers aux poésies d' Homère et qui vivait à un temps de beaucoup plus rapproché de Théocrite qu' Homère ? Et, en outre, n' est-il pas un fait avéré aujourd' hui que quelques manuscrits portent même à cet endroit, le nom d'une des cinquante-trois îles formant les Cyclades, celui de *Ἴος* au lieu de *Χίος*? N' est-il pas a remarquer encore que lorsque Théocrite voulut parler d' Homère il sut le nommer ? C' est ainsi que dans l'Idylle *Χάριτες ἢ Ἱερὼν*, il dit:

« ..... *ἅλις πάντεσσιν Ὅμηρος·*
« *Οὗτος ἀοιδῶν λῶστος*, ... ».

« *Le seul Homère n' est-il pas suffisant? C' est le meilleur des poëtes* ». (S.)

143. Au sujet du *τυφλὸς ἀνὴρ* et des *Homérides* voici ce qu' on lit dans l'*Histoire de la Littérature Grecque* par Ch. O. Müller: « Les témoignages relatifs à la patrie « du poëte ne sont pas aussi variés qu' ils paraissent l' être au premier abord, et « nous ne devons pas nous émouvoir, lorsque nous entendons que sept villes revendiquent cet honneur, parce que leurs droits n' étaient qu' *indirects*. Les Athéniens, « par exemple, appelaient Homère leur concitoyen en leur qualité de fondateurs de « Smyrne ..... La revendication même de Chios *ne s' appuie pas sur des raisons non-« équivoques*, quoique le poëte Simonide, témoin digne de foi, témoigne en faveur « de cette revendication (Ps, Plut., *Vie d' Hom.* II, 2), parce que *la famille des « Homérides* fleurit à Chios (*a*). Toutefois, ce nom, par rapport à d' autres familles, « ne désignait pas une parenté de sang, mais une association d' hommes qui, se li-« vrant à la même profession, avaient un service commun et un héros protecteur de « qui ils tiraient le nom (Niebur, *Röm. Gesch.*, t. I, *note* 747). *C' est, de cette fami-« mille des Homérides, que descend très-probablement* ce poëte aveugle *qui dans l'hymne « homérique à Apollon dit de lui-même qu' il habite* Chios l' escarpée, et qu' il pas-« Délos à la fête des Ioniens pour la lutte des poëtes. Thucydide a pris « *aveugle* pour Homère lui-même, ce qui veut dire que ce grand historien croyait que « si Homère ne naquit pas, il habita au moins à Chios ..... Mais de ce que les « *Homérides* florissaient à Chios et de ce que Thucydide prit pour Homère *le poëte « aveugle* de l' hymne, il ne résulte pas qu' Homère naquit à Chios; parce que les

(*a*) *Voir Arpocrat.* (*Homérides*) *et les* Anecdota grœca *de Emm. Bekker* p. 288 *qui en général avaient reçu la science des prosateurs. D' après Platon, Isocrate et d' auteurs le mot* Homérides *désigne* les admirateurs d' Homère.

Ils montrent des médailles de Chios à l'effigie du poëte;

Ils font voir une École d'Homère et un siége sur lequel enseignait le poëte;

De tous ces témoignages, s'ils fussent même vrais, aucun cependant n'assure que Chios fût la patrie d'Homère.

Homère dit non qu'il naquit; mais qu'il demeurait à Chios;

Il y a eu des Homérides à Chios, cependant ainsi étaient appelés, non les descendants du poëte; mais les rhapsodes de Cynèthe qui chantaient et enseignaient les poëmes d'Homère[144]. Ensuite, s'ils fussent même ses descendants, Homère, comme Hérodote nous certifie, ou celui qui, sous le nom d'Hérodote, a écrit *la vie d'Homère*, enseigna à Chios où il s'est marié et où il eut deux filles qu'il y maria. Il est donc possible que ses petits-fils fussent nommés Homérides. Mais pour cela cependant Homère n'était pas Chiote. C'est avec beaucoup plus de raison que Smyrne peut se vanter de la très-ancienne famille des Homère qui y existe encore, et si Smyrne n'avait pas d'autres preuves, elle pourrait citer cette famille comme preuve qu'Homère était Smyrnéen[145].

Ce n'est pas même par la médaille qu'il puisse être démon-

« anciens auteurs ont depuis longtemps tranché ces différends comme suit: « qu'Homère « ne naquit pas à Chios; mais qu'après ses voyages il y demeura ». C'est sans doute « ce qu'entendait aussi Pindare qui appelle Homère ici Chiote et ailleurs Chiote « en même temps que Smyrnéen (Pind., Böckh. *fr. inc.* 86). Il y eut aussi également « à Samos une famille des *Homérides* comme à Chios; mais elle avait pour chef, « non Homère; mais Créophyle qui était contemporain d'Homère et étroitement lié « avec lui ..... L'opinion contraire, savoir qu'Homère naquit à Smyrne, non-seu- « lement était l'opinion dominante à l'époque de l'apogée de la Grèce, mais elle « se soutient aussi par les raisons suivantes: Premièrement, et cela est très-sérieux, « la version qui dit qu'Homère était fils de la nymphe Crithéis et du fleuve Mélès « qui coule à côté de Smyrne, a *la forme d'une fable*, ce qui en démontre l'an- « cienneté. Secondement, aussitôt que nous acceptons Smyrne comme patrie d'Homère « les prétentions de toutes les autres villes se réconcilient simplement et naturellement ». (chap. V). Je ne saurai m'empêcher de faire remarquer ici que la logique avait complètement abandonné le savant philologue allemand, lorsqu'il formulait ce second argument; car il peut être rétorqué. (S.)

144. Cynèthe était de Chios et florissait vers la 69e Olympiade (*a*) Eustathe (*Iliad.*, I, 16), et le scholiaste de Pindare (*Nem.* B. v. 1) disent que Cynèthe fut le plus célèbre des rhapsodes qui réunissaient dans leurs chants les poëmes d'Homère en tenant un bâton à la main. On dit que Cynèthe a ajouté plusieurs de ses vers aux poésies d'Homère, et, quelques-uns des Hymnes qu'on attribue à Homère, plusieurs critiques les attribuent à Cynèthe. (I.)

145. Ici sans doute Iconomos avait voulu tourner en dérision la prétention des Chiotes qui s'appuyaient sur la famille des *Homérides*; car je ne pense pas qu'il ait avancé cela sérieusement, non plus que l'honorable famille des Homère à Smyrne prétende ajourd'hui à cette origine. (S.)

(*a*) *Elle tombe l'an 503 avant J.-C.* (S.)

tré qu' Homère est Chiote; car plusieurs villes frappèrent des médailles en l'honneur de plusieurs étrangers. C'est ainsi que les Phéréens, et même les Smyrnéens, gravèrent sur une de leurs médailles l'effigie d'Hercule[146], et les Samiens celle de Méléagre; mais ni Hercule était Phéréen ou Smyrnéen ni Méléagre Samien. Aristote surtout nous assure formellement que *Χῖοι τετιμήκασιν Ὅμηρον ΟΥΚ ὄντα πολίτην* (*Rhétor.* l. II, c. 3), "*les Chiotes ont honoré Homère* bien qu' il ne fût pas *leur concitoyen*". Et ensuite, si les anciens Chiotes, voulant revendiquer Homère, frappèrent, comme les Colophoniens, une médaille en son honneur est-ce qu' ils purent par là soustraire à Smyrne les droits qu' elle a sur la naissance de ce poëte? Quant à la médaille ils purent imiter les Smyrnéens; mais ils ne peuvent jamais faire que Chios ait un Mélès.

Le voyageur Chandler n'admet pas même la célèbre école d'Homère; mais il soutient que là était un temple de Cybèle et cela est démontré, dit-il, par les sculptures des lions qui se conservent près du siége.

Quant au témoignage de Théocrite[147], il est facile de l'expliquer. Théocrite a appelé Homère *poëte de Chios*, ou comme ayant été inscrit par les Chiotes au nombre de leurs concitoyens, ou comme ayant enseigné ses poésies à Chios[148].

XXIV

J' ai écrit cette courte *Etude sur Smyrne* et faite à la hâte, parce que j'ai été obligé de trancher un petit différend survenu, au sujet de cette ville, entre quelques Smyrnéens qui aiment à s'instruire et quelques étrangers[149]. Les occupations journalières de ma profession[150] ne me permettent pas de donner beau-

146. Hercule était adoré sous diverses dénominations; mais dans une médaille des Smyrnéens et dans les marbres d'Oxford on lui donne le surnom de *ΟΠΛΟΦΥΛΑΞ Gardien des armes* ou *de l' arsenal.*—Spon, *Misc. Erud. ant.* p. 100—. (S.)

147. Voir plus haut *note* N°. 142. (S.)

148. Je crois aussi, avec Iconomos, Müller, etc. qu' Homère *naquit* à Smyrne, en dépit des savants qui soutiennent qu' Homère n' a pas même existé comme individu. Avec quelque science et quelque talent qu'on affirme cette opinion, je ne saurai jamais admettre un tel paradoxe parce qu' il renverse le témoignage de l' antiquité tout entière, et je me permets de demander, sur quoi fonde-t-on le *critérium* de la certitude historique, si on rejette le témoignage de Skylax, d' Hérodote, de Thucydide, de Cicéron, de Strabon, de Pausanias, etc, etc, etc, qui parlent d'Homère comme d' *un individu* qui naquit, vécut, agit, jouit, souffrit et mourut? (S.)

149. Le différend dont parle ici Iconomos (Cf. le § suivant) ne peut être qne la revendication de la patrie d' Homère par les Smyrnéens et par les Chiotes. (S.)

150. Iconomos était professeur de philologie au Gymnase grec de Smyrne. (S.)

coup d'attention à ce travail. Si peu ou beaucoup de fautes s'y sont glissées qu' elles servent d' aiguillon aux savants de Smyrne pour qu' ils examinent plus profondément et exposent avec plus d'étendue l'histoire de leur patrie.

XXV

Quant aux Chiotes qui aiment les lettres, j'avoue qu' ils sont dignes de rivaliser avec les Smyrnéens pour le grand poëte, parce qu' ils sont également jaloux et partisans de sa sagesse; mais je crois qu' Homère même, si sa voix pouvait se faire entendre du fond de sa tombe, aurait dit et à ses concitoyens les Smyrnéens, et à ses amants les Chiotes, et à tous les Grecs : " *Ma Mère et mes Frères sont ceux qui imitent ma vertu*".

FIN.

APPENDICE

DISSERTATION

SUR LES ORIGINES ET LES DIVERSES SITUATIONS DE LA VILLE DE SMYRNE.

I. Jusqu'à présent les origines et les diverses situations de la ville de Smyrne ont été confondues et données sans précision. Je tâcherai d'éclaircir un peu ce sujet obscur. Je n'ai pas la prétention de trancher toutes les difficultés; mais j'espère que mes recherches pourront mettre sur une voie plus facile. Pour cela il est nécessaire de voir quel fut d'abord le nom du pays dans lequel furent les divers emplacements de Smyrne et quels étaient les habitants de ce pays.

II. Homère (*Il.*, II, v. 864) dit que Mesthlès et Antiphus nés sur les bords du lac Gygée commandaient dans les murs de Troie, les *Méoniens* nés sous le *Tmolus*, montagne de la *Lydie* dominant la ville de *Sardes* (Stab., XIII, 4 § 5) placée à son flanc (Plin., V, 30). Il semblerait, d'après Homère que le nom de *Lydie* fût inconnu à l'époque de la guerre de Troie. Hérodote (I, 7; VII, 74) dit qu'anciennement les *Lydiens* étaient appelés *Méoniens*. Strabon (XIII, 4 § 5) parle des *Lydiens* que le poëte appelle *Méoniens* et qu'on a appelés ensuite *Mœones* (Cf. encore Strab., XII, 8 § 3; XIII, 3 § 2). Pline (V, 30) dit aussi que la *Lydie* était appelée auparavant *Méonie*. C'est cette contrée même qui a donné son nom à *l'Asie* (Voir M. V. de St. Martin, *Descript. de l'Asie-Min.* t. I, p. 158—164) et « il est certain », disent les auteurs de l'*Histoire Universelle* traduite de l'Anglais, lesquels s'appuient sur l'autorité des anciens (t. IV, *note* † de la p. 174), « que la *Lydie* peut porter le nom d'*Asie* à plus « juste titre qu'aucune autre partie du continent ». Ce n'est qu'à l'époque de l'émigration ionienne que *les côtes* de la *Méonie* ou *Lydie* reçurent le nom d'*Ionie* (Strab., VIII, 7 § 1; Barbié du Bocage, *Atlas pour le Voy. d'Anach.* pl. I).

III. Mais quelle était l'étendue de la *Méonie*? Elle ne se circonscrivait pas sans doute à la *Lydie* des cartes; car Strabon (XIII, 4 § 10 et 11) dit: « Après les *Ly-* « *diens* il y a les *Mysiens*, et la ville de Philadelphie pleine (rassasiée) de tremble- » ments de terre.....et ensuite il y a la contrée dite *Katakékaumène*..... soit qu'il « faille l'appeler *Mysie*, soit *Méonie* εἴτε *Μυσίαν χρὴ καλεῖν*, εἴτε *Μηονίαν* ». (Comparez la carte citée de Barbié du Bocage avec la pl. XI des *Tabul in Strab. Geogr.* par M. Ch. Müller). Notons encore que le même géographe (XII, 8 § 3) nous apprend que le dialecte des *Mysiens* était un mélange de *lydien* et de *phrygien* *μιξολύδιον καὶ μιξοφρύγιον*. Mais la *Méonie* ou *Lydie* ne comprenait-elle que la *Mysie* ou au moins une partie de cette province? Il est bien permis d'étendre encore les limites de la *Méonie*, du côté du Sud, dans la Carie, parce que Strabon (XIV, 2 § 23) dit: « Il y a « un temple de Jupiter—Carien, commun à tous les Cariens, dans lequel ont part et « les *Lydiens* et les *Mysiens* EN TANT QUE FRÈRES *ὡς ἀδελφοῖς* ». Et Hérodote (I, 171) avait déjà dit la même chose avant Strabon. (Comparez les Cartes citées).

IV. Devant tous ces témoignages de l'antiquité on ne pourrait refuser d'admettre que le nom primitif connu de la *Lydie* fut *Méonie*, que cette contrée comprenait

aussi, au moins, une partie de la *Mysie* et de la *Carie* et que toutes trois avaient été, dans des temps fort reculés, occupées par des peuples de même famille.

V. Voyons donc quels furent ces *Méoniens* et ces *Lydiens* qui ont habité le pays qui nous occupe et qui a été, en partie, colonisé, plus tard, par les *Éoliens* et par les *Ioniens*.

VI. Les *Méoniens*, comme plusieurs autres peuples de l'*Asie-Mineure*, sont originaires de la *Thrace*. Ils appartiennent donc à la grande famille indo-germanique. Ils sont arrivés en Asie sous la conduite d'un chef appelé *Méon* de qui ils prirent le nom. Cette migration eut lieu bien longtemps avant la guerre de Troie, et on la place généralement au *seizième* siècle avant notre ère. Mais déjà les Pélasges et les *Lélèges* occupaient certaines parties de la côte occidentale de la Péninsule. Des savants modernes, s'appuyant sur des autorités orientales, ont soutenu que les *Lydiens*, enfants de *Lud* ou *Loud*, sont sortis de la *Mésopotamie* et se sont établis dans le pays appelé *Lydie*. Mais, M. V. de St. Martin réconcilie ainsi ces deux opinions : « Il suffit », dit-il avec beaucoup de raison, « d'admettre dans la population *lydienne* « deux éléments distincts, l'un *thracique*, c'est le plus ancien, représenté par les « *Méones* ; l'autre, plus moderne, se rattachant en effet à la souche *araméenne*, et qui « apporta avec lui le nom même de *Loud*, sous lequel disparut le nom antérieur de « *Méonie* » (*ouv. cit.* t. I, p. 168).

VII. Mais sont-ce là les plus anciens habitants de la contrée qui nous occupe? Certainement non. Je ne parlerai pas des Pélasges étrangers à mon sujet. Je m'arrêterai exclusivement aux *Phrygiens* et aux *Lélèges—Cariens*, parce que, outre les *Méones—Lydiens* nous trouverons aussi sur les emplacements que *Smyrne* a occupés, des *Phrygiens* et des *Lélèges*.

VIII. J'établirai, en son lieu, que la première ville de Smyrne fut fondée sur le Sipyle, montagne de la *Lydie* et de la *Phrygie*, et qu'Alexandre et ses généraux ne sont fondateurs ou plutôt *restaurateurs* (ce qui du reste n'est contesté par personne), que de la ville située sur le mont Pagus.

IX. Dès lors, voyons quels peuples, dès les temps les plus reculés, ont occupé ces montagnes.

X. Il y eut aussi sur le Sipyle, outre les *Méones—Lydiens*, *des Phrygiens* et j'en trouve la preuve : Dans les ruines qu'on y découvre et qui, au dire d'un voyageur compétent, M. Ch. Texier, (*Asie-Min. Univ. pitt.* p. 227) présentent « le style de cet « art asiatique dont on retrouve les vestiges dans les plus anciennes villes de la Cap- « padoce et de la *Phrygie* » ; Dans le culte de Cybèle, divinité qui fut, comme on sait, principalement honorée par les *Phrygiens*, et dont la statue la plus ancienne, au rapport de Pausanias (III, 22) fut élevée *sur le Sipyle ἀρχαιότατον ἁπάντων ἄγαλμα;* Dans Strabon lorsqu'il dit : « Pélops conduisit le peuple de la « *Phrygie* au Péloponnèse » (VII, 7 § 1), et ailleurs « le pays de *Mysie* qui est *proche* « *du Sipyle* les anciens l'appellent *Phrygie*, *καὶ τὴν περὶ τὴν Σίπυλον Φρυγίαν* « *οἱ παλαιοὶ καλοῦσιν*, et il est incertain s'il faisait partie de la grande ou de la « petite. C'est pourquoi on considérait comme *Phrygiens*, Tantale, Pélops et Niobé. « De quelque manière que ce soit, IL Y A EU MÉLANGE MANIFESTE *ἐπάλλαξις* (*a*) « *φανερὰ* » (XII, 8 § 2) ; Dans ce passage d'Athénée (*Dipnosoph.* XIV, 625) : « Ce « sont donc, comme nous avons dit dès le commencement, trois harmonies comme « il y a trois nations. La *phrygienne* et la *lydienne* ont été apprises aux Hellènes par « les barbares : par les *Phrygiens* et les *Lydiens* qui sont arrivés au Péloponnèse avec « Pélops. En effet, les *Lydiens* l'accompagnèrent parce que *le Sipyle appartient à la*

(*a*) *Ἐπάλλαξις*, *mouvement alternatif*, *échange mutuel*, *mélange*, *entrelacement*, *croisement*.

« *Lydie*, et *les Phrygiens*, non-seulement parce qu'*ils étaient placés sur la même limite* « ὁμοτέρμονες, *que les Lydiens*, mais parce que *Tantale régnait aussi sur eux* ἀλλ' ὅτι « καὶ αὐτῶν ἦρχεν ὁ Τάνταλος. Et tu auras vu, *dans tout le Péloponnèse*, et surtout « en Lacédémone, de grands tertres qu'on appelle les tombeaux *des* Phrygiens qui ont « suivi Pélops ». Or, on sait que Pélops habitait le Sipyle.

XI. Mais d'où les Phrygiens sont-ils venus en Asie? Hérodote nous l'apprend en ces termes : « Et les Phrygiens, comme disent les Macédoniens, étaient appelés *Vrighès* « (Βρίγες), tout le temps qu'ils étaient européens et qu'ils étaient concitoyens des « Macédoniens, mais, en passant en Asie, ils changèrent leur nom, aussitôt que « de pays, en celui de *Phrygiens* » (VII, 73). « Comme Mardonius avec l'armée de terre « s'avançait dans la Macédoine, les *Vryghi de Thrace* (Βρύγοι Θρῆικες) l'attaquèrent « pendant la nuit » (VI, 45): Strabon (XII, 8 § 3) fait venir les Phrygiens de la Thrace en Troade et dit ailleurs (XII, 3 § 20) que les *Vryghi*, les *Vryghès* et les *Phryghès* (Phrygiens) sont les mêmes.

XII. Il suffit de m'arrêter à cette origine. Je n'ai pas besoin ici de voir si elle a des rapports avec les *Brighous* de l'histoire primitive de l'Hindoustan. C'est assez que j'aie constaté que les *Vrighès*, ancêtres des *Phrygiens* de l'Asie-Mineure, ont passé dans cette Péninsule par les vallées de la Thrace.

XIII. Voyons maintenant à quelle époque cette migration eut lieu. Sans doute, l'époque de ce passage ne peut pas être rigoureusement établie ; mais elle peut, au moins, être approximativement soupçonnée.

XIV. En plaçant la guerre de Troie en 1280, nous trouvons déjà les *Phrygiens* puissants en Asie-Mineure. C'est Homère qui nous en fournit la preuve (*Il.*, II, v. 184) et Strabon le dit en propres termes: « τά τε περὶ τῶν Φρυγῶν καὶ τῶν Μυσῶν λε- « γόμενα, πρεσβύτερα τῶν Τρωικῶν ἐστιν. Ce qui a été dit des *Phrygiens* et « des Mysiens *est plus ancien que les événements de Troie* » (XII, 8 § 4). Il y a plus, en 1362, nous les avons déjà vus *quitter* l'Asie-Mineure sous la conduite de Pélops, Nous avons appris par Pausanias que Cybèle, divinité phrygienne, vit sa première statue se dresser sur le Sipyle par un fils de Tantale, c'est-à-dire, vers la fin du XVe ou vers le commencement du XIVe siècle. Nous avons vu Tantale même régner sur les *Phrygiens* et l'on sait qu'il est mort en 1410 avant notre ère (Petit-Radel, *Rech. sur les mon. Cycl.* p. 316 ; *Tabl. comp. des Synchr.* etc). Ce qui détruit l'assertion de M. V. de S^{t}. Martin (*ouv. et l. c.* p. 171) qui place « l'arrivée des *Phrygiens* « en Asie *un demi-siècle environ* avant la guerre de Troie ».

XV. Mais nous pouvons encore remonter plus haut que l'époque de Tantale. Sésostris (1645) au XVIIe siècle ajouta à ses conquêtes de l'Éthiope et de la Palestine, celles de l'Asie-Mineure, de la *Scythie* et de la *Thrace*. On voit encore, près de Nymphœum, sur le versant Est du mont Tmolus, sur la route de Smyrne à Sardes, le monument de Sésostris décrit par Hérodote (II, 106). Il est donc très-possible que les populations de la *Scythie* et de la *Thrace* refoulées par ce conquérant, ou même *précipitées à sa rencontre* (Justin, II, 3), se soient réfugiées en Asie-Mineure ou en aient fait la conquête. Ce qui expliquerait, et même justifierait, *la présence des Phrygiens*, ORIGINAIRES DE LA THRACE *au* CENTRE *de l'Asie-Mineure*, déjà à l'époque de Tantale, et celle des Amazones, originaires de la *Scythie* ou du *Thermodon*, à Éphèse, à l'époque d'Hercule, vers le milieu du XIVe et même à celle de Bacchus vers la fin du XVIe siècle avant J.—C. (Paus., VII, 2).

XVI. Toutefois on pourrait encore reculer cette date. En effet, Justin (l. c.) l'abréviateur de Trogue—Pompée, qui, comme Hérodote et comme Diodore de Sicile, n'a pas puisé dans des sources égyptiennes, nous fait voir les *Scythes* CHASSER devant eux Sésostris, soumettre l'Asie et l'obliger à leur payer tribut pendant *quinze-cents ans*,

jusqu'à ce que Ninus, roi d'Assyrie, eût délivré l'Asie de cette domination. Or, le savant Volney (*Œuv. comp.* Éd. de MM. Didot, in—8 p. 385—407) par des calculs dont l'exactitude ne saurait être mise en doute, établit que Ninus, roi d'Assyrie, commença de régner l'an 1237, qu'il subjugua les Lydiens et leur donna pour roi son fils Agron, en 1232. Maintenant, si, à cette date, nous ajoutons les 1500 ans (en chiffres ronds) dont parle Justin, nous arrivons à l'an 2732, date qui ne diffère, en plus, que de 15 ans, de l'an 2717 que M. le Chevalier de Bunsen, savant prussien, assigne, au rapport de M. Ph. Le Bas (*Asie-Min. Un. Pitt.* p. 11) *d'après les monuments Égyptiens*, à l'avénement de Sésostris.

XVII. L'antiquité reculée de cette date admise expliquerait peut-être bien des difficultés restées inexplicables jusqu'à ce jour. Notons enfin que d'après l'opinion des savants égyptiens, les Phrygiens étaient plus anciens que les Égyptiens mêmes (Hérod., II, 2). Ce récit d'Hérodote, bien qu'il ait la forme d'un conte peut bien avoir une certaine valeur *relative* quant à ce qui concerne l'antiquité des Phrygiens. Mais revenons à notre sujet. L'origine indo-européenne des Phrygiens de l'Asie-Mineure et leur existence sur le mont Sipyle, au temps de Tantale, au moins, établies, remontons à l'origine des Lélèges et voyons quels pays ils ont occupés.

XVIII. C'est un fait admis que les *Lélèges* appartenaient, comme les Phrygiens, au moins en partie, à des tribus de sang thracique. «Quelques-uns *assimilent* ἐλπάζουσιν *les Lélèges* aux *Cariens* eux-mêmes, d'autres les croient seulement *concitoyens* συν-» οίκους et compagnons d'armes» (Strab., VII, 7 § 2). Homère (*Il.*, X. v. 429) semble ne pas séparer les *Pélasges* de la race des *Lélèges* et des Caucones. Pomponius Méla (I, 16) fait des *Cariens* (voir plus loin le présent §) des *Pélasges autochthones*. Etienne de Byzance parle de *Pélasges—Lélèges* Πελασγῶν—Λελέγων (V°. Νινόη). Conférez aussi Strabon XIV, 2 § 27. Tout cela suffit pour nous faire connaître que, soit que nous assimilions les *Lélèges* aux Pélasges, soit autrement, leur origine remonte à une antiquité très-reculée, puisque, d'une part, d'après les calculs de Larcher, les Pélasges occupèrent la côte de l'Ionie dans le courant du XIX° et du XVIII° siècle, et d'autre part, comme nous l'avons vu plus haut, lorsque, au XVI°siècle av. J.—C. les *Méones* vinrent en Asie ils y trouvèrent les *Lélèges*. Strabon (VII, 7 § 2), après nous avoir fait voir des *Lélèges* dans la *Carie*, ajoute : «et *tout* le pays appelé main-« tenant *Ionie* était habité par des *Cariens* et des *Lelèges*, et en les chassant les Io-« niens occupèrent le pays». Ailleurs il dit encore, que le littoral de la Péninsule, d'Éphèse à Phocée, était occupé par les *Lélèges* (XIV, 1 § 3), et plus loin il nous apprend, en outre, que les *Lélèges occupaient* aussi *le mont Pagus*. Λελέγων κατεχόντων (XIV, 1 § 5). Tout cela est encore confirmé par Homère qui, à l'époque de la guerre de Troie, nous fait voir les Lélèges, *amis de la guerre*, dans Pédase *l'élevée*, sur le *Satnioïs*, grand torrent de la Mysie près d'*Adramyttium* (*Il.*, XXI, v. 85). Hérodote (I. 171) nous apprend que les *Cariens* étaient appelés Lélèges lorsqu'ils étaient sujets de Minos, vers l'an 1434 avant notre ère, et qu'ils possédaient les îles. Ce qui implique que les *Lélèges* ont précédé les *Cariens* ou *Cares* lesquels, au rapport du même historien, se disaient *autochthones du continent*, sans doute comme descendants des *Lélèges*. Dans ce cas les *Curètes*, qui ont donné leur religion aux *Crétois* (Diod. de Sicil., V, 74—76), ne seraient pas bien étrangers aux *Lélèges*, car, Ael. Aristide (*Œuv. comp.* t. I, p. 372 Éd. Dindorf) nous fait voir les *Curètes* sur *le Sipyle* danser en chœur autour de la Mère de Jupiter, et Pausanias nous dit en termes précis que «les *Lélèges* faisaient *partie* du peuple *Carien* et des *Lydiens*» (VII, 2). C'est bien le moment de rappeler ces passages de M. A. Maury (*Hist. des Relig.*) t. I, p. 79 *et* t. III, p. 148): «Le culte de Rhéa ne semble pas, dit-il, être né dans la Crète même, «quoiqu'il soit probable, que, de cette île, il se répandit en Grèce. La ressem-

« blance de la déesse phrygienne Cybèle .... avec Rhéa, tend à faire supposer que « celle-ci tirait son origine de la Cybèle phrygienne. Suivant les traditions de l' île « les Curètes, prêtres de Rhéa et nourriciers de *Zeus*, étaient venus de Phrygie en « Crète » (Strab., X, p. 723). « J' ai fait ressortir la ressemblance de la Rhéa Cré- « toise avec la Cybèle phrygienne, l' une et l' autre adorées sur un mont Ida, hono- « rées d'un culte orgiastique, fêtées par des danses armées. Cette ressemblance donne à « penser que des colonies *phrygiennes et* LYDIENNES avaient porté dans l'île le culte « de la Mère des Dieux ». Il me semble enfin difficile qu' on puisse refuser d'admettre la primauté des *Lélèges* sur les *Cares*, une fois que les premiers ont été rapprochés des Pélasges ou à eux assimilés. Je penche plutôt à croire que le nom de *Cares* a été donné aux *Lélèges* par les Grecs à cause que les *Lélèges* habitaient les hauteurs (Hom., *Il.*, II, v. 869; XXI, v. 85; Strab., VII, 7 §. 2; Aristophan., *aves*, v. 292; M. Texier, *Asie-Min.* Univ. pitt. p. 636—637) parce que le nom de *Care* dérive de *κάρη* qui signifie : *cîme, sommet* et il me semble que cette origine est plus juste et plus dans les usages des Grecs que tout ce qu' on a dit jusqu' à présent à ce sujet. Et je persiste dans cette opinion malgré Homère (*Il.*, X, v. 428) qui fait des *Lélèges* et des *Cares* deux peuples distincts déjà à l'époque de la guerre de Troie, parce qu' Hérodote, au passage cité, nous fait voir déjà cette distinction à l'époque de Minos, et parce que l' origine identique des *Lelèges—Cariens* est encore prouvée par leurs habitudes et par le lien de religion qui les attachait. Quant à l' hypothèse ingénieuse de M. le Baron d' Eckstein sur les *Cares* qui fait appartenir ce peuple à la souche céphène ou couschite, je ne saurai l' admettre.

XIX. Rappelons enfin que d' après Strabon (XII, 3 § 21) on plaçait *les Amazones* entre la Mysie, la Carie et la Lydie et que le pays occupé par les *Éoliens* et par les *Ioniens* avait été *d'abord* habité par les *Amazones*.

XX. Maintenant que nous avons fait connaissance, *en passant*, avec les noms anciens de la contrée dans laquelle furent les situations diverses de Smyrne, et avec s habitants qui ont occupé cette contrée, c' est-à-dire, que nous avons trouvé des *Phrygiens* et des *Méoniens—Lydiens* sur le Sipyle; des *Lélèges* sur le mont *Pagus*, et sans doute aussi sur le *Sipyle*, puisqu' ils occupaient le littoral depuis *Éphèse* jusqu' à *Phocée* (Strab, *l. c.)* et même jusqu' à *Adramyttium*, (Hom., *l. c.*); des *Amazones*, des *Éoliens* et des *Ioniens*, dans la même contrée, voyons quels sont les fondateurs de Smyrne et quels furent les emplacements de cette ville.

XXI. « La plus ancienne ville (de Smyrne) fut fondée sur le Sipyle où elle fut, « dit-on, la retraite des Dieux et des chœurs des Curètes autour de la Mère de Ju- « piter, et elle fut, dès le commencement, si aimée des Dieux, que les poëtes disent « qu' on trouvait pêle-mêle les Dieux avec les héros en contribution pour y faire bonne « chère. Celle-là, au moins, les nymphes l'ont reçue, et elle est à présent cachée comme « un écueil, car, comme on dit, elle est allée sous le lac. La deuxième ensuite était située « au milieu du Sipyle vers sa saillie (vers son bras qui s' avance en forme de tenaille) « sur le bord de la mer, *ᾤκεῖτο ὑπὸ τῷ Σιπύλῳ παρὰ τὴν χηλὴν τῆς ἠιόνος*, « entre l' ancienne et celle d' aujourd' hui ; *et celle d' aujourd' hui est constituée ancienne « relativement à celle-là. ἐν μέσῳ τῆς ἀρχαίας καὶ τῆς νῦν, ἡ νῦν ἀρχαία πρὸς ταύ- « την καθεστηκυῖα.* Ce sont là des essais sur sa fondation *parmi d' autres fictions* sans « crédit. Et troisièmement, comme disent les poëtes, la ville a marché et a pris la « forme qu' elle a maintenant. Et *le peuple le plus ancien y est autochthone*, *ὁ δὲ λεὼς « ὁ μὲν πρεσβύτατος αὐτόχθων αὐτῇ*, et comme elle dut recevoir des colons *elle en « a reçu de ceux des autochthones du reste du continent ἐδέξατο καὶ τούτους ἀπὸ τῶν « αὐτοχθόνων ἀπὸ τῆς ἑτέρας ἠπείρου*, et elle *s' est absorbé συνεκράθη* heureusement « les Hellènes de vis-à-vis, *τοῖς ἀντιπέραν Ἕλλησιν*. Ella a donné et elle a reçu des

« colons. Elle a donné aux Péloponnésiens celui qui leur a donné son nom et elle se « glorifie de cette dénomination. Elle a reçu, comme il est dit, les Érechthides d'Athènes « à partir de la guerre contre les Amazones, ἐκ τοῦ πρὸς Ἀμαζόνας πολέμου, et en- « suite ceux qui viennent après » (Aelius Aristide, *Œuv. compl.* t. I, p. 371—372 Σμυρναϊκὸς πολιτικός. Éd. Dindorf).

XXII. Ce morceau et quelques autres passages d' Ael. Aristide et d' autres auteurs nous serviront à éclaircir le chaos qu'on a fait autour des origines de la ville de Smyrne.

XXIII. M. Ch. O. Müller (*Hist. de la litt. grecq.* c. V), dit dans une note qu' « Aristide le sophiste rapporte en plusieurs endroits le récit très-faux de la colonie des « Athéniens à Smyrne ». La suite fera voir combien l' opinion du savant philologue allemand n' est pas fondée. Quant à moi, je considère l'autorité d' Aristide sur les origines de Smyrne, comme étant du plus grand poids parce qu' il n' est pas un voyageur ou un auteur étranger au pays, comme Strabon, Pline, Pausanias, etc; parce que, comme eux, il n' eut pas à embrasser une infinité de pays et à parler d' une infinité de choses; parce qu' il a habité Smyrne une grande partie de sa vie; parce qu' il a parlé de cette ville en détail et d' une manière spéciale; parce qu' enfin ses dires tranchent presque toutes les difficultés.

XXIV. Je ne m' arrêterai pas, quant à présent, à ce qu' Aristide appelle : *la plus ancienne ville.* Je prouverai ailleurs que cette ville est la *Tantalis* de Pline (V, 31). Je donnerai ici mon attention à ce qu' Aristide appelle *la deuxième* ville; car, c' est cette *deuxième* ville qui reçut, plus tard, le nom de *Smyrne.*

XXV. La situation de cette ville, comme on l'a vu, nous est donnée avec précision par Aristide. Elle « était située », nous dit-il, « au milieu du Sipyle, vers son « bras qui s' avance en forme de tenaille sur le bord de la mer, entre l' ancienne « (le lac) et celle d' aujourd' hui. » Maintenant, si, tournés vers le Nord, nous prenons la chaîne du Sipyle à l' Est, à l' endroit où elle se sépare de la chaîne du Tmolus, et, si nous suivons cette chaîne jusqu' à son extrémité Sud-Ouest près des embouchures de l' Hermus, nous trouvons qu' elle forme un demi cercle, une espèce de tenaille ouverte, χηλή, dont *le milieu* se trouve tout juste vers l' endroit dit *Bariacli* et *tombeau de Tantale*, au-dessus de *Hadji-Mouteo*, où il y a encore des ruines que Pockocke, Chandler, M. Ch. Texier, M. W. Hamilton, etc, etc, ont décrites, et nous trouvons encore ces ruines *entre* (c' est-à-dire, presque à égale distance) *le lac* du Sipyle (*Kura-Guel*), vers le Nord-Ouest de Bournabat et le mont Pagus où était située la ville de Smyrne du temps d' Aristide. Il en résulte donc, à la lettre, que ces ruines marquent la place de cette ville dont nous parle ici Aristide et au sujet de laquelle il revient encore en ces termes, ailleurs: « la première ville a été fondée « au milieu du Sipyle, τῆς πρώτης πόλεως ἐν τῷ Σιπύλῳ γενομένης » (t. I, p. 440).

XXVI. Il est vrai cependant que ce même Aristide rappelant ailleurs (*Lettre sur Smyrne, Œuv. c.* t. I, p. 763) les fondateurs de Smyrne et suppliant les Césars de rebâtir cette ville détruite par des tremblements de terre et par le feu, πυρὶ καὶ σεισμοῖς ne fait pas mention de celle fondée par Tantale et semble même considérer les anciennes traditions comme des fables. « Μὴ γάρ μοι Λυσίμαχον ἔτι, μηδὲ Ἀλέξανδρον « αὐτὸν, μηδὲ Θυσία καὶ μύθους, ἀλλ' ὑμεῖς οἰκισταὶ τῆς πόλεως γένεσθαι ». Toutefois, s' il ne parle pas dans cette lettre de la ville fondée par Tantale, c' est sans doute à cause de son origine reculée. Quant aux anciennes traditions qu' il place parmi les fables, nous ne devons pas le croire à la lettre, parce que sa phrase même respire la flatterie et efface, devant les Césars, Lysimaque et Alexandre, les droits desquels, comme fondateurs ou *restaurateurs*, de Smyrne, sont incontestables, ainsi que nous le verrons dans la suite, et parce qu' Aristide lui-même,

après avoir parlé de Smyrne sur le Sipyle, nous dit que cette tradition est plus fondée que d'autres fictions sans crédit (t. I, p. 372).

XXVII. Mais la fondation de la ville de Smyrne sur le Sipyle résulte encore du témoignage 1° de Tacite (*ann.* IV, 56), qui nous apprend que les Smyrnéens attribuaient l'origine de leur ville à Tantale et qu'ils faisaient valoir cette prétention devant le savant sénat de Rome; 2° d'Aristide (t. I, p. 440) qui compte Tantale parmi les fondateurs de cette ville; 3° d'Etienne de Byzance (v°. *Σμύρνα*) qui, dans ce qui nous reste de son précieux ouvrage pour l'étude de l'antiquité, dit catégoriquement: « *Σμύρνα*. . . . *ἣν πρῶτον ἔκτισε καὶ ὤκησε Τάνταλος*, *Smyrne que Tantale fonda et* « *gouverna d'abord* »; 4° de Strabon (I, 3 § 17) qui nous dit que Tantale était roi du Sipyle; 5° de Pausanias (II, 22) qui visita le Sipyle et qui dit que Tantale ne se vit point dans la nécessité d'abandonner Sipyle; Parce que, si, d'après le témoignage de tous ces auteurs, dignes de foi, Tantale était roi du Sipyle; s'il n'a pas quitté le Sipyle (*a*) et si la fondation de la première ville de Smyrne lui est attribuée, il faut nécessairement que cette première ville de Smyrne fondée par Tantale soit celle qu'Aristide place sur le Sipyle à l'endroit plus haut indiqué.

XXVIII. Je sais que M. Texier (*ouvr. cit.* p. 227—229) se livre à une longue dissertation pour établir que ces ruines ne marquent pas la place de la première ville de Smyrne; mais celle de la *Tantalis—Sipylus* de Pline. Cependant tous les arguments de M. Texier ne sauraient tenir ni devant les passages cités d'Aristide et *corroborés* par ceux de Tacite, d'Etienne de Byzance, etc ni devant les passages rapportés par M. Texier lui-même. J'établirai ailleurs que la ville de Tantalis était située au lac connu aujourd'hui sous le nom de *Kara-guel* (lac noir).

XXIX. La fondation de cette ville de Smyrne attribuée à Tantale son origine remonterait donc, au moins, vers la première moitié du XVe siècle avant notre ère, car, d'après la chronologie de Petit-Radel: « Tantale, fils de Jupiter et de Pluto, « roi de Lydie, mourut vers l'an 1410 » (*ouvr. et tableau cités*). Et cette fondation est encore corroborée par le témoignage d'Hérodote. En effet, cet historien exact (I, 94) nous apprend que sous le roi Atys, fils de Manès, une famine cruelle désola la Lydie; que le peuple, *pendant quelque temps*, *τέως*, en prit son parti; mais qu'ensuite, comme elle persistait, il chercha des adoucissements et inventa divers jeux pour se distraire; que, grâce à cet expédient, *dix-huit années* s'écoulèrent et que, comme le mal s'agravait, le roi fit du peuple deux parts et tira au sort pour voir laquelle resterait et laquelle quitterait le pays sous la conduite de son fils Tyrrhénus. Ces derniers « *descendirent* à Smyrne *et construisirent des vaisseaux dans lesquels ils mirent* « *tous les agrès nécessaires.* » *καταβῆναι ἐς Σμύρνην καὶ μηχανήσασθαι πλοῖα ἐς τὰ ἐσθεμένους τὰ πάντα, ὅσα σφι ἦν χρηστὰ ἐπίπλοα*, et voguèrent à la recherche d'une terre qui pût les nourrir. Ils abordèrent en Ombrie et changèrent leur nom de Lydiens en celui de Tyrrhéniens (Cf. Tacite, *ann.* IV, 55). D'après *l'Art de vérifier les dates*, Atys commença à régner en 1579. Maintenant, en donnant largement dix à douze ans à l'expression: *pendant quelque temps* dont se sert Hérodote, et en y ajoutant les *dix-huit ans* pendant lesquels le peuple endormit sa faim par des jeux, nous arrivons au chiffre de 30 ans, soit à l'an 1549, disons 1550 avant J.—C. pour leur arrivée à Smyrne qui avait déjà pu leur fournir tout ce qui était nécessaire à la construction et à l'équipement d'une flotte. Ce qui prouve que cette ville, déjà à cette époque reculée, avait atteint un certain progrès et comptait déjà plusieurs années d'existence. Mais comment concilier cette

(*a*) *Ce que dit Diodore de Sicile* (IV, 74) *ne contredit point le récit de Pausanias, car Ilus, fils de Tros, au rapport de Diodore, ne chassa pas Tantale du Sipyle; mais de la Paphlagonie. Ce serait donc alors que Tantale vint en Phrygie et sur le Sipyle. Ce n'est que plus tard encore qu'Ilus força aussi Pélops de s'expatrier.* (Paus., II, 22).

époque avec celle de Tantale qui mourut vers 1410 av J.—C ? En effet, en admettant qu'il fonda la ville de Smyrne 40 ans avant sa mort on trouve l'an 1450 pour époque de la fondation de cette ville, ce qui établit une différence de 100 ans au moins avec l'arrivée des futurs Tyrrhéniens à Smyrne. Si on voulait maintenir l'exactitude du chiffre 1579 on serait forcé de reculer de cent ans environ le commencement du règne de Tantale ; car, si l'on n'admet pas cette augmentation, je ne vois pas à qui on pourrait attribuer historiquement la première fondation de Smyrne et justifier tous les auteurs anciens que j'ai cités plus haut. Mais je crois que la date de 1579 est vicieuse, et je m'attache plutôt à l'an 1370 avant notre ère que Petit-Radel (*Exam. sur la véracité de Denys d'Halyc.*) suivant la chronologie de Larcher, assigne à l'arrivée des Tyrrhéniens sur les rivages d'Italie. Et cette date a l'avantage de donner à la ville de Smyrne, fondée par Tantale, une existence de 80 ans environ lorsque Tyrrhénus y arriva, ce qui explique comment il put y construire une flotte et y trouver tout ce qui était nécessaire pour une longue navigation.

XXX. Après avoir établi que la fondation de la première ville de Smyrne est due à Tantale et que sa situation fut sur le Sipyle, essayons de rechercher l'époque à laquelle peut remonter sa destruction.

XXXI. Le Sipyle a été le théâtre de terribles bouleversements volcaniques. Il en porte encore les traces affreuses. Aristote (*Météorol.* II, 8) nous en parle en ces termes : *γενομένου δὲ σεισμοῦ τὰ περὶ Σίπυλον ἀνετράπη.* « *Un tremblement de terre « ayant eu lieu, tout ce qui était attaché du Sipyle fut renversé* ». Strabon (XII, 8 § 18) nous dit : *καὶ τὰ περὶ Σίπυλον δὲ καὶ τὴν ἀνατροπὴν αὐτοῦ μῦθον οὐ δεῖ τίθεσθαι* « *Et ce qui concerne le Sipyle et son bouleversement ne doit pas être placé parmi les « fables* ». Enfin Pline (II, 93; V, 31) et Pausanias (VII, 24) en font mention; mais Strabon (I, 3 § 17) en précise l'époque, *καὶ Σίπυλος κατεστράφη, ΚΑΤΑ ΤΗΝ Ταντάλου βασιλείαν, καὶ ἐξ ἑλῶν λίμναι ἐγένοντο.* « *Et le Sipyle fut bouleversé* VERS « le règne de Tantale, *et des marais devinrent des lacs* ». Comme nous avons vu, d'après Pausanias, que Tantale ne se vit pas dans la nécessité d'abandonner le Sipyle, les bouleversements de cette montagne pourraient être placés sous son fils Pélops que nous voyons quitter sa patrie, poursuivi par Ilus, sans doute après les bouleversements du Sipyle qui doivent avoir diminué ses forces et jeté l'épouvante et la confusion parmi ses sujets. Ces bouleversements doivent avoir eu une certaine durée. Les phénomènes volcaniques que nous observons aujourd'hui ne nous permettent pas de croire le contraire. Du reste Pélops ne serait pas le premier qui quittât sa patrie à la suite de désastres volcaniques. Il est encore à remarquer que presque à la même époque sur les côtes de l'Italie de terribles phénomènes volcaniques eurent aussi lieu et causèrent la dispersion des Pélasges (Voir Petit-Radel, *Sur la véracité de Denys d'Halyc*). L'époque de la destruction de cette première ville de Smyrne, placée sous Pélops résulterait encore de l'état des ruines. Je rapporterai à cet effet le témoignage de M. Ch. Texier qui les a décrites (*ouv. cit.* p. 232). « Dans toute l'enceinte « de cette ancienne cité, dit-il, on ne trouve pas *un seul fragment* qui ait pu appar- « tenir *au second âge* de l'antiquité grecque, *C'est encore une preuve que cette ville « est restée inhabitée depuis la catastrophe qui l'a ruinée* ».

XXXII. Voilà tout ce qu'on sait de cette ville fondée sur le Sipyle par Tantale. « *Elle était alors appelée* Navlochon (Station, mouillage, port) *et ensuite elle fut nom- « mée Smyrne de l'Amazone Smyrne qui prit possession d'Éphèse* ». *Καὶ τότε μὲν Ναύλοχον, ὕστερον δὲ Σμύρνα προσηγορεύθη ἀπὸ Σμύρνης Ἀμαζόνος κατασχούσης τὴν Ἔφεσον* (Ét. de Byzance, V°. *Σμύρνα*).

XXXIII. Cette assertion d'Étienne de Byzance nous conduit à rechercher la fondation de Smyrne attribuée à Thésée et à une des Amazones.

XXXIV. Tacite (*ann.* IV, 56), après avoir dit que les Smyrnéens attribuaient la fondation de leur ville à Tantale, ajoute qu'ils rapportaient aussi leur origine à *Thésée* ou à une des *Amazones*. Aelius Aristide, dans plusieurs endroits de ses œuvres (t. I, p. 425, 431, 436, 440, 763), donne *Thésée* comme fondateur de Smyrne. Le même Aristide, dans le morceau ci-dessus rapporté (§ XXI), nous dit que Smyrne « *reçut les Érechthides d'Athènes à partir de la guerre contre les Amazones* ». Or, Pausanias (VII, 17) nous apprend que *Thésée* était surnommé *Érechthide* et Isocrate (*Panath.* t. II, p. 281), Plutarque (*Vie de Thés.* t. I, p. 12), Pausanias (I, 2 et 41) nous parlent de la guerre que Thésée soutint contre les Amazones sur les bords du Thermodon et dans les plaines de l'Attique, ainsi que de ses amours avec elles. Aristide (l. c. p. 425) nous donne « *Thésée comme fondateur des cantons* (ou *villages*) « *qui étaient sous le Sipyle* », καὶ Θησεὺς οἰκιστὴς τῶν ὑπὸ τὸν Σίπυλον τόπων, vers l'endroit que Pélops avait quitté pour se rendre en Apie surnommée par lui Péloponnèse, et Pausanias (I, 41) nous dit que *Thésée* était *issu* (descendant) de Pélops. Aristide (l. c. p. 440) nous dit encore : « *Les deuxièmes traditions approuvées* » (εὐφημιῶν—éloges, acclamations) « *sont que Thésée est le premier fondateur* » (sans doute de la ville nommée *Smyrne* parce que celle fondée par Tantale s'appelait *Navlochon*), « *que Smyrne fut le nom de cette ville, qu'elle reçut la race attique, et qu'ensuite l'entrée des* « *Ioniens fut comme dans leur patrie* ». Strabon (XIV, 1 § 4), comme Étienne de Byzance, dit que « *Smyrne était une Amazone qui prit possession d'Éphèse* », et ailleurs (XIV, 1 § 4) il nous dit encore : « *anciennement les* Smyrnéens *habitaient ensemble avec* « *eux* (les Éphésiens) *lorsqu'* Éphèse *était appelée* Smyrne ». Le même géographe après nous avoir dit (XII, 3 § 21) que le pays occupé par les *Éoliens* et par les *Ioniens* avait été d'abord habité par les *Amazones*, ne dit pas, en propres termes, que Smyrne avait été *fondée* par une Amazone ; mais qu'*elle tirait son nom*, ἐπώνυμος, d'une Amazone. Hérodote, ou celui qui sous son nom a écrit la *Vie d'Homère* (ch. 2), attribue la fondation de Smyrne à Thésée qui donna ce nom à cette ville, voulant constituer un souvenir en faveur de sa femme qui s'appelait *Smyrne*. Les médailles, comme nous l'avons vu dans les *notes* de l'*Étude sur Smyrne* (*notes* : 10, 38, 39, 41, 42, 50), attribuent l'origine de cette ville à une des Amazones. Homère (*Il.*, VI, v. 186) nous dit que Bellérophon (XIVe siècle), en Lycie, tua les Amazones *au courage viril*, et Pausanias (VII, 2) nous fait voir les Amazones à Éphèse au temps d'Hercule (1350) et même à l'époque de Bacchus vers la fin du XVIe siècle avant notre ère.

XXXV. Résumons-nous. La seconde fondation de Smyrne est attribuée à Thésée. Si d'un côté la ville a reçu les Érechthides d'Athènes à partir de la guerre contre les Amazones et la race attique, de l'autre, Thésée était surnommé *Érechthide*, il était de l'Attique et il avait combattu contre ces héroïnes. Thésée était descendant de Pélops et on lui attribue une colonisation à l'endroit même que Pélops, de qui il descendait, avait quitté pour se rendre en Apie. La ville de Smyrne ne reçut ce nom que depuis Thésée. Smyrne était une Amazone et Thésée eut des amours avec des Amazones. Il résulterait de la comparaison de divers passages de Strabon (XIV, 1, § 4) que l'Amazone *Smyrne* donna son nom d'abord à la ville de *Smyrne* et ensuite à la ville d'*Éphèse*. Les Amazones étaient répandues dans l'Asie-Mineure au moins dès le XVe siècle av. J.—C.

XXXVI. Ne pourrait-on donc pas admettre que Thésée, vainqueur des Amazones, ait épousé l'Amazone *Smyrne*, qu'à son retour du Thermodon, il avait voulu visiter les lieux qu'avait habités Pélops, de qui il descendait, et que là, il a fondé les villages ou cantons auxquels il a donné le nom de sa femme *Smyrne* ? Il me semble que cette hypothèse a plus de vraisemblance que beaucoup d'autres.

XXXVII. Il est vrai que l'auteur cité de la *Vie d'Homère* entend un autre Thésée,

Thessalien et que Pline (V, 31) ne parle pas de la fondation de Smyrne par Thésée mais qu'il attribue cette fondation à une des Amazones. Toutefois, ne pourrait-on pas admettre que le premier a fait confusion en cela, et n'est-il pas certain que le polygraphe romain n'a pas approfondi les origines de Smyrne puisqu'il ne parle que de la fondation de cette ville due à une des Amazones et à Alexandre?

XXXVIII. On peut admettre (voir plus haut § XV et XVI) que depuis le XVIIe siècle av. J.—C. l'Asie-Mineure était en proie soit *à la conquête*, soit *aux incursions* des *Scythes*, et Diodore de Sicile (II, 45) nous dit: « *Les Scythes du Thermodon « étaient*, comme ceux qu'attaqua plus tard Cyrus, *gouvernés par des reines, et les « femmes partageaient avec les hommes l'autorité et le service militaire* ». C'est là, sans nul doute, l'origine de la tradition qui a donné naissance aux mythes des Amazones.

XXXIX. Or, l'expulsion des *Scythes* de l'Asie-Mineure, comme nous l'avons vu (§ XVI), date du règne de Ninus en 1232. Pélops a quitté le Sipyle et *Navlochon* en 1362, soit 130 ans avant cette expulsion, c'est donc dans l'intervalle de 1362—1232 qu'il faut placer la seconde fondation de Smyrne attribuée à Thésée ou a une des Amazones. Sans doute vers l'an 1310 avant notre ère, époque approximative où Thésée combattit contre ces héroïnes.

XL. Si l'on refusait d'admettre l'hypothèse exprimée dans le § XXXVI, on pourrait, pour justifier Tacite et Aristide qui attribuent la fondation de Smyrne à Thésée, suivant les traditions reçues à leur époque, et pour justifier, en même temps, Tacite, Pline et les médailles qui attribuent encore cette fondation à une des Amazones, on pourrait, dis-je, admettre que Thésée, fondateur des cantons sous le Sipyle, vit, par représailles, après sa victoire sur les Amazones dans les plaines de l'Attique, ses cantons, sous le Sipyle, attaqués et pris par ces héroïnes une desquelles leur a donné son nom.

XLI. Dans tous les cas, cette double manière de voir se confirme encore par les diverses situations de Smyrne; car, où serait située la ville occupée ou fondée par les Amazones, étant prouvé, par le témoignage de Strabon, comme nous le verrons tout-à-l'heure, que la ville de Smyrne, fondée par les Ioniens venus d'Éphèse, vers l'an 1130 av. J.—C., était située à l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Bains de Diane, et que la ville d'Alexandre et de ses généraux, d'après les dires combinés de Strabon et de Pausanias, était située sur le Pagus, une fois que l'expulsion des Amazones de l'Asie-Mineure pourrait être placée, avec beaucoup de probabilité, en 1232 (voir § XXXIX et XL)?

XLII. Les *cantons* ou *villages* fondés par Thésée sous le Sipyle, et qui ont reçu les premiers le nom de *Smyrne* étaient situés sans doute à *Bariacli* et à *Bournabat* où il y a eu tant de ruines (voyez Pockocke, *ouv. cit.* t. V, p. 22) et où toutes les traces de ces ruines n'ont pas encore entièrement disparu.

XLIII. Pour ce qui est de la colonisation de Smyrne par les Érechthides d'Athènes ou par la race attique dont parle Aristide, elle est encore confirmée par le témoignage de Platon et de l'auteur de l'épigramme à Pisistrate, comme nous l'avons vu (*Étud sur Smyrn.* p. 4), et par le témoignage d'Aristarque, grammairien d'Alexandrie (voir Müller, *ouv. cit.* ch. V et *notes*). Cette colonisation, commençant à l'époque de la guerre contre les Amazones, doit s'être maintenue, toujours dans les cantons fondés sous le Sipyle, jusqu'à l'arrivée des Ioniens d'Éphèse, puisque Aristide nous dit que « *l'entrée des Ioniens fut comme dans leur patrie.*

XLIV. On pourrait supposer encore que les Amazones repoussées, par l'élément attique, des cantons qu'elles occupaient sous le Sipyle, se sont réfugiées à la ville d'*Éphèse* à laquelle elles ont aussi donné le nom de *Smyrne*, et un quartier d'Éphèse conservait encore ce nom au temps de Strabon (XIV, 1 § 4).

XLV. Quant à ces assertions d'Aristide : « *Le peuple le plus ancien* (de la ville « de Smyrne) *y est autochthone et comme elle dut recevoir des colons, elle en a reçu de « ceux des autochthones du reste du continent* », elles sont confirmées par le temple de Cybèle et celui des Némésis qu'on voyait dans cette ville ; car nous avons reconnu plus haut (§ X et XIV) l'antiquité reculée du culte de la Mère des Dieux, particulièrement honorée par les *Phrygiens* et les *Lydiens*, et dans l'*Étude sur Smyrne* (*note* 32) j'ai dit un mot sur celui des Némésis.

XLVI. Enfin, je ne vois pas comment on pourrait, sur les origines de Smyrne, dans les temps héroïques, s'exprimer autrement qu'Aristide l'orateur (voir plus haut § XXIII) ni pourquoi on rejetterait les traditions qu'il a recueillies, traditions rapportées encore à son époque à la louange de Smyrne (*εὐφημιῶν*) et qu'il a lues dans les poëtes (voir plus haut § XXI) qui en faisaient mention, quand surtout ces traditions, dans leur ensemble ou en partie, sont encore rapportées par Tacite, Étienne de Byzance et corroborées par Hérodote (voir plus haut § XXVII et XXIX) et quand ces traditions tranchent les principales difficultés et font voir dans les auteurs anciens un accord qui n'est pas sans valeur.

XLVII. On dirait ici peut-être, mais pourquoi Strabon qui fut, comme vous le reconnaissez vous-même, un savant investigateur des antiquités de l'Asie-Mineure, ou Hérodote n'a-t-il pas parlé de ces origines? Je laisse à Diodore de Sicile le soin de répondre à cette question. « Nous n'ignorons pas, dit-il, que ceux qui écrivent « l'histoire des *temps fabuleux*, sont exposés à omettre dans leur description beaucoup « de faits; car il est bien difficile de fouiller dans les ténèbres de l'antiquité..... « Mais ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que *ceux qui ont écrit sur l'histoire et « la mythologie ne s'accordent pas entre eux. Aussi*, par la suite, *les principaux histo- « riens n'ont-ils point touché au récit des mythes et ont essayé de raconter des faits « plus récents* ». (IV, 1, *trad.* Hœffer).

XLVIII. Je n'ai pas cru, comme ces historiens dont parle Diodore, devoir négliger les temps héroïques de l'histoire de Smyrne. On a vu combien elle a d'intérêt et combien de questions importantes elle soulève. Malheureusement les temps historiques des origines de cette ville ne présentent pas moins de difficultés, osons les aborder.

XLIX. Nous avons vu dans l'*Étude sur Smyrne* (*note* 9) que la majorité des auteurs anciens donne à Smyrne une *origine éolienne*, contrairement à Strabon qui lui donne une *origine ionienne*, et que l'opinion des savants modernes n'est pas encore faite sur ce sujet. Essayons de voir de quel côté est la vérité.

L. Les chronologistes les plus accrédités placent le commencement de l'émigration *éolienne* en Asie-Mineure 60 ans après la guerre de Troie, soit en l'an 1210 avant notre ère, et celui de l'émigration *ionienne* à 80 ans après l'émigration *éolienne*, soit en l'an 1130 av. J.—C. Conférez aussi Strabon XIII, 1, § 3.

LI. Partant de là, les savants modernes, ayant trouvé la *majorité* des auteurs anciens pour l'*origine éolienne* de Smyrne, ont conclu, presque tous à l'unanimité, que cette ville a été d'abord *fondée* par des *Éoliens*.

LII. Mais, il ne suffit pas que l'émigration *éolienne* ait précédé de 80 ans l'émigration *ionienne*, il faut voir encore quelles parties du littoral asiatique ces émigrations ont occupées.

LIII. L'émigration *éolienne*, partant des rivages de la *Thessalie*, a envahi, vis-à-vis, les rivages de la *Mysie*, depuis *Abydos* jusqu'à *Cyme*, suivant Éphore cité par Strabon (XIII 1 § 4). Ainsi, les bornes du Sud de l'*Éolie* furent, selon Éphore, à 50 kilomètres loin de Smyrne, au Nord-Nord-Ouest de cette ville.

LIV. L'émigration *ionienne*, quittant les rivages de l'Attique, a occupé en face

ceux de la *Lydie*. D'après Strabon lui-même (XIII, 1 § 2) l'*Ionie* ne commençait que depuis l'*Hermus* et *Phocée*. Pline (V, 31 § 8) dit aussi que *Phocée* était sur les *confins* de l'*Ionie*. Telle donc dut être, et fut en effet, la ligne de démarcation de ces deux provinces.

LV. Il résulte donc, d'après ces observations géographiques, appuyées sur le témoignage des auteurs anciens, non-seulement que *Smyrne* ne fit jamais partie du territoire de l'*Éolie* proprement dite; mais qu'elle en était encore éloignée de 20 à 30 kilomètres dans la direction des côtes. D'ailleurs l'*origine ionienne* de *Phocée* (Hérod., I, 142) n'autoriserait pas à croire le contraire.

LVI. Il résulte encore des médailles, rapprochées du témoignage d'Hérodote, de Strabon et de Pline que l'*Hermus*, ainsi que le dit Strabon, fut la ligne de démarcation de ces deux provinces *dans l'intérieur*. En effet, nous avons vu dans l'*Étude sur Smyrne*, (*note* 77) que, d'après les médailles, les habitants de Smyrne parlaient de « *l'Hermus* des Smyrnéens *en Ionie* » et que les Temnites s'attribuaient aussi ce fleuve: « *l'Hermus des Temnites* ». Or, comme il n'y a pas eu deux Hermus, comme Temnos était une ville *éolienne* (Hérod., I, 149; Strab., XIII, 3 § 5; Plin., V, 32), comme cette ville, ainsi que je le démontre dans la *Note sur Temnos*, était placée à la *droite* de l'Hermus, et non à Ménémen comme les savants l'ont prétendu, bien à tort, comme Smyrne était sur le territoire de l'*Ionie*, il faut nécessairement que l'*Hermus* séparât l'*Éolie* de l'*Ionie*.

LVII. En dernière conclusion donc la possession de Smyrne par les *Éoliens* ne fut qu'une colonie, prise à un premier occupant, voyons donc quel fut ce premier occupant.

LVIII. Il était important de préciser les limites qui séparaient l'*Éolie* de l'*Ionie*. Il était important aussi de déterminer la fondation et la situation de Smyrne dans les temps *héroïques*, car, c'est pour ne s'être pas livrés à toutes ces recherches, que les savants modernes, confondant l'histoire de Smyrne des temps *héroïques* avec celle des temps *historiques*, et prenant la situation de cette ville dans les temps *héroïques* pour celle des temps *historiques*, ont fait un chaos, dans lequel ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes et tombent de contradiction en contradiction.

LIX. Je me flatte d'avoir établi: 1° que l'origine de Smyrne attribuée à Tantale, à Thésée et à une des Amazones n'est pas une fable; 2° que la ville due à ces trois personnages était située au Sipyle; 3° que Smyrne ne fit jamais partie du territoire de l'Éolie.

LX. Nous pouvons maintenant aborder les temps *historiques*. J'appelle ainsi, pour mon sujet, l'époque de l'émigration ionienne.

LXI. Strabon, ainsi que nous l'avons déjà vu (§ XLIX), attribue à Smyrne une *origine ionienne*. Voici en quels termes précis: « *Les Smyrnéens se retirant de chez* « *les Éphésiens, ἀπελθόντες δὲ παρὰ τῶν Ἐφεσίων οἱ Σμυρναῖοι. firent une incursion* « *à l'endroit occupé par les Lélèges* ET SUR LEQUEL EST MAINTENANT « SMYRNE, *ἐν ᾧ νῦν ἐστιν ἡ Σμύρνα, et, les en chassant*, ILS FONDÈRENT L'AN- « CIENNE SMYRNE, *ἐκβαλόντες δ' αὐτοὺς ἔκτισαν τὴν παλαιὰν Σμύρναν, éloignée* « *de celle d'à présent de vingt stades environ.* ET ENSUITE, ÉTANT VAINCUS « PAR LES ÉOLIENS, *ὕστερον δὲ ὑπὸ Αἰολέων ἐκπεσόντες, ils se réfugièrent à* « *Colophon, κατέφυγον εἰς Κολοφῶνα, et s'unissant à ceux de Colophon, ils repri-* « *rent leur ville, καὶ μετὰ τῶν ἐνθένδε ἐπιόντες τὴν σφετέραν ἀπέλαβον* ». (Str., XIV, 1 § 4).

LXII. Les Smyrnéens d'Éphèse dont parle ici Strabon étaient originaires de la ville de Smyrne même, ainsi nommée de l'*Amazone Smyrne* qui prit aussi possession d'Éphèse, et à laquelle ville elle donna aussi son nom, car Strabon (XIV, 1 § 4) nous dit qu'anciennement, *les Smyrnéens* habitaient ensemble avec *les Éphésiens lorsqu'Éphèse*

était appelée Smyrne. (*Cf. plus haut* § XXXIV; Ét. de Byz., v° *Σμύρνα*; Strab., XIV, 1 § 4). Il paraît donc que ces Smyrnéens se sont réunis aux *Ioniens* et sont revenus vers les bords qu'ils avaient quittés (*voir plus haut* § XLIII et XLIV). Remarquons encore que par l'expression: *ancienne Smyrne*, dont se sert ici Strabon, nous ne devons point entendre la *Smyrne* de Tantale, de Thésée et de l'Amazone; mais bien la ville même des Ioniens d'Éphèse, parce que Strabon (XIV, 1 § 37) et Pausanias (VII, 5) opposent cette ville qu' ils appellent *ancienne*, à la ville de leur temps fondée sur le Pagus par Alexandre, Antigone et Lysimaque, et parce que ces auteurs ne se sont pas occupés de la fondation de Smyrne dans les temps héroïques. (Voir § XLVII).

LXIII. Mais, dira-t-on, par ce seul passage de Strabon, comment prétendez-vous donner à Smyrne une *origine ionienne* contrairement à Hérodote et au plus grand nombre des auteurs anciens qui attribuent à cette ville une *origine éolienne*?

LXIV. La difficulté, selon moi, n'est pas aussi grande qu'elle le paraît au premier abord. Nous avons vu (§ LIII et LIV) que dans le commencement l'émigration *éolienne* qui a précédé l'émigration *ionienne* avait *Cyme* pour dernière limite au Sud, et que ce n'est que plus tard qu'elle s'étendit jusqu'à *Phocée* et l'*Hermus* (§ LV et LVI). Nous avons vu aussi (§ L) que le commencement de l' émigration *ionienne* est fixé en l'an 1130 avant notre ère, et nous venons de voir (§ LXI) que Strabon donne à Smyrne une origine *ionienne* et dit qu'*ensuite* cette ville a été prise par les *Éoliens* et reprise par les *Smyrnéens* aidés par les *Colophoniens* qui étaient aussi *Ioniens* (Strab., XIV, 1 § 3; Hérod., I, 142 et 147). Or, si nous pouvions trouver un moyen qui concilie la version de Strabon avec celle d'Hérodote, de Pausanias, etc, et la chronologie toutes les difficultés seraient enlevées, la lumière serait faite et les doutes ne seraient plus permis. Voici ce moyen je crois.

LXV. Le document le plus ancien, selon moi, qui fasse mention de *Smyrne l'Éolienne* est l'épigramme (IV, v. 1—7; voir *Étud. sur Smyr.* p. 69), attribuée à Homère. Relisons et étudions ce document. « *Smyrne l'éolienne, voisine de la mer, battue par* « *les flots de la mer où va le sacré Mélès, avec une eau limpide*, fut autrefois MUNIE « DE TOURS, *ἐπύργωσαν, par les peuples de Phricius, les plus en état de porter les* « *armes*, MONTÉS SUR DE FIERS COURSIERS, *μάργων ἐπιβήτορες ἵππων, et éprou-* « *vant une violente passion pour Mars* ». Homère, ou quel que fût le poëte qui a écrit ces vers, ne dit pas que *Smyrne* fut *fondée* par les *peuples de Phricius*, mais que, dans une époque antérieure à la sienne, *ἣν ΠΟΤ' ἐπύργωσαν*, ces peuples avaient *muni de tours, fortifié* la ville de Smyrne. D'où l'on peut inférer que cette ville existait déjà à cette époque. Il est encore à remarquer que ces *Éoliens* (car les peuples de Phricius n'étaient que des Cyméens,—voir *Étude sur Smyrne, note* 130) ne vinrent pas à Smyrne par mer; mais qu'ils y vinrent *montés sur de fiers coursiers*, ce qui indique encore, d'une manière manifeste, que leur arrivée à Smyrne fut *postérieure* à l'époque de *l'émigration* éolienne. Notons encore qu'Hérodote (I, 150) nous parle des *remparts* de la ville de *Smyrne l'éolienne*.

LXVI. Tout cela établi, voyons quelle serait l'époque à laquelle *ces peuples de Phricius*, c'est-à-dire, *les Éoliens de Cyme*, vinrent à Smyrne.

LXVII. Pseudo-Hérodote, dans sa *Vie d'Homère* (c. 38), précise cette époque en ces termes: « Cent-trente ans après l'expédition d'Ilion *que conduisirent Aga-* « *memnon et Ménélas, Lesbos fut habitée par villes étant auparavant privée de villes.* « Vingt ans après *la colonisation de Lesbos*, Cyme *appelée l'*Éoliote *et la* Phricote, « *fut habitée.* ET DIX-HUIT ANS après Cyme, SMYRNE FUT HABITÉE, *κατω-* « *κίσθη, par des Cyméens*». La *prise* de Troie placée en l'an 1270, l'*habitation* de la ville de Smyrne, par les *Éoliens de Cumes*, tombe donc en l'an 1102 avant J.—C.

LXVIII. Or, étant admis et démontré que l'émigration *ionienne* a commencé l'an

1130 avant J.—C., soit 28 ans avant l'*habitation* de Smyrne par les *Éoliens de Cyme*, il n'y a rien qui puisse empêcher que Smyrne ne fut d'abord *fondée*, comme le dit Strabon, qui fut un savant investigateur des antiquités de l'Asie-Mineure, par les Ioniens d'Éphèse, et l'on peut admettre que ces derniers avaient déjà *fondé* la ville de Smyrne, depuis un quart de siècle environ, lorsque les peuples de Phricius, montés sur de fiers coursiers, vinrent s'en emparer et la munir de tours. Ainsi, Strabon a raison et les autres n'ont pas tort, car, comme cette fondation *éphésienne* n'a duré que vingt-cinq ans environ, tandis que la colonisation *éolienne* a duré jusqu'à vers l'an 727 avant J.—C., soit près de 375 ans, ils n'ont fait que suivre la tradition la plus généralement adoptée, celle de la colonisation *éolienne* qui, dans ses quatre siècles d'existence, avait absorbé et fait oublier les 25 ans *de première occupation* par les *Ioniens* qui s'en souvenaient cependant, puisque nous les voyons revenir de Colophon, où ils s'étaient réfugiés et reprendre *leur première ville*. Strabon n'a qu'un seul tort dans tout cela, c'est de n'avoir marqué l'époque de la conquête *éolienne* que par le seul mot : *ensuite* (*voir plus haut* § LXI); mais je me flatte que les rapprochements chronologiques que j'ai exposés enlèvent tout doute à ce sujet.

LXIX. On peut voir dans *l'Étude sur Smyrne* (*note* 9) le passage d'Hérodote qui nous raconte les détails de cette prise de Smyrne par les Ioniens de Colophon sur les Éoliens, prise attestée encore par Strabon (XIV, 1 § 4) et par Pausanias (VII, 5 § 1).

LXX. La date de cette prise peut être fixée un peu avant 727 avant J.—C. car Hérodote (I, 14) nous dit que « *Aussitôt que* Gygès fut roi, *ἐπεί τε ἦρξε*, il conduisit « une armée contre Milet et *Smyrne* et prit la ville de Colophon ». Volney (l. c.) fixe l'avénement de Gygès en 727 av. J.—C. Or, *Milet* était une ville *ionienne* (Hérod., I, 142) ainsi que Colophon, et il paraît que Smyrne l'était déjà puisque nous voyons Gygès s'attaquer aux villes ioniennes.

LXXI. Dans tous les cas cette manière de voir est encore corroborée par le témoignage de Pausanias (V, 8) qui nous dit : « *A la vingt-troisième olympiade*, « *τρίτῃ δὲ ὀλυμπιάδι καὶ εἰκοστῇ, on rétablit les exercices du pugilat. Il y triompha* « *Onomastus* de Smyrne, *Ὀνομαστὸς δὲ ἐνίκησεν ἐκ Σμύρνης*, laquelle, DÉJÀ ALORS « comptait parmi les villes des Ioniens, » *συντελούσης ΗΔΗ ΤΗΝΙΚΑΤΤΑ* « *ἐς Ἴωνας* ». Or, la 23e olympiade tombe en l'an 688 av. J.—C.

LXXII. C'est à ces Ioniens de Colophon qu'Alyatte, roi de Lydie, prit la ville de Smyrne (Hérod. I, 16) un peu après 628 av. J.—C., suivant la chronologie de Volney.

LXXIII. On croit, généralement, que c'est à partir de cette époque que date la dispersion des Smyrnéens de laquelle Strabon a fait mention. Mais c'est une erreur qui provient de ce qu'on n'a pas fait assez d'attention à la chronologie et à certains passages des auteurs anciens sur ce sujet.

LXXIV. Hérodote (I, 14) dit: « Aussitôt que *Gygès* fut roi, *il conduisit* une armée « contre Milet et *Smyrne*, et *prit* la ville de Colophon ». Pausanias (IV, 21) nous dit que *Gygès*, fils de Dascylus *et les Lydiens s'étaient emparés de Smyrne*, *ἔχοντας σφῶν τὴν πόλιν*, mais que les Smyrnéens parvinrent à les en chasser *ἐκβάλοιεν*. Strabon (XIV, 1 § 37) dit: « Les *Lydiens* ayant renversé Smyrne elle continua environ *quatre-* « *cents ans*, *περὶ τετρακόσια ἔτη*, à se gouverner par bourgades, et puis *εἶτα* elle fut « érigée par Antigone et ensuite par Lysimaque ».

LXXV. La version d'Hérodote ne détruit pas celle de Pausanias et la version de Pausanias trouve une confirmation dans celle d'Hérodote. Il n'y a que cette différence entre ces deux versions, savoir: que Pausanias est entré dans un détail de plus qu'Hérodote, et la version de Strabon, appuyée sur la chronologie, donne raison à Pausanias.

LXXVI. Gygès vint à Smyrne vers l'an 727, Alyatte vers l'an 628, Alexandre l'an 333, Antigone vers l'an 320 et Lysimaque vers l'an 300 av. J.—C. Or, si à l'époque d'Alexandre, d'Antigone et de Lysimaque nous ajoutons les 400 ans dont parle Strabon nous aurons pour époque de la destruction de Smyrne, ou de la dispersion des Smyrnéens, par les Lydiens, les années 733, 720 et 700 av. J.—C. D'où il résulte, clair et net, que Strabon, par l'expression : *les Lydiens*, n'avait pas voulu entendre l'époque d'Alyatte, car il y a, entre l'époque de ce dernier et celle d'Antigone (pour ne suivre ici que Strabon) l'énorme différence d'*un siècle*. On ne peut pas donc admettre que Strabon ait commis une telle erreur. C'est donc l'époque de Gygès qu'il avait voulu désigner et ce raisonnement chronologique établit que la première dispersion des Smyrnéens par les Lydiens remonte à l'expédition de Gygès vainqueur et vaincu.

LXXVII. Nous avons vu que la Smyrne des temps historiques ne fut jamais sur le territoire de l'*Éolie* proprement dite; qu'elle fut fondée par les Smyrnéens—Ioniens d'Éphèse ; que cette fondation a duré environ 25 ans ; qu'ensuite Smyrne fut habitée, comme colonie, par les *Éoliens* de *Cyme*, pendant 375 ans environ; qu'elle fut reprise après par les Ioniens; et que, lorsqu'elle était à leur possession, les Lydiens l'ont prise, perdue, reprise et détruite de l'an 727 à l'an 628 avant J.—C.

LXXVIII. Mais, avant de quitter le sujet de l'origine *ionienne* de Smyrne, rappelons que cette origine résulte encore du témoignage d'Aristide. En effet, nous avons vu (§ XXI), que, d'après Aristide, Smyrne s'était heureusement absorbée *les Hellènes* de vis-à-vis; (Or les Hellènes de vis-à-vis *sont les Ioniens*.— Voyez plus haut § LIII et LIV) ; que l'entrée des Ioniens à Smyrne fut comme chez eux (§ XXXIV) ; et que les autres viennent après (§ XXI) *ὕστερον δὴ τοὺς ὑστέρους*. On le voit donc Aristide aussi est d'accord avec Strabon et ne place *les Éoliens*, desquels il ne parle point, que parmi *les derniers* occupants de la ville de Smyrne.

LXXIX. Disons maintenant un mot de la ville de Smyrne fondée par Alexandre suivant Pline (V, 31), Aelius Aristide (l. c. p. 431, 436, 440, 763), Pausanias (VII, 5) et les médailles (Voir *Étud. sur Smyr.* notes 21, 30, 32), et par Antigone et par Lysimaque suivant Strabon (XIV, 1 § 37).

LXXX. La fondation de Smyrne par Alexandre est trop attestée par l'antiquité pour qu'ils soit permis d'avoir des doutes à cet égard, parce que Strabon n'en parle pas. Le silence de Strabon sur ce sujet n'est pas une preuve négative, et comme plusieurs auteurs attribuent à Alexandre, une fondation que Strabon attribue à Antigone et à Lysimaque, il faut croire, qu'Alexandre eût le premier l'idée de relever cette ville et même qu'il commençât à mettre cette idée à exécution ; mais que ses généraux ont achevé l'œuvre, car la fondation ou la réédification d'une ville ne se fait pas en un jour.

LXXXI. Je ne parlerai pas ici de l'histoire de la ville de Smyrne fondée par Alexandre et par ses généraux : ce serait répéter tout ce qu'on lit, à ce sujet, dans l'*Étude sur Smyrne* et dans les *notes* qui l'accompagnent.

LXXXII. Mais je rechercherai, d'abord, quelle situation donnèrent à cette ville Alexandre et ses généraux, et ensuite, les Ioniens d'Éphèse.

LXXXIII. Strabon et Pausanias nous apprendront ces situations.

LXXXIV. Strabon (XIV, 1 § 4) dit : « Les Smyrnéens se retirant de chez les « Éphésiens, firent une incursion à l'endroit occupé par les Lélèges *et sur lequel est* « *maintenant Smyrne*, et, les en chassant, *ils fondèrent l'ancienne Smyrne*, éloignée de celle « d'à présent de vingt stades ENVIRON ». Le même auteur parlant de Clazomènes située à l'Ouest de Smyrne dit : « *Ensuite* », c'est-à-dire, après Clazomènes en venant à Smyrne, « il y a un temple d'Apollon, et des bains chauds *et le golfe des*

« *Smyrnéens* ET LA VILLE, et, IMMÉDIATEMENT APRÈS, UN AUTRE GOLFE « DANS LEQUEL EST L'ANCIENNE SMYRNE *à vingt stades* de la ville actu- « elle..... Elle fut érigée par Antigone et ensuite par Lysimaque *et maintenant* elle « est la plus belle de toutes. Elle a une partie SUR UN MOMT FORTIFIÉ, *ἐπ' ὄρει « τετειχισμένον, et la majeure partie dans la plaine*, vers le port, vers le temple de « Cybèle et vers le gymnase ». (XIV, 1, 37).

LXXXV. Pausanias (VII, 5) dit: « Alexandre, fils de Philippe, fut le fondateur « *de la ville de notre temps*, à cause d'une vision qu'il eût en songe. En effet, Ale- « xandre, faisant des recherches SUR LE MONT PAGUS, *ἐν τῷ ὄρει τῷ Πάγῳ*, « arriva, dit-on, devant le temple des Némésis, lorsqu'il revenait de ces recherches. « Il rencontra devant le temple une source et un platane qui avait poussé dans l'eau. « Et, dormant sous le platane, les Némésis lui apparurent, *lui ordonnèrent* en vision « *de fonder une ville en cet endroit*, et d'y amener les Smyrnéens LES FAISANT « SORTIR DE LA PREMIÈRE *ἀναστήσαντα ἐκ τῆς προτέρας*. Les Smyrnéens en- « voyèrent donc à Claros consulter l'oracle pour se mettre en sûreté au sujet de cette « vision, et il leur répondit: *ceux qui habiteront* PAGUS, en face du sacré Mélès, « seront des hommes trois et quatre fois heureux. AINSI, ILS SE TRANSPORTÈRENT « *volontairement* *οὕτω μετῳκίσαντο ἑθελονταί* ».

LXXXVI. On a exprimé des doutes à Smyrne sur la véritable situation du mont Pagus, se fondant sur les cartes de Barbié du Bocage (*Atlas cit.* pl. 32) et de M. Kiepert (*Karte von Klein-Asien*, section IV) qui placent ce mont loin de Smyrne. (voy. *Étud. sur Smyr.* note 22). Mais, si ces savants avaient fait attention au passage de Strabon combiné avec le passage de Pausanias, ils ne seraient pas certainement tombés dans cette grosse erreur qu'ils ont fait accréditer par l'autorité attachée à leur nom. En effet, Strabon nous dit que la ville de son temps s'élevait, en partie, *sur un mont fortifié* et Pausanias nous dit qu'Alexandre fit des recherches *sur le mont Pagus*, que les Némésis lui ordonnèrent de fonder en cet endroit une ville, que l'oracle de Claros dit aux Smyrnéens que *ceux qui habiteront Pagus* seront heureux et que les Smyrnéens *s'y transportèrent*. Il ne faut donc pas d'autres preuves pour établir que *le mont fortifié* de Strabon *est le mont Pagus* de Pausanias.

LXXXVII. La situation donc du mont Pagus prouvée, il en découle tout naturellement que la ville d'Alexandre, d'Antigone et de Lysimaque, ville que Strabon, Aelius Aristide et Pausanias désignent encore par les expressions: *ville de notre temps*, *ville d'à présent*, étaient située, en partie, sur le mont Pagus, et, en grande partie, dans la plaine, *presque* comme de nos jours.

LXXXVIII. Voyons maintenant quelle fut la situation de la ville de Smyrne fondée par les Ioniens d'Éphèse. C'est de la plus grande importance parce qu'elle nous donnera la situation du fleuve Mélès et parce que les opinions des savants modernes sont partagées et très-erronées au sujet de la situation de cette ville et de ce fleuve.

LXXXIX. Strabon, venant de Clazomènes située à l'Ouest-Ouest-Sud de Smyrne, dit: « Ensuite il y a un temple d'Apollon, et des bains chauds et *le golfe des Smyr-* « *néens et la ville. Et immédiatement après un autre golfe dans lequel est l'ancienne* « *Smyrne* à vingt stades de la ville actuelle ».

XC. Voyons quel est cet *autre golfe* dans lequel était *l'ancienne Smyrne*, la Smyrne des Ioniens d'Éphèse.

XCI. Il est de fait patent que, du versant Ouest du mont Pagus, où était située, en partie, la ville de Smyrne au temps de Strabon (Voir plus haut § LXXXVI et LXXXVII et *Étud. sur Smyr.* note 36), on ne voit, tout au plus que jusqu'à l'endroit que nous appelons aujourd'hui *la Pointe* (la Pointe du moulin à vent marquée sur toutes les

cartes) et de là, en ligne droite, que jusque vers l'endroit dit *Hadji-Moutzo*, du côté droit de l'Échelle de Bournabat, en venant de ce village (Voir les *Tabul. in Strab. Geogr.* par M. Müller, pl. X), tandis que de ces endroits on peut voir la place où était située la ville fondée sur le Sipyle par Tantale, (§ XXV).

XCII. Le reste du vaste golfe de Smyrne, ce reste qui comprend une assez grande partie au Nord et au Nord-Est de la ville actuelle, entre la *Pointe*, *Hadji-Moutzo* et le *Marais*, toute cette partie, dis-je, ne se voit pas du flanc Ouest du mont Pagus, c'est-à-dire, du *golfe des Smyrnéens* dont parle Strabon, non plus que de Clazomènes, du temple d'Apollon et des bains chauds. Cette partie qui est entre la *Pointe*, *Hadji-Moutzo* et le *Marais* forme un second golfe, et c'est, indubitablement, ce golfe (qui vient *immédiatement après* celui qui se voit en venant de Clazomènes et du Pagus), que Strabon a désigné comme étant le golfe, au bord duquel, *l'ancienne Smyrne*, la Smyrne des Ioniens d'Éphèse, était située. Il n'y a pas un autre golfe auquel on puisse jamais appliquer ce passage de Strabon.

XCIII. La ville de Smyrne donc fondée par *les Smyrnéens—Ioniens d'Ephèse*, et conquise par *les Éoliens de Cyme*, ne pouvait être située qu'au fond de cet *autre golfe* de Strabon, *appelé Mélésien du fleuve Mélès* qui s'y jette, au rapport d'Étienne de Byzance (v° *Μέλητος κόλπος*). Et c'est cet *autre golfe* seulement qui était appelé *Mélésien*, car les eaux du *golfe des Smyrnéens*, comme Strabon l'appelle, ne se mêlaient pas *avec une eau différente*, suivant Pausanias (VII, 5), comme il est de fait encore aujourd'hui (Voir *Étud. sur Smyr.* note 36).

XCIV. Maintenant, étant établi que cet *autre golfe* de Strabon est le golfe au bord duquel s'élevait *l'ancienne Smyrne* de Strabon, la Smyrne des Ioniens d'Éphèse, à vingt stades environ de la ville située sur le Pagus, voyons si les rives de ce golfe ont offert ou offrent des ruines qui constatent une habitation quelconque.

XCV. L'existence de nombreuses ruines vers les bords de ce golfe ne saurait faire un seul instant l'ombre d'un doute. Spon (*voy. au Lev.* t. I, p. 308) signale, près des Bains de Diane, des ruines parmi lesquelles il place l'*Homérion* (Voir *Étud. sur Smyrn.* note 133). Tournefort (*ouv. et l. c.* p. 388) a observé près des Bains de Diane des ruines et les débris magnifiques d'un édifice de marbre. Mais Pockocke (*ouv. et l. c.* p. 22), qui s'attachait particulièrement à la description des ruines, dit: « Et l'on voit tout auprès (des Bains de Diane) quelques ruines et « plusieurs arches, *extrêmement anciennes*, qui faisaient probablement partie de ces « bains. ON NE VOIT QUE RUINES DEPUIS CET ENDROIT JUSQU'À « LA VILLE, *ce qui me donne lieu de croire qu'elle s'étendait autrefois jusque là* ». Des voyageurs postérieurs nous ont signalé ces ruines. M. Clentzo, en fouillant dans son jardin, situé près du *Carénage*, a découvert une statue de marbre. M. Storari nous dit qu'en 1847, lorsqu'on s'occupait aux *Bains de Diane* à la construction de la fabrique de papier, on a trouvé, en reliant les sources pour former le bassin, une statue de Diane, une tête de Vénus et une de Bacchante, une mosaïque représentant des vases de fleurs avec des pampres, des colonnes, des fondements, des têtes et des bras mutilés (*ouv. cit.* p. 53). Au milieu du bassin des Bains de Diane, on voit encore aujourd'hui d'autres ruines à travers la limpidité des eaux. En 1854 M. Storari a découvert, au Sud de la colline de *Tépé-dziki*, sur la route qui mène aux Bains de Diane, un mur en pierre de taille, magnifiquement construit, deux sarcophages de marbre blanc *avec sculptures*, d'autres sarcophages encore, et plus loin, près d'une vieille fontaine, entre la colline de *Tépé-dziki* et les *Bains de Diane*, un édifice rond de six mètres de diamètre *construit en pierre de taille sans ciment* (e costruito in pietra di taglio *senza cemento*), et à la base de cet édifice il y avait un bas-relief représentant des boucliers ronds et ovales et des armes tranchantes de

forme bizarre (*ouv. cit.* p. 55). Cette découverte, d'autant plus importante qu'elle nous est décrite par un ingénieur, indique l'époque reculée du monument, époque évidemment antérieure à celle d'Alexandre, puisqu'à l'époque de ce conquérant le genre de constructions *sans ciment* n'était plus en usage. En 1848 on a trouvé sur la rive droite du Pont des Caravanes un lion de marbre. En 1864 on a découvert, au pied Ouest de la colline de *Tépé-dziki*, des constructions antiques et des mosaïques. Les cimetières turcs à l'Est du Pont des Caravanes sont pleins de marbres antiques. Ce sont donc là, autant de témoins irrécusables qui se dressent pour attester que sur ce terrain s'élevait une ville, et que cette ville ne peut être autre que *l'ancienne Smyrne* de Strabon, située à vingt stades environ du mont Pagus, distance approximative entre ce mont et les Bains de Diane.

XCVI. Cette situation est encore confirmée par l'épigramme homérique ci-dessus rapportée et dans laquelle nous lisons : «Smyrne l'éolienne, *voisine de la mer*, BATTUE «PAR LES FLOTS DE LA MER, *où va le sacré Mélès*, avec une eau limpide». Le poëte donne ici, avec la plus grande précision, la situation de l'ancienne Smyrne. Il ne se contente pas de dire que cette ville était *voisine de la mer*, mais il détermine aussi de quelle mer, en ajoutant les mots *battue par les flots de la mer dans laquelle va* (du côté où va—le mot *ἥντε* permet ces constructions) «*le sacré Melès*:». Or, qu'on prenne pour le Mélès le torrent du Pont des Caravanes (ce qui ne saurait jamais être) ou la source des Bains de Diane, *l'ancienne Smyrne* de Strabon, *la Smyrne éolienne* de l'épigramme homérique, d'Hérodote, de Callimaque, de Velleius Paterculus, de Pausanias, etc., était située aux environs des Bains de Diane, d'après la situation indiquée par le poëte de la dite épigramme, puisque, et le torrent du Pont des Caravanes et les Bains de Diane, débouchent dans le second golfe de Strabon.

XCVII. J'espère qu'on ne saurait plus avoir aucun doute sur la situation de cette ville ; mais il s'élève encore une question quant à son existence au temps d'Alexandre. Strabon nous a dit que cette ville a été *renversée* par les Lydiens et Hérodote nous a marqué l'époque dernière de cette destruction vers l'an 628 av. J.—C. Alexandre et Antigone n'ont fondé la ville du Pagus qu'environ trois siècles plus tard. Or, au temps d'Alexandre cette ville *renversée* par Alyatte existait-elle encore? C'est ce que nous allons examiner.

XCVIII. Strabon (XIV, 1 § 37), parlant de cette ville, emploie une phrase sans verbe, ce qui laisse la porte ouverte aux conjectures : *ἐν ᾧ ἡ παλαιὰ Σμύρνα*, «*dans lequel* «*l'ancienne Smyrne*» et ajoute : «Les Lydiens ayant *renversé* Smyrne, elle continua, «environ quatre cents ans, à se gouverner par bourgades». Les lois de la construction grammaticale et de la logique veulent l'imparfait. Il en résulte donc que cette ville n'eût plus d'existence à partir de l'époque de sa destruction.

XCIX. Pausanias (VII, 5 § 1) nous parle de cette ville ancienne ; mais son texte, à cet endroit, a été évidemment corrompu, car j'ai comparé ce passage dans les éditions de Pausanias données par Clavier, C. G. Siebelis et Schubart et je l'ai trouvé différent.

C. Toutefois, je me suis attaché de préférence au texte donné par M. Schubart et je l'ai traduit ainsi : «Smyrne qui était une des douze villes des Éoliens, *et qui* «*était habitée, de même que de mon temps encore, au lieu qu'on appelle la ville ancienne*», parce que j'ai trouvé cette manière plus conforme et *à l'ensemble* du même passage de Pausanias, et à la nature des choses, (Voir *Étud. sur Smyr.* note 30).

CI. En effet, considérant que le même Pausanias, dans le même passage, nous dit que les Némésis ordonnèrent à Alexandre de fonder une ville sur le Pagus «et d'y «amener les Smyrnéens les *faisant sortir* (déplaçant, délogeant) *de la première*, *πόλιν* «*ἐνταῦθα οἰκίζειν, καὶ ἄγειν ἐς αὐτὴν Σμυρναίους, ἀναστήσαντα ἐκ τῆς*

« πρωτέρας » ; Considérant que le Mélès est la source même dite Bains de Diane; que *l'ancienne Smyrne* de Strabon s'élevait sur les bords mêmes de ce fleuve ; que Strabon (XIV, 1 § 37) nous dit que de son temps le Mélès coulait près du mur de Smyrne ; qu'Aelius Aristide (l. c. p. 377) nous dit que le Mélès tendait le bras devant la porte de la ville ; Considérant que, quelque grande que fût la destruction de Smyrne par les Lydiens, il est impossible d'admettre que tous les Smyrnéens aient abandonné, pour toujours, les lieux qui les virent naître, et qu'il n'y en eût pas quelques-uns qui y restèrent et qui y retournèrent, je n'hésite point à admettre que cette ville, après sa destruction par Alyatte, a existé, au moins comme faubourg, jusqu'au temps d'Alexandre, et comme, depuis le temps de ce conquérant, Strabon, Aristide, Pausanias nous font voir cette ville existant à leur époque et faisant partie même de la ville d'Alexandre, je crois encore que les Smyrnéens, tout en *se transportant* sur le Pagus, faisaient avancer leur ville vers cette montagne et *vice versâ* de manière que ces deux villes ne tardèrent pas à se réunir et a former une seule. Tout cela est encore confirmé par les ruines que nous avons observées depuis les Bains de Diane jusqu'au mont Pagus ; par ce passage d'Aristide : « *La ville a marché,* comme disent les poëtes, *et a pris la forme qu' elle a maintenant* » (§ XXI) ; par les médailles qui nous disent que Smyrne ne fut pas démentie lorsqu'elle prit le titre de : « *Première de l' Asie en beauté* ET EN GRANDEUR ». Quant à l'assertion d'Himérius, auteur du milieu du IVe siècle de notre ère, qui nous dit que le Mélès naissait *dans les faubourgs* de Smyrne, elle ne contredit point cette manière de voir, car nous ne devons pas oublier qu'à cette époque la ville de Smyrne était détruite par les terribles tremblements de terre de l'an 180, et que Marc-Aurèle n'a réparé que la ville située sur la mer du côté du Pagus.

CII. Il est encore deux erreurs que je ne dois pas laisser sans réfutation.

CIII. Chandler *(ouv. et l. c.* p. 157) M. Kiepert, M. Ch. Müller (*cartes citées*) et d'autres placent *l'ancienne Smyrne* de Strabon, à l'endroit même où s'élevait la ville fondée par Tantale, ainsi que j'ai prouvé cette fondation au § XXV. Il est donc évident que ces savants sont tombés dans une de ces confusions dont j'ai parlé au § LVIII. Mais, si l'on place sur le Sipyle *l'ancienne Smyrne* dont parle Strabon, comment fera-t-on pour concilier ce géographe avec lui-même, puisqu'il dit que cette ancienne Smyrne était située *à vingt stades* ENVIRON de la ville de son temps fondée sur le Pagus ; car, il est constant que, de ce mont au mont Sipyle, à l'endroit dont il s'agit, il y a, *en droite ligne*, au moins le double de cette distance ?

CIV. MM. Cousinery, Fauvel, Ch. Texier et tous ceux qui ont voulu se placer sous l'autorité de quelque savant ont avancé que les ruines qu'on voyait et qu'on voit presque encore au Sud-Est et au Sud-Ouest de Bournabat, marquent la place de *Smyrne l'éolienne.* J'ai établi plus haut (§ XXXIV—XXXVI et § XL—XLII) qu'à Bournabat s'élevaient sans doute les cantons, fondés par Thésée sous le Sipyle, d'après le témoignage d'Aelius Aristide, et j'ai prouvé encore (§ LXXXIX—XCVI) que la ville *ionienne* et *éolienne* était située sur les bords du *golfe Mélésien* et des Bains de Diane Mais M. Texier pour trouver le second golfe dont parle Strabon, suppose bien des choses impossibles et va chercher ce golfe jusqu'à Bournabat. Il dit : « Le géographe « insiste particulièrement sur les deux golfes ; c'est dire suffisamment que *l'ancienne* « *Smyrne* était dans *l'anse aujourd'hui comblée* qui allait *vers Bournabat.* En obser- « vant *l'étendue des atterrissements du Mélès,* il est clair qu'à une époque antérieure « la mer entrait plus avant *dans les terres* qu'elle ne le fait de nos jours ». (*ouv. cit.* p. 303). Mais, dans ces conditions, les atterrissements même du Mélès, ne plaident point en faveur de l'illustre archéologue de l'Institut. En effet, le Mélès, c'est-à-dire, le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes, pris à tort par M. Texier et par

Les autres savants, pour le Mélès coule du Sud au Nord, et ses atterrissements, s'il y en a eu même de considérables, ne peuvent pas avoir éloigné Bournabat de la mer, lequel village est situé au Nord-Est de Smyrne et au-delà du *golfe Mélésien*, en d'autres termes, ces atterrissements ne peuvent pas avoir augmenté ou prolongé le terrain de Bournabat à Smyrne, c'est le contraire qui devait avoir lieu. En outre, le sol de la plaine de Bournabat n'offre pas de traces du passage de la mer. A un kilomètre de l'Échelle de Bournabat il y a un platane immense qui doit compter de deux à trois mille ans d'existence. Il y a plus encore les atterrissements mêmes du torrent du Pont des Caravanes sont presque nuls : la configuration du terrain n'a guère changé depuis Aelius Aristide, c'est-à-dire, depuis dix-sept siècles. En effet, le second golfe de Strabon est presque tel encore aujourd'hui que nous le voyons dans la description que nous en a laissée Aristide (l. c. p, 380) : « Et l'acropole domine toute la « ville et la mer se prolonge comme un pied, autant que, passant au-delà, vers l'Est « du Mélès, elle le dépasse en courbure ».

CV. Quant aux ruines que nous voyons encore à *Narlikeai*, *Hadjilar*, *Bounarbâchi* et *Issiclar* il faut croire qu'elles marquent indubitablement la place qu'ont occupée les habitants de Smyrne, après la destruction de leur ville par les Lydiens, et si ces ruines semblent avoir été plus considérables que ne peuvent l'être celles d'une *bourgade* c'est que, dans l'espace de quatre siècles, il y a plus de vingt générations dont l'activité et les besoins peuvent avoir fait de grandes choses. En outre, nous ne devons pas croire que les Smyrnéens ont tous quitté leurs bourgades pour se rendre au Pagus. Il y a et il y a eu à *Bournabat* des ruines qui ne remontent pas à l'époque de Thésée. Ces ruines datent sans doute de l'époque de la dispersion des Smyrnéens car rien n'empêche qu'ils ne s'aient réfugiés dans les cantons fondés par Thésée.

CVI. Je m'aperçois encore d'une objection qu'on pourrait me faire. Vous établissez (§ XXIX), dira-t-on, que Tantale était roi de Lydie et qu'Atys le fut aussi, à la même époque, dans le même pays. La Lydie donc avait-elle deux rois ? Dans ce cas je prierai de faire attention qu'Atys régnait sur les bords, du lac Gygée (Hérod., I, 93), sous le Tmolus, que Tantale régnait sur le Sipyle et que, dans ces temps reculés, on ne pourrait pas admettre des limites précises et déterminées comme de nos jours. D'après un passage de Skylax (*apud* M. Vivien de St Martin, *ouv. cit.* t. I, p. 284). *Adramyttium* serait une ville de la *Lydie* et l'on sait qu'*Adramyttium*, dans des temps postérieurs, se trouve sur le territoire de la *Mysie*. Cela donc justifie, et ce que je viens de dire au sujet des limites dans l'antiquité, et la supposition que j'ai exprimée dans le § III de cette *Dissertation*.

CVII. Enfin, noms du pays dans lequel furent les différents emplacements de Smyrne; peuples divers qui ont habité ce pays ; fondation et occupation de Smyrne par Tantale, Thésée, les Amazones, les Smyrnéens—Ioniens d'Éphèse, les Éoliens de Cumes, les Ioniens de Colophon, les Lydiens, Alexandre, Antigone et Lysimaque ; ligne de démarcation entre l'Éolie et l'Ionie ; diverses situations de Smyrne; voilà tout ce qui peut concerner les origines de cette ville, et voilà tout ce que j'espère avoir établi en m'appuyant sur les auteurs et les documents anciens, seules autorités compétentes sur ces questions intéressantes, mais ardues. Je n'ose dire que j'ai réussi; mais je me flatte que les personnes éclairées et désintéressées approuveront bien des choses de ce que j'ai avancé.

DISSERTATION (a)

QUI PRÉCISE

LA SITUATION DU FLEUVE MÉLÈS.

I

I. Où est situé le fleuve Mélès qui vit naître et chanter Homère sur ses bords ?

II. C'est le *fleuve* qui passe sous le Pont des Caravanes vous dira tout habitant de Smyrne qui aura entendu parler de ce fleuve; c'est ce torrent nous disent la plupart des voyageurs et des savants qui ont visité notre ville ou qui en ont parlé.

III. Jamais plus grande erreur n'eut plus de partisans !

IV. Comment ! dira-t-on, quand tous les savants ont avancé que le cours d'eau qui prend son origine aux environs de *Sevdikeui*, qui côtoie le pied oriental du mont Pagus, qui baigne une partie de la ville et qui va se jeter à la mer, est le Mélès, vous, vous refusez de l'admettre ! Prétendez-vous être plus perspicace que tous les savants ?

V. Je n'ai aucune prétention, et, sans faire de tort aux savants, je vais démontrer leur erreur, en faisant voir, d'abord, comment et pourquoi s'est propagée l'opinion que le fleuve Mélès est le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes, et, ensuite, en prouvant, les anciens à la main, seules autorités compétentes en cette matière, que le *Dieu-Mélès-fleuve* (b) est la belle source dite *Chalca-bounar* par les Turcs et par le peuple et *Bains de Diane* par les autres.

II

VI. Il est incontestable que du IVe au XIe siècle de notre ère, au moins, l'histoire de la ville de Smyrne offre une immense lacune qui ne sera jamais comblée. Ajoutons que, depuis, différents malheurs sont venus fondre sur cette ville.

VII. Des tremblements de terre, des guerres d'extermination, la peste presque annuelle, une ignorance complète : rien n'a manqué.

(a) *La savante* Revue Archéologique *de Paris, qui paraît sous l'habile direction de M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée Impérial, s'est empressée d'accorder l'hospitalité à cette* Dissertation (*cahiers de Septembre et d'Octobre 1867*). *Avec non moins d'empressement je me fais un devoir de lui exprimer mes plus vifs remercîments. J'ai corrigé ici quelques fautes d'impression et autres qui s'y étaient glissées et j'ai fait même quelques additions. Cette* Dissertation *a paru dans la* Revue Archéologique *accompagnée de la* Carte des Bains de Diane, *dressée en 1844, par l'ingénieur feu M. Barbieri. Je dois cette carte à l'obligeance de M. Polycarpe Barry.*

(b) *Voir dans l'* Étude sur Smyrne *une inscription dans laquelle on lui donne ce nom.*

VIII. Au milieu de tant de catastrophes, de vicissitudes et de ténèbres l'ancienne population de Smyrne a disparu ou s'est dispersée, ou ses restes ont perdu les notions de leur origine.

IX. En effet, il n'y a pas aujourd'hui à Smyrne une seule famille qui sache si elle descend des temps anciens. Je dis plus : si elle a deux siècles d'existence. Et ce que je dis là n'a rien qui doive étonner : Chandler, contestant une tradition relative au tombeau de S. Polycarpe, constate aussi, après *des recherches particulières*, que la mémoire de ce fait était perdue depuis longtemps et il ajoute : « la guerre, la peste, le feu « et les tremblements de terre, ont *successivement éteint la race* des personnes chez « lesquelles elle (cette tradition) aurait probablement pu se mieux conserver, *et* « *Smyrne s'est trouvée n'avoir plus* UN SEUL GREC *dans son sein ; aujourd'hui même* « que le gouvernement a plus de stabilité et une meilleure organisation, *il est rare* « *que la même famille subsiste au-delà de trois générations.* (*ouv. et l. c.* p. 143).

X. On le voit donc, si les traditions se sont effacées pour les familles, et si les familles elle-mêmes se sont éteintes, comment les traditions se seraient-elles conservées pour le Mélès?

XI. Ainsi, comme l'ancienne population de Smyrne décimée, dispersée ou enlevée par les tremblements de terre, les guerres et la peste, a manqué de représentants qui pussent montrer, par tradition, aux enfants et aux étrangers les anciens monuments ou la situation de chacun d'eux, et par conséquent le Mélès aussi, il en est résulté que ceux qui ont voulu parler de ce fleuve ont dû se rapporter aux dires des auteurs anciens, et comme les auteurs anciens, les plus répandus, ont parlé du Mélès, en général, sans précision et sans détails, la situation de ce fleuve fut confondue par les modernes.

XII. Pour que nous puissions donc aujourd'hui faire la lumière sur ce sujet et voir comment et pourquoi on a appelé Mélès le torrent du Pont des Caravanes, voyons quels auteurs modernes ont parlé de ce fleuve, quelle situation ils lui ont donnée, quels auteurs anciens ils ont consultés pour cela et si ces auteurs anciens donnent la situation précise de ce fleuve.

XIII. Spon, qui a vu Smyrne en 1675 et qui a publié la relation de son voyage en 1678, est, à ma connaissance, et j'ai fait de longues recherches à ce sujet, le premier voyageur qui ait parlé du Mélès. Voici tout ce qu'il en dit : « Au « nord et au-levant des murailles coule la révière Mélès..... Ce n'est maintenant « qu'un ruisseau presque à sec, à moins que les pluies ne le grossissent. Le peu d'eau « qui s'y trouve est tellement partagée pour deux moulins qu'il fait tourner et pour « arroser les jardins du voisinage, qu'à peine lui en reste-t-il pour payer le tribut « que tous les fleuves doivent à la mer » (*Voy. du Levant*, t. I, p. 307).

XIV. Wheler, compagnon de voyage de Spon, place aussi le Mélès, dans le petit plan de Smyrne qui précède sa notice sur cette ville (*ouv. cit.* p. 240) au pied oriental du mont Pagus, cependant il ne se prononce pas d'une manière précise sur ce fleuve, puisqu'à la page 242 il dit : « le fleuve *qui est supposé* (supposed) être le fleuve « Mélès ». Notons encore que Wheler a publié sa relation en 1682, soit quatre ans après celle de Spon, qu'il cite ce voyageur français à tout bout de champ, et que lui-même nous dit dans sa préface p. III, qu'en composant son traité il avait *depuis le commencement jusqu'à la fin* celui de M. Spon sous les yeux (I have *all along* had an eye to his). Wheler qui fut si courtois pour Spon, pour bien des choses, ne voulut pas être, au sujet du Mélès, d'une opinion contraire à la sienne.

XV. Corneille Le Bruyn, infatigable voyageur hollandais, visita Smyrne en 1678 et publia sa relation en 1698, c'est-à-dire, vingt ans après la publication de celle de Spon. Le Bruyn copia souvent ce voyageur français et beaucoup d'autres,

et pour ce qui concerne le Mélès, c' est même une copie servile. Voici ce qu'il en dit, qu' on en juge, en n' oubliant pas surtout que c' est une traduction du hollandais : « A l'orient et au nord de la ville coule la rivière Mélès..... A présent ce n'est « plus qu' un ruisseau qui est presque à sec, à moins qu' il ne vienne à s' enfler par « l' abondance des pluies. Ce qu'il y a d' eau, fait tourner deux moulins qui servent « à la porter dans les jardins qui sont aux environs pour les arroser ». (*ouv. cit.* t. I, c. VI, p. 78). Rappelons encore que Le Bruyn manquait de connaissances en antiquités et que son ouvrage n' est précieux que par les gravures qu' il donne, lui-même étant un excellent dessinateur, et pour les descriptions des ruines dans l' état où il les a vues. Du reste lui-même nous dit dans sa préface qu' il ne s' est pas fait scrupule de copier ses devanciers parce que : « Cela, dit-il, m' épargnait bien du « temps dont j' avais besoin pour faire mes dessins, cela a été cause d' ailleurs que je « n' ai pu éviter quelquefois *d' écrire et de parler comme les auteurs que je consultais* ».

XVI. Tournefort vint à Smyrne en 1702. Il n' a pas copié ceux qui l' ont précédé; mais il a suivi l' opinion de Spon, qu' il cite souvent, sur plusieurs sujets. « Pour le ruisseau Mélès, quoiqu' à peine il fasse moudre, dit-il, deux moulins, je « vous laisse à penser s' il fut oublié sur les médailles; il est devenu bien chétif de- « puis le temps de Pausanias qui l' appelle *un beau fleuve* ». (*ouv. cit.* t. III, *Lettr.* 22 p. 387). Mais où est situé ce Mélès ? Tournefort nous l' a déjà dit quelques lignes plus haut : « Nous allâmes nous promener à l' autre extrémité de Smyrne, tout au « bout de la rue des Francs, vers les jardins que le ruisseau Mélès arrose ».

XVII. On le voit donc c' est toujours le Mélès de Spon.

XVIII. Pockocke a vu Smyrne en 1739 et il nous dit, presque dans les mêmes termes que Spon : « La rivière *Mélès* prend son cours à l' orient et au nord de « cette montagne » — le Pagus — (*ouv. et l. c.* p. 6), et par trois autres passages de son voyage (*l. c.* p. 13, 14 et 17) on voit encore qu' il place aussi le Mélès dans le vallon de Ste Anne. Mais ce que l' on voit de plus, c' est qu' il a beaucoup copié Tournefort. On peut comparer, par exemple, la page 387 de Tournefort et la page 14 de Pockocke, des tomes déjà cités, et l' on verra le plagiat manifeste. C' est un plagiat encore au sujet du Mélès et d' Homère.

XIX. La fameuse *Encyclopédie* du XVIIIe siècle qui, dans son article sur Smyrne, n' a fait, en grande partie, que suivre servilement, même pour la partie historique, les voyageurs du siècle précédent et de son siècle, a *textuellement* copié le passage de Tournefort sur le Mélès, et plusieurs autres passages encore de ce voyageur, sans le citer.

XX. En 1764, Chandler vint à Smyrne. Il a longuement parlé du Mélès et il le place aussi derrière le Pagus, avec d' autant plus de tort, qu' il cite Philostrate qui fait une description du Mélès, laquelle, comme nous le verrons, ne peut pas être attribuée au torrent que Chandler prend pour ce fleuve. Voici ce qu' en dit ce voyageur anglais : « Au midi de cette plaine vous voyez *le lit d' un torrent qui*, après les « pluies, *va se jeter dans le fleuve Mélès, et plus loin*, ou vers le pied des montagnes, « *est le village nommé Sedicui*..... Le Mélès était autrefois un objet d' orgueil pour « les Smyrnéens ; ses ondes superbes, c' est ainsi qu' on les nommait, coulaient près « des remparts de la ville, *et avaient leur source à peu de distance*. Cependant, en « été, ses eaux limpides sont si basses, qu' elles ne couvrent pas même toute la sur- « face de son lit rocailleux. Elles serpentent d' abord dans une vallée profonde der- « rière le château, et ensuite elles font entendre leur doux murmure au milieu d' un « *éternel* tapis de verdure (*a*). Puis, après avoir reçu dans son cours plusieurs ruisseaux,

(*a*) *C' est de la poésie toute pure et le poétique Chateaubriand lui-même reproche à Chandler cette poétique description* (Itin. de Paris à Jér. 2e part. p. 79 *note* 2. Éd. in—4 *ill*).

« cette rivière fait tourner un ou deux moulins; de là elle se rapproche des jardins « situés hors de la ville, et se propageant en petits canaux elle se divise et sub- « divise en plus faibles courants, jusqu'à ce qu'enfin presque perdue dans les fossés « au bout de la rue des Francs et ne ressemblant plus à une rivière, elle disparaît en- « tièrement et est absorbée par la mer. *Mais en hiver, ce même Mélès, après les pluies « qui tombent sur les montagnes,* ou après la fonte des neiges, (*a*) *devient un torrent pro- « fond et rapide,* qui n'offre point de gué, *et qu'on ne peut traverser sans danger.....* « Le Mélès *est moins large* qu'il n'était anciennement, (*b*) et l'arrivée considérable « de terres que les inondations ont amenées des montagnes voisines, avec le limon et « les matières visqueuses déposées par les torrents, l'ont détourné de son premier « lit.... (*c*) Au-dessus des aqueducs sort le Mélès qui ne tarit jamais, *et dont le lit « a été creusé profondément par les torrents qui se précipitent des montagnes ».* (*ouv. et l. c.* p. 155, 156, 157, 161).

XXI. Arrêtons-nous ici un instant.

XXII. Nous venons de voir que Spon, le premier, a parlé du Mélès, que Le Bruyn l'a copié, que Tournefort, Pockocke et l'*Encyclopédie* ont suivi l'opinion de Spon, que Wheler, tout en suivant cette opinion, nous apprend cependant, qu'à cette époque même, on n'était pas sûr que ce torrent fût le Mélès, mais qu'*on supposait* seulement cela, (the river *supposed* to be the river Meles).

XXIII. Voyons maintenant si Spon pouvait connaître la véritable situation du Mélès.

XXIV. Les traditions manquaient à son époque, nous l'avons démontré, et, au besoin, le témoignage de Wheler suffirait pour en convaincre. Spon n'avait donc que le secours des anciens. Voyons quels sont les auteurs anciens qu'il pouvait consulter et quels sont ceux qu'il a consultés.

XXV. Il pouvait consulter, que je sache, deux poésies attribuées à Homère, un passage de Pline, deux passages de Pausanias, deux passages de Strabon, deux passages d'Aelius Aristide et deux passages de Philostrate. Himérius n'était pas encore publié si je ne me trompe.

XXVI. Cependant la relation de son voyage ne révèle pas qu'il ait eu connaissance des poésies homériques dont il s'agit. Il n'a pas non plus connu le passage de Pline, parce que, dans le même passage où Pline parle du Mélès, il dit que Smyrne fut fondée par une Amazone, et Spon, parlant de cette fondation, ne s'appuie que sur les médailles et sur Strabon (*ouv. et l. c.* p. 362). Quant aux passages de Pausanias ils n'ont pas occupé davantage notre voyageur; car il n'en fait aucune mention. Aristide et Philostrate paraissent être inconnus à Spon, et ils devaient être peu connus à son époque. Il reste donc les passages de Strabon, mais ceux-ci ne pouvaient pas faire connaître à Spon la situation du fleuve Mélès, s'il ne connaissait pas d'abord les diverses situations de la ville. Et c'est là une étude longue et ardue que Spon n'a pas même eu l'intention d'entreprendre. Spon a lu dans Strabon: « *le fleuve Mélès qui coule à côté de Smyrne* » (XII, 3 § 27) et ailleurs « *près du mur coule le fleuve Mélès* », (XIV, 1 § 37), et avant le Pont des Caravanes il a vu une haute et forte muraille, et il a conclu que le Mélès passait sous le Pont des Caravanes; mais il ne s'est pas enquis de ce que

(*a*) *La fonte des neiges n'augmente pas les eaux du torrent du Pont des Caravanes par la bonne raison qu'il ne neige* guère *que sur des montagnes loin de celles où ce torrent prend ses origines.*

(*b*) *Comment a-t-il pu le savoir? Imagination! à moins que M. Barbié du Bocage n'ait traduit le mot anglais* large *par* largo, *au lieu de le traduire par* grand.

(*c*) *Où était l'ancien lit? Chandler nous aurait rendu service en nous l'indiquant.*

marquaient les ruines qui s'élevaient depuis le Pont des Caravanes jusqu'aux Bains de Diane. Et ces ruines étaient considérables: Pockocke en 1739, soit soixante-quatre ans après Spon, les signale encore à notre attention d'une manière particulière. «*On ne voit que ruines*», dit-il, «*depuis cet endroit*» (les Bains de Diane) «*jusqu'à la ville*». (*ouvr. et l. c.* p. 22; voyez aussi ma *Dissert. sur les orig. etc*, § XCV). Et en effet, l'ancienne ville, dont parlent Strabon et Pausanias, s'élevait aux environs des Bains de Diane, je l'ai déjà démontré dans ma *Dissertation sur les origines et les diverses situations de la ville de Smyrne* (§ LXXXIX—XCVI).

XXVII. Mais il y a plus encore. Spon eut-il eu connaissance des poésies homériques en question, du passage de Pline, des passages d'Aelius Aristide, de Pausanias, de Philostrate qu'il n'aurait jamais pu, par ces autorités, préciser la situation du Mélès, parce qu'il ne s'est pas occupé de la source des Bains de Diane. Il n'en parle point dans sa relation. Ainsi, l'application de ces passages anciens lui devenait impossible, parce qu'il manquait d'un point de comparaison indispensable, entre le torrent du Pont des Caravanes et la dite source. Notons, en passant, que Wheler est aussi dans le même cas, car il ne parle pas des Bains de Diane.

XXVIII. Les ouvrages que Spon a publiés depuis la relation de son voyage, lui ont acquis une place certaine parmi les savants, et son nom devint une autorité pour des questions relatives à l'antiquité. Cela fit sans doute que son opinion, au sujet du Mélès, prévalut et qu'elle fut suivie jusqu'à Chandler, et par ce voyageur même, qui, parfois, cherche noise à Spon tout en le mettant à contribution (Voir *Étud. sur Smyr*, note 133).

XXIX. Mais si Spon et Tournefort n'ont pas connu la situation du fleuve Mélès, ils en sont quelque peu excusables; parce qu'ils n'ont pas placé *l'ancienne Smyrne* aux environs des Bains de Diane; mais Pockocke, (je ne parle pas de l'*Encyclopédie* parce qu'elle n'avait pas vu la situation des lieux) qui croyait que la ville de Smyrne s'étendait jusqu'aux Bains de Diane. (*ouv. et l. c.* p. 22) et Chandler qui cite même Philostrate (*l. c.* p. 163), et rapporte un passage de Philostrate ou de Pline, sans le citer, (*l. c.* p. 155) sont inexcusables. En outre, comment Chandler pouvait-il dire que le Mélès est le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes, une fois que dans sa carte il place son origine au-dessus de *Sevdikeui*, c'est-à-dire, à près de seize kilomètres loin de Smyrne, et qu'il dit dans sa relation avec Pline ou avec Philostrate que les *ondes* de ce fleuve *avaient leur source à peu de distance* de la ville, et quand surtout, il place *l'ancienne Smyrne* aux environs des Bains de Diane. (*ouv. et l. c.* p. 156).

XXX. Mais poursuivons la revue de l'opinion des voyageurs et des savants sur la matière qui nous occupe: il y a quelque chose de curieux.

XXXI. Chateaubriand, qui vit notre ville en 1806 et qui aimait les citations savantes, a reculé devant la difficulté de préciser la situation du Mélès: «Je n'avais «donc rien à voir à Smyrne, dit-il, si ce n'est ce Mélès, *que personne ne connaît*, et «dont trois ou quatre ravines se disputent le nom». (*Itin. de Paris à Jérus. 2e part. in—4 illus. p. 79*).

XXXII. Truon, dans sa Dissertation, sur la ville de Smyrne, publiée en 1813 dans le tome V. du *Magasin Encyclopédique*, place, au rapport d'Iconomos (voir *Étud. sur Smyr.* § IV), le Mélès aux Bains de Diane; et, à ma connaissance, c'est le seul qui soit de cette opinion, qui est aussi la mienne. Pour cela, j'ai fait beaucoup de recherches ici, et j'en ai fait faire à Paris, afin de me procurer cette dissertation; mais je n'ai pas pu réussir. J'ignore, par conséquent, sur quelles raisons il base son assertion; mais je suis convaincu qu'il est bien loin de s'appuyer sur les mêmes raisons que moi.

XXXIII. C. Iconomos, qui a habité longtemps à Smyrne et qui a publié sa dis-

sertation sur cette ville en 1817, entraîné sans doute par Tournefort et par Chandler, lesquels il traduit souvent, dit aussi que le Mélès est le torrent du Pont des Caravanes (voir *Étud. sur Smyr.* § IV et la note relative à l'opinion d'Iconomos).

XXXIV. Michaud visita Smyrne en 1830. Il place le Mélès partout et nulle part. Voici ses propres paroles : « Nous sommes restés quelque temps assis à l'ombre d'un « platane, les yeux attachés sur la fontaine ou Bain de Diane, ayant derrière nous la « grande route de Smyrne..... A un quart d'heure de marche, de l'autre côté du « chemin, nous avons reconnu la source d'où coule le fontaine de Diane (*Chalcabounar*) (*a*). « On trouve là une grotte, moitié l'ouvrage de la nature, moitié construite en ma- « çonnerie ou avec des pierres apportées; cette grotte n'a rien de remarquable que « la tradition qui nous représente Homère venant y chercher des inspirations poé- « tiques (*b*) .....Nous nous sommes arrêtés au Pont des Caravanes. Dans ce lieu « le fleuve ou la rivière à laquelle on donne *mal à propos le nom de Mélès* élargit « son lit et présente l'aspect d'un canal limpide ». (*Corresp. d'Orient.* t. I. p. 251—254).

XXXV. Le Mélès donc est la source des Bains de Diane d'après l'autorité de M. Michaud ! Détrompez-vous cependant : Voici ce qu'il en dit encore : « Bournabat « n'a point d'antiquités, si se n'est la rivière qui coule auprès du village, et qu'on « appelle aussi le Mélès ». (*l. c.* p. 261).

XXXVI. Comme le Mélès se multiplie dans l'imagination féconde des voyageurs!

XXXVII. Mais, M. Michaud n'a pas encore dit son dernier mot, écoutons-le continuant à parler sur ce sujet : « L'antiquité qui célébra beaucoup le Mélès et qui en « fit un Dieu, nous eut rendu à nous et au Mélès lui-même un plus grand service, si « elle avait pris soin de nous indiquer *la source du fleuve, son cours et son embou-* « *chure* ». (*l. c.* p. 262).

XXXVIII. L'antiquité a pris tous ces soins, nous le verrons, mais les modernes ne se sont pas donné la peine de chercher tout cela dans l'antiquité. M. Michaud ajoute : « Le véritable Mélès a disparu pour nous au milieu de ces déplacements, « (de la ville) ainsi la source du Mélès est devenue un mystère comme le berceau « d'Homère ». (*l. c.* p. 262) Erreur et imagination !

XXXIX. M. de Lamartine, au retour de son premier voyage en Orient, passa par Smyrne en 1833. Il dit : « Nous trouvons, au bord du fleuve *que j'aime à prendre* « *pour le Mélès*, un site charmant, non loin d'une porte de la ville, c'est le Pont « des Caravanes ». (*Voy. en Or.* t. II, p. 148).

XL. Nous arrivons à une époque plus saillante.

XLI. M. Ch. Texier, de l'Institut de France, qui fit ses voyages de 1834 à 1836 et qui est un savant capable de trancher la question de la situation du Mélès, ne l'a pas fait cependant. Il est même tombé dans quelques erreurs à ce sujet. Voici ce qu'il dit d'abord : « C'est dans les roches qui dominent la ville de Bournabat que les tou- « ristes vont visiter des excavations appelées, *sans aucune espèce d'autorité*, les grottes « d'Homère. Cette tradition a pour base un passage de Pausanias (VII, 5) qui a été « faussement appliqué à cette localité : « Les Smyrnéens ont dans leur pays le fleuve « Mélès dont les eaux sont excellentes; près de sa source est une grotte où Homère, « dit-on, composait ses poêmes ». Les grottes que l'on montre aujourd'hui ne sont « pas à la source du fleuve, ce sont des excavations peu profondes dans la roche cal- « caire, et qui n'ont rien de remarquable » (*Asie—Min. Univ. pitt.* p. 37).

XLII. M. Texier a raison de dire que c'est *sans aucune espèce d'autorité qu'on*

(*a*) *Erreur ! Les Bains de Diane sont formés par une infinité de sources qui, toutes, prennent naissance aux environs du platane dont parle Michaud.*

(*b*) *Erreur encore ! Cette grotte est sur le chemin de* Koukloudja *loin des Bains de Diane* (voir plus bas § XLII et XLIII).

appelle ces excavations les grottes d'Homère ; mais il a tort de donner le nom de *fleuve* au *torrent* qui passe au pied de ces grottes et qui tarit *presque* en été (*a*). Pausanias dit : « *Σμυρναίοις δὲ ποταμὸς Μέλης ὕδωρ ἐστὶ κάλλιστον, καὶ σπήλαιον ἐπὶ* « *ταῖς πηγαῖς, ἔνθα Ὅμηρον ποιῆσαι τὰ ἔπη λέγουσι* (VII, 5) « *Et l'eau du fleuve* « *Mélès des Smyrnéens* est très-belle, *et il y a* une grotte SUR les sources, *ἐπὶ ταῖς* « *πηγαῖς, dans laquelle Homère, dit-on, a composé ses vers* ».

XLIII. Nous verrons bientôt (§ C) que ce passage de Pausanias s'applique, à la lettre, aux sources des Bains de Diane. Constatons seulement ici qu'il ne peut convenir ni au torrent ni aux grottes (*b*) dont il s'agit, parce que *la grotte* d'Homère, et non *les grottes*, se trouvait *sur les sources* du Mélès, *ἐπὶ ταῖς πηγαῖς*, et les origines au contraire de ce torrent du Sipyle qui débouche au Nord-Est de la rade de Smyrne, entre l'Échelle de Bournabat et Hadji-Moutzo, sont bien loin de ces grottes. Il y a plus, la situation de ce torrent est très-nettement déterminée par Homère (*Ili.*, 24 v. 614 *et suiv.*) qui l'appelle *Achéloüs*. « *Et à présent*, dit-il, *quelque part, au milieu de* « *rochers et de montagnes sauvages, sur le Sipyle, dans l'endroit où l'on dit que sont* « *les lits des déesses nymphes* qui s'agitèrent violemment, *ἐῤῥώσαντο*, (*c*) *aux environs*, « *ἀμφὶ*, de l'Achéloüs, *là, quoiqu'elle soit devenue rocher, elle* (Niobé) *adoucit par le temps, πέσσει, les douleurs qui viennent des dieux* ». Et M. Ch. O. Müller (*Hist. de la litt. grec. ch.* V) dit dans une note : « *On conclut* clairement *des scholies que* l'Aché- « loüs homérique *est* le ruisseau *qui, du Sipyle, débouche à Smyrne* ». Ainsi, M. C. Müller (*Tab. in Strab. geogr. pl.* X) a tort de placer le Mélès sur le Sipyle, et Barbié du Bocage (*Atlas cité pl.* 32) a raison d'y placer l'Achéloüs.

XLIV. Remarquons enfin que ce torrent du Sipyle n'est connu aujourd'hui que sous le nom turc de *tchaï*, qui veut dire *torrent*, *rivière*, et que le mot *Achéloüs*, qui est le nom de ce torrent d'après Homère (*l. c.*) et d'après Pausanias (VIII, 38) et celui de plusieurs autres fleuves d'après Strabon, Pline, Pausanias, Etienne de Byzance (*Ἀχελῶος*), signifie en poésie *fleuve* ou *rivière* en général. Il se pourrait donc qu'il n'ait eu que cette signification dans l'antiquité, ce qui aurait fait que son nom fût commun à plusieurs cours d'eau, comme le mot *Olympe*, qui veut dire *ciel* et qui exprime quelque chose *d'élevé*, fut appliqué à plusieurs montagnes ou cîmes de montagnes plus ou moins élevées.

XLV. Mais continuons à citer M. Ch. Texier :

XLVI. « Le fleuve Mélès, *que l'oracle avait nommé*, coule dans la partie orientale « de cette montagne » (le Pagus) —*ouv. cit.* p. 304—.

XLVII. C'est ce qu'ont dit Spon et les autres, d'après Spon; mais, ce n'est pas, nous le verrons tout à l'heure, ce qu'a dit Pausanias que M. Texier suit dans ce passage.

XLVIII. « On voit encore dans la plaine, sur le chemin de Bournabat, un petit « lac, qui est *une des sources* du Mélès, avec quelques ruines. On appelle cela les Bains « de Diane ». (*ouv. cit*, p. 305).

XLIX. M. Texier a été ici induit en erreur ou il ne s'est pas rendu sur les lieux : la source des Bains de Diane n'est pas une des sources du torrent que M.

(*a*) *Je dis* presque *car il y a une source très-peu considérable qui ne tarit jamais et qu'on fait tomber dans le canal qui porte l'eau au grand bassin de Bournabat, lequel fournit l'eau nécessaire à l'irrigation des jardins de cette ville que nous avons l'habitude d'appeler village.*

(*b*) *Voir la description de ces grottes dans l'*Appendice *de l'*Étude sur Smyrne.

(*c*) *Pourquoi le poëte se sert-il du passé défini ? Aurait-il aussi voulu faire entendre les bouleversements du Sipyle ? et l'ἐῤῥώσαντο d'Homère, dépouillé des accessoires poétiques, n'a-t-il pas une certaine corrélation avec l'ἐξ ἑλῶν λίμναι ἐγένοντο de Strabon ?*

Texier prend pour le Mélès. Cette source se jette et se jetait à la mer, et elle est le Mélès même nous le verrons.

L. « Une petite rivière qui prend sa source dans les Bains de Diane, et qu' on « appelle rivière des teinturiers (*boyadji*), sépare le quartier franc de celui des con- « suls » (*ouv. cit.* p. 307.)

LI. Cette rivière des teinturiers qui traverse le quartier arménien, celui de St Dimitri, une partie du quartier de Ste Catherine et sépare Fassola du quartier de Trassa que M. Texier appelle des consuls, ne prend par sa source dans les Bains de Diane; mais bien au Pont des Caravanes. Le sol est bas aux Bains, de Diane et jamais l' eau de cette belle source ne saurait être conduite en ville sans machines hydrauliques considérables.

LII. Voyons encore un voyageur contemporain de M. Texier, M. W. Hamilton dont l' ouvrage, comme celui de M. Texier, fait autorité sur les matières qu' il traite. Cet Anglais nous apprendra peut-être la véritable situation du Mélès : les Anglais passent pour être de patients et savants investigateurs !

LIII. « Maintenant, c' est une circonstance remarquable, nous dit M. Hamilton, que « la rivière *qu' on suppose être le Mélès*, et qui se jette dans la mer, près de Smyrne, « soit un sale et bourbeux torrent, et à juger, par les dépôts qu' il laisse dans les « conduits d' eau qu' il bouche, il doit être extrêmement malsain. Au contraire, la « claire et brillante rivière, qui ne lui est pas de beaucoup inférieure en grandeur, « et qui roule sur son lit rocailleux (*over its roky bed*) près de Bournabat (*near « Bournoubat*), est célèbre pour ses qualités agréables et salubres (its agreeable and « wholesome qualities). Serait-il donc improbable que ce fût là le véritable Mélès « de l' antiquité? (Is it then improbable that this should be the real Meles of anti- « quity ?.) » et M W. Hamilton ajoute en note : « Depuis que j'ai écrit cela, j'ai trouvé « que la même opinion avait été déjà insinuée par M. Fauvel » (*Research. in Asia-Min.* t. I, p. 51—52) et le même voyageur anglais dit à la page suivante : « Par égard « pour le Mélès, s' il n' était pas la rivière de Bournabat (*if it was not the river of « Bournoubat*)— et il serait peut-être un peu difficile d' accorder une telle opinion « avec la considération de sa situation sur la frontière de l'Éolie, l' ancienne Smyrne « ayant été dans cette province et la ville moderne au dehors (*a*)— il n' est pas im- « probable que la rivière qui coule à travers la plaine de Smyrne, depuis la val- « lée de *Kavakli-déré*, et dans laquelle la rivière de Bournabat se jette, soit le vé- « ritable Mélès ». Et notre voyageur appuie cette opinion sur celle, non moins respectable, de M. Arundel, *Asia-Minor*, v. II, p. 363! Quelles autorités! Aux pages 55 et 56 M. Hamilton fait passer encore le Mélès par le vallon qui sépare la plaine de Boudja du Mont Pagus.

LIV. Après tout ce que dit pour le Mélès, M. Hamilton, ce savant voyageur anglais, la lumière s' est-elle faite ? Hélas ! Il y a plus d' obscurité et plus d' erreurs que jamais.

LV. Le torrent du Pont des Caravanes que M. Hamilton prend aussi pour le Mélès ne fournit point d' eau potable à la ville, et il n' a pas de tuyaux à boucher. L' eau dont se fournit la ville vient des aqueducs que M. Hamilton a décrits et cette eau n' est ni bourbeuse ni malsaine.

LVI. On peut se demander quelle est, près de Bournabat, *la claire et brillante rivière* qui roule sur son lit *rocailleux* et qui est célèbre pour ses *qualités agréables et salubres* ? J' avoue, que moi qui habite le pays, qui y suis né et qui connais tous nos environs les yeux fermés, je ne puis, sous cette description, reconnaître cette

(*a*) *Erreur, confusion et galimatias étranges !* (*voyez ma* Dissert. sur les origin. etc. § LVIII *et* § LIII—LVII).

rivière. Est-ce la source dite Bains de Diane? mais elle est plus près de Smyrne que de Bournabat, et d'ailleurs son lit n'est pas *rocailleux*. Est-ce le torrent qui traverse aujourd'hui ce village et qui est l'Achéloüs d'Homère comme je l'ai prouvé plus haut? Deux passages de M. Hamilton autoriseraient à le croire: celui où il dit que ce torrent n'est pas de beaucoup inférieur à celui qui passe à l'est du mont Pagus, et celui où il l'appelle la rivière de Bournabat (*the river of Bournoubat*). Mais alors comment M. Hamilton a-t-il pu appeler *lit rocailleux*, le lit de ce torrent couvert de *roches*? Quelles sont en outre et quelles peuvent être les qualités *agréables* et *salubres* d'un torrent?

LVII. Mais, d'après M. Hamilton, doublé de M. Arundel, le Mélès est, avec le plus de probabilité possible, cette rivière qui vient de *Kavakli-déré*, c'est-à-dire, de la vallée qui, à l'est de Smyrne, sépare la chaîne du Tmolus de celle du Sipyle, et c'est dans cette rivière de *Kavakli-déré* que se jette la rivière de Bournabat!! l'Achéloüs d'Homère!!! (and into which the river of Bournoubat falls) cela n'est-il pas neuf et savant! Ah! on ne pouvait pas ignorer davantage et la topographie du pays ancienne et moderne, et les auteurs anciens qui nous ont laissé la description du Mélès.

LVIII. Aussi, par ce galimatias, M. Hamilton a-t-il induit en erreur M. Vivien de Saint-Martin, qui dit que, d'après ce voyageur anglais, le Mélès est la source des Bains de Diane (*ouv. cit.* t. II, p. 506), à moins que M. de Saint-Martin n'ait compris M. Hamilton par les explications de M. Fauvel qu'il aurait pu avoir et que je n'ai pas.

LIX. Il me serait facile de citer d'autres voyageurs, et des plus renommés, qui sont tombés dans la même erreur au sujet du Mélès; mais j'allongerai inutilement la liste. Voyons plutôt s'il entrait dans le plan des voyageurs déjà cités de préciser la situation du fleuve Mélès. Je réponds négativement. Tous n'ont parlé de ce fleuve que d'une manière secondaire. *Spon* n'avait pour but principal dans son voyage que de recueillir des inscriptions et des médailles pour compléter le recueil auquel il avait déjà travaillé et qu'il a publié depuis sous le titre de *Miscellanea eruditæ antiquitatis;* de plus, son voyage même en Asie-Mineure ne fut qu'accessoire et d'occasion. C'est lui-même qui nous apprend tout cela dans son épître dédicatoire et dans sa préface; *Le Bruyn* voyageait par goût et n'était pas archéologue; La passion de *Tournefort* était de « vérifier sur les lieux ce que les anciens ont su de plus particulier sur l'histoire naturelle, et principalement sur les plantes » (*ouv. cit.* t. I, p. 3); *Pockocke* s'attachait particulièrement à décrire l'état des ruines; Les instructions que *Chandler* avait à remplir étaient « de recueillir des documents et de faire des « observations sur l'ancien état de ces contrées (l'Asie-Mineure et la Grèce), ainsi « que sur les monuments d'antiquités qu'elles pouvaient encore posséder » (*ouv. cit.* t. I, *Préface* p. XVII, *de la tr. fr.*); MM. *Chateaubriand, Michaud, Lamartine*, *Ch. Texier, W. Hamilton*, ont préféré suivre l'opinion générale plutôt que de se donner la peine de rechercher dans l'antiquité, pour préciser la situation du Mélès, tout ce qui est relatif à ce fleuve; *Iconomos* a fait sa dissertation sur Smyrne, *a la hâte* et pour trancher un petit différent survenu, au sujet de cette ville, entre quelques Smyrnéens et quelques étrangers (voir *Étud. sur Smyr.* § XXIV et note 149); *Tavernier* (1631), *Monconys* (1648) ne disent rien du Mélès, bien qu'ils aient visité Smyrne et qu'ils parlent d'autres antiquités de cette ville. *Hadji-Khalfa* (1648), géographe turc, ne parle pas non plus du Mélès bien qu'il parle d'autres antiquités de la ville et de la *source* dite *Bains de Diane*. Ce silence des prédécesseurs de Spon ne prouverait-il pas que jusqu'à cette époque (1675) le Mélès était oublié et que c'est Spon qui l'a ressuscité? *Choiseul-Gouffier* (1776) se tait sur la situation de ce fleuve bien qu'il le marque dans sa carte, d'après Chandler, derrière le Pagus.

LX. Mais qu'est-il résulté de tout cet ensemble, de ce concert d'opinions, qui, avec légèreté, sans examen, sans investigations sérieuses, sans mission, placent le Mélès derrière le mont Pagus? Il en est résulté malheureusement l'opinion fausse, que c'est là en effet le Mélès, et ce qu'il y a de plus mauvais encore, c'est que cette opinion s'est propagée et même enracinée à Smyrne. La propagation de cette idée chez nous n'a cependant rien qui doive étonner. Il n'y a pas longtemps l'instruction à Smyrne se bornait à fort peu de chose. Les ouvrages des voyageurs précités n'ont pu manquer de pénétrer chez nous presque immédiatement après la publication respective de chacun d'eux et cela s'explique tout naturellement. Ces voyageurs ont fait des connaissances, ont lié amitié, et cela appert par leurs ouvrages mêmes, avec les personnes les plus marquantes de la ville. Celles-ci à l'apparition de l'ouvrage devaient être curieuses de l'avoir et les voyageurs, pour payer plusieurs services reçus, devaient être empressés de l'envoyer. Dans tous les cas, il est de fait, et à ma connnaissance, que les voyages de Spon, de Le Bruyn, de Tournefort, de Pockocke, de Chandler etc. l'*Encyclopédie* sont disséminés dans quelques bibliothèques privées et anciennes de Smyrne. Ainsi, l'opinion de ces auteurs devenait celle de leurs lecteurs à Smyrne, ignorant les anciens (*a*) ou ne se donnant pas la peine d'étudier et de comparer les anciens, et tel *homme de lettres* à Smyrne vous dit encore: « le Mélès est le torrent du Pont des Caravanes parce que tout le monde « le place là! »

LXI. En dernière conclusion que résulte-t-il de tout ce qui précède?

LXII. Le lecteur m'aura prévenu déjà s'il a lu avec attention tout ce que j'ai exposé et qui peut se résumer ainsi:

LXIII. Manque absolu de traditions orales; le Mélès est oublié jusqu'à Spon et ressuscité par lui; Spon s'est trompé sur la situation du Mélès parce qu'il ne s'est pas livré aux études nécessaires pour trouver la situation de ce fleuve; les autres voyageurs, dans un temps où la critique était faible et dans un temps où le plagiat était agréable, ont copié ou suivi l'opinion de Spon.

LXIV. Il est à relever encore qu'*aucun* voyageur, *aucun* savant ne s'est donné la peine de chercher *sérieusement* la situation du Mélès, et j'avoue que la chose ne pouvait guère intéresser les étrangers. Tous ont préféré ou suivre une opinion erronée ou se livrer à des conjectures qui, parfois, font vraiment pitié. De tous les voyageurs que nous avons vus, et qui ont parlé du Mélès, *aucun* ne cite Aelius Aristide, Philostrate et Himérius, auteurs qui nous ont laissé la description détaillée et précise de ce fleuve, à l'exception de Chandler qui cite seulement Philostrate sans soin et sans attention.

LXV. Maintenant, il est facile à chacun de tirer la conséquence de tout ce qui précède et de voir comment et pourquoi s'est propagée l'opinion fausse que le fleuve Mélès est le torrent qui passe à l'est du mont Pagus.

LXVI. Il me reste encore à prouver que la belle source des Bains de Diane est le véritable Mélès de l'antiquité. Cela me sera encore plus facile.

III

LXVII. Aristide, l'orateur, qui est resté à Smyrne la plus grande partie de sa vie et qui est mort l'an 189 de notre ère, est, que je sache, le premier auteur grec,

(*a*) *En 1830 Michaud nous dit: « Les chefs d'œuvre de l'ancienne Grèce sont in-« connus à la plupart des Grecs; et dans une ville où le divin Homère a obtenu des « autels, on aurait quelque peine à trouver un exemplaire de l'* Iliade *et de l'* Odyssée. (*Corr. d'or. t.* I. p. 239).

qui a décrit le fleuve Mélès avec détail et précision. Voici cette description.

LXVIII. « Au lieu qu' Apollon, qui préside aux rues des villes, soit un ornement « devant les portes, le Mélès, qui donne son nom aux Nymphes et qui se creuse son « lit des sources jusqu' à la mer, *tend le bras devant la porte de la ville.* Ces sources « sont *un bain coulant, αὐταῖς τ' εἶναι λουτρὸν ῥυτὸν, (λουτρὸν,* eau où l'on se baigne, « où l' on se lave) *(a) dont les eaux sont reçues par la mer à peu de distance* « *(δι' ὀλίγου).* Le Mélès coule de la même manière en sortant de grottes, de maisons « et d' arbres. Il brille *(ἀνίσχων)* au milieu de son lit et se laisse aller jusqu' à la mer. « Et là, vers les hautes sources, *est une enceinte qui représenterait surtout un bassin* « *(ὅρμος),* et vient ensuite le canal *(εὔριπος). καὶ αὐτοῦ τὸ μὲν κατὰ τὰς ἄνω πηγὰς* « *κύκλος τέ ἐστι καὶ ὅρμῳ μάλιστ' ἂν ἀπεικάσαις, τὸ δὲ ἐξῆς εὐρίπῳ.* Il ne mugit « pas à ses embouchures, *ἐκβολαῖς,* et la vague s' adoucissant se mêle sans bruit, « et les vents menaçant la mer et la soulevant, refoulent par conséquent la vague, « et font voir la surface de l' eau, de l' une et de l' autre, de sorte qu' on ne sait « pas où les eaux se sont rapprochées, *et d'ailleurs il est partout plein de poissons, καὶ* « *μὴν ὅτι γε ἰχθύων πάντῃ πλήρης.* » *(Panégyrique de Smyrne. Éd. Dindorf.* p. 377). « Et *l' été et l' hiver il est dans les mêmes proportions, καὶ θέρος καὶ χειμὼν τὸν* « *αὐτὸν ἔχει λόγον, et jamais les averses ne l' ont insulté, καὶ οὔτε ἐξ ὄμβρων ποτὲ* « *ὕβρισεν, ni les chaleurs ne l' ont séché, οὔτε αὐχμοῖς εἶξεν. Mais comme une des* « *choses immobiles, il conserve toujours une même forme et une même couleur, ἀλλ' ὥς-* « *περ ἄλλο τι τῶν ἀκινήτων, ἓν μὲν σχῆμα, μίαν δὲ χρόαν τὸν ἀεὶ σώζει χρόνον.* « *Le Mélès n' est pas vagabond ni capable de s' éloigner de son lit, καὶ μὴν οὐ πλά-* « *νης γε ὁ Μέλης οὐδ' οἷος ἀποφοιτᾶν,* mais semblable à un amant de la ville il « n' ose pas s' en éloigner. Comme il a je crois un amour inextinguible pour elle, *il* « *a aussi un lit perpétuel. ἄσβεστον δὲ τὴν φυλακὴν ἔχων. C' est pourquoi là d' où* « *il s' élance là aussi il finit, en s' étendant à une partie de la ville. ὥστε αὐτόθεν* « *ὁρμηθεὶς αὐτοῦ καὶ παύεται, παρατείνας κώλῳ τινὶ τῆς πόλεως ἑαυτόν*». *(Discours dédicatoire etc.* p. 444).

LXIX. Devant cette minutieuse description qui nous indique tout ce que voulait M. Michaud : les *sources,* le *cours* et les *embouchures* du Mélès, qui refuserait de reconnaître pour ce fleuve, les sources des Bains de Diane ? En effet, si l' on avait à décrire aujourd' hui ces sources qu' aurait-on à dire de plus ?

LXX. Les hautes sources des Bains de Diane forment un lac. Le canal et le lac (aujourd' hui bassin de la papeterie) sont pleins de poissons dans toutes leurs parties. Cette source est toujours dans les mêmes proportions. Elle ne tarit pas en été et elle n' est pas insultée par les pluies en hiver. Elle coule toujours avec lenteur, elle est dormante et muette. Elle brille dans son lit jusqu' à la mer. Elle a un trajet très-court.

LXXI. Cependant, bien que la description du Mélès par Aristide, s'applique, mot pour mot, à la source des Bains des Diane, je veux douter encore que cette source soit le Mélès, et je vais essayer de voir si, ce qu' Aristide dit du Mélès, peut ou put jamais convenir au torrent qui passe sous le Pont des Caravanes.

LXXII. Le Mélès, d' après Aristide, ancien témoin oculaire et digne de foi, coulait lentement et si lentement qu' il le comparait à *une chose immobile,* les pluies ne l' avaient jamais insulté, c' est-à-dire, jamais troublé, il avait un lit perpétuel dont il

(a) *L' auteur de la* Vie d' Homère, *attribuée à Plutarque, parle aussi de ces* bains *et nous les fait voir existant déjà à la naissance de ce poëte. Ces* bains *étaient fréquentés par Crithéis, sa mère :* « *φοιτῶσα δὲ αὐτὴ ἐπὶ τοὺς πλυνοὺς οἳ ἦσαν παρὰ τῷ Μέ-* « *λητι.* Elle allait souvent aux *lavoirs* qui étaient *dans* le Mélès » (auprès du *ou* formés par le Mélès — *παρὰ τῷ Μέλητι*).

n' osait s' écarter, là d' où il s'élançait, ou prenait sa source, là aussi il finissait, c'est-à-dire, il avait un trajet très-court. Vers ses hautes sources il y avait une enceinte qui formait un bassin.

LXXIII. Or, tous ces attributs du Mélès peuvent-ils s' appliquer au torrent du Pont des Caravanes? Je n' hésite point à répondre négativement après mur examen.

LXXIV. En effet, pour qu' un fleuve ait un cours lent, mort, immobile, il faut qu' il coule sur un lit horizontal. Or, le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes et qui prend son origine près de *Sevdikeui*, ne peut jamais avoir eu un lit horizontal parce que le terrain de *Smyrne* à *Sevdikeui* va en montant et ce village est peut-être à la hauteur du Pagus qui a environ deux cents mètres d' élévation au-dessus du niveau de la mer.

LXXV. Au contraire, les sources des Bains de Diane coulent dans tout leur cours sur un terrain horizontal, c' est pourquoi elles ont un cours très-lent et muet.

LXXVI. Les pluies peuvent-elles n' avoir jamais insulté le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes et ce torrent peut-il n' être jamais sorti de son lit?

LXXVII. Je dis que c' est impossible parce que ce torrent se trouve, dans divers endroits de son cours, entouré de montagnes assez élevées dont les ravines débouchent dans son lit. On comprend donc facilement l' insulte que ces ravines doivent avoir fait de tout temps à ses eaux, et combien les grosses et longues pluies d' hiver doivent l' avoir fait déborder. Et c' est ce que nous voyons encore de nos jours, et c' est ce que nous ont dit la plupart des voyageurs et particulièrement Chandler dans le passage plus haut rapporté (§ XX).

LXXVIII. Au contraire, les sources des Bains de Diane coulant, dès leur origine, sur un terrain horizontal, coupé de nombreux petits canaux et couvert de prés, ne peuvent recevoir aucune insulte des pluies ni déborder du lit qu' elles se sont creusé.

LXXIX. Le torrent du Pont des Caravanes prend son origine aux environs de *Sevdikeui* (*voir la carte de* Chandler *et celle de* Choiseul—Gouffier), c' est-à-dire, à près de seize mille mètres loin de Smyrne. Aristide n'aurait donc pas pu dire d'une manière aussi saisissante, pour marquer le cours du Mélès, *αὐτόθεν ὁρμηθεὶς αὐτοῦ καὶ παύεται, là d' où il s' élance là aussi il finit*, si le Mélès était ce torrent, parce que l'espace de seize kilomètres n' est pas un trajet aussi court qu' Aristide le marque, tandis que le cours des sources des Bains de Diane n' est que de mille deux cents mètres pour l' embouchure la plus éloignée, ainsi qu' il appert par une carte dressée en 1844, par feu M. l' ingénieur Barbieri, et laquelle carte, (que je suis autorisé de publier), nous montre l' ancien état des choses, le canal qui existe aujourd' hui ayant été creusé à cette époque (*a*).

LXXX. Le Mélès, dit Aristide, avait vers *ses hautes sources* une enceinte qui représentait un bassin. Où placerait-on cette enceinte et ce bassin si l' on prend pour le Mélès le torrent du Pont des Caravanes?

LXXXI. Au contraire il reste encore aux sources des Bains de Diane des traces du mur d' enceinte qui formait le bassin du Mélès. Ce sont les restes d' un ancien mur. On peut les voir quand on voudra, ils sont vers le sud du lac. Et de plus, nous lisons dans le *Guide de Smyrne* par M. Storari p. 53 que M. l' ingénieur Barbieri en 1847, avait vu dans ce bassin: « *une mosaïque* représentant des vases de « fleurs avec des pampres, des colonnes, des *fondements*, etc, » marques certaines du *bain coulant*, *λουτρὸν ῥυτὸν*, et du *bassin*, *ὅρμος*, dont nous a parlé Aristide.

LXXXII. Par le raisonnement et la comparaison on voit que la description du Mélès par Aristide s' adapte, mot pour mot, aux sources des Bains de Diane, et qu'elle ne peut jamais s' appliquer au torrent du Pont des Caravanes. On peut donc affirmer

(*a*) *Voir plus haut* p. 101 note (*a*).

sans craindre qu' un démenti puisse être infligé, que le fleuve Mélès des anciens est la source connue aujourd' hui sous le nom de Bains de Diane et sous celui de *Chalcabounar*.

LXXXIII. Bien que le témoignage d' Aristide soit suffisant pour trancher cette question d' une manière absolue, épuisons ce sujet et examinons s' il n' y a pas d'autres auteurs anciens qui aient parlé du Mélès, et si leurs assertions concordent avec celles d' Aristide et avec la situation des lieux? Le résultat de cet examen enlèverait tous les doutes et fixerait certainement la conviction des plus difficiles. C' est ce qui me reste encore à traiter.

LXXXIV. Philostrate l' aîné, écrivain postérieur à Aristide de quelques années seulement, dit: « *Le Mélès a son embouchure là où il commence.....* ἐκεῖ ἐκβάλλων « ὅθεν ἄρχεται. Le Mélès est situé au milieu de lys (ou muguets) et de lotus, et « jouit de l' hyacinthe..... *ses sources ne se répandent pas avec impétuosité,* καὶ ὅτι « μὴ λάβρους τὰς πηγὰς ἐκδίδωσι, mais fier de demeurer à terre il retient *ses eaux* « *qui jaillissent sans bruit,* ἀλλὰ τὴν γῆν ἄκροις τοῖς δακτύλοις διαμώμενος ὑπέχει τὴν « χεῖρα τῷ ὕδατι ἀφοφητὶ βλύζοντι, et le reflet du soleil fait ressembler la couleur « de ses eaux à un météore..... *Il a ses sources non loin des embouchures.* παρεχο- « μένῳ τὰς πηγὰς οὐ πάῤῥω τῶν ἐκβολῶν». (Images, II, 8).

LXXXV. Nous voyons encore que cette description du Mélès se rapproche, par deux circonstances capitales, de la description d' Aristide. D' abord, du cours très-peu étendu du Mélès et ensuite du cours lent, silencieux et imperceptible de ce fleuve, circonstances qui s' adaptent, à la lettre, aux sources des Bains de Diane, et qui ne peuvent point convenir, nous l' avons déjà vu et démontré, au torrent du Pont des Caravanes.

LXXXVI. Le même Philostrate nous fournit encore une preuve que le Mélès est la source des Bains de Diane. Dans la vie d' Apollonius (VII, 8) il dit: « περὶ « τὸ νέμος τῆς Σμύρνης, ἐν ᾧ ὁ Μέλης. *Près du pâtis de Smyrne, dans lequel est* « *le Mélès*». Νέμος, *pâturage* ou *pâtis* est une espèce de lande que la main de l'homme n' a point modifiée, cultivée, c' est un lieu naturellement plein d' herbe, où l' on met paître le bétail. Il diffère du *pâturage* en ce que celui-ci est dû à la culture de l' homme. Or, qui n' a pas vu, autour des sources des Bains de Diane et de leur cours, d'immenses *pâtis*? La carte inédite de M. l'ingénieur Barbieri nous fait voir cette source coulant au milieu de plus de cent soixante-seize mille mètres carrés de *pâtis*. Où sont les *pâtis* dans le cours du torrent du Pont des Caravanes?

LXXXVII. Dans ces mots: τὸ νέμος ἐν ᾧ ὁ Μέλης. *Le pâtis dans lequel est le Mélès*, il y a encore deux choses à remarquer. D' abord, τὸ νέμος, le pâtis, au singulier qui indique qu' il n' y a pas d' autres pâturages ailleurs à Smyrne, comme il est de fait encore aujourd' hui, et ensuite, l' expression: ἐν ᾧ ὁ Μέλης, *dans lequel est le Mélès*, expression énergique qu' on comprend mieux qu' on ne peut la rendre, mais qui signifie quelque chose comme: le Mélès ne commence pas au-dessus et ne finit pas au-delà du pâtis, et c' est ce qui est de fait encore pour les sources des Bains de Diane.

LXXXVIII. Mais est-ce là tout ce que l' antiquité nous apprend au sujet du Mélès? Non certes!

LXXXIX. Himérius, auteur grec du milieu du quatrième siècle de notre ère, est plus explicite encore. Il dit: « Et ce Mélès naît dans les FAUBOURGS de « Smyrne, ἀνίσχει μὲν ἐν προαστείῳ τῆς Σμύρνης. (*Oritur in suburbiis Smyrnæ*— » M. Dübner) (*a*). *Des sources très-nombreuses le créent et elles poussent les unes près* « *des autres,* τίκτουσι δ' αὐτὸν μυρίαι πηγαὶ καὶ πλησίον ἀλλήλων βλαστάνουσαι. *Le*

(*a*) Voir ma *Dissert. sur les Orig. etc.*, § CI.

« *fleuve débordant de ces sources forme aussitôt un lac à partir de ces sources mêmes,* « πελαγίζει τε εὐθὺς ἐκ πηγῶν, *et devient navigable pour de petits bâtiments tirés à la* « *remorque ou allant à la rame,* καὶ πλωτὸς καὶ ὁλκάσι καὶ κώπῃ γίνεται, et coulant « le long de chacune de ses rives, *il est paré* de cyprès, κυπαρίττῳ, et *de roseaux.* « *Le courant communiqué près de la mer,* τῇ πλησίον θαλάττῃ κοινοῦται τὸ ῥεῦμα, *s'il* « *est permis de l'appeler courant;* εἰ ῥεῦμα θέμις ἐκεῖνο καλεῖν, *car on n'entend pas* « *même un son, et il ne paraît pas si l'eau coule;* mais..... elle se mêle secrètement à « la mer. οὐ γὰρ ἠχοῦντος ἀκούσῃ, οὐδὲ δόξειεν ἄν σοι τὸ ὕδωρ φέρεσθαι, ἀλλ'..... « λάθρᾳ τῇ θαλάττῃ κιρνᾶται » (*Eglog.* 13, 31).

XC. Voilà encore une description du Mélès qui s'applique, mot pour mot, aux sources des Bains de Diane et qui ne saurait jamais convenir au torrent du Pont des Caravanes.

XCI. En effet, les sources des Bains de Diane qui sont très-nombreuses, forment un lac aussitôt qu'elles jaillissent, les unes près des autres, et un canal qui se jette à la mer. Ce lac, d'après la carte de M. l'ingénieur Barbieri, a une superficie de seize mille mètres carrés environ. Où placerait-on ce lac si l'on prend pour le Mélès le torrent du Pont des Caravanes? Les embouchures du canal qui venait après le lac, embrassaient les deux côtés du marais, suivant la carte de M. l'ingénieur Barbieri, et cela devait être ainsi dans l'antiquité aussi; car tous les auteurs anciens qui ont parlé des embouchures du Mélès se sont servi du pluriel.

XCII. Nous relevons encore dans cette description deux circonstances capitales qui concordent avec les descriptions d'Aristide et de Philostrate, le cours *très-restreint* du Melès, et *le courant qui coule sans bruit et d'une manière insensible,* choses qui ne peuvent s'appliquer, comme nous l'avons déjà démontré, qu'aux sources des Bains de Diane.

XCIII. Remarquons encore que le Mélès était navigable. Comment le torrent du Pont des Caravanes aurait-il pu l'être puisqu'il sèche en été? On pourrait répondre ici que le torrent d'aujourd'hui ne séchait pas lorsqu'il était fleuve. Je dis cependant que la nature change bien moins que nous ne le croyons, et d'ailleurs, pourquoi nous abandonner à des suppositions que rien ne saurait justifier, quand nous avons la réalité même? Il y a un mot dans cette description lequel paraîtrait être en faveur du Pont des Caravanes. C'est le mot *cyprès* parce qu'on voit aujourd'hui sur *les rives* de ce torrent, près du Pont seulement, un petit bois de cyprès. Cependant ce fait n'est point concluant. D'abord, ce bois de cyprès n'est pas naturel, il est planté par les mahométans au fur et à mesure qu'ils donnent la sépulture à un Croyant. Ensuite, il y a quinze siècles qu'Himérius a dit que sur *les rives* du Mélès il y avait des cyprès. Or, le cyprès est un arbre qui ne croît pas naturellement dans des endroits bas et marécageux. Il hait les endroits humides (*Pline*, XVI, 31 § 1). Il naît dans les bois montagneux. On le cultive dans les jardins. L'existence donc des cyprès sur *les rives* du Mélès devait être due à la culture dans les jardins qui se trouvaient près de ce fleuve, jardins dont Aristide nous a parlé. Deux circonstances peuvent avoir détruit ces cyprès, (car ceux que nous voyons dans les jardins aux environs des sources des Bains de Diane ne remontent pas, et ne peuvent pas remonter, à cette époque). La première est toute naturelle, c'est que ces cyprès doivent avoir péri par le temps, car il serait impossible d'admettre pour cet arbre une vie de quinze siècles et plus, et surtout sur un terrain marécageux où il ne prospère guère. La seconde c'est que Tamerlan doit les avoir fait couper et transporter dans le port qu'il a comblé et dans lequel il fit construire « un plancher supporté par *d'énormes poutres* formant « une série d'angles droits, de sorte que des deux côtés de la rade, les assiégeants « purent, dès ce moment, pénétrer jusqu'au château sur un chemin solide ». (De Hammer,

Hist. de l'Emp. Ott. l. VIII, *apud* M. Lamartine, *Nouv. Voyag, en Ori.* t. II, p. 233—234). En effet, où Tamerlan aurait-il pris toutes ces *poutres énormes*, les environs de Smyrne étant dépourvus de bois pouvant donner des *poutres* de cette espèce ?

XCIV. Mais si le mot cyprès, dans Himérius, a pu fournir, un moment, une faible objection à la critique, au sujet du *Dieu-Mélès-fleuve*, elle est victorieusement réfutée, et n'oublions pas que ce même Himérius nous dit que ce fleuve naissait dans les *faubourgs* de Smyrne. Or, tout le monde sait que le *faubourg* est la partie d'une ville qui est au-delà de ses portes et de son enceinte, et qu'on appelle encore *faubourg* les *quartiers* d'une ville qui n'étaient anciennement que des *faubourgs* (voir ma *Dissert. sur les orgin.* etc., § CI, vers la fin) ; et, dans ma *Dissertation sur les origines et les diverses situations de la ville de Smyrne*, j'ai démontré que la ville ancienne, de laquelle Strabon et Pausanias font mention, s'étendait aux environs des Bains de Diane (§ LXXXIX—XCVI) et faisait partie même de la ville d'Alexandre, d'Antigone et de Lysimaque, (§ CI). Et rappelons encore cette circonstance que nous rapporte Aristide savoir, que c'était le Mélès qui était un ornement *devant les portes de la ville*, *ὁ δὲ δὴ πρὸ θυρῶν κόσμος* (*l. cit.* p. 377) ; tandis que c'était Apollon qui présidait ordinairement aux rues des villes.

XCV. Les anciens à la main et la situation des lieux sous les yeux, j'ai prouvé que le Mélès de l'antiquité est la belle source dite Bains de Diane.

XCVI. Toutefois, il me semble déjà entendre dire à la critique, qui est si féconde à créer des difficultés, oui, vous avez prouvé que le Mélès d'Aristide, de Philostrate et d'Himérius est la source dite Bains de Diane; mais il se peut qu'à cette époque déjà, la situation du véritable Mélès fût inconnue et qu'on ait pris cette source pour ce fleuve, tandis que le Mélès pût être en réalité le torrent qui, aujourd'hui, passe sous le Pont des Caravanes (*a*). Je réponds que cette objection ne peut point tenir devant un examen sérieux, non plus que devant les textes positifs d'auteurs plus anciens que ceux déjà cités, textes que je vais bientôt rapporter.

XCVII. J'ai déjà dit et prouvé (*Dissert. sur les orig.* § LXXXVIII—XCVI) que l'*ancienne Smyrne*, de laquelle il est parlé dans Strabon et dans Pausanias, s'étendait aux environs des Bains de Diane. Cette ville fut fondée, avant Homère, (*Ibid*, § LXIV—LXIX) dont la naissance, sur les bords du Mélès, rendit ce fleuve célèbre dans le monde. La ville du Pagus, cette ville à côté de laquelle passe le torrent du Pont des Caravanes, n'existait pas encore (*Idem* § LXXIX — LXXXVII). Cette seule considération suffit donc pour nous prouver que le Mélès, de l'antiquité la plus reculée, est la source dite *Bains de Diane*.

XCVIII. Mais voyons si des auteurs plus anciens que ceux déjà cités ont parlé du Mélès et si leurs dires peuvent s'appliquer à la source des *Bains de Diane*.

XCIX. Pausanias, contemporain d'Aelius Aristide, dit, comme nous l'avons déjà vu plus haut, (§ XLII): « L'eau du fleuve Mélès des Smyrnéens est très-belle, *κάλλιστον* » (VII, 5). Et en effet, qui n'est pas saisi d'admiration en voyant l'eau limpide et brillante de la source des Bains de Diane ? Tournefort (*l. c.* p. 388) lui donne le nom de *source admirable*, Pockocke l'appelle *belle source* (*l. c.* p. 7 et 22) et Chandler la qualifie de *limpide* (*ouv. et l. c.* p. 154).

C. Pausanias continue dans le même passage: « Et il y a une grotte *sur les sources*, « *ἐπὶ ταῖς πηγαῖς*, dans laquelle Homère, dit-on, a composé ses vers».

CI. Cette grotte *sur les sources* du Mélès n'existe plus aujourd'hui *sur les sources* dites Bains de Diane, mais elle existait sur ces sources il y a deux cent-vingt ans. En voici la preuve. Un géographe turc, *Kiatib-Tchéléby*, autrement dit *Hadji Khalfa*, dans son ouvrage qui a pour titre: *Djihan-Numa*, (Miroir du Monde) ouvrage qui a

(*a*) *Je ne crée pas cette objection à plaisir; elle m'a été faite.*

paru en 1648 et qui est précieux pour les renseignements de toute nature qu'il renferme, nous dit en parlant des Bains de Diane: « IL SORT D'UNE VOÛTE *beau-« coup d'eau qui forme un petit lac lequel a son issue dans la mer*.....ON POUR-« RAIT ENTRER DANS LA GROTTE D'OÙ SORT CETTE SOURCE ». (*apud* M. Vivien de Saint-Martin, *ouv. cit.* t. II, p. 733).

CII. Un autre passage de Pausanias qui ne se rapporte plus à son époque; mais à celle d'Alexandre, passage qui remonte donc à une époque antérieure, à celle d'Aristide, de cinq siècles au moins, nous parle du Mélès: ce sont les paroles de l'oracle de Claros que Pausanias rapporte (VII, 5):

Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται,
Οἳ Πάγον οἰκήσουσι ΠΕΡΗΝ ἱεροῖο Μέλητος!

CIII. La signification du mot, *πέρην*, exactement traduite, nous donnera encore la situation du fleuve Mélès.

CIV. *Πέρην*, ionien, pour *Πέραν*, (*péran*), signifie *au-delà, de l'autre côté*; mais, avec le génitif, comme c'est ici le cas, il signifie aussi: *en face de, vis-à-vis de*. Cela étant, il est à remarquer que la ville de Colophon devant laquelle il y avait le bois sacré de l'oracle d'Apollon Clarien, (Strab., XIV, 1 § 27; M. C. Müller, *Atl. c. pl.* X), était tout à fait au Sud de Smyrne, et que le torrent du Pont des Caravanes va aussi du Sud au Nord. Dès lors, l'oracle de Claros ne pouvait pas dire *au-delà, de l'autre côté du Mélès*, parce que de Claros pour arriver au mont Pagus, on n'avait pas à *traverser* ce fleuve, dans la supposition qu'il fût le torrent du Pont des Caravanes, mais plutôt à le *côtoyer*. En outre, un ouvrage qui fait loi, en pareilles matières, le *Trésor de la langue grecque d'Henri Étienne*, nous dit que toutes les fois qu'il s'agit de la mer ou *d'un fleuve*, *πέραν*, sépare l'espace mis entre deux. « *Quod de locis agitur quos « mare* vel flumen *interjectum disterminat* » (*verbo Πέραν*). Et les auteurs grecs nous en fournissent de nombreux exemples. En voici un: « *καὶ αὐτοὶ τὴν Δῆλον οἴχοντο « φεύγοντες ἐς Τῆνον. τῆς δὲ τριήρης καταπλωούσης ὁ Δᾶτις προπλώσας οὐκ ἔα « τὰς νέας πρὸς τὴν νῆσον προσορμίζεσθαι, ἀλλὰ πέρην ἐν τῇ Ῥηνέῃ*. (Hérod., VI, 97). « Eux aussi abandonnèrent Délos fuyant à Tinos. Le vaisseau amiral y ayant relâché, Datis « cingla en avant et ne laissa pas les vaisseaux aborder à l'île; mais *en face* à Rhénéa » (voir les cartes). Le même *Trésor de la langue grecque* nous dit encore que *πέραν* se prend dans Pausanias pour désigner la situation d'un lieu. « *A Pausania vero πέραν in-« terdum dicitur de locis in terra firma e regione sitis* » (*loc. cit.*). *Πέμπουσι δὲ καὶ « Λοκροὶ, οἵ τε καλούμενοι Ὀζόλαι, καὶ οἱ πέραν Εὐβοίας*». (Paus., X, 8). « Les Lo-« criens, appelés Ozoles, et ceux qui sont *vis-à-vis* l'Eubée, en envoient deux, un de « chaque peuple ». (Traduction Clavier). On peut voir encore les autres passages de Pausanias indiqués par le *Trésor* d'après Buttmann.

CV. Il ne saurait donc y avoir plus de doute, *Πέρην*, ici, signifie *en face de, vis-a-vis de*. D'autre part, il est certain que le *Pagus* de Pausanias est le *mont fortifié* de Strabon sur lequel s'élevait, en partie, la ville d'Alexandre et de ses généraux. (Voir ma *Disser. sur les Orig.* etc. § LXXXIV — LXXXVII), et, dès lors, le Mélès ne saurait être le torrent du Pont des Caravanes, parce que ce torrent passe au pied oriental du Pagus, mais bien la source dite *Bains de Diane* parce que cette source est EN FACE de ce mont.

CVI. Après Pausanias voyons Strabon.

CVII. J'ai déjà prouvé (*Disser. sur les Orig.* § LXXXVIII—XCVI) que l'*ancienne Smyrne*, dont parlent ces deux auteurs, était située aux environs des Bains de Diane, dès lors, voyons si les passages de Strabon, relatifs au Mélès, peuvent s'appliquer à cette localité.

CVIII. Strabon dit qu'Homère « ne nomma pas non plus le fleuve Mélès qui coule *à côté*

« (près) de Smyrne » *οὐδὲ Μέλητα τὸν παρὰ τὴν Σμύρναν ῥέοντα ὀνόμαστι ποταμὸν* (XII, I § 27).—Voyez cependant *Étude sur Smyrne*, note 129—et ailleurs il dit encore: « *Près* du mur coule le fleuve Mélès ». *ῥεῖ δὲ πλησίον τοῦ τείχους ὁ Μέλης ποταμός.* (XIV, I § 37).

CIX. *Παρὰ* (parà), avec l'accusatif signifie *près de, à côté de.* Or, Strabon ne pouvait pas dire que le Mélès coulait *près de, à côté de* Smyrne, si le Mélès était le torrent du Pont des Caravanes, puisque la ville s'étendait jusqu'aux Bains de Diane, et que le torrent qui passe sous le Pont des Caravanes la traversait, la coupait alors presque au milieu (*Dissert. sur les Orig.* LXXXVIII—XCVI).

CX. Quant à l'autre passage de Strabon dans lequel il est dit que le Mélès coulait *près du mur*, il est corroboré par le témoignage du père de l'histoire. En effet, Hérodore (I, 150) nous parle de ces murs en ces termes : « *μετὰ δὲ οἱ φυγάδες* « *τῶν Κολοφωνίων φυλάξαντες τοὺς Σμυρναίους ὁρτὴν ἔξω ΤΕΙΧΕΟΣ ποιευμένους* « *Διονύσῳ, τὰς ΠΥΛΑΣ ἀποκληΐσαντες ἔσχον τὴν πόλιν.—Ensuite les bannis des Co-* « *lophoniens, ayant épié les Smyrnéens, pendant que,* hors des REMPARTS, *ils exé-* « *cutaient une fête de Bacchus,* fermèrent les PORTES *et occupèrent la ville* ». J'ai démontré (*Dissert. sur les Orig.* etc. § LXX—LXXI) que ce fait se passait vers l'an 727 avant J.—C. La ville d'Alexandre et de ses généraux sur le Pagus ne pouvait donc pas exister encore. Il ne saurait donc être question dans ce passage d'Hérodote que des *murs* et des *portes* de l'*ancienne Smyrne* fondée par les Ioniens d'Éphèse et *munie de tours, fortifiée* par les Éoliens de Cumes, laquelle ville, ainsi que je l'ai démontré par les auteurs anciens et par les ruines (*Dissert. sur les Orig.* § LXXXIX —XCVI), s'élevait sur les bords du *golfe Mélésien* (second golfe de Strabon) et aux environs de ce que nous appelons aujourd'hui *Bains de Diane.*

CXI. Ainsi, les passages de Strabon aussi trouvent leur application conformément à l'histoire et conformément à la situation des lieux, et viennent encore à l'appui de ma thèse.

CXII. Un autre auteur du siècle de Strabon, Pline, nous dit : « ..... sur la « côte Smyrne qui jouit du fleuve Mélès *lequel prend sa source non loin de là.....* « *in ora Smyrna, amne Melete gaudens,* non procul orto ». (V, 31).

CXIII. Le *non procul orto* de Pline est encore d'accord avec *τὰ προάστεια* (les faubourgs) d'Himérius.

CXIV. Ne pourrions nous pas remonter à une époque plus reculée encore ? Certainement.

CXV. Dans le VIIIe hymne homérique dédié à Diane nous lisons :

Ἄρτεμιν.....
Ἣθ' ἵππους ἄρσασα βαθυσχοίνοιο Μέλητος, κτλ.

« Diane..... qui, équipant ses coursiers près du Mélès, *plein de joncs épais,* (*de hauts joncs*) etc.

CXVI. On sait que le jonc est un genre de plantes, à tige droite et flexible, qui croissent ordinairement le long des eaux, *ou même dans l'eau,* et dont plusieurs espèces servent à faire des liens, des nattes, des cannes etc; et qui n'a pas vu, presque toutes ces sortes de joncs, aux environs, sur les bords et même dans le lit du canal et dans le lac des sources des Bains de Diane ? Et où sont ces joncs du côté du torrent qui passe sous le Pont des Caravanes ? Remarquons encore, que les *joncs* dans ce passage homérique concordent avec les *roseaux* d'Himérius.

CXVII. Dans une autre poésie attribuée à Homère, l'épigramme IV, composée contre les Cuméens, nous lisons :

ἥντε δι' ἀγλαὸν εἶσιν ὕδωρ ἱερεῖο Μέλητος.

« Où va le sacré Mélès avec une *eau limpide* » (claire, belle, brillante, *ἀγλαόν*).

CXVIII. Nous avons déjà trouvé cette qualité des eaux du Mélès dans Pausanias, dans Aelius Aristide et dans Philostrate, et nous avons vu que cette qualité d'eau brillante ne peut convenir qu'aux sources dites Bains de Diane.

CXIX. Il faut donc, de toutes les manières, que cette source soit le Mélès des anciens.

CXX. Mais, dira-t-on encore, comment pouvez-vous appeler *fleuve* un cours d'eau de cette importance et qui, d'après vous-même, n'a qu'un peu plus d'un kilomètre de cours?

CXXI. Je réponds que ce qui a fait encore que dans les temps modernes, on n'a pas voulu donner le nom de *fleuve* aux sources dites Bains de Diane, c'est qu'on n'a pas fait attention, d'abord, que toute rivière qui porte ses eaux et conserve son nom jusqu'à la mer s'appelle *fleuve* et c'est le cas pour ces sources que nous avons prouvé être *le fleuve Mélès*; ensuite, que la langue grecque n'a qu'un mot: *ποταμὸς* (*potamos*), pour exprimer un *fleuve* et une *rivière*, et, en troisième lieu, que le mot *ποταμὸς* désigne en grec, par extension, *tout courant d'eau*. Enfin, nous ne devons pas oublier que le Mélès ne fut célébré et chanté par les poëtes de l'antiquité grecque et romaine que pour la naissance d'Homère sur ses bords (Ps.—Hérod. *De vita Homeri* c. 3) ou pour la grotte qu'il y avait *sur ses sources* et dans laquelle Homère composait ses vers immortels (*Paus.* VII, 5), et non pour sa grandeur.

CXXII. Enfin, rappelons encore que, d'après la tradition, (tradition pouvant parvenir jusqu'à nous, parce qu'elle ne doit remonter guère au-delà du douzième siècle de notre ère, et parce qu'elle nous vient d'un village, par conséquent d'un endroit où l'on a toujours moins à souffrir et des guerres et des autres fléaux, tradition constatée par Iconomos (*Étud. sur Smyr.* § XVIII) et par Michaud (*Corresp. d'Orient* t. I, p. 261) et répétée à moi-même dans la mosquée de Bournabat, par un Turc plus que septuagénaire), la colonne qui est dans cette mosquée et sur laquelle on lit une inscription en l'honneur du *Dieu-Mélès-fleuve* (*Voir cette inscription* Étud. sur Smyr. *note* 94) a été transportée dans ce village des sources mêmes des Bains de Diane, ce qui implique encore que le Mélès est cette source, puisqu'on y élevait des colonnes en l'honneur de ce Dieu-fleuve.

CXXIII. Devant cette masse de témoignages anciens, d'inductions et de preuves concordantes qui établissent, à l'unanimité, que les sources des Bains de Diane sont le véritable Mélès de l'antiquité, il me semble que les débats sont épuisés et qu'il serait déraisonnable d'avoir encore des doutes au sujet de la situation de ce fleuve.

Grottes sur le Sipyle dites d'Homère.

Ces grottes sont au nombre de quatre les unes à côté des autres. Elles sont au Nord de Bournabat à plus d'une heure de chemin. Elles n'ont rien de remarquable, font face à l'Ouest et sont à plus de cent mètres environ au-dessus du lit du torrent. La montée est difficile et fatigante. On y arrive trempé de sueur et sans inspirations poétiques; car la fatigue les dissipe tout naturellement. Du reste l'horizon y est borné: des montagnes élevées dominent ce rocher. A côté de l'entrée des grottes on lit les noms de plusieurs voyageurs et de plusieurs habitants de Smyrne, sans excepter même ceux de belles dames. Au sommet du rocher qui a la forme d'un cône tronqué, il y a dans la roche, une excavation en forme de sarcophage (voir *Disser. qui préc. la sit. du Mélès*, § XLI—XLIII et § CI).

LES RUINES ANTIQUES DU MONT PAGUS

ET

L'ANCIEN PORT FERMÉ DE SMYRNE.

I. Nous avons déjà vu dans l'*Étude sur Smyrne* (p. 47 et *note* 85) que Chandler (*ouv. cit.* t. I, p. 136) et Iconomos disent que les ruines antiques du mont Pagus sont du temps d'Alexandre. Cependant tous les deux se trompent. On peut remonter à une époque de beaucoup plus ancienne. En effet, Strabon (XIV, 1 § 4) nous dit que lorsque les Ioniens d'Éphèse vinrent fonder *l'ancienne Smyrne*, près du Mélès—Bains de Diane—(voir ma *Dissert. sur les Orig.* etc. § LXXXVIII—XCVI), ils trouvèrent des Lélèges « *à l'endroit sur lequel est maintenant Smyrne* ». Or, cet endroit n'est autre que le Pagus (voir ma *Dissert. sur les Orig.* § LXXXIV — LXXXVII). Les Lélèges donc, qui, au dire de Pausanias (VII, 2), « *faisaient partie du peuple* « *Carien et des Lydiens Καρικοῦ μοῖρα καὶ Λυδῶν* » (Cf. Strab., VII, 7 § 2 et XIII, 1 § 59), ne devaient pas rester sur le Pagus sans abri. L'histoire nous apprend au contraire que c'était un peuple qui aimait à habiter les hauteurs et qui savait s'y faire des demeures solides (Homèr., *Il.* 21 v. 86; Strab., VII, 7 § 2; M. Texier, *ouv. cit.* p. 636—637).

II. Le Pagus donc nous offre-t-il aujourd'hui des traces de l'habitation des Lélèges ?

III. Oui, et en voici les preuves.

IV. L'architecture est un livre d'histoire qui ne ment jamais. Petit-Radel a su, au moyen de ce livre, suivre les émigrations des Pélasges. Je me permettrai aussi d'interroger l'architecture des ruines antiques du mont Pagus et elle répondra qu'elle appartient aux Lélèges.

V. M. Ch. Texier, parlant des ruines anciennes du Pagus, dit : « Il ne reste « qu'une partie de l'ancien château ; c'est le soubassement des tours du côté Sud-« Ouest, qui est à JOINTS IRRÉGULIERS, et la tour Sud-Ouest jusqu'au tiers de « sa hauteur. Elle est construite en bel appareil de trachyte rouge, qui lui donne « l'apparence d'une tour de porphyre (*ouv. cit.* p. 304.)

VI. *Les côtés* du mur de la tour Sud-Ouest et du mur Sud de la forteresse qui s'élève au sommet du Pagus, ainsi que du pan de mur qui est entre cette forteresse et le stadium, *sont construits en grandes pierres rousses à bossages et à joints irréguliers. L'intérieur de ces murs est rempli par des blocages reliés avec du mortier.* Ces murs ont trois mètres et demi d'épaisseur.

VII. Ce style, d'après Vitruve (II, 8 § 6) et d'après Pline (XXXVI, 51) était appelé *Pseudisodomum.*

VIII. Chandler (*ouv. et l. c.* p. 139) et Hamilton (*ouv. cit.* t. I, p. 53), après avoir visité ces murs, ont reconnu qu'ils appartiennent au style dit : *Pseudisodomum.*

IX. Or, ce style remonte à la plus haute antiquité.

X. On le trouve sur une des entrées de l'*ancienne* citadelle de Mycènes, la porte aux lions (Anthony Rich, *Dict. des ant. Rom. et Gr.* v° *Pseudisodomum*).

XI. Les constructions de Mycènes présentent *trois différents styles* (Petit-Radel, *Rech. sur les mon. Cyclopéens* p. 239 *et suiv.*).

XII. Le style de ces constructions de Mycènes, duquel il est ici question, remonte à l'époque de Persée (Cf. Petit-Radet et A. Rich, *passag. cit.*), soit en l'an 1390 avant J.—C., suivant le *Tableau Comparatif des Synchronismes* de Petit-Radel, l'exactitude chronologique duquel n'offre guère de prise à la critique.

XIII. Ainsi, ce genre d'architecture remonte, au moins, à deux siècles avant que les Ioniens d'Éphèse aient chassé les Lélèges du Pagus.

XIV. Notons enfin que le style dit *Pseudisodomum* avait cessé d'être en usage, plusieurs siècles avant Alexandre ; car, l'ancienne muraille qui formait la *substruction* du Capitole était faite dans le style dit : *Isodomum* (A. Rich, *ouv. cit.* v°. Isodomum), ce qui implique que, déjà à l'époque légendaire de la monarchie romaine, le style dit : *Pseudisodomum* n'était plus en usage.

XV. Voilà, il me semble, une masse de raisons qui établissent que la tour et les murs du Pagus ont été construits par les Lélèges dont le séjour, sur cette montagne, nous est attesté par Strabon qui fut un savant investigateur des antiquités de l'Asie-Mineure.

XVI. Mais n'y a-t-il pas d'autres preuves qui établissent cela ? Il n'en manque pas.

XVII. Strabon nous dit que de son temps on voyait, dans plusieurs endroits de la Carie, des ruines appelées *Léléghia*, à cause qu'elles avaient appartenu aux *Lélèges* (VII, 7 § 2).

XVIII. M. Ch. Texier, de l'Institut de France, après avoir, le premier, découvert à Iassus de la Carie, diverses ruines antiques, dit : « *Je ne doute pas* que ce ne soient « les constructions dont parle Strabon » (*ouv. cit.* p. 637).

XIX. Et le même M. Texier décrit une de ces ruines en ces termes : « *Elles* (les « murailles) *sont construites en grands blocs de marbre blanc à bossage*, de 0^{m}, 70^{c} de « hauteur ; *l'intérieur du mur est rempli par des blocages reliés avec du mortier* » (*ouv. cit.* p. 633).

XX. Ce qui s'adapte, mot pour mot, à part la couleur des pierres que le pays n'offre pas, aux ruines anciennes que nous voyons aujourd'hui sur le Pagus (voir plus haut § VI).

XXI. Cette *identité* donc ne saurait être une combinaison du hasard, et il faut nécessairement que ce soit le même peuple Lélège qui nous ait laissé, dans ces lieux qu'il a habités, le Pagus et Iassus, ces murs entièrement semblables.

XXII. Cette opinion que j'émets là est encore confirmée par celle de M. Michaud, ou plutôt de son maître en antiquités, M. Fauvel, qui a puissamment contribué à l'adoption de la théorie de M. Petit-Radel, *sur les deux âges de construction* des murs cyclopéens (Petit-Radel, *Rech. sur les mon. cycl.* p. 63) et qui a accompagné cette fois-ci M. Michaud sur le Pagus. En effet, ce voyageur parlant de ces ruines dit : « Les murailles de la citadelle présentent trois âges différents, ou plutôt trois « sortes de constructions ; *le plus bas du rempart au midi est* UNE CONSTRUCTION « CYCLOPÉENNE ; *le reste du mur une construction du temps d'Alexandre et de* « *Lysimaque* ; les autres ruines sont du Bas-Empire et du Moyen-Age ». (*Corresp. d'Or.* t. III, p. 344).

XXIII. Cette construction *Cyclopéenne* dont parle ici M. Fauvel, par la plume de M. Michaud, appartient au second âge des constructions Cyclopéennes, à cette construction que M. Petit-Radel a appelée *à la règle droite*, ὀρθοῖσι κανόσι, se fondant sur l'autorité d'Euripide (*Les Troyenn.* v. 6), et en effet, le mur du Pagus qui nous

occupe est de construction parfaitement identique au spécimen de la partie supérieure du frontispice qui orne les *Recherches sur les monuments Cyclopéens ou pélasgiques* de M. Petit-Radel, Édition de 1841 un volume in— 8.

XXIV. Il est à remarquer encore que le nom de *Pagus, Πάγος*, que l'oracle de Claros, conservé par Pausanias (VII, 5), donne à cette montagne, au temps d'Alexandre, indique assez qu'une forteresse devait exister alors sur ce mont, parce que « le sommet « d'*une colline abrupte* où la population rurale des environs pouvait se retirer *et se « mettre en sûreté avec son bétail et sa richesse mobilière*, était appelé *Pagus* » (Dionys., II, 76; IV, 15 *apud* Rich, *ouv. cit.* v° Pagus). Et c'est ce qui explique encore l'étendue considérable de la forteresse qui s'élève sur ce mont.

XXV. Du reste, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un peuple qu'Homère appelle *ami de la guerre*, *Λελέγεσσι φιλοπτολέμοισιν* (*Il.*, 21 v. 86), ait laissé une forteresse à la place qu'il a occupée?

XXVI. Il est encore dans Pausanias un autre passage qui prouve qu'au temps d'Alexandre, il y avait des ruines sur le Pagus. Voici ce passage : « *Ἀλέξανδρον γὰρ « θηρεύοντα ἐν τῷ ὄρει τῷ Πάγῳ, ὡς ἐγένετο ἀπὸ τῆς θήρας, ἀφικέσθαι πρὸς Νε- « μέσεων λέγουσιν ἱερόν. En effet, Alexandre*, faisant des recherches *sur le mont Pagus, « arriva, dit-on, devant le temple des Némésis, lorsqu'il revenait de ces recherches* ».

XXVII. Il est vrai que *θηρεύω, θηράω* ou *θηρέω* signifie *aller à la chasse*, et plus particulièrement *chasser les bêtes sauvages*. Il est vrai aussi que tous les traducteurs de Pausanias, jusqu'à ce jour, l'ont compris dans ce sens, et ils n'ont pas eu tort, car ils n'ont pas fait, à ce sujet, des recherches archéologiques sur les lieux, ce qui justifie cette assertion de M. de Lamartine: « *il faut lire les livres où ils ont « été écrits* » (*Cours fam. de litt.* XI° *Entr.*, p. 375). Mais il est très-vrai aussi que le même mot signifie encore au figuré *rechercher, faire des recherches*, et c'est ce sens qu'il doit avoir dans le passage de Pausanias, car, quelle chasse Alexandre pouvait-il faire sur le Pagus? Celle des bêtes sauvages? Mais le pays en est dépourvu. La petite chasse? mais le Pagus n'offre encore aujourd'hui aucune espèce de gibier. En effet, c'est un mont volcanique, voisin de la mer et privé de tout ce que le gibier recherche: l'eau et l'ombre. Et comment admettre encore qu'Alexandre, au début de sa rapide campagne de l'Asie-Mineure, ait voulu prendre les plaisirs de la chasse ou qu'il ait pu y songer?

XXVIII. Mais ce n'est pas là tout. Nous avons encore d'autres raisons qui établissent que les ruines du Pagus remontent au-delà du XII° siècle avant Jésus—Christ.

XXIX. Au milieu du château nous voyons un souterrain dont la voûte repose sur d'énormes colonnes. Ce souterrain a été pris pour une *citerne*, par Monconys (t. I, p. 424), Spon (t. I, p. 306), Chandler (t. I p. 136). Mais comment ce souterain peut-il avoir servi de *citerne*, une fois que vers l'Est il y a un chemin souterrain (*a*) dans lequel deux hommes peuvent marcher de front et debout, que *ce chemin* EST AU NIVEAU *du fond du souterrain* et qu'il a son issue, dit-on, presqu'au pied de la montagne dans la ville actuelle? Dans ces circonstances, il est impossible que ce souterrain fût jamais une *citerne*; car comment l'eau s'y serait-elle maintenue? Mais si ce souterrain ne fut pas une citerne qu'a-t-il été donc?

XXX. Nous avons vu plus haut (§ VI—VII) que le mur Sud et la tour Sud-Ouest de la forteresse du Pagus, ainsi que le pan de mur qui est entre cette forteresse et le Stadium, sont semblables au mur de Mycènes, du côté de la porte des lions.

XXXI. Pausanias (II, 16) nous dit : « Dans les ruines de Mycènes, on observe.... « *les constructions souterraines, ὑπόγαια οἰκοδομήματα*, d'Atrée et de ses fils, *où étaient*, « dit-on, *les trésors des biens* (des richesses), *οἱ θησαυροὶ τῶν χρημάτων* ».

XXXII. « L'entrée de cette construction (de Mycènes) *s'ouvre sur le flanc de la « colline*, et conduit, *par un chemin souterrain*, devant une porte etc. » (M. A. R. Rangavi, *Hist. de la beauté de l'art antiq.* t. I, p. 54 Athènes, 1865).

(*a*) *Aujourd'hui on a fermé l'entrée de ce chemin.*

XXXIII. Peut-on exiger une plus grande conformité entre ces deux constructions? et peut-on ne pas admettre que *la prétendue citerne* du Pagus fût le trésor des Lélèges qui ont habité sur ce mont?

XXXIV. Mais pourquoi, dira-t-on, voulez-vous que ce soit le trésor des Lélèges et non, au moins, si ce fût un trésor, celui de la ville d'Alexandre et de ses généraux?

XXXV. Par une raison toute puissante et contre laquelle il n'y a rien à dire. Par la raison que les auteurs anciens ne font pas mention, que je sache, de semblables constructions à l'époque d'Alexandre, et afin qu'on ne me soupçonne pas d'avoir des idées arrêtées sur ce sujet, je dirai que M. Rangavi, dans le savant ouvrage ci-dessus cité, place l'époque de ces constructions depuis les temps héroïques jusqu'à ceux des Héraclides, soit jusqu'à l'an 1104 avant J.—C. La lecture de l'ouvrage de M. Rangavi rattachera certainement à mon opinion ceux qui peuvent avoir encore des doutes à cet égard.

XXXVI. En dernière conclusion, puisqu'il y a sur le Pagus des ruines indubitablement antérieures à l'époque d'Alexandre et puisqu'au XIIe siècle avant J.—C. les Ioniens d'Éphèse ont chassé les Lélèges du Pagus, il faut nécessairement que ces ruines appartiennent aux Lélèges et que ce soit ces ruines qu'Alexandre avait voulu examiner, *rechercher avec ardeur*, θηρεύοντας, et c'est sans doute, après cet examen que lui vint l'idée d'y fonder une ville et de se servir du merveilleux (l'apparition et l'ordre des Némésis; voir *Étud. sur Smyr.* note 30) pour y attirer les crédules Smyrnéens; car la ville des Ioniens d'Éphèse et des Éoliens de Cumes, détruite en partie par les Lydiens, existait encore sur les bords du Mélès (voir ma *Dissert. sur les Origin.* § XCVII—CI) et Alexandre aurait pu la réparer et l'agrandir, si, dans les ruines du Pagus et le *port fermé* qui s'étendait au pied de ce mont, il n'avait trouvé une double position stratégique importante dont il voulut s'emparer.

XXXVII. En outre, si nous tenons compte de l'origine très-ancienne du culte des Némésis que, d'après M. Alf. Maury (*Hist. des Relig.* t. III, p. 178) on a confondues avec les Amazones (*a*) dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et, si nous prenons en considération que, d'après Pausanias (VII, 5) il y avait sur le penchant du Pagus, un temple des Némésis, avant l'époque d'Alexandre, nous ne ferions pas difficulté d'admetre que ces déesses de la conscience et de la vengeance étaient adorées aussi par les Lélèges; que leur temple devait s'élever vers le penchant Nord du Pagus (*b*) et que, comme un temple présuppose des demeures, il devait en avoir quelques-unes aux alentours. Du reste, sur les penchants du Pagus, on voit encore des constructions *sans ciment* et des souterrains qui certainement sont antérieurs à l'époque d'Alexandre (voir aussi *Étud. sur Smyr.* note 92).

XXXVIII. C'est pour toutes les raisons exposées jusqu'à présent, que dans ma *Dissertation sur les Origines et les diverses situations de la ville de Smyrne* (§ VIII et ailleurs) parlant d'Alexandre et de ses généraux, je leur ai donné plutôt la qualité de *restaurateurs* que de *fondateurs*.

XXXIX. Il y a plus, comme j'ai démontré (*Dissert. sur les Orig.* § LXXXVIII —XCVI) que la ville de Smyrne fondée par les Ioniens d'Éphèse et colonisée par

(*a*) *Je ne saurai cependant partager l'opinion de M. Alf. Maury au sujet des Amazones qu'il ne veut pas reconnaître comme des* femmes réelles. *Je suis plutôt du sentiment des auteurs de l'*Histoire Universelle *traduite de l'anglais* (*t. IV, p. 159 note* *) *qui disent, avec beaucoup de raison, « ceux qui approchent le plus du vrai, suivant « nous, sont les auteurs* qui ne rejettent pas entièrement *tout ce que les anciens ont « dit des Amazones, mais qui n'ajoutent pas aveuglément foi à toutes les merveilles « qu'on en rapporte ».*

(*b*) *M. Fauvel donnait à ce temple la même situation* (Michaud, *Corresp. d'Ori. t. III, p. 343*)

les Éoliens de Cumes (ou Cyme) *et dans laquelle Homère naquit*, s'élevait aux environs des Bains de Diane, et que la ville due à Alexandre était située sur le P[illegible] (*Idem* § LXXIX—LXXXVII), et comme j'ai établi ici qu'Alexandre ne fut que *restaurateur* des ruines des Lélèges sur le Pagus, il en résulte manifestement que tous ceux qui ont cru qu'Alexandre avait voulu relever *l'ancienne patrie* d'Homère se sont étrangement mépris. Alexandre, génie plus pratique que poétique avait voulu profiter et des ruines du château sur le Pagus et du *port fermé* qui s'étendait au pied de ce mont.

XL. Comment pouvez-vous prétendre, me dira-t-on ici, que le *port fermé* de Smyrne, duquel parle Strabon, était situé sous le Pagus, et plus encore qu'il existait déjà au temps d'Alexandre.

XLI. Voici sur quelles raisons je me base.

XLII. La situation de ce port nous est donnée par Strabon, par Aelius Aristide et par les voyageurs modernes.

XLIII. Strabon nous dit : « Elle a (Smyrne) une partie sur un mont fortifié, et la « *majeure* partie *dans la plaine*, VERS LE PORT, vers le temple de Cybèle et vers « le Gymnase..... Près du mur coule le fleuve Mélès (les sources des Bains de « Diane) ET VERS L'AUTRE PLAN DE LA VILLE *il y a* UN PORT FERMÉ » (XIV, 1 § 37).

XLIV. Aelius Aristide parle, en divers endroits, *des ports* de Smyrne : « Tu vois « la place publique, *le Panthéon* et *les ports* ἑώας ἀγορά τε καὶ θεῶν ἑστίαν καὶ « λιμένας, ici, entourant la ville, là, étant au milieu et sous l'empire de le ville. « τῇ μὲν κυκλουμένους τὴν πόλιν, τῇ δὲ ὑπὸ τῆς πόλεως μέσους ἔχομένους » (t. I, p. 441).

XLV. Et ailleurs : « LE PORT *est au milieu* de la ville, ὁ μὲν λιμὴν ἐν ὀμφαλῷ « τῆς πόλεως, et la haute mer est sous les yeux. Ceux qui sont *à l'extrémité, de l'autre* « *côté*, τοῖς ἐπὶ θάτερα ἐσχάτοις, n'embrassent pas moins la mer d'un coup d'œil que ceux qui en sont voisins » (t. I, p. 380).

XLVI. Ces passages doivent nous occuper un peu.

XLVII. Nous avons déjà vu (*Étud. sur Smyr.* note 36) que la ville, au temps de Strabon, s'étendait, d'un côté, jusqu'au delà du cimetière juif, et nous avons vu aussi (*Dissert. sur les Orig.* § XCV), que, de l'autre côté, elle allait jusqu'aux Bains de Diane.

XLVIII. Dans le passage plus haut rapporté (§ XLIII) on voit Strabon sur le Pagus, la face tournée vers l'Ouest, le Nord et l'Est, nous donner la forme de la ville de Smyrne *dont la majeure partie s'étendait dans la plaine*. Or, la plaine s'étendait plus au Nord-Est; car la mer avançait beaucoup plus dans la ville basse qu'elle ne le fait aujourd'hui. Ce n'est pas la mer qui a envahi la ville, c'est la ville qui a envahi la mer et qui l'envahit encore tous les jours. Cela étant, et Strabon disant que *le port fermé* était *au côté opposé* du fleuve Mélès (les Bains de Diane), nous arrivons, en ligne droite, de l'Est-Nord au Ouest-Sud, *au port fermé* qui s'étendait du Sud du château de St Pierre jusqu'au pied Nord-Ouest du mont Pagus.

XLIX. Les passages d'Aristide sont encore plus explicites. Par *ports* il entend sans doute, les nombreuses *anses* de la vaste rade de Smyrne. Mais lorsqu'il entend le *port fermé* de Strabon il le désigne en ces termes : « le port qui est *au milieu et* « *sous l'empire de la ville* », la ville du Pagus qui le dominait d'un côté et la ville de la plaine qui le pressait de l'autre. « Le port est au milieu, au centre de la ville ». Or, représentons-nous en esprit la ville s'étendant des bords du Mélès à l'endroit que nous appelons aujourd'hui *Les Trois Rues* et de là jusque derrière le cimetière juif, extension qu'ont révélée les ruines anciennes, et nous reconnaîtrons, dans l'espace qui s'étendait du Sud du château de St Pierre jusqu'au pied du Pagus, le *port fermé* de Strabon *au centre de la ville*, ἐν ὀμφαλῷ τῆς πόλεως.

L. Voilà les inductions, les applications qu' on peut faire des passages rapportés de Strabon et d' Aristide. Voici maintenant ce que les voyageurs modernes nous ont dit sur ce port.

LI. Tavernier, après avoir parlé du Stadium et de quelques ruines sur les flancs Nord-Ouest du Pagus, dit : « Environ soixante pas de la mer on voit des restes de « GROSSES MURAILLES, *cachées deux pieds sous l' eau* et au bout de la ville qui « regarde le couchant d' hiver, il y a au bord de la mer *des ruines d' un* MÔLE » (t. I, p. 103). « Du même côté de la ville *où était le môle*, il y a *un vieux château* de peu de défense, au pied duquel la mer forme une petite anse où se viennent quelquefois retirer *les galères du Grand-Seigneur* (t. I, p. 104). Spon ne parle pas de ce *port fermé*, Tournefort (t. III, p. 387) dit: « Ils ont bâti une espèce de château *à gauche* en « entrant dans *le port des galères* qui est *l' ancien port de la ville* ». Pockocke (*ouv. cit.* t. V, p. 8) parle de restes de *murailles, avec un môle qui avance dans la mer.* Chandler (*ouv. cit.* t. I, p. 138) dit : « Le port que l' on fermait, *s' étendait* autrefois « *jusqu' au pied de la colline du château;* mais aujourd' hui il est toujours à sec, ex- « cepté après les grandes pluies qui y tombent des hauteurs voisines. *Il forme un* « *bassin immense* DANS LA VILLE ACTUELLE, et on a bâti des maisons tout « au tour (*a*). Ce changement est dû d' abord à Tamerlan qui empêcha la mer d' y en- « trer librement, et ensuite aux terres que les torrents apportèrent insensiblement « avec eux.....Un voyageur (Tournefort) nous le représente, au commencement de « ce siècle, comme en état de recevoir des galères ».

LII. Cette expression de Chandler : *bassin immense dans la ville actuelle* n' a-t-elle pas plus d'une corrélation avec celle d' Aristide : *ἐν ὀμφαλῷ τῆς πόλεως, au milieu de la ville?* Du reste, Michel Ducas, historien de moins de cinquante ans postérieur à la prise de Smyrne par Tamerlan, parlant *du port fermé* de cette ville dit: « Té- « mir, se mettant à l' esprit de fermer *la bouche du port*, fit des publications, dès le « soir, afin que le matin, chacun des soldats, se munissant d' une pierre, la jette à « *l' embouchure du port*, et cela a été fait..... Commençant le matin, jusqu' à la « première heure, ils firent que *la mer devint terre ferme*.....Ils passèrent alors l'em- « bouchure du port *et s' approchèrent du fossé* ». (Éd. de Venise, p. 31—32). Ce port, on le voit, était donc à côté du château de St Pierre, possédé par les Chevaliers de Rhodes, dit aujourd' hui *Cromidhocastro* (château des oignons). Le *port fermé* dont parle Strabon ne peut donc être que là où Tavernier a vu de *grosses murailles* dans la mer, (identiques sans doute aux murailles pélasgiques qui existent encore sur le Pagus) et les ruines *d' un môle*, et celui que Tournefort et Chandler ont pris pour l' ancien port de la ville. Ainsi tombe à néant la prétention de M. l' ingénieur Storari (*ouv. cit.* p. 46 *et suiv.*) qui dit, bien à tort, avoir découvert les murs de ce port, partant des Trois Rues et du passage Sponti et avançant en deux lignes parallèles, jusqu' à l' église arménienne et l' hôpital grec. Je ne m' explique point cette découverte; car aux endroits indiqués s' élevaient déjà, au temps de M. Storari, des quartiers entiers.

LIII. La situation de ce *port fermé* démontrée, voyons s' il existait avant Alexandre.

LIV. J' avancerai ici une chose que personne n' a dite jusqu' à présent et je crois qu' on ne pourrait qu' y souscrire.

LV. Skylax de Karyande, écrivain du Ve siècle av. J.—C. et antérieur à Hérodote, nous fait, dans son *Périple*, l' énumération des villes qui avaient des *ports fermés.* Or, dans cette énumération, il y a une sérieuse observation à faire. C' est que,

(*a*) *Depuis Chandler on a envahi aussi* le port fermé. *C' est là que s' élèvent aujourd' hui une partie des bazars, les bureaux de quarantaine et des douanes, les batteries, le palais du gouverneur, la grande caserne, etc.*

toute ville qui avait un *port fermé* était ou *Carienne* ou habitée par des *Lélèges—Cariens*. Dès lors, ne pourrions-nous pas admettre, avec toute la rigueur historique de ces temps anciens, que, puisque les Lélèges ont habité le Pagus, et que, puisque, sous le Pagus, il y avait un *port fermé*, ce port a été fait par les Lélèges? Je donnerai d'abord les passages de Skylax dans lesquels il est question *des ports fermés*, et j'essaierai ensuite de répondre aux objections qu'on pourrait y faire.

LVI. « Après les Tibarênes viennent les Khalubes et *le port fermé* de Ghénêtès..... « (*apud* M. V. de St Martin, *ouv. cit.* t. I, p. 281). Vis-à-vis de Mykalê est l'île de « *Samos*, qui a une ville et *un port fermé*..... Non loin de Mykalê est la ville de « *Priênê*, avec deux ports, *dont l'un fermé* (p. 284)..... A la Lydie succède la Carie « où l'on trouve les villes helléniques suivantes :..... *Halicarnassos* avec *un port fermé* « .....Vient ensuite l'île de *Kôs* avec une ville et *un port fermé*..... et sur le « continent *Kaunos* ville Carienne, avec *un port fermé* (p 285). Non loin de la Cilicie « est l'île de Kupros (Cypros). Les villes qu'elle renferme sont : *Salamis*, ville helle- « nique, avec *un port fermé*, commode pour l'hivernage, etc. » (p. 286).

LVII. Voilà, que je sache, toutes les villes aux *ports fermés* dont il soit fait mention dans Skylax. Or, *Halicarnassos*, *Kôs* et *Kaunos* étaient des villes de la *Carie* même. *Samos*, suivant Strabon (XIV, 1 § 3 et 15) était habitée par des *Cares* et Ancœus y gouvernait les *Lélèges*. *Priène* d'après Hérodote (I, 142) était une ville de la *Carie*. Restent donc *les ports fermés* de *Ghénitis* dans le pays des *Khalubes*, et de *Salamis*, dans l'île de *Kypros*, où l'histoire ne fait pas mention, que je sache, de la présence des Cariens —Lélèges. Toutefois ces Cariens—Lélèges peuvent très-bien avoir habité *Salamis* en Chypre (voir M. Ch. Müller, *Tabul. in Strab. Géogr.* pl. XI), parce qu'en 1434 av. J.—C. nous les trouvons déjà en Crète sous le nom de Lélèges (Hérod., I, 171); parce que dans le même temps, *ils possédaient les îles*, *εἶχον τὰς νήσους* (Hérod., I, 171); parce que Chypre n'est ni très-loin de Crète ni très-loin de Rhodes où nous savons positivement qu'ils étaient; parce qu'enfin nous les trouvons en Égypte (Hérod., II, 152) au temps de Psamétique, soit en 656 av. J.—C. suivant la chronologie de Volney, ou près de deux siècles avant Skylax. Pour ce qui est du *port fermé* de *Ghénitis*, dans le pays des Khalubes (voir M. Ch. Müller, *atl. cit.* pl. XI), j'avoue qu'on ne s'explique guère la présence des Cariens—Lélèges dans ces parages; mais, d'autre part, si nous tenons compte du caractère vagabond de ce peuple (Strab., VII, 7 § 2) et de ses penchants à la piraterie (Hérod., II, 152), nous pourrons admettre aussi sans difficulté sa présence dans le Pont-Euxin et croire qu'il ne serait pas impossible qu'il ait eu l'idée de faire des *ports fermés*, dans ses principales stations, pour s'y mettre à l'abri après ses excursions.

LVIII. Mais, dira-t-on, si vous admettez que les *ports fermés* aient appartenu aux *Lélèges—Cariens*, et que le *port fermé* de Smyrne ait été fait par les *Lélèges* qui ont habité le Pagus, pourquoi Skylax, qui énumère ces ports, ne fait-il pas mention de celui de Smyrne? Il n'en fait pas mention par une raison toute naturelle, c'est qu'à l'époque de Skylax, la ville ou plutôt *le bourg* fortifié qui avait été occupé par les *Lélèges* sur le mont *Pagus* (au pied duquel s'étendait le *port fermé* des Lélèges) et dont le nom nous est inconnu, était *déjà détruit*, depuis près de sept siècles, par les Ioniens d'Éphèse qui sont allés ensuite fonder la ville de Smyrne sur les bords du Mélès (voir ma *Dissert. sur les Orig.* § LXXXVIII—XCVI), et que cette dernière ville était aussi détruite par les Lydiens depuis plus d'un siècle. Skylax ne fait mention de la ville de Smyrne que pour le seul Homère. Voici tout ce qu'il dit de cette ville : «*Smyrne dans laquelle était Homère*», *Σμύρνα ἐν ᾧ Ὅμηρος ἦν*.

NOTE SUR LA SITUATION DE TEMNOS.

I. L'Oracle avait dit à Malaos : « Bâtis une ville où l'axe de ton char sera « mis en pièces, et l'axe ayant été brisé il bâtit *Temnos* » (*Etienne de Byz.* v°, *Τῆμνος*).

II. Dans quel endroit cette ville fut-elle donc bâtie ?

III. MM. Barbié du Bocage (*Atlas cit.* pl. 32 *et Voyage de Chandler* t. I, p. 412 *note* 38), Henry Kiepert (*Karte von Klein-Asien*, sect. IV), C. Müller (*Tab. in Strab. Geogr.* pl. X et XI), John Arrowsmith (*Map of Asia-Minor*, to illustrete the Journeys of W. I. Hamilton), etc, placent à *Ménémen* la situation de *Temnos*, mais cette situation ne concorde point avec les textes positifs des auteurs anciens.

IV. En effet, Strabon (XIII, 3 § 5) dit : « Et ces villes (Égée et *Temnos*) sont « placées *dans la région des montagnes*, *κατὰ τὴν ὀρεινὴν*, qui est située *au-dessus du* « *pays*, *ὑπερκειμένην τῆς τε*.....*γῆς*, des Cyméens, des Phocéens et des Smyrnéens, *le* « *long duquel coule l'Hermus*. Et Magnésie du Sipyle, considérée par les Romains « comme ville libre, *n'est pas loin de ces villes*, *οὐκ ἄπωθεν δὲ τούτων τῶν πόλεων* » (Égée et *Temnos*).

V. Or, Ménémen n'est pas *dans la région des montagnes* ; mais *sur une pleine unie*. Ceux qui ne connaissent pas sa situation peuvent voir la carte de l'*Asie-Mineure*, par M. Vivien de St Martin, ou mieux celle du chemin de fer de Smyrne à Cassaba.

VI. Voici encore un texte plus précis que celui de Strabon. Pausanias dit : « Et « le trône de Pélops est sur le Sipyle, sur le sommet de la montagne, au-dessus du « temple de la Mère Plastène, et, *après avoir* TRAVERSÉ *le fleuve Hermus* (après être « allé *au-delà* de fleuve Hermus), *ΔΙΑΒΆΝΤΙ δὲ Ἕρμον ποταμὸν*, on voit, à *Temnos*, « une statue de Vénus en bois de myrte femelle » (V, 13). Nous relevons dans ce passage que Pausanias est sur le Sipyle et que, quittant cette montagne, il passe à Temnos, en *traversant* l'Hermus, *en allant au-delà* du fleuve Hermus. Il en resulte donc, d'une manière irréfragable, que *Temnos était située* SUR LA RIVE DROITE *de l'Hermus*, et dès lors, Ménémen, qui est *sur la rive gauche* de ce fleuve, ne peut pas, encore un coup, marquer la place de Temnos.

VII. Pline (V, 31) dit : « FUIT *in ore* ejus oppidum *Temnos* ». « La ville de *Temnos* « FUT *sur sa rive* » (celle de l'Hermus). Évidemment il faut lire dans le texte EST au lieu de *fuit* qui indique que la ville n'existait déjà plus au temps de Pline ; car, Strabon qui a visité l'Asie-Mineure, qui fut contemporain de Pline et qui est un auteur beaucoup plus exact que ce dernier, nous parle de Temnos, comme existant à son époque, et nous avons vu Pausanias, auteur postérieur à Pline de cent-cinquante ans environ, nous dire que cette ville existait de son temps. Il y a plus, Peutinger et Étienne de Byzance même *parlent* de cette ville comme existant à leur époque. En outre, il resulte encore d'un passage de Pline, que je rapporterai tout à l'heure, que Temnos existait au temps de cet auteur. Le *fuit* donc de Pline n'est qu'une de ces négligences et de ces incorrections si fréquentes dans cet écrivain. Cette correction n'est-elle pas plus naturelle et plus conforme au témoignage des anciens que l'hypothèse ingénieuse de Barbié du Bocage qui veut (*Note* 41, t. I, p. 413 *du Voy. de* Chandler) que *fuit* « ne signifie pas toujours qu'une ville a tellement été détruite,

« qu' il n' en existe pas le moindre vestige, et qu' elle a pu être remplacée par d'au-« tres objects; mais qu' *il suffit*, pour que Pline fasse usage de ce terme, *que cette « ville ait perdu son antique splendeur*, et qu' elle ne mérite plus de son temps le « nom de ville »?

VIII. M. É. Littré, les mots *in ore* les traduit par ceux-ci : *à son embouchure*, d' accord en cela avec Barbié du Bocage (*note* 38 p. 412 *du Voy. de Chandler*). Cependant cela n' est point exact. Par cette traduction on contredit Strabon, Pausanias et Pline lui-même qui, au chapitre suivant du même livre (V, 32), dit: « INTUS *Ægæ*, « *Attalia*, *Posidea Néontichos*, TEMNOS ». « *Dans l' intérieur* Égée, Attalia, Posidéa, « Néontichos, *Temnos* ». Or, cette ville ne pouvait pas être à la fois *et à l'embouchure* de l' Hermus *et à l'intérieur* du pays que ce fleuve arrose. Il faut donc que le mot *ora* ait ici la signification, qu' il comporte du reste sans difficulté et que tous les lexiques lui donnent, de *bord*, *rive*, et ainsi, non seulement il n' y aurait plus de contradiction dans Pline ; mais, en cela, cet auteur s' accorderait encore avec Strabon, qui place Temnos *à l' intérieur*, *dans la région des montagnes*, et avec Pausanias qui la place aussi *à l' intérieur* et près *de la rive droite* de l' Hermus.

IX. Enfin, pour revenir à notre sujet et formuler mon opinion en résumant les textes qui précédent et en m' appuyant sur eux, je dirai que Ménémen n' occupe pas, et ne peut pas occuper, l' emplacement de Temnos, et qu' il faut chercher cette ville vers le Sud-Est de Néontichos, *dans la région montagneuse* dont parle Strabon, non loin *de la rive droite* de l' Hermus, à trente-trois milles environ de Cyme, comme l' indique la table de Peutinger, un des plus précieux monuments de l' antiquité, et non loin de Magnésie, comme le dit encore Strabon.

X. Pour se faire une idée de la situation de cette ville, d' après ces indications, on peut consulter la carte déjà citée de Barbié du Bocage et les *Tabulæ in Strabonis Geographica*, pl. X de M. Müller.

XI. M. Ch. Texier (*Asie-Mineure* p. 227) n' admet pas non plus que Ménémen soit sur l' emplacement de l' ancienne Temnos; mais il ajoute: « Le village de *Guzel-« hissar*, près duquel on trouve différents vestiges d' antiquité, et qui est placé sur « une colline escarpée, répond bien à l' idée qu' on doit se faire de la ville de Te-« mnos ». En voyant la situation de ce village sur la *carte de l' Asie-Mineure* par M. Vivien de St Martin, et en se rapprochant des textes des auteurs anciens cités, il est facile à saisir combien l' opinion de M. Texier, quant à l' emplacement qu' il donne à Temnos, n' est pas fondée. (Voyez aussi ma *Disser. sur les Orig. etc* § LVI). Remarquons enfin que la situation de Temnos, telle que je la donne ici (§ IX), confirme aussi la situation de Tantalis—Sipylus à *Kara-guel*, car, c' est en partant du Sipyle, de l' endroit où était *le trône* de Pélops, fils de Tantale, fondateur de Tantalis, que Pausanias arrive à Temnos.

XII. Je sens combien je froisse encore ici l' opinion *des savants* ; mais, quelque respectable qu' elle soit, je ne saurai l' accepter, car, l' autorité *des témoins anciens*, tels que Strabon, Pline, Pausanias, d' accord sur ce sujet, est irréfragable.

TREMBLEMENT DE TERRE DU 10 JUILLET 1688.[a]

La nouvelle de ce tremblement de terre qui détruisit Smyrne ne tarda pas à arriver à Constantinople à Pierre Girardin, conseiller d' État et ambassadeur à la Porte Ottomane. Mais elle lui parvint par une autre voie que celle de sa nation. Cela se conçoit bien; car le consul français, M. Fabre avait péri dans cette catastrophe. L' ambassadeur donna des lettres patentes, en date du 22 Juillet, au chancelier et secrétaire de l'ambassade Joseph Blondel, pour le commettre aux fonctions de consul provisoire à Smyrne et ses dépendances. Blondel y arriva le 29 au matin. Il se rendit à bord du vaisseau français: *Les Dauphins Couronnés*, commandé par le capitaine Roland, et y fit assembler, par le canal du chancelier Pierre Chaulier, les deux députés de la nation: Joseph Antelmy et Jacques Liency; quatorze marchands, presque tous de Marseille: Ant. Fabre, Pierre Gabriel, Bénoit Alphanti, Gaspard Chaspu, Alexandre Geoffroy, Etienne Roustan, Thomas Chambon, Du Laurier Gaspary, Etienne Fournier, Maximin Roussendi, Ant. Durand, Augustin Robin, Ant. de Casis et Joseph Jaine; et huit capitaines: Franç. Roland, Joseph Parcher, Jean Beaussier, Lazare Barthélémy, Daumas, Charles Gautier, Rodent et Jean Guillet. Blondel leur donna communication des lettres de l' ambassadeur et, séance tenante, la nation résolut de composer des mémoires pour constater: 1° l'état de la ville de Smyrne et la manière dont le malheur l'a frappée, 2° les moyens dont on pourrait se servir, pour y rétablir le commerce et 3° les résolutions prises après cette catastrophe. La nation française se tint assemblée pendant deux jours pour rédiger les mémoires que je vais résumer. Sans sa diligence nous n'aurions jamais eu les intéressants et douloureux détails qui vont suivre.

Le 10 Juillet 1688, un peu avant midi, la secousse commença par détruire le château qui s' élève à l' entrée du golfe. Cette forteresse s' enfonça en terre jusqu' au milieu des embrasures et se remplit entièrement d' eau de sorte qu'on ne voyait plus les canons. Les trois quarts des maisons d' alentour ont été bouleversées et quelques arbres furent déracinés (voir *Étud. sur Smyr.* note 78). La secousse se fit sentir en ville presqu' au même instant. Une partie des murailles et de la toiture de la vieille douane tomba. Toute la ville fut tellement ébranlée que les trois quarts des maisons furent renservées. Quinze à seize mille personnes (*b*) ont péri dans cette catastrophe. Les Turcs y ont le plus souffert. Peu d' Européens ont péri; mais en revanche leur quartier fut le plus maltraité, principalement par le feu qui prit à une maison et qui se développa avec une impétuosité effrayante. Il s' avança, de tous côtés, malgré le vent.

(a) On lit dans les archives du consulat général de France à Smyrne une relation très-détaillée sur cette catastrophe. Ce consulat, sous l'administration de M. le Comte Bentivoglio d' Aragon, a bien voulu me permettre d' en prendre copie. Mais le style de cette relation, ne pouvant pas supporter la publicité, il m' est impossible de la reproduire telle qu' elle est dans les registres. J' en donne donc le résumé sans rien omettre d' essentiel.

(b) Pour la population de la ville à cette époque, voyez plus loin: Tableau comparatif de la population de Smyrne.

Dans tout ce quartier une seule muraille ne resta pas entière. L'incendie s'étendit le long de la rue des Francs, *et monta* au quartier des Arméniens (*a*) qui ne fut pas moins maltraité. Il pénétra également jusqu'aux Bazars et consumma presque la moitié de la ville. La nouvelle douane fut épargnée parce qu'elle se trouvait placée entre deux magasins voûtés en pierre de taille. Presque toutes les marchandises, tous les meubles et autres effets des Européens et des indigènes furent brûlés ou perdus, et l'on ne pouvait retrouver sous les ruines, fumant encore à la fin de Juillet, que quelque peu d'argent fondu dans cet embrasement. Les khans ou magasins de dépôt ont été tous renversés ou brûlés, à l'exception d'un seul situé au fond du bazar et qu'on appelait le khan des cotons filés. Deux ou trois de ces khans, habités par cinq à six cents hommes des caravanes des environs, s'écroulèrent et pas un homme n'échappa. Le khan de Cuperly, bâti en pierre et couvert de plomb, fut aussi brûlé. Le feu y entra par les fenêtres laissées ouvertes. Les pertes furent immenses. Les Français, les Anglais et les Hollandais, à eux trois, perdirent plus d'un million de piatres, tant en marchandises et en argent comptant, brûlés et perdus, que par le grand nombre de crédits qu'ils avaient accordés aux gens du pays. Beaucoup de marchands étaient inconsolables d'avoir perdu aussi leurs livres et leur correspondance. Les archives des chancelleries de France, d'Angleterre et de Hollande furent entièrement détruites. Les trois églises des Catholiques: celles des Capucins, des Jésuites et des Récollets ont été entièrement bouleversées et brûlées et deux religieux Récollets, le R. P. Alexis, flamand de nation et un autre père allemand, furent dévorés vifs par les flammes, sous les ruines, sans qu'il fût possible de leur donner le secours qu'ils demandaient avec des cris déchirants. Une grande quantité d'habitants périrent de la même manière. Quelques-uns, en voyant approcher le feu demandaient qu'on leur procurât une mort plus douce, en leur tirant des coups de fusils, ou en les faisant périr autrement. La grande église des Grecs fut entièrement renversée et brûlée. Leur chapelle de Saint Georges, située dans leur cimetière, ne fut qu'à demi ruinée. Les maisons des Papas ont été presqne toutes détruites. L'unique église des Arméniens fut complètement bouleversée et brûlée. De dix-sept grandes mosquées, il n'en resta debout que trois et encore elles étaient endommagées. Une quantité d'autres petites mosquées furent aussi ruinées. Le château du mont Pagus et celui de St Pierre n'ont souffert que peu (*b*). Aucune maison presque n'était logeable dans la ville et l'on craignait que les pluies n'achevassent l'œuvre de destruction. Au moment de la première secousse la terre s'était entr'ouverte et il en sortit une eau noire qui semblait bouillonner et qui exhalait une puanteur insupportable. Il resta sur les crevasses quantité de poissons morts, ce qui fit supposer que cette eau venait de la mer. *Le sol s'affaissa de plus d'un pied, ce qu'on pouvait remarquer par la mer qui arrivait, après cette catastrophe*, AU NIVEAU *de l'échelle des Francs* (*c*), ce qui incommode la ville à cause des vents du Sud-Ouest qui y sont fréquents et forts. A trois lieues de Smyrne, du côté du village de Sevdikeui des sources ont tari et d'autres ont coulé. Une d'elles pouvait faire tourner deux moulins. Ceux qui osaient aller par la ville assuraient que les chiens et d'autres

(*a*) *Le quartier des Arméniens n'était pas alors où il est aujourd'hui; mais à l'endroit dit*: Apano-Machala (Haut-Quartier).

(*b*) *Ces châteaux tenaient garnison en 1648* (Hadji-Kalfa, *apud* M. V. de St Martin, *ouv. cit.* t. II, p. 732).

(*c*) Voici ce passage textuellement extrait des archives. « *La terre s'est affaissée de « plus d'un pied, ce qu'on remarque par la mer qui est présentement* aussi haute *que « l'échelle des Francs* ».

bêtes se disputaient les cadavres puants de ceux à qui l'on n'avait pas soin de donner la sépulture. Le désastre fut immense, et cependant on considérait comme un BONHEUR que la secousse ait eu lieu pendant le jour; car on supposait que tout le monde aurait péri sous les ruines des maisons, si la secousse était arrivée pendant la nuit. Un grand nombre de familles fort aisées ne purent se sauver qu'avec les habits qu'elles portaient. La misère était grande; mais les Turcs ne se donnaient pas beaucoup de peine pour l'atténuer. Des misérables profitant de cette calamité publique se répandaient dans la ville pour piller. Le péril était permanent. Du 10 au 31 Juillet les secousses continuaient encore à se faire sentir presque tous les jours. Dès la première secousse, la population, qui a échappé au désastre, s'est dispersée dans les jardins, dans les villages et à bord des navires qui se trouvaient en rade. Cinq Capitaines français reçurent indistinctement à bord environ mille personnes, les nourrirent sans intérêt de un à quatre jours, gardèrent plus longtemps les plus pauvres et ceux qui n'avaient pas pu trouver un lieu pour s'y retirer, firent soigner et panser les blessés aux frais de la caisse de médecine, embarquèrent à bord les marchandises et les effets qu'on leur apportait et qui appartenaient, en grande partie, aux Hollandais qui n'avaient pas à cette époque des navires de leur nation à Smyrne; mais qui en attendaient et enfin, quatre de ces Capitaines s'étaient fait noliser, pour un mois, à des familles de marchands hollandais.

Le commerce fut paralysé. Il ne restait plus dans la ville que fort peu de marchandises à charger pour l'Europe. On comptait deux cents balles de soie dont cent-cinquante de Cherbassy et le reste d'Ardasse; dix mille quintaux de valonée; quelque peu de toileries de coton et de cotons filés et six à sept cents quintaux de laine fine dont une partie se trouvait aux villages d'alentour. Les drogueries de Perse manquaient presque entièrement. Les marchandises du pays se réduisaient à quelques cuirs de bufle et de vache tannés et à poil. Les laines de chevron, les noix de galle, les cires et les toiles peintes manquaient tout-à-fait. Les fabriques de toiles peintes furent entièrement brûlées. Celle d'un français nommé *Chaulier* eut le même sort; mais il s'empressa de la rebâtir. On attendait trois ou quatre Caravanes de soies de Perse. Elles devaient apporter aussi quelque peu de drogueries, de toileries, de laines de chevron noire et fort peu de rousse en paquets. La récolte des laines était presque faite, celle de la scamonée et de l'opium se faisait à l'époque du tremblement de terre. On se préparait à faire celle de la gomme adragante. La récolte des noix de galle et de la cire commençait à la fin du mois d'Août. Cette dernière était assez considérable. La récolte des cotons se faisait à la fin du mois d'Octobre. Celle des laines de chevron commençait vers la fin de l'année et l'on espérait, pour cette année là, qu'elle serait bonne. Les cuirs de bufle et de vache venaient presque tous du canal de Constantinople. On craignait cependant que les caravanes ne se détournassent de leur chemin en apprenant la nouvelle de la destruction de Smyrne et l'on espérait que, si l'on parvenait à rebâtir des magasins pouvant recevoir les marchandises que les caravanes devaient apporter et celles qui proviendraient des récoltes du pays, le commerce pourrait continuer; mais les difficultés pour la reconstruction des magasins étaient fort grandes, à cause que les propriétaires étaient ou morts ou ruinés. Du reste, il n'y avait pas même apparence qu'aucun particulier voulût rien entreprende, si le Grand-Seigneur lui-même n'y mettait la main. Les Anglais avaient proposé au propriétaire du *Bézestin* et du grand khan ou *Kârvânsérây* y attenant de les rebâtir afin qu'ils pussent y loger toute leur nation et tous leurs effets; mais outre que cette reconstruction demandait beaucoup de temps, on leur a demandé, de grandes avances et l'on a voulu tripler le prix des loyers. Les Hollandais avaient eu la même idée pour un *Kârvânsérây* de trente-six magasins appartenant aux héri-

tiers de Moustapha-pacha; mais comme ce *Khan* était entièrement ruiné, la reconstruction en devenait plus difficile. La nation française avait voulu supplier l'ambassadeur de demander pour elle un gros vaisseau de l'État, hors de service, pour lui servir de magasin de dépôt; mais comme il y avait apparence qu'il se ferait peu de commence à l'avenir, elle appréhendait que, si même l'ambassadeur lui procurait cette faveur, elle n'en pût supporter les frais. Dans ces craintes les Français attendaient que les autres nations prissent une résolution et la missent à exécution pour la suivre et en profiter eux-mêmes. Au milieu de ces difficultés de pouvoir se construire des logements et des magasins de dépôts et craignant que les pluies qui viennent vers la fin du mois de Septembre n'achevassent de ruiner le reste de la ville, les Francs avaient dû songer à trouver les moyens de s'établir ailleurs. On avait parlé d'abord de Chios; mais son mauvais port et l'impossibilité pour les caravanes d'aborder l'île; en ont détourné tout le monde. Le bon port de Phocée attira l'attention des Francs et aurait contribué à un établissement si ce n'était un lieu fort misérable dépourvu de logements et de magasins. Magnésie du Sipyle, grande ville à sept lieues au Nord-Est de Smyrne et, possédant des *Kârvânséray* parut propre à un nouvel établissement; mais on a craint que dans ces temps de guerre et de rébellion des Pachas et des particuliers, cette ville ne pût offrir autant de garanties de sécurité qu'une ville maritime. Au milieu des difficultés et des craintes légitimes qu'une telle catastrophe créait de tous côtés plusieurs habitants avaient quitté le pays.

Une quarantaine de Français partirent pour Chios, parmi lesquels on comptait le Père Augustin de Pointoise, supérieur des Capucins et le Père Lestraingant, supérieur des Jésuites. Louis Roland, chirurgien, partit pour Alep avec sa famille composée de dix personnes. Deux autres partirent pour Sayda et le Père Valentin, Capucin, partit pour les îles.

Trente-cinq Français, parmi lesquels quelques protégés, ont été écrasés sous les ruines, au nombre desquels comptait aussi Janetin Marchocy, premier drogman, avec treize personnes de sa maison.

M^elles^ Damcries et Jeanneton Ligalane, ont été brûlées vives, pour n'avoir pas été secourues. Il a aussi péri un marchand Hollandais et trois marchands Anglais dont l'un avec une perte de cent vingt mille piastres.

Il y eut sept Français blessés, parmi lesquels le Père Lestraingant et Expantier, chancelier, et beaucoup d'autres plus ou moins contusionnés.

Enfin, au 31 Juillet il restait à Smyrne le Père Licrone Derethel, Capucin, les Pères Lanone et Lomaca, Jésuites et plus de cinquante français dont vingt-deux marchands.

Le consulat Français avait été transféré à Boudja.

TREMBLEMENT DE TERRE DU 3 JUILLET 1778.[a]

Les malheurs qu'avait essuyés la ville de Smyrne en 1688 par les tremblements de terre et par l'incendie, elle les a éprouvés encore cette année, presque à la même époque et avec les mêmes circonstances. La nuit du deux au trois Juillet à deux heures et demie environ après minuit, une secousse affreuse de tremblement de terre, réveilla en sursaut tout le monde et chacun courut de son lit dans les cours, dans les jardins et dans toutes les places à découvert, qui pouvaient servir d'abri. Cette secousse avait été précédée par une autre, presque aussi violente, arrivée le seize Juin, vers les sept heures du soir. Celle-ci avait ébranlé beaucoup d'édifices et avait détruit une partie de la grande mosquée et diverses autres (*b*). La seconde acheva de tout renverser et ne laissa pas pierre sur pierre. Il eut péri une grande multitude de personnes sous les ruines de ces mosquées si cet accident fut arrivé de jour. Il n'y a eu d'écrasés que quelques gens qui dormaient dans les boutiques voisines. Toutes les maisons de la ville ont été endommagées et les secousses continuant presque sans interruption dans la journée du quatre, la frayeur fut si grande que la plupart des habitants *s'enfuirent dans les campagnes* et la ville resta presque déserte. Pour comble de disgrâces, cette même nuit, du quatre au cinq, le feu prit accidentellement à une maison grecque, près du consulat de France, attenant au Dervich-khan (*c*). Un vent du nord impétueux embrasa, en un instant, toutes les maisons et les tavernes voisines. On accourut pour donner du secours; mais le vent *qui soufflait* avec violence *et redoublait prodigieusement* l'activité des flammes, et la terre qui ne cessait de trembler, répandaient une si grande terreur que la plupart des gens prirent le parti d'abandonner *la ville à son malheureux sort* et laissèrent le feu agir à son gré. L'incendie a été des plus considérables et a duré près de trente-six heures. Le Dervich-khan, le petit Vizir-khan, une partie du grand et vingt autres *Khans* dans l'intérieur de la ville, presque tous bâtis de pierre ont été incendiés. La maison consulaire de France, celles d'Angleterre, de Venise, de Naples, de Raguse, la Douane d'Europe, diverses maisons des négociants français, toutes celles des plus riches marchands grecs et des Barataires ont été brûlées. Le feu s'est arrêté, du côté de la rue franque, à l'Église des PP. Capucins et à une maison de pierre qui est vis-à-vis. Il a fait un horrible ravage. La perte qu'il a occasionnée est immense. Il a péri une grande quantité de marchandises dans les khans et beaucoup d'effets précieux dans les maisons. Ce qui

(*a*) *Cette relation, que j'extrais aussi des archives du consulat général de France, a été rédigée par un Fonton. Je n'y ai touché que les mots en italiques, et j'ajoute en notes quelques détails relatifs à cette catastrophe.*

(*b*) « *Le 16 Juin 1778 une violente secousse renversa tous les minarets, détruisit la* « *grande mosquée et écrasa un grand nombre d'habitants sous les débris de leurs mai-* « *sons* ». (Encyclopéd., *art.* Smyrne. § Géogr. mod.).

(*c*) *L'Encyclopédie dit cependant que des incendiaires mirent le feu pendant que les citoyens avaient quitté la ville pour chercher un asile dans les jardins des environs* (l. c.).

a échappé aux flammes a été volé et pillé comme il arrive d'ordinaire (*a*). M. Peyssonnel, consul de France, a tout perdu. La chancellerie et les dépôts publics avec les archives ont été heureusement sauvés. Les consuls étrangers et les négocianis ont été maltraités. *Aucun* Franc n'a péri dans ce désastre ; mais beaucoup de gens ont été ensevelis sous les ruines des murailles en voulant aller au feu pendant les secousses du tremblement *de terre*. Elles ont duré quarante jours de suite à compter de celle du 16 Juin. Il y a déjà quarante jours au moment où j'écris et le monde n'est pas encore entièrement rassuré. Bien des gens sont encore campés *dans les jardins* ou *réfugiés à bord des* bâtiments *qui sont sur la rade*. Quelques-uns plus effrayés ont quitté le pays, sujet comme il est à d'aussi affreux désastres (*b*). Il faut avouer qu'il n'est guère habitable que pour ceux que la nécessité y retient. Les malheurs de Smyrne, dans les différentes époques de son histoire ancienne et moderne, offrent un tableau qui donne de l'épouvante aux plus intrépides, et ce n'est pas une ville où l'on *doive* se fixer *de* préférence, malgré la liberté dont on y jouit, et quelques agréments que l'on y trouve dans *les* temps tranquilles (*c*).

(*a*) « *On évalue la perte aux deux tiers de la valeur intrinsèque des biens* » (Encyclop., l. c.).

(*b*) *Les malheurs qu'éprouva Smyrne par ce tremblement de terre ont été précédés d'une quantité innombrable de sauterelles qui dévorèrent toutes les productions des campagnes.* (Encyclop., l. c.).

(*c*) *Ces dernières lignes font assez voir que celui qui les écrivait était encore sous le coup de la frayeur qu'une catastrophe de cette importance inspire naturellement à tout le monde. Quoi qu'il en soit, Spon qui visita Smyrne en 1675* (t. I, p. 309) dit: *cette ville* « a été terriblement secouée six fois par des tremblements de terre » *et il ajoute:* « les Grecs du pays appréhendent le septième qu'ils disent devoir être sa ruine entière ». *Comme on le voit par les relations qui précèdent ces craintes, quant à l'arrivée du désastre, se sont plus que réalisées; car la ville a été détruite, depuis lors, deux fois, par ce fléau; mais sa position commerciale l'a relevée.* (*Voir aussi* Étud. sur Smyr. *note* 83). *On voit par cette relation que le tremblement de terre de 1688 a été bien plus violent.*

LETTRE DE L'ÉGLISE DE SMYRNE

TOUCHANT LE MARTYRE DE SAINT POLYCARPE.

(fragments traduits d'Eusèbe).[a]

..... Quant à l'admirable Polycarpe ayant su ce qui se passait, il en fut si peu troublé qu'il ne voulait pas même sortir de la ville; mais voyant que tout le monde lui conseillait de s'en éloigner, il se retira dans une petite maison de campagne qui n'en était pas fort éloignée, et il demeura là quelque temps sans sortir ni jour ni nuit, et sans y avoir aucune autre occupation que de prier pour tout le monde, et pour la paix de toutes les Églises de la terre, selon sa coutume. Il eut même, en priant, une vision trois jours avant d'être pris dans laquelle il lui sembla voir le chevet de son lit tout en feu ; et s'étant tourné à l'heure même, vers ceux qui étaient près de lui, il leur dit, par un esprit de prophétie, qu'il devait être brûlé tout vif. Cependant ceux qui le cherchaient n'épargnant aucune peine pour le trouver, et étant déjà proche de ce lieu, il se retira encore dans une autre petite maison de campagne; et aussitôt ses persécuteurs arrivèrent à celle dont il venait de sortir. Mais, voyant bien qu'il n'y était pas, il se saisirent de deux jeunes garçons qui s'y trouvèrent, dont l'un, ne pouvant résister aux tourments, fut contraint de découvrir le lieu où le Saint vieillard s'en était allé: Aussi bien il ne lui était pas possible de demeurer plus longtemps caché, vu que quelques-uns même de ses domestiques le trahissaient. D'ailleurs, un des intendants de la police, nommé Hérode, n'avait rien tant à cœur que le produire dans l'amphithéâtre..... Ainsi ses persécuteurs ayant pris ce jeune garçon en leur compagnie partirent le même jour, qui était le vendredi, vers l'heure du souper, et s'en allèrent armés et à cheval après ce Saint vieillard, comme des archers après quelque insigne voleur. Et étant arrivés la nuit à la maison où il était, ils le trouvèrent couché dans une des chambres d'en haut; et, quoi qu'il lui fut assez facile de se retirer encore de ce lieu en un autre, il ne le voulut point entreprendre, disant : « Que la volonté de Dieu soit faite » ! Ayant donc su que ces gens l'attendaient, il descendit en bas, où il leur tint quelques discours, pendant qu'ils s'étonnaient tous de voir, dans un âge si avancé, une constance si admirable, et que quelques-uns même d'entre eux disaient : « Est-ce donc pour prendre ce vieillard vénérable que « nous nous sommes donné tant de peine ? ». Polycarpe commanda qu'on leur apprêtât à manger à l'heure même, autant qu'ils désireraient, et les supplia de lui accorder seulement une heure, pour prier en liberté; ce qu'ayant obtenu il commença à prier debout et à haute voix; mais la grâce de Dieu dont il était rempli lui fit faire cette prière avec tant de ferveur, qu'il fut même plus de deux heures sans la pouvoir finir, et que tous ceux qui étaient présents admirant une si grande ferveur, ne pouvaient voir sans quelque regret qu'un vieillard si sage et si vénérable dût être

(a) *Je ne donne ici que ce qui est relatif au martyre du Saint Évêque en me servant de la traduction de Jean Racine. Cette lettre a été adressée, sur leur demande, aux chrétiens de Philomélie, ville de Lycaonie, suivant Pline* (V, 25), *de Pisidie selon d'autres. Les* Acta Sanctorum (t. III, *Paris* 1863 *in—f° p.* 310) *admettent une leçon différente et parlent de Philadelphie.*

livré à la mort. Après qu'il eut achevé cette prière, dans laquelle il s'était souvenu de tous ceux qui étaient jamais venus à sa connaissance, soit grands ou petits, illustres ou inconnus, et généralement de toute l'Église Catholique et universelle, l'heure de partir étant venue, on le mit sur un âne et on l'amena ainsi vers la ville, le jour du Grand Samedi, c'est-à-dire le Samedi Saint. Il eut à sa rencontre Hérode, ce magistrat dont nous avons parlé, qui était avec son père Nicètes, dans un chariot, où ayant fait monter le saint vieillard, ils employaient toutes sortes de belles paroles pour le fléchir. « Car enfin, lui disaient-ils, quel mal trouvez-vous qu'il y ait « à donner à César le nom de Seigneur, à sacrifier et à faire quelques autres choses « semblables pour vous garantir de la mort ? » D'abord Polycarpe ne leur voulut point répondre; mais se voyant pressé : « Je ne ferai rien, leur dit-il, de ce que vous me « conseillez ». Si bien que, désespérant de le pouvoir vaincre, ils le chargèrent de mille injures; et le poussèrent d'une telle violence hors du chariot, qu'il tomba à terre et s'écorcha en tombant, tout l'os de la jambe. Mais sans s'étonner le moins du monde et comme s'il ne lui fût rien arrivé du tout, il poursuivit gaiement et avec vitesse tout le chemin qui restait encore jusqu'à l'amphithéâtre où on le menait, et où le bruit et la confusion étaient lors si grands que personne ne pouvait s'y faire écouter. A peine Polycarpe y eut mit le pied que l'on entendit une voix du ciel qui lui disait : « Ayez bon courage, Polycarpe et armez-vous de constance ». Personne ne vit celui qui avait parlé; mais quant à la voix, elle fut entendu de tous ceux des nôtres qui étaient présents. Enfin Polycarpe étant entré il se leva aussitôt un grand bruit parmi le peuple, dès qu'il entendit seulement que Polycarpe était pris. Le Proconsul le fit approcher, et lui demanda s'il était celui que l'on nommait Polycarpe, ce que le martyr ayant avoué, le Proconsul essaya par beaucoup de raisons à lui faire abjurer sa foi en lui disant : « Ayez, vous-même, quelque respect pour votre âge », et toutes les autres choses qu'ils ont coutume de dire en ces rencontres. « Jurez, ajouta-t-il, par la fortune de César, repentez-vous de votre erreur, « et dites : « que les impies soient exterminés ». Ce fut lors que Polycarpe, ayant regardé d'un visage grave et assuré toute la multitude de ses spectateurs, et leur ayant imposé silence de la main, éleva ensuite les yeux au ciel, et dit en gémissant : « Oui, mon Dieu perdez les impies ». Le Proconsul, non content de cela, lui dit : « Jurez, blasphémez Jésus-Christ, et je vous rends la liberté ». — « Il y a quatre « vingt-six ans que je le sers », répondit Polycarpe, « et jamais il ne m'a fait « aucun mal. Comment pourrai-je blasphémer mon Roi et mon Sauveur ? » Le Proconsul persistant toujours à lui dire qu'il jurât par la fortune de César : « Si vous « prétendez encore, lui dit Polycarpe, de me faire jurer par la fortune de César, « comme vous dites, parce que vous ne savez pas qui je suis, je ne vous le cèle point « je suis chrétien. Et si vous voulez savoir ce que c'est que d'être chrétien, donnez-moi « du temps, et je vous en informerai ». Le Proconsul lui dit : « Justifiez-vous devant « le peuple ». — « Pour ce qui est de vous, répondit Polycarpe, je ne dédaignerai pas « de vous parler sur ce sujet; car les chrétiens apprennent à rendre aux puissances « et aux grandeurs établies de Dieu, l'honneur qu'on leur doit, lorsque cet honneur « ne blesse point leur religion : mais, quant à cette populace, nous ne croyons pas « qu'elle mérite que nous défendions notre innocence devant elle ». Le Proconsul lui dit : « J'ai des bêtes sauvages auxquelles je vous ferai exposer, si vous ne vous « repentez de votre erreur ». — « Faites-les venir, dit Polycarpe, car nous ne « savons ce que c'est que de nous repentir du bien pour suivre le mal, et il n'y a « que l'iniquité dont on se doive repentir, afin d'embrasser la justice ». Le Proconsul lui dit : « Si vous ne vous repentez, je vous ferai dévorer par les flammes, « puisque les bêtes ne vous font point de peur ». Mais Polycarpe lui répondit : « Vous

« me menacez d'un feu qui ne brûle que pour un temps, et qui s'éteint un moment « après, c'est sans doute que vous ne connaissez pas qu'il y a dans l'autre vie un « feu qui brûle toujours et où les impies doivent être éternellement punis. Mais, que « tardez-vous, faites de moi tout ce que vous voudrez ».

Pendant qu'il disait ces choses, et beaucoup d'autres semblables, l'on voyait naître en lui, une force et une joie toute nouvelle, jusque-là que l'on remarqua même une grâce extraordinaire sur son visage, s'étonnant si peu de tout ce qu'on lui disait, que le Proconsul en était lui-même tout épouvanté. Mais enfin il envoya un héraut pour crier, trois fois au milieu de l'amphithéâtre: « Polycarpe a confessé qu'il est chrétien ». Aussitôt après ce cri toute la multitude des Païens et des Juifs qui étaient dans Smyrne, ne pouvant plus retenir sa fureur commença à crier de toute sa force: « C'est le docteur de l'impiété dans toute l'Asie, c'est le père des chrétiens, c'est « le destructeur de nos dieux, c'est lui qui enseigne à tout le monde de ne leur « point sacrifier et de ne les point adorer ». Et, en même temps, ils crièrent à un surintendant des jeux, nommé Philippe, qu'il lachât un lion sur Polycarpe. Mais cet homme leur ayant dit qu'il ne le pouvait pas parce que le temps de sa charge était expiré, ils crièrent tous unanimement que Polycarpe fût brûlé tout vif..... Cette voix du peuple fut aussitôt suivie de l'effet; cette furieuse multitude ramassa promptement dans les boutiques et dans les bains tout le bois qui était nécessaire pour le feu; en quoi les Juifs signalaient leur ardeur par dessus tous les autres selon leur coutume. Ainsi, le bûcher étant dressé le Saint Martyr se dépouilla de ses vêtements, quitta sa robe, et commença à se déchausser, ce que peut-être il n'avait encore jamais fait, chaque fidèle s'étant toujours empressé de lui rendre ce pieux office, afin de trouver par là le moyen de baiser ses pieds sacrés; tant son extraordinaire sainteté le rendait vénérable à tout le monde même auparavant son martyre. L'on apprêta donc aussi tous les instruments dont il était besoin, mais comme il vit que l'on le voulait clouer à un poteau: « Laissez-moi, dit-il, en cette posture; Celui qui « me donne le courage d'attendre le feu sans le craindre, me donnera aussi la force « pour y demeurer ferme sans que je sois attaché avec des clous ». Ainsi, on ne le cloua pas, et on se contenta de le lier avec des cordes, après qu'il eût lui-même présenté ses mains derrière le poteau, afin d'y être attaché. Ce fut en cet état que, comme un illustre agneau choisi du milieu du grand troupeau de l'Église et préparé pour être immolé en holocauste agréable à Dieu il éleva les yeux au ciel, et parla de cette manière: « Seigneur, Dieu tout puissant, Père de Jésus—Christ, votre cher Fils, qui « doit être béni de tous les hommes, et par qui nous avons reçu la connaissance de « votre nom; Dieu des anges et des puissances, aussi bien que de toutes les créatures, « et particulièrement de tous les justes qui marchent en votre présence, je vous bénis « de ce que vous me faites la grâce, en ce jour et en cette heure de me mettre au « nombre de vos martyrs en me faisant boire le calice de Jésus—Christ, votre « Fils, pour entrer, par l'incorporation de votre Esprit-Saint, dans la résurrection de « la vie éternelle, après que j'aurai été offert aujourd'hui devant vos yeux comme « un sacrifice agréable et parfait, selon que vous l'aviez déjà ordonné, que vous me « l'aviez montré par avance, et que vous l'accomplissez maintenant. O Dieu qui êtes « toujours véritable et fidèle, c'est pour cette grâce et pour toutes les autres que je « vous loue, que je vous bénis et que je vous glorifie avec Jésus—Christ, votre cher « Fils, qui est dans le Ciel, à qui, comme à vous et au Saint-Esprit, Gloire soit « maintenant et dans tous les siècles à venir. Amen ». Il n'eut pas plus tôt achevé sa prière que les bourreaux mirent le feu au bûcher qui ayant jeté à l'heure même une flamme éclatante, nous vîmes un miracle véritablement grand; et Dieu a voulu que nous le vissions, afin que nous publiassions ses merveilles à toute la terre; car

cette flamme se courbant en forme d'arc, où comme la voile d'un vaisseau enflée par les vents, enveloppait et environnait de toutes parts le Saint Martyr, dont le corps était au milieu des feux non point comme une chair qui grillait, mais comme un pain qui cuirait, ou comme de l'or et de l'argent qui se purifieraient dans le fourneau; car nous sentîmes même une odeur excellente qui en sortait, comme si c'eût été de l'encens qu'on eût brûlé ou de quelque autre parfum précieux qu'on eût répandu; Les idolâtres s'étant donc aperçus que le corps de Polycarpe ne pouvait être consummé par les flammes commandèrent à un bourreau de s'approcher de lui et de lui plonger un poignard dans le sein; il exécuta leur commandement et aussitôt il sortit de la plaie..... une si grande abondance de sang que le feu en fut éteint; ce qui fit admirer à tous les spectateurs l'extrême différence qu'il y a entre les infidèles et les élus, du nombre desquels était Polycarpe, cet admirable martyr, ce docteur vraiment apostolique et prophétique de notre siècle, et enfin ce grand évêque de l'Église Catholique de Smyrne ..... Mais.....(le démon)..... fit tous ses efforts pour nous ravir la possession de ses reliques, lorsque plusieurs des nôtres se préparaient à les recueillir, pour satisfaire au désir que nous avions de voir un Corps si Saint au milieu de nous. *Il suggéra donc à Nicètes*, père d'Hérode et frère d'une femme nommée Nicès, *d'aller trouver le Proconsul pour le prier de n'accorder point aux Chrétiens le Corps du Martyr*, de peur, disait-il, qu'ils ne commençassent à l'adorer, et n'abandonnassent même leur Jésus crucifié; *en quoi il était secondé par les Juifs, qui sollicitaient la même chose très-ardemment, nous ayant déjà empêchés de retirer ce Saint Corps du milieu du feu*.....Lors *un centenier*, voyant le bruit que faisaient les Juifs sur ce sujet, *prit le corps du Martyr et le fit jeter au milieu du feu pour être brûlé. Mais cela ne nous empêcha pas de recueillir ensuite ses os et ses cendres qui étaient un trésor pour nous plus estimable que l'or, et plus riche que les pierres les plus précieuses afin de les mettre dans quelque lieu vénérable et digne de leur sainteté. C'est là que nous espérons de Dieu la grâce de célébrer tous, avec allégresse et avec joie, l'heureux jour de sa divine naissance* (*a*):.....Voilà, nos très-chers frères, tout ce qui s'est passé à Smyrne touchant le martyre que le bienheureux Polycarpe y a souffert avec douze autres disciples de Jésus—Christ venus de Philadelphie; mais sa gloire a tellement éclaté au-dessus de tous les autres que l'on n'entend que son nom dans la bouche de tout le monde jusque-là même que les païens ne sauraient s'empêcher de publier ses louanges de toutes parts. Il n'y a personne qui n'en parle, non-seulement comme d'un des plus excellents maîtres de l'Église, mais comme d'un de ses plus illustres martyrs.....Voilà les choses dont vous nous aviez demandé un ample récit mais dont nous ne vous envoyons, pour le présent, par notre frère Marc, qu'une courte relation.....Saluez de notre part tous les Saints. Nous vous saluons tous aussi; et Évariste qui a écrit la présente lettre, vous salue lui et toute sa maison. Saint Polycarpe souffrit le martyre le 26 de Mars, le jour du Grand Samedi à la huitième heure (c'est-à-dire à deux heures après-midi). Il fut pris par Hérode intendant de la police, Philippe de Trollie étant Pontife (Asiarque—voir *Étud. sur Smyr.* note 57.), Statius Quadratus étant Proconsul, et Jésus—Christ régnant dans tous les siècles, à qui soit gloire, honneur, majesté et empire éternel, dans la suite des âges. Amen (*b*).

(*a*) *Voir* Étud. sur Smyr. *note* 90 *où je traduis aussi littéralement une partie de ce passage.*

(*b*) *Rohrbacher, dans son* Histoire Universelle de l'Église Catholique, *t. V, p. 130 Édit. 1857 dit que « suivant les calculs les plus probables le martyre de Saint Polycarpe eut lieu le « 23 Février 166 ». Cependant d'autres le placent entre 166 et 178. Saint Polycarpe, à l'époque de son martyre, était âgé de 95 ans. On célèbre sa fête, suivant le martyrologe romain, le 26 Janvier.*

TABLEAU COMPARATIF ET RAISONNÉ

DE LA POPULATION DE SMYRNE DEPUIS 1631 JUSQU' A 1868.

Époques.	AUTEURS.	NATIONALITÉS.					Totaux.
		Turcs.	Grecs.	Arméniens.	Juifs.	Européens.	
1631	Tavernier (*a*).....	60000	15000	8000	7000	.....	90000
1675	Spon (*b*).....	30000	10000	.....	15000	.....	55000
1678	Le Bruyn (*c*)	.....	.....	.....	.....	.....	80000
1702	Tournefort (*d*).....	15000	10000	200	1800	200	27200
1731	Tollot (*e*)	50000	12000	7000	7000	.....	76000
1739	Pockocke (*f*)	84000	8000	2000	6000	.....	100000
1776	Choiseul-Gouffier (*g*).....	65000	21000	6000	10000	200	102200
1812	Tancoigne (*h*)	60000	25000	10000	5000	6000	106000
1817	Iconomos (*i*)	.....	60000	.....	.....	.....	150000
1836	Ch. Texier (*j*).....	75000	40000	10000	15000	10000	150000
1837	Journal de Smyrne	58000	48000	6000	8000	10000	130000
1840	Joseph Bargigli (*k*)	45000	55000	5000	13000	12000	130000
1854	Storari (*l*)	.....	.....	.....	.....	.....	132000
1857	Shepherd (*m*)	85000	60000	10000	20000	5000	180000
						Divers	
1861	L' *Impartial*	42000	46500	7000	14000	14287	123787
1868	D' après moi	40000	75000	12000	40000	20000	187000

En examinant ce tableau il est facile de comprendre que le chiffre total donné par Spon est inexact, et surtout celui de Tournefort. Il est vrai toutefois que d' après M. Ch. Texier (*ouv. cit.* p. 308) Tournefort donnait à la ville de Smyrne 100,000 habi-

(*a*) *La ville est fort peuplée et ne contient guère moins de* quatre-vingt-dix mille âmes. *On y compte plus ou moins* 60000 Turcs, 15000 Grecs, 8000 Arméniens et 6 ou 7000 Juifs. *Pour ce qui est des Chrétiens d' Europe, qui y font tout le commerce* .....leur nombre en est fort petit (t. I, p, 104).

(*b*) *Cette ville est bien peuplée et l' on tient qu' il y a plus de* 30000 Turcs, 12 *ou* 15000 Juifs *et* 9 *ou* 10000 Grecs (t. I, p. 315).

(*c*) *La ville de Smyrne est fort peuplée, il y a bien près de* 80000 *âmes. Les* Turcs *en font la plus grande partie. Ensuite ce sont les* Grecs, *après eux les* Arméniens *et les* Juifs *et enfin les* Chrétiens d' Europe (t. I, p. 83).

(*d*) *On compte* 15000 Turcs *dans cette ville,* 10000 Grecs, 1800 Juifs, 200 Arméniens, *autant de* Francs (t. III, p. 371 Édit. de Lyon 1717).

tants; mais il faut ou que M. Texier y ait fait une erreur ou qu' il ait eu une autre édition de Tournefort que celle que j' ai. Je crois cependant que le chiffre rond de 100000 habitants ne doit pas être absolument rejeté, si nous le comparons surtout aux chiffres de Tavernier, de Le Bruyn, de Tollot et de Pockocke. Quant aux différences qui existent entre ces chiffres, pour le total de la population, dans ces derniers auteurs, elles s' expliquent facilement par la peste qui, presque chaque année, faisait de grands ravages à Smyrne, et par le tremblement de terre de 1688 qui fit périr 16000 habitants. En reportant notre attention sur le même tableau, depuis l' époque de Pockocke jusqu' à nos jours, nous trouvons encore des différences énormes dans le total de la population, surtout en notre époque. Mais ces différences, bien qu'elles soient grandes, ne sont ni sérieuses ni réelles, si nous faisons attention aux époques auxquelles ces différences se rapportent, à la confiance que doivent inspirer les auteurs qui sont cause de ces différences et aux circonstances de chaque époque.

Nous n' avons aucune raison de rejeter l'exactitude approximative du chiffre total de 100000 donné par Pockocke et de 102000 donné par Choiseul-Gouffier; car ces chiffres sont en proportion relative avec ceux donnés par Tavernier, Le Bruyn et Tollot. Ainsi, de 1739 à 1776, soit pendant 37 ans, nous voyons la population de Smyrne rester stationnaire. Cela s' explique toujours par la peste qui, chaque année ou presque chaque année, moissonnait la population de cette ville. Mais cela prouve encore que, malgré ce fléau, la population ne diminuait pas. Trente-six ans plus tard, Tancoigne qui, par ses relations avec les consulats, était à même de s' approcher de la vérité, ne donne à la ville de Smyrne que 106000 habitants. De 1776 à 1812 la population n' a-t-elle donc pas augmenté? Oui, elle fut portée à 151000, car le même

(*e*) *Smyrne est fort peuplée et contient environ* 50000 Turcs, 12000 Grecs, 7000 Arméniens, 6 ou 7000 Juifs. *A l' égard des marchands d' Europe qui y font tout le commerce le nombre n' en est pas grand* (Nouv. Voy. fait au Lev. p. 265).

(*f*) *On compte près de* 100000 *âmes à Smyrne savoir:* 7 à 8000 Grecs, 2000 Arméniens *et* 5 ou 6000 Juifs (l. c. p. 18).

(*g*) *Smyrne renferme environ* 100000 *habitants savoir:* 60 à 65000 Turcs, 21000 Grecs, 10000 Juifs, 5 à 6000 Arméniens *et* 200 Européens *auxquels il faut encore ajouter un assez grand nombre de domestiques et d' ouvriers de leur nation* (t. I, p. 348).

(*h*) *Smyrne renferme plus de* 100000 *habitants, parmi lesquels on compte au moins* 60000 Turcs. *Le reste de la population se compose d' à peu près* 25000 Grecs, 10000 Arméniens *et* 5000 Juifs..... *On y compte, tant* Français, *qu'* Anglais, Italiens, Hollandais, Allemands, Russes *et* autres *une petite colonie de* 5 à 6000 *individus établis sur le pays avec leurs familles* (t. I, p. 27 et 31).

(*i*) *Voir* Étude sur Smyrne § XIX.

(*j*) *La population de Smyrne dépasse aujourd' hui* 150000 *dont la moitié est de race* turque, 40000 Grecs, 15000 Juifs *et* 10000 Arméniens. *La population européenne est variable et tend toujours à s' augmenter* (*ouv. cit.* p. 308).

(*k*) *De nos jours, d' après un terme moyen pris entre diverses évaluations, la ville de Smyrne contient* 130000 *habitants dont* 45000 Turcs, 55000 Grecs, 12000 Catholiques et Protestants, 5000 Arméniens *et* 13000 Juifs. (Le Guide Smyrnéen, publié par M. Joseph Bargigli, *consul général de Toscane* p. 31).

(*l*) *Je dirai, d' après ce que j' ai pu recueillir avec soin, que le nombre des habitants monte à* 132000 *environ. Celui qui connaît l' impossibilité de satisfaire avec exactitude à une telle question, m' excusera certainement etc* (Guida di Smirne, p. 62).

(*m*) *La population est évaluée à* 180000 *habitants dont* 85000 *sont* Turcs, 60000 Grecs, 20000 Juifs, 10000 Arméniens *et* 5000 Francs (Oriental Year Book, *for* 1857 par M. Shepherd p. 42).

Tancoigne, disant qu'en 1812 Smyrne, avait perdu plus de 45000 âmes par la peste (*Voir Étud. sur Smyr.*, *note* 81) avance, parlant de la même année (et du reste son voyage n'a été publié qu'en 1817): « Smyrne *renferme* plus de cent mille *habitants* », construction qui implique virtuellement que la perte avait été déduite. Trois ans après Tancoigne, Iconomos donne à la ville de Smyrne 150000 habitants, dont 60000 Grecs; mais ces chiffres sont exagérés et impossibles; car, ni l'un ni l'autre n'est en proportion avec les chiffres qui précèdent et qui suivent, ainsi qu'il appert par le tableau que j'ai donné. Le chiffre de 150000 habitants que M. Texier donne en 1836 n'approche pas non plus de la vérité. A cette époque la population de la ville n'atteignait pas le chiffre de 150000 âmes, car, depuis 1812, c'est-à-dire, dans 25 ans, elle ne pouvait pas augmenter de 44000 âmes, parce que la ville avait été sérieusement éprouvée par suite de la révolution grecque (1821—1830) et parce qu'elle était fréquemment visitée par la peste qui ne cessa que depuis 1837. Du reste, en 1837, le Journal de Smyrne, à même d'être mieux informé que M. Texier, ne donne à la ville de Smyrne, que 130000 habitants, et, en 1840, le consul général de Toscane, feu M. J. Bargigli, nous donne le même chiffre, en suivant d'autres proportions, ce qui prouve l'exactitude de ce chiffre à cette époque. La population de Smyrne s'est accrue sensiblement depuis lors. Voici quelques raisons de cette augmentation: Disparition de la peste; Navigation à vapeur mettant Smyrne en relations directes et rapides avec l'Europe et avec les autres Échelles du Levant; Extension du commerce; Propagation croissante de l'instruction; Paix intérieure; Guerre de Crimée faisant mieux connaître ces contrées et y répandant l'or de l'Europe; Création de chemins de fer unissant la ville à l'intérieur; etc; etc. Il y a plus, cette augmentation est un fait patent qu'on peut toucher au doigt en jetant les yeux sur l'extension, que depuis 28 ans, la ville a prise, en tous sens. Ainsi, M. Storari se trompe en ne donnant à la ville, en 1854, que 132000 habitants. Du reste, à en juger par les circonlocutions dont il entoure ce chiffre (*ouv. cit.* p. 62), on saisit facilement qu'il n'y croyait pas lui-même. En 1857 M. Shepherd donne à Smyrne une population totale de 150000 âmes et il est dans le vrai; mais il partage mal la population par nationalités, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Ici nous devons nous récrier contre l'évaluation donnée par l'*Impartial*, journal de Smyrne. J'ai acquis, après les recherches auxquelles je me suis livré sur ce sujet, et que j'expose ici, une conviction entièrement opposée à la sienne, malgré ses affirmations catégoriques de s'être adressé, pour trouver que la ville de Smyrne, en 1861, n'avait que 123787 âmes (*Impartial*, du 31 Mai 1861, p. 2 col. 2 lig. 8—12), « *à toutes les autorités compétentes* « *locales et étangères* » (*Idem*, lig. 47) et « *aux sources les plus autorisées* » (*Ibid*, lig. 69). Je ferai remarquer, en passant, que les autorités Ottomanes ne sont guère bien informées sur le nombre des habitants, le lendemain même d'un recensement, pour diverses raisons, parmi lesquelles il faut compter les déclarations fausses des habitants sur le nombre des membres de leurs familles, et c'est là un fait que le gouvernement Ottoman a constaté lui-même, en prononçant, par une loi spéciale, promulguée en 1865, des peines sévères contre ceux qui tromperaient là-dessus le gouvernement. Ainsi, si l'*Impartial* n'avait pas pris, pour point de départ, seulement l'évaluation de M. Bargigli et celle de M. Storari; si, *à priori*, il n'avait pas contesté l'exactitude du chiffre donné par Bargigli; (*a*) s'il avait poussé ses recherches plus haut, s'il

(*a*) « *Le chiffre de* 130000 *âmes pour* 1840 *est exagéré* » (Impart., l. c. lig. 61). *Mais comment l'*Impartial *a-t-il pu connaître, en 1861, que ce chiffre était exagéré en 1840, et à quelles recherches statistiques comparatives antérieures s'est-il livré lesquelles lui ont pérmis de rejeter le chiffre donné par Bargigli?*

n'avait pas ajouté une entière foi aux *sources les plus autorisées* qu'il a consultées; il serait sans doute arrivé à des conclusions touchant la vérité. Voici, du reste, comment l'*Impartial* partage la population de Smyrne:

« Musulmans			42000
Grecs rayas			28000
Arméniens			7000
Juifs			14000
Latins			4500
			95500
Français — sujets	546		
protégés	314	860	
Autrichiens — sujets	3150		
protégés (Allemands et non point gens du pays)	60	3210	
Italiens — sujets	3000		
protégés (étrangers)	60	3060	
Anglais — sujets	1200		
Maltais	750		
Ioniens	3500		
protégés (un ancien drogman)	1	5451	
Hollandais — sejets et protégés		336	
Russes		50	
Américains, Danois, Belges, Prussiens Espagnols, Suédois, Portugais (sujets et protégés)		200	
Persans		120	
Hellènes		15000	28287
			123787 »

Et l'*Impartial* ajoute : « Nous publions un autre Tableau qu'il est intéressant de mettre en regard du précédent: c'est, celui de *la propriété immobilière* de Smyrne divisée par nationalités. Nous le tenons de la direction du Cadastre :

Musulmans		8765
Grecs rayas		2310
Arméniens		725
Juifs		291
Latins		178
		7269
Hellènes	747	
Ioniens	452	
Français	327	
Italiens	265	
Autrichiens	271	
Russes	110	
Anglais	101	
Hollandais	71	
Américains	16	
Danois	11	
Prussiens, Espagnols, Suédois, Belges et Portugais	25	2396
		9665 »

Mais ce Tableau met en évidence un fait incontestable savoir: que ce tableau est inexact tout officiel qu'il est; car il n'est en rapport ni avec le chiffre réel de la population ni même avec celui donné par l' *Impartial.* En effet, on ne saurait le nier, la population d'une ville doit être en proportion avec le nombre des maisons. Dans les centres populeux on donne en général et en moyenne dix habitants par maison. Cette base ne doit pas être rejetée pour une ville comme Smyrne où l'on fait un grand usage de poisson (voir Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XXIII, ch. 13. *Des ports de mer*). Elle est aussi admise, par l' *Impartial*, car il dit: « 39000 âmes de moins représenteraient près de « 4000 maisons abandonnées » (l. c. col. 1, lig. 109). Cela étant, le nombre de 9665 *propriétés immobilières*, constituant la ville de Smyrne, d' après l' *Impartial*, est inadmissible; car, de ce nombre, (et pour être en proportion avec ce nombre), si nous ôtons un quart, soit 2416 propriétes formant les cafés, les magasins, les boutiques, il ne reste que 7249 maisons, ce qui donne à la ville de Smyrne une population de 72490 habitants, soit 51297 âmes en moins que le chiffre donné par l' *Impartial*! Mais en admettant encore que ce journal, par le chiffre de 9665, n'a voulu entendre *que les maisons* de Smyrne (ce que l' expression : *propriété immobilière*, n' autorise pas à admettre) encore la population de Smyrne, en 1861, n' aurait été que de 96000 âmes! Ce qui nous reporterait à deux siècles en arrière!

La ville de Smyrne « est formée d' environ vingt-cinq mille maisons, magasins, « boutiques, cafés, etc ». Voilà ce que j'écrivais le 6 Septembre 1862 au *Courrier d' Orient* de Constantinople (voir *Courr. d' Or.* du 10 Septem. 1862) et ce chiffre m'avait été donné par M. Nassif Mallouf, premier interprète du consulat d' Angleterre, qui, par la réputation qu' il s' était faite de savant orientaliste, par ses fonctions, et, disons-le aussi, par son habileté et ses manières, avait su gagner la confiance des autorités locales et s'initier dans tous les secrets cachés et occultes des administrations. Or, de ce chiffre de 25000 propriétés si nous ôtons un quart, soit 6250 magasins, boutiques et cafés, et cette déduction n' est pas énorme pour qui connaît les bazars et les cafés de Smyrne, il reste 18750 maisons, ce qui donne à cette ville une population de 187500 âmes et cette évaluation a l' avantage d'être en proportion et avec celle de M. Shepherd, et avec le nombre des maisons et avec le progrès de la ville, et de ne pas être au-dessus de l' opinion générale qui règne à Smyrne et qui donne à cette ville plus de 200000 habitants.

Nous venons de relever les différences existant dans le total de la population de Smyrne, essayons le même travail dans les différences par nationalités. Ici ces différences sont encore plus prononcées. C' est ainsi que nous voyons la population turque de 1702 à 1857 portée de 15000 à 85000 âmes; mais ces deux chiffres sont très-erronés; car il n' y a aucune proportion ni entr' eux, ni entre les chiffres qui les précèdent et les suivent ni avec les événements de cette période. M. Ch. Blunt, consul Anglais à Smyrne, dans un rapport fait à son gouvernement en 1860, dit: « En 1830 la po- « pulation turque de Smyrne était de 80000 âmes; elle est aujourd' hui de 41000. « La population grecque était à Smyrne, en 1830, de 20000 âmes elle est aujourd' hui « de 75000 ». Ces chiffres ne sont pas irrépréhensibles; mais ils ont du vrai. Le chiffre de 80000 âmes pour les Turcs est exagéré, et l' *Impartial* lui-même (*l. c.*), dit: « La population turque de Smyrne N' A JAMAIS ATTEINT, même avant 1830, *le* « *chiffre enflé*, OUTRE MESURE, de 80000 âmes». Mais à l' époque de feu M. Blunt cette population atteignait bien le chiffre de 41000; car l' année suivante l' *Impartial* lui-même ne lui donne que 42000. Quant au chiffre de 20000 Grecs en 1830 il est trop petit; car de 1837 à 1840 nous le voyons porté de 48 à 55000. L' évaluation de 75000, fausse pour les Grecs en 1860, est vraie aujourd' hui. En comparant les chiffres de Tavernier avec ceux de notre temps nous voyons qu' ils sont les plus

exacts et pour le total et pour le partage par nationalités et qu' ils sont d' accord avec les événements. Il y a une diminution manifeste de la population turque et une augmentation évidente de la population grecque. L' augmentation de cette dernière trouve sa raison d'être dans le génie commercial et entreprenant de la nation grecque. Voici, d' après l' *Impartial* (*l. c.*), les raisons de la diminution de la population turque: « Trois causes *principales*, dont l'une a disparu heureusement, ont contribué à ce ré- « sultat. La cause qui a disparu est la peste ; lorsque la maladie sévissait, et en dernier « lieu c' était en 1837, les musulmans étaient atteins dix fois plus que les autres, « parce que le dogme de la fatalité, les empêchant de prendre la moindre précaution, « les laissait exposés sans défense à toutes les violences de la contagion. La seconde « cause, que signale aussi M. Blunt, *est le service militaire* QUI ENLÈVE CHAQUE « ANNÉE UNE PARTIE DE LA POPULATION MALE, et la troisième, le peu « de disposition des Turcs pour le commerce, ce qui empêche qu'une population nou- « velle ne vienne s' y fixer ».

La différence de la population arménienne est impossible entre 1631 et 1702; mais nous avons déjà vu qu' il doit avoir ici erreur dans Tournefort. Pockocke se trompe aussi; car il n'y a pas de proportion entre les chiffres donnés avant et après lui. Le chiffre de Tavernier doit être maintenu exact et ses rapports avec l'Arménie et la Perse en sont une garantie. Du reste les relations commerciales de Smyrne avec la Perse et l'Arménie étaient considérables à cette époque, et Smyrne était pour les Arméniens un point intermédiaire entre leur partie et leurs établissements commerciaux dans les îles de l' Archipel, l' Italie, l' Autriche, la Pologne, la Hollande, etc. Les Arméniens comptent aujourd'hui peut-être au-delà de 12000 âmes à Smyrne, malgré les affirmations contraires des chefs de cette communauté, et pour s' en assurer on n' a qu' à jeter un coup d'œil sur leur vaste quartier, voir le grand nombre de personnes dans les familles et prendre en considération la richesse et le bien être dont ils jouissent.

Les évaluations de la population juive sont loin d'être exactes. Il n'y a que le chiffre de Spon et de M. Ch. Texier, et surtout celui de M. Shepherd qui approchent le plus de la vérité. Mais il y a une observation à faire. Les Juifs sont dans l' usage de ne compter que la population mâle (et cela n' a rien d' étonnant chez un peuple pour qui la femme est un être impur. *Lévitq.*, XII et XV) ce qui fait que les chiffres donnés par les auteurs cités doivent être doublés. L' année dernière une correspondance de Smyrne insérée dans un journal israélite qui se publie en Allemagne, a porté à quatre mille environ le nombre des familles juives à Smyrne. En donnant dix personnes à chaque famille, et ce n' est pas beaucoup, pour qui connaît ces ruches et ces fourmilières qu'on appelle habitations juives, on arrive à une population de 40,000 âmes environ.

Les Européens, les Latins compris, peuvent être évalués de 18 à 20000 âmes.

NOTICE SUR LES ARMÉNIENS DE SMYRNE.

L'émigration des Arméniens à Smyrne remonte, selon toutes les probabilités, à la chute de la monarchie roubénienne, alors que trente mille familles environ, passèrent dans les îles de Chypre, de Rhodes et de Candie d'où elles se répandirent en Italie. Cette émigration remonte à près de cinq siècles; car la chute de la dynastie roubénienne eut lieu en 1375, date à laquelle Léon VI (parent de Constantin IV) fut emmené prisonnier en Égypte. Léon mourut à Paris en 1393. On peut assigner, à l'émigration des Arméniens à Smyrne, une autre époque : celle où Cha-Abbas, pour arrêter la marche des Turcs dans l'Aderbéjan, conçut et exécuta le funeste projet de transformer la plaine araxéenne en un vaste désert (1604). A cette époque vingt-cinq mille familles durent encore émigrer. La raison qui me porte à admettre pour date de l'émigration des Arméniens à Smyrne, plutôt la fin du quartozième siècle que le commencement du dix-septième, c'est qu'au quartorzième siècle l'émigration franchit le Bosphore pour se fixer dans les grandes îles de l'Archipel et en Italie, tandis qu'au dix-septième siècle elle alla peupler Ispahan, le Chiraz, le Hamadan, le Laristan et l'Afganistan, d'où elle se répandit dans les Indes Orientales, dans la Chine, dans la presqu'île de Malacca et dans les îles de Sumatra et de Java.

Les Arméniens en se fixant à Smyrne élevèrent une petite chapelle avec un cimetière y attenant. On voit encore aujourd'hui les restes de cette chapelle et l'enclos du cimetière tout près du quartier turc. Il existe aujourd'hui dans le grand cimetière de l'Église arménienne une pierre sépulcrale apportée du susdit cimetière et sur laquelle on lit une date qui remonte à 215 ans. Des vieillards arméniens disent qu'ils se souviennent bien d'avoir vu, sur les tombes du dit cimetière, avant qu'il fut détruit, des dates beaucoup plus anciennes, ce qui plaide encore en faveur de mon opinion de leur établissement à Smyrne au XIVe siècle. Et cette opinion trouve encore sa confirmation dans les deux faits suivants : 1° Tavernier nous apprend qu'en 1631 il y avait 8000 Arméniens à Smyrne (Voyez plus haut p. 138 et 143). Or, si leur migration à Smyrne est placée en l'an 1604, leur nombre ne pouvait guère être aussi élevé 26 ans après. 2° Chardin (*Voyag. du Ch. Chardin en Perse et autres lieux de l'Or.* Édit. de L. Langlès 1811 t. I, p. 12) nous dit aussi qu'en 1672 le principal profit du commerce hollandais à Smyrne consistait « à *voiturer* en Europe les Arméniens et leurs « marchandises et à les ramener ». Ce qui indique encore qu'à cette date les Arméniens étaient déjà depuis longtemps établis à Smyrne et qu'ils y exerçaient un commerce important puisque ce commerce faisait *le principal profit* de celui des Hollandais lequel était considérable.

En 1717 Pierre le Grand délivra un décret au nom de Pierre Abro, riche et honorable négociant de Smyrne, par lequel, l'Autocrate ouvrait aux Arméniens de la Turquie, le chemin de son empire. Des documents authentiques constatent, qu'une année après, en 1718, les Arméniens établirent en Russie les premières fabriques de soieries et apprirent aux Russes la fabrication des étoffes de soie. Le chiffre de la colonie arménienne à Smyrne s'accrût de jour en jour par l'arrivée d'une partie des Arméniens qui s'étaient expatriés et établis dans diverses parties de l'Europe : à Venise, en Hollande, en Pologne, en Autriche, etc, etc, où ils exerçaient le com-

merce avec beaucoup de succès. Tous les Arméniens de Smyrne, au nombre de plus de 12000, appartiennent au rit Grégorien ou non uni, à l'exception de 150 à 200 personnes qui sont Catholiques Romains ou Arméniens-Unis. Le rit Protestant ne compte parmi les Arméniens Grégoriens qu'une vingtaine d'adhérents, malgré tous les efforts des Pasteurs Anglais, Américains, Suisses et Allemands, et encore ce sont, pour la plupart, des Arméniens venus de *Kaïsseri*. Il est encore à remarquer que l'autorité locale, grâce à l'influence anglaise, établit une différence entre les Arméniens protestants et les autres Arméniens. Elle considère les premiers comme une communauté particulière.

Les Arméniens de Smyrne sont en général commerçants. Il y a une vingtaine d'années leur commerce ne sortait pas de la Turquie; mais depuis ils sont entrés en relations directes avec l'Europe, et notamment avec Manchester et Londres où ils tiennent aujourd'hui plusieurs maisons de commerce. Les manufactures anglaises de coton constituent la principale branche de leur trafic. Les Arméniens par leur génie commerciale traditionnel et par leur habileté ont fait une si grande concurrence aux maisons anglaises et grecques de Smyrne qui faisaient le commerce des manufactures, qu'elles ont dû le leur céder. Le commerce des manufactures à Smyrne, en gros et en détail, est aujourd'hui, presque entièrement, entre les mains des Arméniens qui forment la majorité des boutiquiers et des négociants des manufactures au bazar. La partie la moins importante des Arméniens exerce avec succès les métiers d'orfèvre, de teinturier, de forgeron, etc. Le caractère éminemment commercial, entreprenant de ce peuple le fait considérer comme manquant de bonne foi; mais il est à observer que le bas peuple ne s'est presque jamais livré au crime, et que la justice n'a jamais eu peut-être à sévir à Smyrne contre un Arménien voleur ou assassin.

Les Arméniens de Smyrne se livrent encore, malgré l'abolition du privilége de leur *Basmachané*, devenu la gare du chemin de fer de Smyrne à Cassaba, à la fabrication des mouchoirs (*tchembères*) dont les femmes en Orient se couvrent, se ceignent ou se coiffent la tête. Un Arménien distingué de Smyrne se rendit à Constantinople et obtint l'an 1790, un firman du Sultan Sélim pour la fondation à Smyrne de cette fabrique (*Basmachané*). Cette concession fut accordée aux conditions ci-après: Le terrain sur lequel la fabrique fut élevée fut fait *Vacf* (*a*) d'une mosquée de Con-

(*a*) *Voici quelques notions courtes mais exactes sur les principales sortes de propriétés foncières en Turquie, savoir: le* Mulk, *le* Guédik *et le* Vacouf, *si peu et si mal connus. Le* Mulk *est la forme primitive de la propriété immobilière en Turquie, et qui dit propriété* Mulk *désigne une propriété foncière libre, aliénable et transmissible à volonté. La propriété* Mulk *peut se transformer en propriété* Guédik *et en propriété* Vacouf. *La propriété* Mulk *devient* Guédik *ou Yédik lorsque le possesseur du* Mulk *cède tous ses droits de possession à un tiers moyennant un loyer ou rente perpétuelle convenue, que ce tiers ou ses ayants-droit doivent payer chaque année, au plus tard, au propriétaire ou aux ayants-droit du* Mulk *constitué* Yédik. *Le possesseur d'un* Yédik *peut le transmettre à ses héritiers ou le vendre à qui il veut; mais dans ce dernier cas, il doit en avertir le possesseur primitif, lequel est obligé de faire le titre de propriété* (témessuk) *au nom du nouvel acquéreur, moyennant un droit de trois pour cent que lui paie cet acquéreur sur le prix de la vente. A la mort du possesseur d'un* Yédik, *ses héritiers sont obligés, la plupart des fois, d'avertir le propriétaire primitif ou ses ayants-droit de cette mort et de faire le* témessuk *du* Yédik *en leur propre nom, en payant toujours pour cette mutation le droit de trois pour cent. Ces transferts toutefois n'affranchissent pas la propriété des charges dont elle était primitivement grevée, c'est-à-dire, du loyer ou rente perpétuelle. Il y a des* Yédik *qui ne peuvent pas passer aux héritiers du pos-*

stantinople, et, jusqu'au dernier moment de son existence, cet établissement payait chaque année une certaine somme au ministère des Institutions Pieuses de la capitale. En revanche cette fabrique jouissait toujours de son privilége qui lui accordait la fabrication exclusive des dits mouchoirs dans une circonférence de quarante-huit heures. L'Arménien qui avait fondé cette fabrique avait obtenu, pour lui et pour ses héritiers, le droit de timbrer ces mouchoirs et de percevoir pour droit de timbre une piastre (20 cent.) par paquet de vingt mouchoirs. Mais la concurrence des mouchoirs (*Yasmas*) fabriqués en Suisse avait porté une grande atteinte au succès dont cette fabrique avait joui pendant plus de 50 ans.

Les Arméniens sont incomparablement plus riches que les Latins et relativement aussi plus riches que les Grecs. Il y a parmi les Arméniens des propriétaires dont la fortune dépasse en comparaison celle des Grecs ou des Latins voire même des Anglais. Les Arméniens ont adopté, dès le principe, comme les autres nationalités à Smyrne, les modes françaises. Le costume des femmes arméniennes, surtout des deux dernières générations, est calqué sur celui du beau monde de Paris, et en cela elles se signalent plus que les autres femmes de Smyrne. Quant aux hommes leur costume ne diffère de celui d'un Européen, que par le bonnet rouge (*fez*) que portent en général les sujets ottomans.

Les Écoles nationales arméniennes (tant l'école des garçons que celle des filles) sont pourvues d'un maître de français. L'établissement du cours de français dans l'école des garçons date de 1835 et c'est feu Pierre Youssouf de Trieste, riche négociant

sesseur et qui reviennent au propriétaire primitif ou à ses ayants-droit. Il y en a qui ne passent qu'aux héritiers mâles du possesseur. Tout cela résulte de conventions particulières arrêtées entre le dernier possesseur du Mulk *et le premier acquéreur de ce* Mulk *constitué* Yédik. *La propriété* Mulk *devient* Vacf *ou* Vacouf *et sort de la possession du disposant, par le fait seul de l'énoncé de la formule prononcée par lui: «* J'ai fait Vacouf *» et qui dit* Vacouf *dit: déchéance du disposant de sa propriété* Mulk. *Le* Vacouf *est une disposition par laquelle la propriété d'une chose, quant à sa nature, est retenue entre les mains du disposant, (mais d'une manière fictive, puisque le donataire fait consignation de son* Vacouf *à l'administrateur) et celle du revenu* (menfaat) *est donnée en aumône* (teçadduq). *En d'autres termes, le* Vacouf *est une disposition légale par laquelle la propriété d'une chose est retenue en la possession de Dieu, de telle façon que le profit en résultant soi donné aux créatures. Les propriétés* Vacouf *sont exclusivement affectées ou plutôt consacrées aux mosquées ou à certaines fondations pieuses, ou leur sont quelquefois léguées. Cette sorte de propriété, comme le* Yédik, *peut se transmettre ou non aux héritiers de celui qui la possédait avant sa mort, suivant les conventions primitives. Quelquefois, si le possesseur d'une propriété* Vacouf *meurt sans laisser d'enfants, alors son* Vacouf *devient* mahloul, *main morte, c'est-à-dire, revient à la mosquée ou à la fondation pieuse à laquelle il a été primitivement affecté. Du reste, les biens mobiliers et immobiliers d'un homme qui meurt en Turquie sans laisser aucun héritier sont hérités par le* Pétalmadzi *qui achète ce droit du gouvernement. En résumé, le* Mulk *peut devenir* Yédik *ou* Vacouf; *mais le* Yédik *et le* Vacouf *ne peuvent jamais redevenir* Mulk. *Le* Yédik *peut devenir* Vacouf; *mais le* Vacouf *ne peut jamais changer de forme. L'Europe a consacré dans ses Codes le principe que la propriété du sol emporte la propriété du* dessus *et du* dessous; *mais ce principe n'est pas d'une application absolue en Turquie. On y rencontre quelquefois des propriétés* Mulk, Yédik *ou* Vacf, *dont le sol appartient à tel propriétaire, et dont l'air, à une certaine hauteur au-dessus du sol, appartient à tel autre propriétaire. Cette sorte de propriété mixte s'appelle:* ruzguiar. *Quelquefois même le sol est à celui-ci et la bâtisse à celui-là.*

arménien et agent du vice-roi d'Égypte, qui y a établi ce cours à ses frais. Pierre Youssouf est natif de Smyrne. M. Joseph Youssouf, s'inspirant des idées de son oncle dont il a hérité la fortune, s'est fait un devoir de veiller à la continuation du cours de français dans la dite école, et d'étendre même les vues de son oncle, en établissant, à ses propres frais, un cours de français à l'école des filles. Cette dernière école dont la fondation appartient à l'initiative de M. Luc Balthazar, rédacteur en chef de l'*Archalousse Araradian*, a été reconstruite, après le terrible incendie de 1845, par Madame Constant, sœur de M. Joseph Youssouf. Indépendamment du français, on enseigne dans l'école nationale des garçons le grec, le turc et l'anglais. D'après les règlements de l'école, l'arménien est obligatoire et un enfant ne peut commencer l'étude d'une langue étrangère avant d'avoir appris la première partie de la grammaire arménienne. Mais malheureusement cette disposition toute patriotique n'est pas observée et l'on voit aujourd'hui de jeunes gens arméniens qui savent écrire en français ou en anglais et qui ne savent pas composer dans leur propre langue. Il y en a qui croient que cela s'appelle progrès et civilisation. Du reste l'instruction qu'on donne dans les écoles arméniennes n'est que superficielle et très-bornée. Les dissensions intestines qui malheureusement ont de tout temps divisé la nation arménienne et ont amené son asservissement, empêchent encore aujourd'hui son progrès. Cette intéressante nation n'a pas encore compris que l'union fait la force et donne le progrès. Ce sont ces dissensions qui l'empêchent de se bien administrer, tout en donnant le mauvais exemple à la jeunesse. C'est là sans doute une sévère mais juste appréciation; toutefois elle vient d'un ami et puisse-t-elle leur profiter! Les Arméniens ont deux imprimeries à Smyrne. La date de la fondation d'une imprimerie arménienne à Smyrne remonte à plus d'un siècle car on cite une édition de Smyrne en 1762 de *Yesnig*, auteur de dissertations subtiles et disertes sur les cultes païens. Il y a eu depuis quelques années un certain mouvement littéraire parmi les Arméniens et l'on a fondé plusieurs feuilles périodiques qui n'ont eu qu'une existence éphémère. Seul l'*Aurore de l'Ararat* subsiste depuis 1840, sous la rédaction de M. L. Balthazar, son fondateur. Dix jeunes gens Arméniens ont fondé une association sous le nom de *Société Arménienne de Bienfaisance*. Elle a pour but de venir au secours des malades de la nation qui n'ont pas les moyens de recourir aux soins toujours couteux d'un médecin et dont le rang ne leur permet pas d'aller à l'hôpital national. Cette société rend de grands services à la nation. La communauté arménienne a des revenus pour plus de cent mille francs dont trente mille sont affectés aux écoles. Il serait à désirer qu'une somme plus importante fût consacrée aux écoles afin qu'elles soient placées sur un plan plus élevé, sous une bonne direction. La nation n'y aurait rien à perdre.

Les Jeunes filles arméniennes aiment à parler le français et ont pour la musique plus de goût et d'aptitude que les garçons.

Parmi les feuilles arméniennes publiées à Smyrne le *Tzaghig* (la Fleur), rédigée par M. Tzilineguirian, a eu à souffrir le plus à cause de son esprit libéral et indépendant.

NOTICE SUR LES ÉGLISES CATHOLIQUES DE SMYRNE.

J'ai voulu donner une notice exacte sur les Églises Catholiques de Smyrne. A cet effet, je me suis adressé au R. P. Zenobio, curé de l'Église des Récollets et au R. P. Louis de Castiglione, curé des Capucins. Ces bons Pères se sont empressés de répondre à mon appel et leurs archives m'ont été ouvertes. Malheureusement les tremblements de terre et les incendies ont réduit ces archives à peu de chose. Mais le R. P. Zenobio a écrit à Constantinople au R. P. F. Teofilo et ce dernier a eu l'obligeance de fouiller dans les archives de l'ordre où il a puisé de précieuses informations. C'est dans ces documents authentiques que j'ai pris les détails qui vont suivre et c'est à ces bons Pères qu'on les doit.

Dans le temps où la République de Gênes dominait toutes les côtes de l'Asie depuis Alexandrette jusqu'en Crimée dans la Mer Noire, parmi les autres maisons et couvents fondés aux frais de l'ordre de Saint François, comptait aussi la mission de Smyrne. En effet, ces Pères y avaient établi, dans le courant de l'année 1400, une maison et une Église sous le vocable de *L'Immaculée Conception* (voir *Étud. sur Smyr.* p. 35 et *note* 127). Mais ils n'en ont pas joui longtemps; car nous avons vu (*Étud. sur Smyr. note* 72), les navrants détails de la prise de Smyrne par Tamerlan, à la fin de l'an 1402, la fuite précipitée des Chrétiens et leur massacre par les Tartares. Toutefois il paraît que les Pères Réformés de l'ordre de Saint François ne tardèrent pas à revenir à Smyrne; car d'après la lettre du dit P. Teofilo, ils s'y retrouvaient en 1453, et ce Père penche à croire qu'ils n'en sont pas même partis en 1402. Quoi qu'il en soit, leur Église était située près de l'Église des Grecs dite Sainte Photinie, et leur a été même usurpée. Presque tous les Religieux Récollets étant morts par la peste, les Grecs ont produit, devant la justice turque, de faux témoins, disent les archives, attestant que ce lieu appartenait à la nation grecque, et se l'ont approprié. Ce fait, eut lieu l'an 1453 (*a*). Leur maison et leur église étaient très-pauvres à en juger par la description qu'en fait Mgr Antoine de Crète, de l'Observance Régulière. Je n'ai pas pu trouver comment les Pères Franciscains ont pu recouvrer leur église; mais l'an 1573 les Vénitiens ont commencé à les protéger. En 1612, par l'appui du consul de Venise, leur église privée fut agrandie et déclarée église publique, toujours sous le titre de *L'Immaculée Conception*. Le même consul, par firman impérial, la fit déclarer église vénitienne, pour la sécurité des Pères qui la desservaient; et pour venir à leur aide il obligea tous les négociants de sa nation, de leur payer dix piastres à l'arrivée de chaque navire vénitien. Quelques années après l'établissement des Vénitiens à Smyrne des consuls d'autres nations s'y établirent aussi. C'était dans le courant du XVIe siècle. Les Catholiques dépendaient pour le spirituel des Pères-Récollets.

La date de l'arrivée des Jésuites à Smyrne n'est pas connue. Leurs archives ont été brûlées en 1688 et ce qui en restait a été emporté lorsqu'ils ont dû céder la place à d'autres. Mais dans un décret de la Sacrée Congrégation de la Pro-

(*a*) *La situation de ces Églises, à cette époque, devait être plus au Sud de Sainte Photinie, du côté des Bazars. Le R. P. de Constantinople doit y avoir fait confusion.*

pagande, en date du 23 Décembre 1630, il est fait mention de leur présence à Smyrne. En prenant en considération que leur ordre a été reconnu par Paul III en 1540 et qu'il avait pour but de prêcher l'Évangile et de combattre l'hérésie *en tous lieux*, il faut admettre que leur arrivée à Smyrne ne fut pas bien postérieure à cette dernière date.

D'après les archives de l'Église des RR. PP. Capucins, le consul de France Dupuis les fit venir de Constantinople en 1628. Il fit bâtir pour eux un convent et une chapelle dans sa maison située où est aujourd'hui l'Église de Saint Polycarpe. Il fit déclarer cette chapelle *Paroisse*, par décret de la Sacrée Congrégation de Rome, en date du 23 Décembre 1630. Louis XIII par lettres Patentes du 12 Mai 1631 chargea M. de Gournai, Comte de Marcheville, d'acheter la propriété du consul Dupuis et d'en faire don, en son nom et de sa part, aux Pères Capucins, et le 22 Décembre 1631, l'acte de vente fut passé à Péra-lès-Constantinople, en chancellerie de France. Le droit de *Paroisse* fut encore confirmé aux PP. Capucins par décret de la Sacrée Congrégation en date du 20 Août 1640; et par un nouveau décret du 3 Juillet 1663, la même Congrégation, confirmant le droit de *Paroisse* aux Capucins, explique ses décrets antérieurs et dit que ces droits s'étendaient non-seulement sur les Français; mais aussi sur les *adhérents*.

Entre les Pères Capucins d'une part, les Pères Jésuites et les Pères Récollets d'autre part, il s'était élevée des conflits au sujet des droits de *Paroisse*, et c'est ces conflits que la Sacrée Congrégation a tranchés par les décrets que l'ai rapportés plus haut. Nonobstant cela les RR. Pères Récollets prétendent avoir joui de ces droits avant les RR. Pères Capucins, qui disent que lorsqu'ils vinrent à Smyrne il n'y avait qu'un seul Père Cordelier, aumonier du consul de Venise.

Vers l'an 1660, les PP. Franciscains, par suite de la guerre des Vénitiens avec les Turcs, virent leur Église, envahie, pillée par ces derniers et vendue aux Grecs. Eux-mêmes furent poursuivis et ne durent leur salut qu'en se réfugiant chez Édouard Blynderberch, négociant hollandais. Ce fut alors que le consul de Hollande les prit sous sa protection et fit dire au *Musselim* (gouverneur de la ville) que les Pères dont il avait pillé l'Église et le Couvent étaient Hollandais, et que dorénavant il devait s'abstenir de les molester. De plus, il traita avec le *Musselim* pour racheter l'Église et le Couvent, et faisant une quête auprès de ses nationaux il réunit la somme de six-cents piastres qu'il paya au *Musselim*, pour le dit rachat et obtint de lui, en son nom, les titres de propriété qu'il transmit ensuite aux dits Pères, et tous ces documents avaient été conservés dans les archives de la chancellerie Hollandaise. En 1666, Léon Macripodari de Chios vint à Smyrne en qualité de Vicaire Apostolique. Pascal Rossi, consul de Raguse, leur laissa par testament, en date du 22 Avril 1669 (il mourut dans le courant de la même année) les meubles de sa maison et une somme de cinq-cents piastres pour réparations de l'Église et du couvent. Lorsqu'en 1671, Venise fit la paix avec la Turquie les Franciscains passèrent de nouveau sous la protection Vénitienne. Mais le tremblement de terre du 10 Juillet 1688 détruisit l'Église et le couvent des PP. Récollets et presque tous les Pères furent brûlés vifs. Ceux qui furent sauvés, mieux conseillés, et pour éviter les avanies des Grecs, achetèrent le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'hôpital de Saint Antoine, y bâtirent un couvent et une Église, en 1691, sous le vocable de *Saint Antoine de Padoue*. L'air était mauvais à cet endroit et en 1696 ils bâtirent leur couvent près de la mer. Mais en 1698 l'Église et le couvent de Saint Antoine furent brûlés et les PP. Récollets furent accueillis par les P. Jésuites. C'est alors que, par les soins du consul Hollandais de Hoshepied, et de son beau-frère, ambassadeur à Constantinople, ils purent construire sur le bord de la mer une nouvelle Église sous le vocable

cette fois encore, de *L' Immaculée Conception*, et y officier. A cette époque les RR. PP. Franciscains réformés étaient surnommés à Smyrne: *i fiamminghi* (les Hollandais) et l' épouse de Hoshepied, sœur de l' ambassadeur, les appelait: *Mes Pères*. C' est le 25 Décembre 1698 qu' on célébra, pour la première fois, les offices divins dans l' Église de Sainte Marie qui occupait le même emplacement que celle d' aujourd'hui. Mais il est à regretter que le 12 Mars 1699 des excommunications aient été prononcées contre tous les Catholiques de Smyrne qui iraient entendre la messe dans l'Église des PP. Récollets parce qu' elle était protégée par des Calvinistes! Nonobstant ces excommunications l' année 1700 les Pères Franciscains étaient encore protégés par le consul de Hollande, grâce à l' intervention de sa femme Claire Comtesse de Colley de Hoshepied, et le 16 Avril 1712, l' ambassadeur Hollandais obtint le firman qui autorisait les Récollets de célébrer les offices divins dans leur Église provisoire jusqu' à la construction de l' Église actuelle. La peste fit de larges brèches dans les rangs de ces Pères. En 1717 il en mourut quatre, en 1718 deux, en 1719 trois, en 1722 deux et en 1723 le Préfet. En 1747 on ajouta quatre chambres à l'hôpital de Saint Antoine pour servir aux pestiférés et trois autres encore du côté de la rue pour le curé, et pour les Pères assistants. En 1763 il y eut un grand incendie; mais l' Église et le couvent furent sauvés par les efforts des Hollandais, et d'un Turc qui s' y distingua avec deux de ses fils et un de ses esclaves. L' Église et le couvent furent agrandis en 1772 à cause de l' augmentation de la population Catholique. Il y a une lacune dans les archives de l' Église de Sainte Marie depuis 1772 jusqu' à l' an 1797. Sans doute elles ont péri dans l' incendie du 15 Mars 1797 (voir *Étude sur Smyrne* note 80) qui dévora l'Église et le couvent. Les Pères se réfugièrent au couvent de Saint Antoine et le 7 Décembre 1798 l'Église de Sainte Marie, telle que nous la voyons aujourd' hui, fut bénie par le P. Pasquale, dernier Vicaire Apostolique de Smyrne. Ce n' est que le 23 Octobre 1802 que les PP. Récollets ont pris possession du nouveau couvent construit après l' incendie de 1797. Durant ce temps une partie de ces Pères restait dans la maison sur la mer et l'autre au jardin de l' hôpital de Saint Antoine.

En 1814 il y eut encore la peste à Smyrne. Elle causa beaucoup de ravages, et enleva le curé des Récollets. Le 20 Février 1818 Pie VII déclara Cathédrale l'Église de Sainte Marie.

J' ai oublié de dire que l' Église de Saint Polycarpe, telle que nous la voyons aujourd' hui, a été élevée en 1775 par les soins du consul de France Peyssonnel, et que peu de temps après l'an 1630 les RR. PP. Capucins achetèrent une vigne attenante à leur Chapelle, et qu' ils en firent le cimetière et une maison de Santé.

M. Ikessios Latris (*Abeille Ionienne*, n° 7 *du 29 Décembre 1850 p. 84 col. 1*), dit que l' Église de Saint Polycarpe, située près de *Ghéragnio*, possedée aujourd' hui par les Latins, appartenait autrefois aux Grecs. Par les documents authentiques dont j'ai parlé plus haut, on a vu que cette Église était la maison de Dupuis, Consul de France. Cette erreur commune chez les Grecs de Smyrne et de laquelle M. Latris s'est fait l' écho, provient sans doute de ce que les Grecs s'étaient emparés de l'Église des Récollets, comme nous l' avons vu, et il est manifeste que cette tradition a été faussée ou obscurcie.

FIN DE L' APPENDICE.

TABLE DE L'APPENDICE.

(Les chiffres arabes indiquent les paragraphes des Dissertations).

Pages.

DISSERTATION SUR LES ORIGINES ET LES DIVERSES SITUATIONS DE LA VILLE DE SMYRNE..... 81—100

Noms du pays dans lequel furent les divers emplacements de Smyrne—Méonie—Lydie—Elle donne son nom à l'Asie—Ionie—2; Étendue de la Méonie—3; Méoniens originaires de la Thrace—Distinction entr'eux et les Lydiens, enfants de Loud—6; Le Sipyle habité par des Phrygiens, outre les Méones—Lydiens—Preuves—10; Origine des Phrygiens—11; époque reculée à laquelle peut remonter leur origine—12—17; Origine des Lélèges—assimilés aux Pélasges—identifiés aux Cariens—pays qu'ils ont occupés—Pourquoi le nom de Cares a été donné aux Lélèges—Rapport de religion et de fraternité entr'eux—L'hypothèse qui fait des Cares un peuple couschite est inadmissible—18; Pays occupé par les Amazones—19; Lélèges sur le Pagus et sur le Sipyle—18 et 20; Premières origines de Smyrne d'après Ael. Aristide—21; autorité de cet auteur—23; Situation de la première ville sur le Sipyle fondée par Tantale et preuves—25—28; Smyrne, d'après Hérodote, existait à l'époque d'Atys; date du règne de Tantale et d'Atys—Smyrne fondée, au moins, au milieu du 15e siècle av. J.—C.—29; Détruite sous Pélops par des tremblements de terre—31; elle s'appelait *Navlochon*—32; Raisons qui établissent la fondation de Smyrne par Thésée et sa situation—34—37; Origine des mythes des Amazones—38; Expulsion des Scythes de l'Asie-Mineure—39; Comment les Amazones ont fondé Smyrne—époque et lieu de cette fondation—40—42; Smyrne colonisée par les Érechthides d'Athènes—preuves—43; les Amazones de Smyrne s'emparent d'Éphèse et lui donnent le nom de Smyrne—44; Preuve que le peuple le plus ancien de Smyrne y était auto chthone—45; Pourquoi Strabon, Hérodote, n'ont pas parlé des origines de Smyrne dans les temps héroïques—46; Époque de l'émigration Éolienne et de l'Ionienne—50; Pays que les Éoliens et les Ioniens ont occupés—53—54; conséquences de cette occupation—55; Les médailles disent comme Strabon, que l'Hermus séparait l'Éolie de l'Ionie—56; Smyrne colonie Éolienne—57; Nécessité de préciser, pour les origines de Smyrne, la ligne de démarcation entre l'Éolie et l'Ionie et de séparer les temps héroïques des temps historiques—58; La Smyrne des temps historiques fut fondée par les Ioniens et 28 ans après, prise par les Éoliens qui l'ont conservée 375 ans et se l'ont vu enlevée par les Ioniens de Colophon—61—68 et 78; Détails et date de cette prise—69—71; Smyrne prise par Alyatte—72; Époque de la dispersion des Smyrnéens—73—77; Smyrne fondée par Alexandre et par ses généraux et situation de cette ville et du Pagus—79—87; Situation de Smyrne fondée par les Ioniens d'Éphèse—89—97; Cette ville existait, au moins comme faubourg, au temps d'Alexandre—98—101; Erreurs de MM. Kiepert, Ch. Müller, Cousinery, Fauvel, Ch. Texier, etc., sur la situation de l'ancienne Smyrne—102—105; Réfutation et récapitulation—106—107.

Pages.

DISSERTATION QUI PRÉCISE LA SITUATION DU FLEUVE MÉLÈS. 101—118

Pourquoi on a pris pour le fleuve Mélès le torrent du Pont des Caravanes—Pourquoi Spon, Wheler, Le Bruyn, Tournefort, Pockocke, l'Encyclopédie, Chandler, Chateaubriand, Iconomos, Michaud, MM. de Lamartine, Ch. Texier, Hamilton se sont trompés sur ce sujet—6—56; Preuves fournies par Ael. Aristide, Philostrate l'aîné, Himérius, Pausanias, Strabon, Pline, le VIIIe Hymne et la IVe Épigramme Homériques, l' inscription de la colonne de la mosquée de Bournabat et qui établissent que le fleuve Mélès des anciens est la source connue aujourd'hui sous le nom de Bains de Diane—57—123.

GROTTES SUR LE SIPYLE DITES D'HOMÈRE 118

LES RUINES ANTIQUES DU MONT PAGUS ET L' ANCIEN PORT FERMÉ DE SMYRNE ..... 119—125

Le Pagus a été habité par des Lélèges—On y voit des constructions antérieures à l' époque d' Alexandre—Identité de ces constructions avec celles d'Iassus de la Carie et de Mycènes—Preuves qu'elles ont appartenu aux Lélèges—1—39; Situation du port fermé de Smyrne—Les ports fermés ont été faits par les Lélèges—Pourquoi Skylax ne fait pas mention de celui de Smyrne—40—58.

NOTE SUR LA SITUATION DE TEMNOS ..... 126—127

Origine de cette ville—Fausse situation que lui donnent MM. Barbié du Bocage, Kiepert, Ch. Müller, J. Arrowsmith, Ch. Texier etc—Sa Situation véritable d' après Strabon, Pausanias, Pline et les Médailles—1—12.

TREMBLEMENT DE TERRE DU 10 JUILLET 1688 ..... 128—131

TREMBLEMENT DE TERRE DU 3 JUILLET 1778 ..... 132—133

LETTRE DE ÉGLISE DE SMYRNE TOUCHANT LE MARTYRE DE SAINT POLYCARPE (*fragments traduits d' Eusèbe*) ..... 134—137

TABLEAU COMPARATIF ET RAISONNÉ DE LA POPULATION DE SMYRNE DEPUIS 1631 JUSQU' A 1868 ..... 138—143

NOTICE SUR LES ARMÉNIENS DE SMYRNE ..... 144—147

Note sur les différentes sortes de propriétés foncières en Turquie. 145

NOTICE SUR LES ÉGLISES CATHOLIQUES DE SMYRNE ..... 148—150

FIN DE LA TABLE DE L' APPENDICE.